

Sous les chênes verts, par N. de Séménow

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Séménow, Nicolas de. Sous les chênes verts, par N. de Séménow. 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

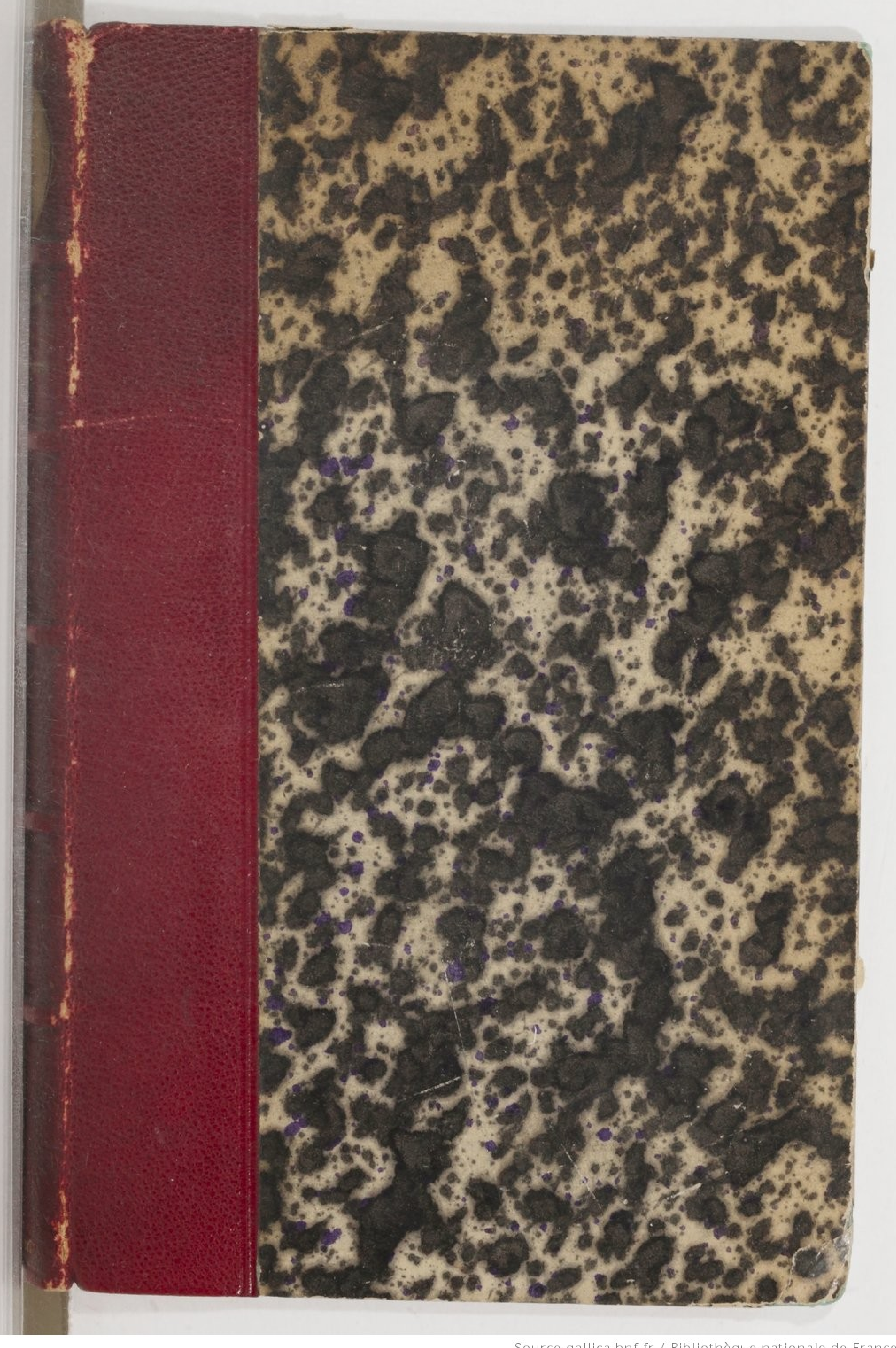
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

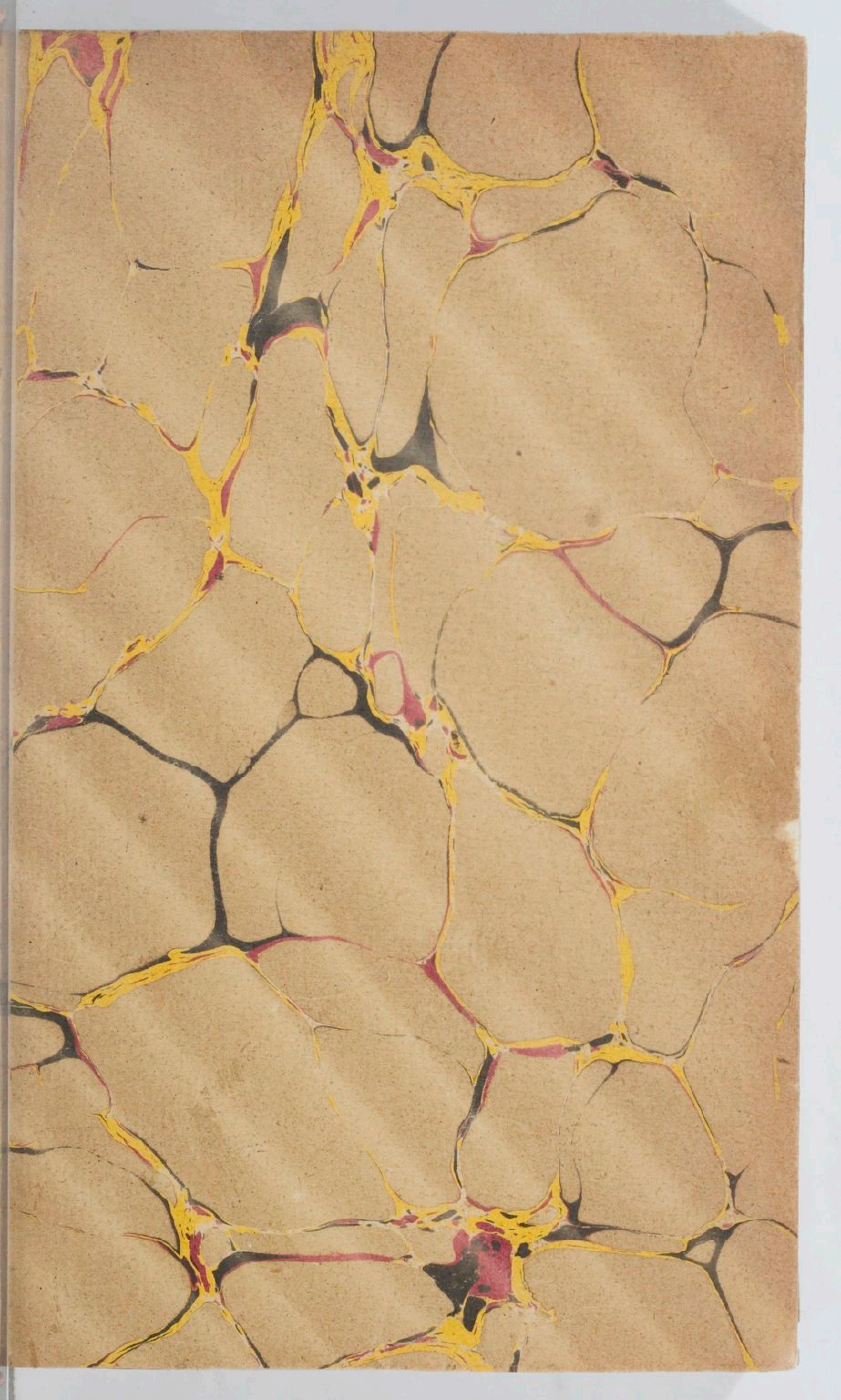
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





718

SOUS
LES CHÊNES VERTS

C.R.

8°Y2
6114

2147-83. — Imprimerie D. Bardin et Cᵉ, à Saint-Germain.

DÉPÔT LÉGAL
Seine & Oise
N° 471
1883

SOUS
LES CHÊNES VERTS

PAR

N. DE SÉMÉNOW



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

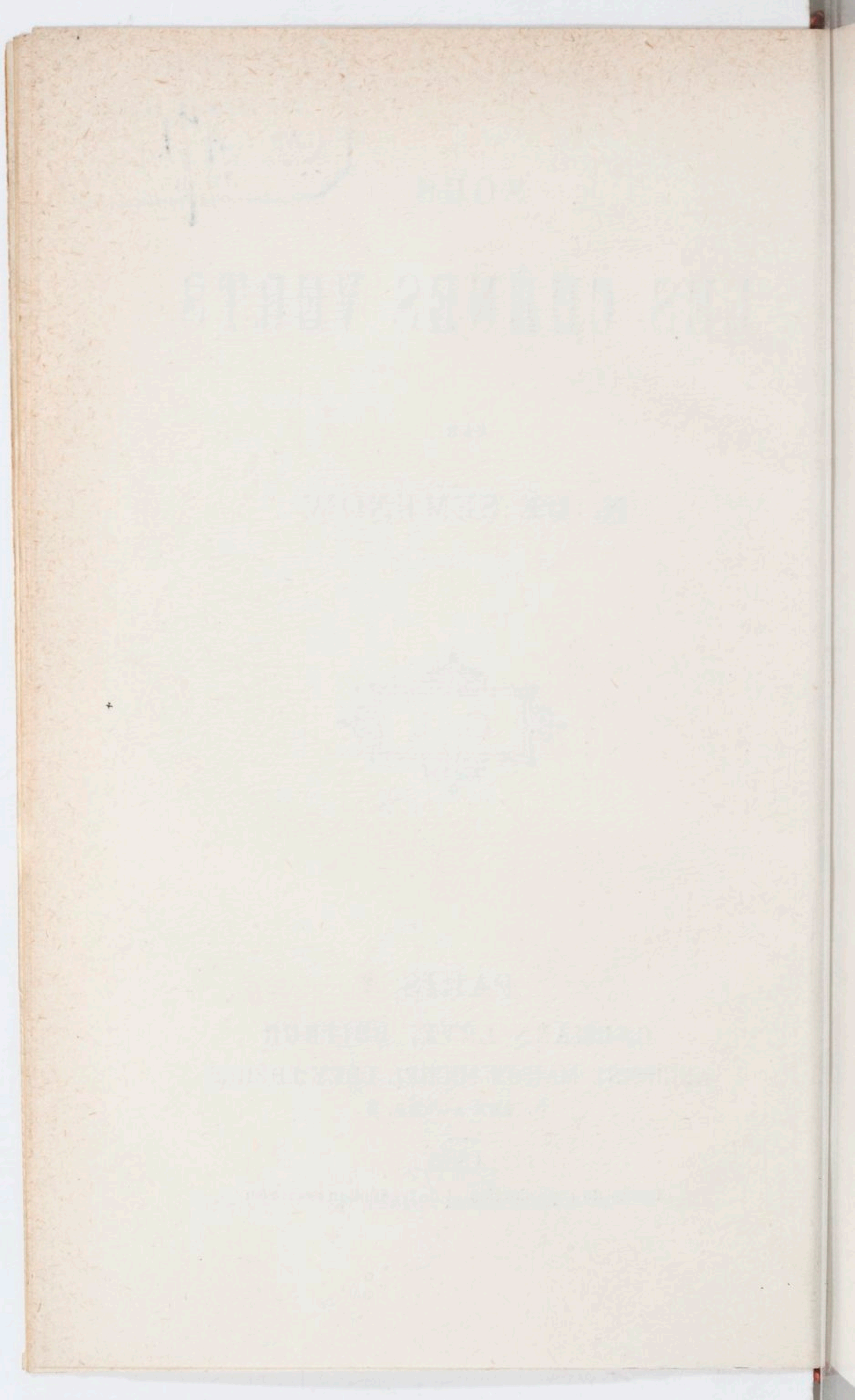
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.





A MES AMIS

LES DOCTEURS

PÉAN ET DUJARDIN-BEAUMETZ

Si vous ne m'aviez pas sauvé la vie, mes chers et illustres amis, ce roman ne serait pas terminé; car il n'était fait qu'à moitié lorsque j'ai été surpris par la cruelle maladie que vous avez si bien su combattre et vaincre. Il est donc juste que je vous dédie cette œuvre, qui, sans vous, n'existerait pas.

Je vous la dédie encore pour une autre raison, et celle-là est la meilleure. Je tiens à vous remercier de vos bontés pour moi et à proclamer hautement que, si vous êtes de grands hommes de génie et de science, vous êtes aussi des hommes de cœur, ce qui certes ne vaut pas moins.

N. S.

Paris, 29 novembre 1882.

SOUS LES CHÊNES VERTS

I

Le château où est né notre héros est certainement le plus plaisant qui se puisse rencontrer en ce pays aimé du soleil qui s'appelle la Provence. Il est situé sur les bords d'un fleuve majestueux, tranquille et rapide, mais capricieux à ses heures et terrible dans ses emportements. Les pluies qui tombent dans le Nord le font déborder tous les trois ou quatre ans, et, quand il déborde, il porte la désolation à quelques lieues de ses rives. Ses eaux se répandent dans les terres basses, et alors les collines qui les enclavent ou qui y surgissent semblent des côtes escarpées ou des îlots dans une mer nouvelle. Aussi ce fleuve a-t-il été, malgré son inclémence, chanté par les poètes; — aussi les habitants des plaines, où il fait le plus de ravages, ont-ils pour lui une vénération superstitieuse. C'est presque de l'adoration. On n'adore que ce qu'on craint, ce qui est mal-

faisant dans sa puissance et irrésistible dans ses colères, auxquelles on trouve toujours, malgré leurs brutalités inintelligentes, un caractère de grandeur.

Ce fleuve s'appelle le Rhône ; le château riant qu'il domine s'appelle la Renède. Bâti à l'italienne, flanqué de larges terrasses, avec une belle galerie à arceaux sur la façade, il regarde gaiement le midi.

Il n'affecte pas des airs fiers comme les vieux châteaux féodaux ; il aime mieux plaire que de paraître vénérable ; aussi vous attire-t-il par ses airs de coquetterie modeste dont le charme est souverain. Sa façade est peinte à fresque à l'italienne, mais plus finement qu'en Italie. Les tons en sont plus doux et se marient sans se heurter ; d'ailleurs toute cette décoration est élégante et légère. C'est un mélange de styles moresque et égyptien, et les arabesques bizarres qui courent sous les corniches sont d'une délicatesse merveilleuse.

La décoration de l'intérieur de la maison correspond à son aspect extérieur. Point de tapisseries banales. Les murs sont peints dans le style de l'ameublement de chaque pièce. Le vestibule, de proportions grandioses, est décoré du blason du châtelain et de ceux de sa femme, de sa mère et de son aïeule. La salle à manger, dont les meubles François Ier sont recouverts en cuir de Cordoue, est du style de cette époque, et dans les panneaux de vieux chêne sont incrustés des médaillons de fleurs et de fruits d'une grande vérité de tons. Le salon, la seule pièce du château qui soit meublée dans le goût moderne, est très vaste, très coquet et très confortable. Pas trop de dorures, mais assez pour que l'œil ne s'effarouche point des effets criards du damas bouton-d'or qui couvre les meubles et, drapant les

porte-fenêtres, retombe sur le carreau en plis droits et raides, comme si l'étoffe était tissue de métal.

Mais de vraies merveilles dans cette habitation sont une chambre à coucher Louis XV et un boudoir Louis XVI qui restent toujours fermés. Le petit salon est surtout ravissant. Ce sont des feuillages fantastiques sur fond couleur planche encadré de gris clair. Le rose, le vert tendre et le jaune y dominent. Des colombes, embellissement obligatoire de toute décoration ou de tout meuble du dernier siècle, se becquètent avec une grâce toute mignarde ou tiennent gravement dans leurs becs de longs rubans, sur lesquels s'enroulent des sujets capricieux que le décorateur artiste a variés à l'infini. Le plafond en voûtins est aussi frais, aussi fin que le reste ; les meubles et les glaces, tous de l'époque, n'ont de doré que leurs arêtes ; les fleurs et les feuillages en sont peints et paraissent en porcelaine.

Un piano en bois de thuya, une pendule, des candélabres de cuivre travaillés à jour et sortant d'un des châteaux royaux, quelques portraits dans des cadres ovales sculptés à Florence complètent l'ameublement de ce charmant boudoir de jeune fille.

C'est, en effet, pour une jeune fille qu'on l'avait arrangé avec tant de soin et d'amour. C'est pour elle qu'on avait rajeuni le château, en lui donnant un aspect si riant, — qu'on avait dessiné dans des massifs d'arbres séculaires un parc anglais merveilleux, tout vert, tout coquet, malgré ses allures solennelles, ses allées mystérieuses et ses réduits ombreux, où les premiers rires d'une enfant, dont le cœur s'éveille, flottent à l'aise, insaisissables et mystérieux comme la sève qui, aux premiers jours du printemps, monte timidement aux

hautes branches. C'est pour elle qu'on a incrusté dans les pelouses, sous les grands arbres, des corbeilles de rosiers, de lauriers-roses, de géraniums ; — c'est pour elle enfin qu'on vivait, car ses parents l'aimaient tant et si exclusivement, qu'ils se souvenaient à peine qu'ils avaient un fils : Norbert, le héros de ce récit, son aîné de deux ans.

Rien n'était trop beau pour elle, et certes aucune jeune fille ne méritait davantage une heureuse destinée. Mais la mort, qui, jalouse ou inconsciente, guette les heureux et fauche les plus belles destinées, ne voulut pas lui faire grâce.

Le désespoir que cette perte cruelle causa à ses parents fut immense. Ils ne comprenaient pas pourquoi la Providence les avait si implacablement frappés. N'avaient-ils pas toujours mené la vie de bons châtelains, soulageant les misères qui se montrent, découvrant celles qui, honteuses, se cachent, faisant le bien comme par instinct et non parce que leur position sociale les obligeait à donner le bon exemple ? Et, tout à coup, le destin, un destin mauvais, mais tout-puissant dans sa cruauté, leur enlevait leur seule consolation et les frappait comme s'ils avaient été de grands coupables. Aussi, dans leur douleur, ne trouvèrent-ils d'abord que des imprécations et des blasphèmes. Puis, le temps aidant, ils revinrent, petit à petit, comme à une habitude, à leurs pratiques religieuses et charitables. Seulement, tout en continuant à faire le bien, ils étaient devenus profondément égoïstes, et, chose étrange ! au lieu de reporter sur Norbert toute la tendresse dont ils avaient entouré la défunte, ils devinrent encore plus froids pour ce fils, qui restait vivant, lui, comme pour

usurper la place de celle qui était au tombeau et narguer ainsi leur douleur.

Cependant lui les aimait. Il les respectait surtout de ce respect absolu, qui ne raisonne pas, qui ne met pas en doute l'autorité paternelle, qui ne cherche même pas à se rendre compte si les parents remplissent bien ou mal leurs devoirs de parents et méritent qu'on se montre envers eux reconnaissant et soumis. Chez Norbert, c'était comme une religion, car il était de haute lignée, et, dans sa race, le respect filial était de tradition comme l'honneur et le courage.

D'ailleurs, tous les beaux sentiments de chevalerie étaient, pour ainsi dire, incarnés dans cette noble maison. Les comtes de Vabran, issus du célèbre baron de Vence, ministre du comte de Provence Raymond-Bérenger III, pouvaient comme noblesse rivaliser avec les Barras, et l'on disait d'eux, dans le pays :

Noble coume li Barras
Autant viei que li roucas.

« Nobles comme les Barras, aussi vieux que les rochers. » Ils étaient alliés aux Porcelets, aux Blacas, aux d'Adhémar, aux Arlatun et aux Forbin dont, sauf les couleurs et les métaux, ils portaient les armes : *de sinople à trois têtes de léopard d'or, languées de gueules* 2 et 1, avec *Libertas* pour devise. La devise était bien un peu guelfe et indiquait certainement que les Vabran s'étaient alliés à des maisons de Bologne, de Florence et de Sienne ; cependant la fleur de lys florentine, octroyée à la Toscane par le pape Clément IV, ne figurait pas dans leurs armoiries. Enfin, cette noble famille,

tout en se montrant, en plein dix-neuvième siècle, très fière de son origine, ne se vantait jamais de ses alliances illustres avec les seigneurs d'Uzès et de Forcalquier, ni des dignités dont les Bourbons l'avaient comblée depuis la conquête de la Provence. Ils ne s'enorgueillissaient que d'avoir pour aïeux de bons gentilshommes du royaume d'Arles, et parlaient encore avec dépit des barbares du Nord qui avaient envahi et ruiné leur pays, qui y avaient détruit toute culture littéraire, et cette élégance de mœurs, unique en Europe, que les Provençaux tenaient peut-être des Mores d'Espagne encore plus que des Italiens. Ils étaient, malgré tout, restés Provençaux, savaient leur histoire oubliée et continuaient de reprocher aux Français de les avoir rendus aussi grossiers que l'étaient jadis les croisés du comte Simon de Montfort.

Norbert fut naturellement élevé dans ces principes plus que surannés; mais, une fois à Paris, où ses parents l'avaient envoyé faire son droit, il se dépêcha de devenir Parisien, tout en gardant, comme une relique, le culte de son nom. Il le gardait en secret, craignant la raillerie; mais, tout en fraternisant avec des amis de rencontre, tout en menant avec eux la vie un peu folle des étudiants riches, il n'osait pas trop se livrer, et, dès qu'il voyait ses compagnons de plaisir glisser, même légèrement, sur cette pente, très douce d'ailleurs, où l'on se brouille un peu avec la délicatesse, il s'arrêtait net et se disait avec un orgueil qui, certes, aurait fait rire de lui : « Je ne puis, moi, un Vabran, me laisser aller ainsi. »

Quand il venait au château, — à l'époque des vacances, — il y était bien accueilli, les premiers jours surtout. On lui faisait manger les plus fins morceaux et

boire du meilleur vin de la cave, on convoquait quelques voisins qui l'examinaient attentivement, avec cette curiosité malveillante que tout bon provincial sait à peine dissimuler, quand il rencontre dans son pays un étranger qu'il se sent supérieur. Il le soupçonne naturellement de le trouver ridicule, et s'il n'en laisse rien paraître ce n'est que par dédain; car le Parisien est malin, car il ne se livre qu'à bon escient, et la politesse qu'il affecte n'est qu'une raillerie constante et dissimulée.

D'ailleurs, peut-être n'est-il pas inutile d'apprendre au lecteur ce qu'étaient les intimes du comte de Vabran. Tous, sans exception, ils étaient dignes de figurer dans *le Cabinet des antiques*, de Balzac.

Les journaux conservateurs étaient convaincus par ce petit groupe de tendances jacobines, tendances déplorables et déplorées par Monseigneur le comte de Chambord, qui s'en était, assurait-on, ouvert à leur chef. Il lui avait aussi indiqué la ligne de conduite que devaient suivre lui et les siens. Norbert essayait de comprendre, mais n'interrompait jamais. Il gardait parfaitement son sérieux pendant qu'on débitait autour de lui les énormités les plus folles, les gasconnades les plus échevelées. Un jour cependant, mis en gaieté par tant de mensonges, il eut l'imprudence d'adresser un sourire d'intelligence à l'un des convives qui était Parisien comme lui. Mal lui en prit, car celui-ci, craignant que ce sourire ne le compromît aux yeux de son parti, garda son sérieux et dénonça notre héros au comte de Vabran comme libre penseur.

Le comte, qui ne cherchait qu'un prétexte à tancer son fils, pour accentuer son autorité paternelle, en profita comme de juste. Il reprocha à Norbert ses manières

trop libres, le peu de déférence qu'il témoignait aux anciens amis de la maison, qu'il s'avisait de traiter presque en égaux, au lieu de leur marquer le respect qu'un jeune homme doit toujours aux personnes plus âgées que lui. Il lui reprocha de se permettre parfois des plaisanteries boulevardières d'un goût douteux, car le sens n'en était jamais bien clair, et que dans une société d'hommes graves et posés elles n'étaient guère de mise. « C'est à Paris, ajoutait sa mère, qu'on vous apprend toutes ces balivernes. De notre temps la jeunesse était toute différente de ce qu'on la voit aujourd'hui. Elle était respectueuse, etc., etc. »

Norbert, sans mot dire, subissait ces averses de lieux communs, baisait la main à sa mère en la remerciant de ses bons conseils, et finalement lui demandait la permission de s'absenter pendant quelques jours, pour aller chasser avec des amis. Ses absences étaient fort longues, de sorte que, sur deux mois et demi que durent les vacances, il ne passait guère plus de trois semaines dans sa famille.

Cependant l'année de la mort de sa sœur il n'avait pas osé quitter ses parents, et, pour les consoler, il leur avait fait voir qu'il partageait leur peine. On lui répondait un peu durement, et les éloges qu'on faisait de la morte étaient autant d'épigrammes à son adresse. « Notre ange est parti, lui disait-on. Personne ne nous la remplacera. En la perdant nous avons tout perdu. »

Alors il penchait la tête et devenait profondément triste. Ces accès de tristesse ne le prenaient, du reste, que rarement et seulement pendant les vacances. Rentré à Paris, il se replongeait dans une vie intelligente et se retrouvait dans son milieu, où la parole est donnée à

l'homme pour exprimer une pensée, — faculté qu'en province on nie, ou qu'on traite d'incongruité et d'impertinence.

C'était d'ailleurs un garçon fort aimable, très simple dans sa manière d'être, aux allures franches, mais sans brusquerie, et d'une distinction native qui ne s'apprend pas. Il était bon, affable, généreux. Ayant, tout jeune, hérité d'un oncle une trentaine de mille livres de rente, il s'était tout d'abord trouvé embarrassé de tant d'argent. Il ne voulait pas afficher un luxe dont pouvaient se blesser les étudiants avec lesquels il s'était lié. Aussi n'avait-il au quartier Latin qu'un petit appartement, modestement meublé, et pas de valet de chambre, luxe scandaleux pour un si jeune homme. Enfin, il s'était promis que, tant qu'il ne serait pas reçu licencié, il vivrait en étudiant et non en grand seigneur.

De sa personne il était fort bien : d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, admirablement proportionné et très joli garçon. Ses cheveux étaient bruns, ses yeux châtains avaient une douceur caressante qui charmait même ceux-là qui voulaient s'en défendre. Le sourire de sa bouche petite, mais à la lèvre inférieure un peu épaisse, marquait la bienveillance et comme un sentiment d'amitié, enfin sa voix était si douce qu'on aimait à l'entendre.

Il était sage à ses heures, sans qu'il lui en coûtât ; mais, une fois lancé dans les plaisirs, il manquait de philosophie, ou, pour mieux dire, s'en créait une fort commode. « La vraie sagesse, se disait-il, consiste à s'amuser le plus qu'on peut. » Qu'on n'aille pas en conclure qu'il ne savait s'amuser qu'en mauvaise compagnie. Ce serait là une erreur. Il ne négligeait pas ses

relations dans le faubourg Saint-Germain et y allait volontiers, plutôt pour changer de société que pour se retremper dans un milieu qui était le sien.

Il y était le bienvenu comme partout où il allait. On l'y accueillait en enfant de la maison que chacun ne demandait qu'à gâter. Même les hommes qui y occupaient des positions sérieuses, étant classés dans les salons : élégants « hors concours », s'oubliaient jusqu'à le traiter avec gentillesse, et, par le plus grand des miracles, perdaient avec lui leurs façons dédaigneuses dont ils n'osaient jamais se départir de crainte d'être confondus avec ces apprentis en élégance qui manquent encore de style et de tenue.

Ils y manquaient, eux aussi, quand Norbert était là, car ils n'avaient pas le cœur de se montrer poliment cassants avec ce jeune homme si modeste dont la nature toute charmante, l'aménité communicative étaient irrésistibles dans leur simplicité et mettaient tout le monde à l'aise. Il y avait autour de lui comme un rayonnement de jeunesse, de cette jeunesse aimable, que l'ambition ne ronge pas, à laquelle les chagrins et les soucis de la vie n'ont pas encore touché, qui ne se nourrit pas de rêves creux, mais jouit de la réalité follement, riche de sève, plus riche encore d'espérances, et vous séduit comme toute gaieté de bon aloi.

Ce n'était pas seulement aux jeunes qu'il plaisait; Norbert était surtout le favori des douairières. Elles le tançaient, le morigénaient amicalement sur sa tenue un peu sans façon, sans que jamais il s'avisât de répondre à leurs doctes sermons autrement que par des chatteries mêlées de sourires enfantins, qui charmaient ces bonnes vieilles. A leur tour elles lui souriaient avec une

bonté et une indulgence, qu'à cause de leur âge, elles n'avaient pas à déguiser.

Mais ce qui, plus que les gâteries des douairières et des charmantes personnes qui charitablement s'étaient chargées de compléter son éducation, lui faisait un bien sérieux, c'était la fréquentation des étudiants ses camarades, qui, n'ayant pas comme lui trente mille livres de rentes, se montraient fort préoccupés de la carrière qu'ils allaient embrasser. Ils en causaient souvent entre eux, comme si Norbert, qui écoutait, n'était pas des leurs, et se laissaient aller à leurs rêves ambitieux. De grands noms, comme celui de Berryer, étaient prononcés, et ces jeunes gens, qui avaient du talent, croyaient sans peine qu'ils arriveraient un jour à l'égaler, illustrant ainsi leurs noms obscurs qui passeraient à la postérité. Norbert, en les entendant discourir de la sorte, devenait pensif.

« C'est l'aristocratie de l'avenir, se disait-il, et ils ont bien raison de vouloir prendre notre place. Nous ne voulons plus être bons à quelque chose, nous trouvons que nous avons grand air à briller par notre nullité, laissant aux gens de peu le souci de se montrer de vrais hommes. Quelle gloire cependant, pour quiconque porte un nom historique, de relever ce nom de l'oubli — car on oublie tout aujourd'hui, — de l'imposer à cette société démocratique par une supériorité réelle, de passer dans la mêlée le front haut et tout fier d'être l'enfant de ses œuvres. Non seulement on se montrerait ainsi digne de ses aïeux, mais on pourrait encore se dire avec raison qu'ils sont honorés d'avoir un tel descendant. »

Quand Norbert se mettait à raisonner ainsi, il se reti-

rait du monde, s'enfermait chez lui, se plongeait dans l'étude à corps perdu, se montrait plus assidu aux cours que les plus studieux de ses camarades, renonçait absolument aux parties de plaisir et même aux soirées intimes. C'était alors une vie de vrai dominicain. Il résistait à toutes les tentations, se répétant sans cesse :

« Je veux être un grand homme. » — Et il avait la foi.

Hâtons-nous cependant, pour n'être pas taxé d'exagération, d'avouer que cette foi robuste en lui-même, cette fièvre de travail ne duraient chez lui jamais plus de deux ou trois mois. Pour son malheur, Norbert était modeste, et la modestie, chacun le sait, est l'ennemie jurée de tout ambitieux.

« A quoi bon, se disait-il — quand à la fin il était ennuyé de son existence de reclus — à quoi bon me tant fatiguer et me priver de toute joie? Si j'étais, en effet, supérieurement doué, ce serait fort bien de sacrifier ainsi ma jeunesse; mais je ne suis probablement qu'un homme ordinaire, et, en persévérant à vouloir me grandir outre mesure, j'imiterais peut-être la grenouille de la fable. »

D'ailleurs, cher lecteur, nous ne voulons pas affirmer que cet aimable garçon soit un modèle de fermeté et de persévérance. C'est, au contraire, une nature flottante comme le sont aujourd'hui la plupart des hommes, qui, pour la bataille de la vie, ne sont pas cuirassés d'égoïsme, — la plus sûre, la plus impénétrable des armures. Norbert ne pouvait, lui, arriver au but qu'il ne voyait même pas clairement, que poussé par le Destin. Or, le Destin prend rarement pour favoris les gens trop scrupuleux, qui n'ont d'ambition que par boutades, et

encore moins ceux-là qui ne sont pas guidés par la meilleure des ambitions : la « Nécessité, » dans des sentiers scabreux qu'on suit alors sans découragement et sans dégoût.

Mais, lui, suivait la grande route ou faisait l'école buissonnière. Ce qui le désolait infiniment, car, tout en vivant très heureux, il se désolait quelquefois à propos d'un rien, aussi sérieusement que s'il se fût agi d'une chose sérieuse; ce qui le désolait donc, c'était, par exemple, de ne jamais avoir ressenti, dans ses liaisons passagères, un mouvement de passion qui lui eût donné le change sur la banalité de ses aventures galantes. Le seul sentiment venant du cœur, qu'il eût encore éprouvé auprès d'une femme, c'était de la compassion. Il s'apitoyait toujours sur les larmes de la maîtresse qu'il quittait; il faisait son possible pour la consoler, soit en lui donnant beaucoup d'argent, quand c'était une femme à en accepter, soit en pleurnichant avec elle, mais, en bon méridional, jamais ne la gardait quand il en avait assez.

« Peut-être, se disait-il, ne suis-je pas créé comme les autres hommes. Les poètes parlent d'amour, la musique en parle aussi, et sa voix est encore plus éloquente ; donc l'amour existe, et, si je suis le seul à ne pas pouvoir le ressentir, c'est que probablement la Providence me réserve à de plus hautes destinées. Les hommes vraiment grands n'ont jamais aimé. Aussi y a-t-il peut-être en moi l'étoffe d'un vrai diplomate ou d'un homme d'État. Quelques folies que je fasse, je reste au fond un homme sérieux, un homme d'analyse. Jamais je n'ai senti monter de mon cœur à mon cerveau ces prétendues fumées d'ivresse qui l'obscurcissent; mes idées

restent toujours claires et précises. Je ne saurais donc être heureux comme les autres ; car, pour cela, il faut, paraît-il, sentir si vivement qu'on en oublie le monde entier. Nos meilleurs poètes — et je ne puis les croire des menteurs — ne nous disent-ils pas, sur tous les tons, que, pour un seul baiser, ils donneraient leur gloire et leur génie ?... Hélas ! je ne les comprends même pas ! »

II

Vers les premiers jours de septembre de l'an 186., Norbert, licencié en droit, prenait l'express de Paris-Lyon-Méditerranée, emportant dans ses poches quelques exemplaires de sa thèse, dédiée « à mon père, à ma mère, » etc., selon la formule. Il avait très brillamment passé ses examens, et, aussi fier de sa nouvelle dignité qu'un homme fraîchement décoré l'est de porter le ruban rouge, il affectait une gravité d'*homme fait* qui ne lui messeyait pas, car depuis quelques jours il était entré dans sa vingt-troisième année. Il se rendait à la demeure paternelle et, pour la première fois de sa vie, il se la représentait telle qu'elle était : un séjour vraiment enchanteur.

« Je suis bien heureux, pensait-il, d'aller m'y reposer pendant quelques mois. J'y trouverai la paix et le repos dont j'ai besoin, car j'ai trop travaillé ces derniers temps, et je suis un peu las de Paris. »

Sur les dix heures du soir, le train s'arrêta à la gare où descendait notre voyageur. Il ne lui restait plus que deux lieues à faire en voiture, et celle de son père l'attendait, attelée de deux vieux chevaux, conduits par le

vieux cocher de la maison, qui s'était fait accompagner, pour la circonstance, du valet de chambre encore plus âgé que lui. Norbert, heureux de revoir ces anciens serviteurs, leur serra les mains affectueusement comme à de vieux amis ; puis, sans perdre de temps, il monta dans ce véhicule antédiluvien, et les chevaux prirent leur petit trot de bêtes paisibles et respectables, gâtées depuis de longues années par le cocher, leur serviteur plutôt que leur maître. Il les nourrissait trop, et jamais n'avait osé les brutaliser, moins par bonté d'âme que par un excès de prudence ; il se méfiait d'eux, quoiqu'ils fussent doux comme des agneaux.

La nuit était chaude, une de ces nuits méridionales aux ineffables splendeurs. Où réside leur charme ? nul ne peut le dire. Pourquoi vous portent-elles à la mollesse et à la volupté plutôt qu'à la rêverie ? Comment exprimer ce je ne sais quoi d'intime qu'elles vous soufflent au cœur ? Comment exprimer ces choses irritantes mais tendres qu'elles murmurent à votre oreille dans une langue insaisissable, et que vous comprenez pourtant ?

Après avoir suivi la grande route pendant quelques cents mètres, la voiture tourna à gauche et s'engagea dans un chemin de traverse qui, au dire du cocher, les raccourcissait d'un quart de lieue. Ce chemin était montagneux et fort pittoresque. Des rochers à formes étranges étaient revêtus de leur parure sauvage. Le romarin et la lavande les tapissaient ; des buis énormes, des arbousiers et quelques chênes verts se groupaient çà et là en petits bois, comme pour rompre la monotonie de la *garrigue* qui, comme sauvagerie, ne peut se comparer qu'aux maquis de la Corse.

Après une demi-heure de marche, on déboucha dans la plaine. La lune s'était tout à fait levée et argentait le feuillage gris des oliviers. Le Rhône était à peu de distance. On s'en approcha tout à fait, et le chemin se mit à le côtoyer pour ne plus le quitter jusqu'au château. Des pêcheurs, installés sur la berge, dans des cabanes de roseaux (qu'on appelle cannes dans le pays), se préparaient à partir pour la pêche et portaient leurs filets dans de lourds bateaux à fond plat. Les femmes et les enfants se tenaient immobiles, les regardant faire et attendant leur départ.

Norbert connaissait la plupart d'entre eux et leur adressait de petits saluts d'amitié. Ils lui répondaient, en bon patois provençal, qu'ils lui apporteraient le lendemain de beaux barbeaux pour un court-bouillon, et lui souhaitaient la bienvenue. La voiture s'éloignant, il les perdit bientôt de vue, et les yeux toujours fixés sur le superbe fleuve qui courait plus vite que lui, emportant les reflets de la lune, il respirait avec ivresse l'air tiède et chargé des parfums pénétrants des herbes et des arbustes sauvages, puis retombait dans sa rêverie ou plutôt dans ses souvenirs.

C'était son enfance qu'il revoyait, lui, l'homme fait, qui venait d'entrer dans sa vingt-troisième année, c'était son enfance avec tout un cortège de sensations fraîches et radieuses. Avant qu'on l'eût mis au collège, il avait été très peu ennuyé par son professeur, qui lui laissait une grande liberté. Le petit Norbert en profitait, dès qu'il avait bien appris et récité sa leçon, pour passer de longues heures dans les bois, dans les oseraies, aux bords du fleuve, ou bien encore dans les montagnes fleuries, où il écoutait avec joie le bourdonnement des abeilles, et

faisait a chasse, mais une chasse toujours infructueuse, aux gros lézards verts. Enfin, tout enfant, il avait aimé la contemplation et les solitudes de la nature. Maintenant qu'il était devenu un homme, il s'en ressouvenait avec un plaisir infini, et, chose étrange, ses goûts d'enfance lui revenaient. Il se disait que ce serait avec bonheur qu'il reverrait et ces oseraies, et ces montagnes, et ces abeilles, et ces lézards, auxquels il ne donnerait plus la chasse comme autrefois; puis il s'étonnait de n'avoir pas songé à tout cela les années précédentes, et, comme il ne pouvait pas s'expliquer ce changement survenu en lui, il se dit simplement : Bah! j'étais étudiant alors, j'avais trop de choses en tête pour en prendre à mon aise, pour aimer la méditation, l'isolement, et comprendre le charme de la vie contemplative !

Onze heures sonnaient au clocher du village voisin, quand la voiture de Norbert entra dans l'avenue du parc, une avenue superbe bordée de chênes verts plusieurs fois centenaires, avec un grand rocher à pic sur la droite. Cette avenue débouche dans le parc et le jardin anglais, pour aboutir à l'esplanade du château. Il faisait nuit noire sous les grands arbres; mais, dès qu'on les eut quittés, on se trouva entouré de touffes de lauriers-roses, de corbeilles multicolores de géranium et de rosiers remontants qui s'enchevêtraient dans les buis. Leur floraison exubérante qui, en plein soleil, éblouit par sa fière splendeur, paraissait, aux rayons de la lune, langoureuse dans sa grâce, comme une odalisque fatiguée.

Norbert ne jeta qu'un coup d'œil distrait sur les beaux arbres et les corbeilles de fleurs; le cœur lui battait, il allait revoir ses parents et les embrasser; aussi regar-

dait-il devant lui, tâchant de distinguer si les fenêtres de leurs chambres étaient encore éclairées ; mais toutes les lumières paraissaient éteintes, sauf celle du vestibule, et la lune, se mirant dans les vitres des croisées, les argentait d'une teinte bleuâtre et mélancolique. — « Il est pourtant impossible qu'on ne m'attende pas, pensa Norbert. On aura probablement fermé les volets, mais je trouverai encore tout le monde au salon. »

Et il sauta lestement de sa calèche, avant que le valet de chambre, toujours cérémonieux, lui en eût ouvert la portière, franchit en trois enjambées les marches du perron et ouvrit la porte du vestibule. La femme de chambre de sa mère vint à sa rencontre.

— Ne faites pas de bruit, monsieur Norbert, — vos parents sont couchés.

— Comment? à onze heures! fit le jeune homme. Y aurait-il quelqu'un de malade ? On ne m'attendait donc pas ?

— Si, on vous a attendu ; mais M. le comte et madame la comtesse sont montés dans leurs appartements il y a plus d'une demi-heure.

— Personne n'est malade au moins?

— Non, grâce à Dieu.

— C'est étrange, fit Norbert tristement, comme se parlant à lui-même. Puis, s'adressant à la femme de chambre :

— Sers-moi à souper, Mion, et dépêche-toi. Je vais, en attendant, faire un tour dans le parc.

— Votre souper est tout prêt, monsieur Norbert ; passez dans la salle à manger, je vais vous servir. Antoine est occupé aux chevaux avec le cocher.

Le souper était exquis : un bon perdreau truffé de

truffes de Carpentras, si bien conservées qu'elles paraissaient toutes fraîches, un plat de morilles des bords du Rhône, un entremets sucré et des fruits exquis.

Mion servait son jeune maître avec la dignité et la gravité d'une dévote qui a passé la quarantaine et qui, depuis vingt-cinq ans, est dans la maison. En le servant, elle avait l'air de le commander : — Mangez encore du perdreau, — voilà une truffe ! voyez, est-elle assez belle ! Si vous n'en voulez pas, on ne vous en donnera plus. — Buvez, vous devez avoir soif, après être resté quatorze heures en chemin de fer. — Il faut bien manger et bien boire, quand on est fatigué ; vous n'en dormirez que mieux.

Norbert mangeait bien et buvait encore mieux.

— Ce n'est pas à Paris qu'on vous sert de si bons morceaux, continuait-elle. Ici, vous pouvez vous en donner à votre aise, cela ne vous rendra pas malade au moins comme là-haut, où tout est drogué, même le pain.

Norbert n'osait pas lui répondre que là-haut il y avait encore des restaurants où l'on n'était pas trop mal, quoiqu'on y payât horriblement cher. Puis, quand il eut soupé, il se fit conduire à sa chambre, au deuxième, une jolie chambre Louis XIII curieusement décorée. La peinture des murs, couleur havane, imitait le damas, et au-dessus des panneaux étaient peintes les armoiries de la maison, avec leur belle devise, *Libertas*, sur un ruban bleu. Les meubles étaient bien de l'époque, couverts d'une étoffe qui, comme ton et comme dessin, était semblable à la peinture des murailles. La même étoffe avait servi pour les rideaux de la fenêtre et de l'alcôve. Le tout était agrémenté d'une jolie passementerie et de grandes franges de soie bleu foncé.

La fenêtre donnait sur le midi ; Norbert l'ouvrit en plein, s'accouda sur le balcon et resta longtemps à regarder avec un plaisir tout nouveau les chênes centenaires, les luxuriants massifs de verdure et de fleurs dans lesquels serpentaient avec leurs courbes gracieuses des sentiers qui, aux rayons de la lune, semblaient blancs comme neige ; puis, plus loin, le Rhône majestueux, et enfin, tout au loin, la chaîne des Alpilles, aux contours doux et moelleux, comme les collines de la Toscane, qui ne fermaient pas l'horizon, mais le voilaient comme une brume transparente ou une gaze argentée.

La lune entrait dans sa chambre par la fenêtre ouverte. Norbert, avec un sourire d'enfant, lui souhaita la bienvenue et se coucha, sans fermer la croisée ni tirer les rideaux. Il se grisait de bien-être en humant ce bon air de la chaude nuit, et s'endormit de ce sommeil tranquille, particulier à ceux qui sont assurés d'un réveil serein et d'un lendemain sans peine ni soucis.

III

Il dormit ainsi, tout d'un somme, jusqu'à ce qu'un rayon de soleil frappant sur ses paupières vînt le réveiller en sursaut. Tout surpris d'être tiré de son sommeil si brusquement, il eut de la peine à rassembler ses idées et ne comprit pas tout de suite qu'il était chez lui, chez son père, à près de deux cents lieues de Paris. La fraîcheur de l'air matinal, car la fenêtre était restée ouverte toute la nuit, lui causa comme un frisson de plaisir. Il sauta gaiement à bas du lit pour prendre ce qu'il appelait un bain d'air ; mais le soleil lui parut chaud, car il était déjà sept heures et demie. Sans perdre de temps à faire toilette, il passa à la hâte une vareuse blanche, mit son chapeau de paille et courut au jardin, pour ne pas perdre le charme si vite passé d'une belle matinée d'été.

Il marchait au soleil dans une partie écartée du parc, aussi agreste que les montagnes de la Garrigue. Des buissons d'alaternes, aux feuilles lisses, qui venaient là en abondance, accaparaient les rayons du soleil et, comme de petits miroirs en nombre infini, réfléchissaient une vive et blanche lumière qui l'aveuglait. Des

milliers de mouches à miel bourdonnaient dans les romarins fleuris, et leur note continuelle — un *fa* dièze — je crois, lui semblait infiniment douce. Tantôt elle baissait d'un quart de ton, quand les abeilles chantaient *piano;* tantôt, avec le *forte*, la note redevenait juste. Les chênes verts et les autres arbres de haute futaie étaient pleins d'oiseaux, dont les uns gazouillaient, les autres sifflaient, d'autres enfin exécutaient de grands airs en vrais virtuoses. Puis ils se taisaient, et alors reprenait le doux bourdonnement des abeilles qui seules se faisaient entendre. Norbert restait là, écoutant cette musique de la nature et respirant le parfum pénétrant des genêts d'Espagne qui fleurissaient encore, de la lavande, du thym et du romarin dont les fleurs d'un bleu lilas, tellement abondantes qu'elles cachaient la verdure des buissons, étaient, comme la note des abeilles : la tonique dans cette harmonie de couleurs.

Cependant le soleil devenait brûlant, surtout pour un Parisien qui au mois de juin commence déjà à se plaindre de la chaleur. Norbert ne voulut pas d'abord s'avouer que ce soleil, qui était celui de son pays, pût l'incommoder le moins du monde. Il ne cessait de se répéter qu'il était méridional et qu'il éprouvait un grand plaisir à se sentir griller ainsi. Toutefois, après être resté là un bon quart d'heure, le temps de se persuader qu'on n'est tout à fait bien que lorsqu'on a très chaud, il résolut de s'acheminer vers les grands chênes ombreux qui, sous leurs voûtes, où le soleil pénètre à peine en plein midi, gardaient encore la délicieuse fraîcheur de l'aube. Cette fraîcheur ne lui parut pas désagréable non plus, et, pour mieux en jouir, il songea à un banc rustique qui devait être non loin de là, au dé-

tour du sentier. Il se dirigea donc de ce côté ; mais quel ne fut pas son étonnement quand il trouva ce banc occupé ! et par qui ? par une ravissante jeune fille en peignoir blanc, qui tenait un livre à la main et paraissait absorbée dans sa lecture. Elle ne l'avait certainement pas entendu venir, car, à son approche, elle n'avait pas fait le moindre mouvement. Norbert n'eut pas besoin de l'examiner longtemps pour la trouver fort jolie, et surtout très belle femme. Elle était grande, merveilleusement faite, ce qui se devinait, malgré les plis incorrects de son peignoir flottant, à cette grâce suave qui résulte naturellement de la perfection absolue des formes.

Elle avait une jambe croisée sur l'autre, et comme, dans ce mouvement, le peignoir s'était un peu relevé, on voyait son petit pied chaussé d'une pantoufle rose et l'attache du pied, qui paraissait même trop fine, car le mollet se devinait à l'ampleur des hanches et des épaules. Le bras, qui sortait de la manche flottante, nu jusqu'au coude, paraissait un peu maigre relativement au reste de sa personne ; les mains, toutes petites, mais grasses et aux doigts très fins du bout, étaient peut-être trop roses ; mais la jeune fille n'avait que dix-sept ans. La tête était charmante, une tête d'enfant aux joues pleines, légèrement colorées et aux oreilles toutes mignonnes. Le nez était fin, la bouche un peu grande, mais elle exprimait la bonté et une malice enfantine ; les cheveux, très abondants, d'un châtain foncé, étaient roulés derrière la nuque. Les sourcils, plus noirs que les cheveux, avaient une régularité parfaite ; des cils très longs ombrageaient ses yeux, qui assurément devaient être fort beaux ; mais elle les tenait baissés.

« Qui peut être cette jeune fille? se demandait-il. A en juger par son négligé du matin, ce doit être quelqu'un de la maison, peut-être une voisine que je ne connais pas. Elle tient toujours les yeux baissés, la méchante! Et s'ils n'étaient pas beaux! Je serais pourtant bien curieux de les voir. »

Et il fit un mouvement pour s'approcher d'elle, car c'était son chemin; mais ce mouvement fit bruire un buisson, et ce bruissement fit lever les yeux à la belle fille, des yeux doux et tout rêveurs. Ils eurent un éclair de dépit en apercevant tout à coup le jeune homme qui arrêtait si brutalement son esprit dans ses beaux voyages à travers les pays de la fantaisie, puis s'éteignirent et n'exprimèrent plus rien, sinon la politesse dédaigneuse d'une jeune fille bien élevée qui, sans phrases, vous fait comprendre que vous lui êtes importun. Norbert avait observé ces trois regards différents et en conclut que dans toute la personne de cette chère enfant rien n'était comparable à la beauté de ses grands yeux si profonds et si parlants.

Elle avait fermé son livre, s'était levée et paraissait disposée à quitter son banc. Norbert resta un moment tout interdit, car elle faisait la moue, comme si elle était offensée de sa présence. Cependant il s'avança vers elle et, le chapeau à la main :

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangée, mademoiselle, lui dit-il. Je me promenais; c'est par hasard que je suis venu de ce côté.

Elle rougit, se troubla; puis leva les yeux sur lui, puis lui fit une grande révérence avec la dignité affectée d'une toute jeune fille qui veut singer les grandes personnes; puis, enfin, lui tourna le dos et prit par l'ave-

nue qui menait au château. Notre jeune homme, tout déconfit, tenant toujours son chapeau à la main, la suivait du regard; enfin, se laissant aller sur le banc qu'elle venait de quitter :

« Quelle drôle de petite fille! s'écria-t-il; très jolie et bien gracieuse; mais quel détestable caractère! Elle est contrariée que je l'aie surprise lisant un livre, mais je ne l'ai pas fait exprès, elle le sait bien. Et cette belle révérence! Peut-on être si charmante et si ridicule à la fois? Mais, au fait, elle ne me connaît pas, elle ne sait pas qui je suis. D'ailleurs, de quoi ai-je l'air, avec ma vareuse et mes cheveux en broussaille? Je ne me suis seulement pas donné un coup de peigne ce matin. Elle doit m'avoir pris pour un sauvage ou plutôt, et cela est plus probable, elle m'aura pris pour mon valet de chambre! »

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il aperçut son père, qui venait de son côté. En un bond il fut debout et courut à lui les bras ouverts. Après l'avoir bien embrassé et lui avoir longuement raconté comment il avait passé ses examens, comment il avait beaucoup travaillé et s'était assez fatigué pour avoir mérité de se reposer pendant quelques mois, il lui demanda enfin quelle était la belle personne qu'il venait de rencontrer dans le parc. Le comte, très grave d'ordinaire, se sentait gagner par la bonne humeur expansive de son fils.

— Cette jeune fille, fit-il; mais c'est Harlette, la fille de feu ma cousine germaine, madame de Keroët, mariée en Bretagne et morte il y a deux ans. Son père est allé en Amérique pour refaire fortune. Il avait dissipé la sienne avec un entêtement tout breton, dans des entreprises industrielles qu'envers et contre tous il s'obs-

tinait à trouver excellentes ; en sorte que la pauvre enfant est aujourd'hui presque orpheline. Nous nous en sommes chargés. Ta mère, depuis la perte cruelle que nous avons faite, avait besoin de quelqu'un pour la distraire et pour lui tenir compagnie. Aussi nous avons pensé que mieux valait prendre une parente qu'une étrangère. Voilà neuf mois que nous l'avons avec nous.

Norbert, poussé par une curiosité bien pardonnable à son âge, allait lui demander quelques détails sur cette nouvelle cousine qui lui tombait de Bretagne ; mais, quoique très jeune, il avait déjà beaucoup de tact et ne voulut pas avoir l'air de trop s'intéresser à elle. Il parla donc d'autre chose ; de nouvelles plantations de vigne, car le comte, qui possédait de vastes propriétés, était un vigneron passionné et se vantait, avec quelque raison, de produire les meilleurs crus de la contrée. Puis, après avoir convenablement flatté ses manies, il le quitta pour faire toilette, car l'heure du déjeuner approchait.

— Je suis bien content que tu sois venu, lui dit le comte d'une voix affectueuse. Te voilà grand garçon et beau cavalier, par ma foi. D'ailleurs tu as fait de bonnes études, ce qui ne gâte rien. Enfin, je suis content de toi.

Et il lui serra la main avec force. Norbert, qui jamais encore n'avait été si bien accueilli à la Renède, se sentait tout attendri. Il embrassa son père, et avec des yeux humides, il lui dit :

— Je vous promets, mon père, de faire mon possible pour toujours vous complaire, et ce me sera facile, si vous me marquez souvent autant d'affection qu'aujourd'hui.

— C'est bon, répondit le comte avec brusquerie. Va! dépêche-toi de t'arranger pour le déjeuner ; ne te mets pas en retard, — c'est là une chose avec laquelle je ne plaisante pas.

Norbert courut à sa chambre, et, en moins d'une demi-heure, se fit aussi coquet que possible. « Ah ! ma petite cousine, se disait-il, vous aviez tout à l'heure des façons dédaigneuses avec moi ! Nous allons voir maintenant. Je suis sous les armes ! »

Il descendit au salon ; mais elle aussi était sous les armes, la petite cousine! Elle portait une robe de mousseline blanche toute simple, avec une ceinture rose, une touffe de lauriers-roses à son corsage et des lauriers-roses dans les cheveux, qui n'étaient plus, comme ce matin, roulés à la diable derrière la nuque, mais arrangés d'une manière savante et bien à l'air de sa figure. Norbert, d'un coup d'œil, observa tout, mais sa mère était là, et ce fut naturellement d'elle qu'il s'approcha avec des démonstrations de respect qui ne sont plus trop de mise. Il lui baisa la main, s'informa de sa santé, lui dit qu'il était très heureux de se retrouver auprès d'elle : enfin, il lui débita, selon l'usage établi dans la maison, les banalités les plus banales, en y mettant toutefois une grâce qui les faisait paraître aimables. La comtesse lui répondit sur le même ton, moins l'amabilité et la grâce. Elle ne le tutoyait pas et gardait avec ce fils charmant un air d'autorité qui, certes, lui inspirait du respect, mais aussi le mettait mal à l'aise. Enfin, après cinq ou dix minutes d'une conversation dont toutes les phrases ressemblaient à des fins de lettres, émaillées de veuillez agréer, de j'ai l'honneur de..., d'hommages respectueux, etc., Norbert

se tourna vers le comte et le pria de le présenter à sa cousine. La présentation faite, il s'excusa de nouveau auprès d'elle de l'avoir, le matin, troublée dans une lecture qui paraissait beaucoup l'intéresser ; lui assura qu'il était désolé de s'être montré importun, mais qu'elle l'en avait bien sévèrement puni en le traitant encore plus froidement qu'on ne traite un étranger.

— Que lisais-tu donc ? fit la comtesse en regardant sévèrement la jeune fille.

— Je relisais Bossuet, madame, répondit-elle en rougissant beaucoup, car elle mentait, et en jetant à son cousin un regard de haine, pour le punir de son indiscrétion.

On passa à la salle à manger. Le déjeuner, ou, pour mieux dire, le dîner était irréprochablement servi ; d'ailleurs, on faisait excellente chère au château. Tout le temps du repas, la conversation roula sur des cousins et des cousines qu'on avait à Paris, et dont la comtesse ne connaissait la plupart que de nom ; mais, comme c'étaient presque tous des noms historiques, elle en avait la bouche pleine. Norbert connaissait surtout les cousines ; les unes, pour les avoir beaucoup fréquentées, d'autres, qui recevaient peu, pour les avoir rencontrées dans le monde, au bal de l'ambassade de ***, etc.

— C'est de préférence avec mes cousines que je danse, disait-il ; d'ailleurs, je n'y ai aucun mérite : elles sont presque toutes fort gentilles et très entourées.

Puis il parla du raout de sa cousine la marquise de ***, du thé de sa cousine la duchesse, qui recevait des bonapartistes, pour faciliter à son fils l'accès de la carrière diplomatique. On rencontrait chez elle des fami-

liers de l'empereur, des ambassadeurs et des ministres ; mais, comme il régnait dans ses salons une liberté qui, du reste, était du meilleur goût, et qu'on y faisait d'excellente musique, ses soirées étaient très courues, même par les boudeurs les plus haut cravatés du faubourg Saint-Germain. On reprochait sans doute à la duchesse de faire des avances à une cour de carton, mais on n'en briguait pas moins l'honneur de lui être présenté. Madame de Vabran, quoique enchantée, au fond, que son fils eût ainsi ses entrées dans la haute société, n'en laissait rien paraître. Elle gardait un air d'indifférence ; mais la petite cousine, qui écoutait de toutes ses oreilles, pensait que M. Norbert devait être un homme tout à fait supérieur, puisqu'il parlait si familièrement des dames du plus grand monde ; puis elle pensa qu'il était très fat de se figurer que ses cousines les duchesses fussent déjà si honorées qu'il daignât danser avec elles.

« Moi aussi, je suis sa cousine, se dit-elle enfin ; mais s'il affecte d'être poli avec moi, ce n'est que pour se moquer, car je ne suis qu'une petite fille sans conséquence. C'est par méchanceté qu'il a dit à sa mère que j'étais ce matin absorbée par la lecture, c'est pour me dénoncer qu'il l'a dit et qu'il m'a forcée de mentir, car ce n'est pas Bossuet, c'est bien un roman que je lisais. Voilà bien les gens de Paris ! Ils perdent là-haut tout sentiment de délicatesse et d'honneur. Dénoncer une jeune fille ! c'est de la bassesse. D'ailleurs, il paraît si sûr de lui-même, si entiché de sa personne ! C'est tout à fait un fat... Je le déteste ! »

Cependant notre héros n'était ni fat ni présomptueux ; c'était au point qu'il ne se savait seulement pas joli gar-

çon. Quelques femmes le lui avaient dit, mais il se méfiait des flatteries féminines. Il est vrai que de temps en temps, après s'être bien regardé dans la glace, il prenait bonne opinion de lui ; mais, un moment après, il se disait qu'il y avait tellement de commis en nouveautés et de jeunes premiers de petits théâtres qui étaient aussi bien tournés et plus beaux garçons, qu'il n'y avait pas à en tirer vanité. Enfin c'était tout l'opposé d'un bellâtre, de cette race d'hommes absolument odieux et plus insupportables encore que ces très belles femmes dédaigneuses en apparence des hommages dont elles sont si avides.

Et la preuve que Norbert n'était pas fat, c'est qu'il ne s'étonna même pas qu'une petite fille de province eût affecté pendant tout le temps du déjeuner de ne faire nullement attention à lui. Cependant, une demi-heure après, comme il était dans le parc à fumer un cigare, il ne put s'empêcher de dire à son père, qui marchait à ses côtés :

— Votre nièce à la mode de Bretagne est une bien étrange personne. Elle m'a l'air d'une petite sauvage. Est-ce ma présence qui l'intimide? ou bien est-elle toujours ainsi, — silencieuse, farouche, ou plutôt effarouchée?

— Mais non, répondit le comte; seulement, son éducation a été un peu négligée. Sa mère, qui voulait la garder auprès d'elle, étant toujours malade, n'a pu s'en occuper sérieusement. La petite est donc restée fort ignorante, — elle le sait, et cela la rend timide. Elle a toujours comme une appréhension de commettre une maladresse ou de dire quelque chose hors de propos.

Le père et le fils allaient se séparer. Un ouvrier était survenu et entretenait le comte des prochaines vendanges. Norbert, qui n'avait pas son avis à donner sur ce sujet et qui ne savait plus écouter, dès qu'on parlait de choses auxquelles il n'entendait rien, était déjà à vingt pas, quand le comte le rappela et, le prenant à part :

— Peut-être, lui dit-il, quelques amis, qui auront appris ton arrivée, viendront-ils aujourd'hui nous faire visite. Je les garderai à dîner. Un peu de tenue, mon garçon. Tu parles de sauvages, tâche de l'être un peu, ni plus ni moins que nous autres, plutôt que de te montrer par trop Parisien.

— Soyez assuré, mon père, que j'applaudirai à tout ce qu'on va dire, je surenchérirai même sur les services que M. de Sador a rendus à la France.

— Tu te moques, est-ce là ta manière? Ne surenchéris pas, sois convenable et modeste.

— Je suis si modeste, mon père, que je cours de ce pas chez mes amis les pêcheurs, avec lesquels je ne me suis jamais montré ni Parisien, ni orgueilleux. Nous allons vous pêcher de beaux barbeaux pour un court-bouillon, que nous accommoderons de façon à nous concilier les sympathies de vos convives.

Et il s'en fut vers ses amis les pêcheurs. Il y en avait de vieux, à cheveux blancs, qui, l'ayant connu enfant, paraissaient gênés pour ne plus le tutoyer, mais, de temps à autre, le tutoyaient tout de même. Norbert connaissait le métier. Il avait fait autrefois de si bonnes parties avec eux! Il savait se rendre utile, jeter les filets et manier l'aviron.

Il connaissait les endroits les plus poissonneux de

cette partie du Rhône et savait aussi toutes les finesses pour déjouer la curiosité des gardes-pêche quand, aux temps des aloses, on prenait un barbeau ou une carpe, poisson défendu en cette saison, — mais que le pêcheur le plus honnête n'a jamais le courage de jeter à l'eau, comme l'ordonne le règlement. Norbert avait été à la pêche par des soleils ardents, comme par de beaux clairs de lune, quand l'eau du Rhône était trouble, et aussi par les nuits les plus noires, les plus belles, selon lui, car le poisson, n'y voyant pas, se laissaít mieux prendre dans les filets courants.

Ç'avait toujours été son plaisir favori ; il le préférait de beaucoup à la chasse, dans ce pays peu giboyeux, où d'ailleurs il ne trouvait jamais, pour chasser, d'autre compagnon que son chien, qui, pendant les longues heures qu'ils se promenaient ensemble, l'attristait par ses allures mélancoliques. Comprenant mieux que son maître l'inutilité de ces longues-courses, il le regardait tout le temps de ses yeux intelligents, où se lisait un découragement profond.

L'arrivée de Norbert au campement des pêcheurs fut saluée par ces bonnes gens, peu expansifs d'ordinaire, par des sourires bienveillants et par des : *Adiousias, moussu Norbert, anas ben?* qui chez ces natures rudes en disaient autant et plus encore que de chaleureuses protestations d'amitié. Dix mains se tendirent vers lui en même temps, et il ne savait à qui entendre ; mais là où son embarras devint extrême, ce fut lorsqu'il lui fallut opter pour le bateau dans lequel il s'embarquerait. Les filets étaient déjà descendus, et l'on allait partir. Norbert craignait de faire des jaloux, ce qui était inévitable ; aussi donna-t-il la préférence au plus an-

cien, et tout le monde applaudit à une si sage décision.

On démarra, et voilà notre Parisien aidant à la manœuvre; mais l'étude approfondie des *Pandectes* de Justinien lui en avait fait perdre l'habitude. Il le sentait et en rougissait. « Le père Carbot (c'était le nom du vieux pêcheur) doit me trouver bien maladroit », se disait-il. Et en effet le vieillard l'interpella bientôt par un : « Laissez donc, monsieur Norbert, vous vous fatiguez inutilement, nous ferons aussi bien sans vous. » Norbert courba la tête sous cette injure, qu'il n'avait que trop méritée. Mais la pêche marchait mal, et il craignait qu'on ne l'en rendît responsable; aussi en voulut-il justifier l'insuccès.

— Les eaux sont trop claires, père Carbot, fit-il d'un ton délibéré, et, avec ce soleil éblouissant, le poisson voit les filets courants et s'en méfie.

— Nous ne pêchons pas l'alose, répondit le père Carbot d'un ton bourru. L'alose est fine et se méfie, tandis que la carpe et surtout le barbeau sont bêtes comme...

« Comme nous autres Parisiens, c'est là ce qu'il veut dire, pensa Norbert, et il a peut-être raison. Nous nous croyons si malins, que nous ne nous méfions ni des filets courants, ni des autres, et nous nous laissons prendre à des pièges que le plus naïf voit de loin, et qu'il évite simplement, sans pour cela se considérer comme un être supérieur. C'est ce que pense sans doute le père Carbot. Mais à propos de quoi? Suis-je jamais tombé dans un piège? Je ne crois pas; d'ailleurs, ce n'est pas ici qu'on m'en tendrait. Ici, je n'ai pas à me méfier, je n'ai qu'à me laisser vivre... »

Et, tout en rêvassant ainsi, notre jeune homme se laissait aller à une demi-somnolence provoquée sans

doute par l'ardeur du soleil et le doux mouvement de la barque. Il ferma les yeux et s'endormit tout à fait pendant quelques minutes; mais, si court que fût son sommeil, il fit un rêve. Il revit sa petite sauvage de cousine, en peignoir blanc, lisant dans un livre, sous les chênes verts, et il en éprouva comme un serrement de cœur qui l'éveilla en sursaut.

« Ah ! la belle fille, se dit-il, et les beaux yeux ! Pourquoi est-elle si étrange et si réservée? Elle aurait dû pourtant me faire meilleur accueil, comme au fils de la maison; mais c'eût été banal, et je l'aime mieux telle qu'elle est, cette petite orgueilleuse. Elle a une saveur qu'on ne trouve pas à nos Parisiennes. Elle en est toute différente, comme les senteurs de nos plantes de montagnes, pleines de cigales, sont différentes de ce qui se vend dans une boutique de parfumeur. Pauvre petite ! Ce qui la rend peut-être si farouche, c'est qu'elle est presque orpheline, sans fortune, et qu'elle se sent seule au monde, à la charge des autres, de parents éloignés qu'elle ne connaissait pas il y a quelques mois et qui peut-être aujourd'hui encore sont des étrangers pour elle. Mais voyons, je suis bien bon de m'en occuper. Ce n'est peut-être qu'une petite sotte. D'ailleurs je ne la connais pas. »

Cependant il lui vint tout à coup, sans qu'il sût comment ni pourquoi, le désir de la revoir et de faire connaissance. Ce désir n'était certainement qu'un peu de curiosité ; mais cette curiosité devenait impatiente. Il s'en étonna beaucoup, la trouvant déraisonnable; aussi se hâta-t-il d'y satisfaire.

Ce n'était pourtant pas chose facile. Harlette était au salon avec sa tante et lui faisait la lecture. La comtesse

paraissait tout absorbée par un ouvrage de tapisserie et n'avait nullement l'air d'écouter; aussi la jeune fille, qui s'en apercevait, lisait machinalement, avec une monotonie désespérante. Il est vrai que le livre l'intéressait peu, — il traitait de choses graves, ayant rapport à des questions de théologie très embrouillées. Or, tous les sages sont d'accord sur ce point que des meilleures choses il n'en faut guère abuser, et Harlette, quelque dévote et quelque sage qu'elle fût, trouvait qu'on abusait au château de ces livres excellents, bien faits pour édifier une petite fille, si elle n'en lisait quelques pages que de loin en loin; mais peu attrayants en somme, pour quiconque en fait quotidiennement sa nourriture intellectuelle. Et la preuve qu'Harlette était dans le vrai, c'est que sa tante, qui certainement valait mieux qu'elle, étant une personne sérieuse et vraiment confite en dévotion, ne l'écoutait pas toujours bien attentivement, et quelquefois même, aux passages les mieux écrits, n'était pas du tout à la lecture.

A l'arrivée de Norbert, la jeune fille cessa de lire, et, comme elle n'avait pas revu son cousin depuis le déjeuner, se souleva de son siège et lui fit une révérence bien cérémonieuse; puis elle se rassit et se disposa à continuer; mais la comtesse, interrompue dans ses pensées par ce moment de silence, leva la tête, vit son fils et se tournant vers elle :

— Assez de lecture pour aujourd'hui, mon enfant, lui dit-elle. Monte à ta chambre et fais un peu de toilette. Nous aurons du monde à dîner ce soir.

La petite, sans mot dire, se dirigea vers la porte du salon et resalua Norbert, qui avait l'air si gauche en lui rendant son salut qu'elle ne put s'empêcher de sourire.

La gaucherie de notre héros s'expliquait naturellement par sa surprise de voir renvoyer la jeune fille pour laquelle il venait de quitter enfin son plaisir favori, car ce n'était pas pour sa mère que l'ingrat était venu. D'ailleurs celle-ci, toujours réservée, presque froide, ne lui en témoigna nul contentement. Ils causèrent pourtant pendant près d'une heure, si toutefois il est permis d'appeler causerie un échange machinal de paroles qui ne les intéressaient ni l'un ni l'autre. Ce qui intéressait Norbert, c'était de savoir pour quelle raison sa mère avait renvoyé Harlette.

— Nous n'avons rien de bien particulier à nous dire, pensait-il ; la petite n'était donc pas de trop. Pourquoi l'a-t-on envoyée faire toilette ? Ce n'est pas avant deux heures qu'on va se mettre à table. Peut-être ne veut-on pas que je me rencontre avec elle, même sous les yeux de ma mère. On ne saurait prendre assez de précautions dès qu'il s'agit de jeunes gens. Mais elle ne me plaît pas, cette petite fille, et je ne vois pas pourquoi il serait peu convenable de nous laisser causer ensemble. Ah ! pruderie de province ! que je te reconnais bien là !

IV

Cependant les convives qu'on attendait ne tardèrent pas à arriver. Ils étaient au nombre de cinq, et Norbert les connaissait tous. Il y avait d'abord M. le vicomte de Sador, chef du parti royaliste, homme de poids, et fort distingué de manières, courtois et parfaiment tolérant, car il tolérait qu'on lui donnât la réplique, mais il ne permettait pas — et là il avait raison — qu'on réfutât une proposition qu'il avançait. Norbert autrefois s'en était rendu coupable, mais ce péché lui était probablement pardonné, puisque le vicomte, à peine entré, l'honora d'une poignée de main et lui dit paternellement :

— Enfin, vous voilà grand garçon, licencié en droit, avocat quand vous voudrez ; aussi j'espère que vous n'emploierez plus jamais votre talent et votre science à des controverses inutiles.

» Vous défendrez les grands principes, continua-t-il ; vous marcherez sur les traces de ce géant qui s'appelle Berryer, et dont les hautes inspirations devraient être partagées de tous ceux qui ont pour souci de léguer à la postérité un nom glorieux. Vous n'avez certaine-

ment pas besoin de vous en créer un, — car vous vous appelez Vabran, — mais vous devez tenir à honneur de prouver à vos contemporains, comme à la postérité, qu'en servant la monarchie qu'ont servie vos aïeux, vous n'appartenez pas à ces enfants du siècle qui, transfuges, font rougir de honte les ossements de leurs ancêtres.

Norbert ne comprenait pas bien comment on pouvait partager l'inspiration de quelqu'un, ni comment on faisait rougir les ossements des morts; mais il comprit parfaitement que son devoir était de s'incliner devant de si bonnes raisons; aussi le fit-il sans trop de mauvaise grâce.

Le second personnage, bien sympathique celui-là, et pas prudhomesque du tout, était le baron de Verton, un original, franc comme l'or et le cœur sur la main, aimant passionnément Henri V, chez lequel il avait dîné à Venise, s'étant battu plus d'une fois, rien que pour prouver au vulgaire que son roi était le plus honnête homme de France, et toujours prêt à recommencer. C'était un fanatique, mais nul plus que lui ne portait le cœur haut, et Norbert l'aimait infiniment. C'était le seul homme du parti qui osât contredire M. de Sador, — il osait même le contrecarrer; mais comme chacun connaissait le baron et l'estimait pour son grand caractère, on respectait ses emportements.

Il y avait ensuite deux dames, l'une âgée : madame la vicomtesse de Sador, l'épouse du personnage important, très importante elle-même, quoique fort laide; mais si respectable que dans la ville voisine, une grande ville, la plus fidèle aux bonnes traditions, elle était la dame la plus méritante, — et l'archevêque lui-même

tenait à honneur de rendre hommage à ses hautes vertus en lui faisant visite au moins trois fois l'an.

Sa nièce par alliance, la vicomtesse Aline de Sador, veuve depuis trois ans d'un officier de cavalerie, fils du frère de M. le vicomte, était une grande et belle femme de vingt-cinq ans, intelligente, instruite et fort aimable. Elle avait été élevée à Paris, au Sacré-Cœur, y avait fait des études passables, car elle était bonne musicienne et très instruite de tout ce qu'une honnête fille doit savoir de la littérature du dix-septième et du dix-huitième siècle. [Après son mariage, elle avait peut-être jeté les yeux sur quelque roman de Balzac, mais elle en était restée épouvantée, comme d'un gros péché. Ce fut surtout depuis qu'elle était devenue veuve qu'elle rompit tout commerce avec les poètes et les romanciers, — avec ceux-là du moins qui parlent à l'imagination. Or, il n'y avait rien qu'elle redoutât autant, car elle avait du tempérament et se méfiait de la tentation. Grâce à toutes ces précautions, elle restait donc la plus pudique des veuves, craignant Dieu, et encore plus les médisances du prochain.

D'ailleurs elle était douce, charitable et même sympathique, quand son oncle et sa tante n'avaient pas les yeux sur elle. Mais en leur présence elle affectait une pruderie très gauche, une raideur disgracieuse, et faisait avec la bouche des grimaces qui l'enlaidissaient affreusement. Aussi Norbert s'était-il d'abord pris d'antipathie pour elle, n'ayant pas été initié au secret de son martyre. Elle n'avait été heureuse, c'est-à-dire mariée, que pendant trois ans, avec un bon garçon, orphelin de père et de mère, qui avait mangé sa fortune aux trois quarts dans des garnisons où l'on menait joyeuse vie, puis, pour faire une fin, l'avait épousée.

Ç'avait été un bon mari, car, depuis son mariage, jamais on ne lui avait connu plus d'une maîtresse à la fois, — et s'il était mort de la poitrine à l'âge de vingt-huit ans, il n'y avait à en accuser que les désordres de sa vie de garçon. Aline l'avait beaucoup aimé, et fort apprécié. Elle disait à qui voulait l'entendre, qu'il valait certainement mieux que les autres, car il lui donnait au moins deux soirées par semaine, — sa santé délabrée ne lui permettant pas de les passer toutes au cercle, ou ailleurs, ainsi que c'est l'habitude de la jeunesse de là-bas. Depuis sa mort, Aline se trouva donc, avec son enfant, à la merci de ses beaux-parents, très riches et sans héritiers.

Ils adoraient le petit vicomte, et tyrannisaient la malheureuse mère, pour la punir des méfaits de leur mauvais sujet de neveu, qu'en plus d'une occasion elle avait essayé de défendre. C'étaient pourtant eux qui avaient fait le mariage ; mais, avec la logique du plus fort, ils ne se lassaient pas de le lui reprocher ; et leur plus grand grief contre elle, c'était de n'avoir su empêcher ce garnement de manger le quart de la fortune qui lui restait, plus la moitié de celle qu'elle lui avait apportée en dot. Aline n'osait rien leur répondre, — elle s'y était bien essayée une fois, mais on sait déjà que le comte de Sador ne permettait à personne de discuter un arrêt tombé de ses lèvres.

Aussi, au bout d'un an, la jeune femme, persuadée qu'étant presque ruinée elle n'avait qu'à s'humilier et à se soumettre, prit-elle son mal en patience, puis elle se dit que peut-être n'était-ce même pas un mal, et s'habitua à sa position d'esclave. Elle se félicitait, au contraire, d'avoir pour maîtres des gens si respectés, si bienfaisants et si bons, qu'en leur obéissant en tout point

elle pouvait être assurée de faire son salut. D'ailleurs, elle avait jeté les yeux sur le baron de Verton, qui n'avait que quarante-cinq ans et n'était pas encore marié.

Enfin, le cinquième convive était l'homme de paille, le bouc émissaire de M. le vicomte de Sador. C'est lui qui dirigeait la feuille légitimiste de la localité. C'est lui qui se battait en duel avec les journalistes de la préfecture, quand M. de Verton jugeait qu'il n'était pas de sa dignité de se commettre avec de si petit monde ; c'est lui encore qui faisait de la prison quand un article trop violent contre l'empire, inspiré par le grand chef et écrit par leur homme d'esprit, dans ce style mordant qui vise surtout les personnes, et dont seuls les provinciaux ont gardé le secret, le faisait condamner par les tribunaux.

On payait l'amende, mais lui, ce pauvre M. Dérin, payait de sa personne. Ce qui paraîtra merveilleux, c'est qu'il s'en montrât fier. D'ailleurs, pour le dédommager de tant de déboires, on avait décidé qu'il serait candidat perpétuel à la députation, il représenterait à la Chambre le parti légitimiste qui était en nombre ; — mais inutile d'ajouter que sur ce point de la France, comme partout ailleurs, le candidat patronné par le gouvernement obtenait invariablement une écrasante majorité, ce qui est toujours arrivé et arrivera toujours, quel que soit le régime que subisse dorénavant le peuple souverain.

Telle était donc la société d'intimes réunie ce jour-là chez madame de Vabran ; il n'y manquait, pour qu'elle fût complète, que les deux amies les plus chères de la comtesse, les dames de Noveterre, qui n'étaient reve-

nues que depuis six mois habiter leur château, à une lieue et demie de la Renède. Norbert ne les connaissait pas, car elles avaient quitté le pays depuis plus de quinze ans et avaient passé tout ce temps à Paris. C'étaient, au dire de tous les voisins, des personnes d'une grâce parfaite : la marquise douairière, âgée seulement de trente-cinq ans, et sa fille qu'on appelait Kitty tout court. Aussi, tout en les traitant de Parisiennes, on ne s'avisait pas d'en trop médire.

On paraissait au contraire beaucoup regretter qu'elles eussent manqué à cette réunion de famille. Madame Aline de Sador, la seule jeune femme de la société, se joignait à ce concert d'éloges et de regrets ; mais avec un peu de mauvaise grâce, car sa tante, ne tarissant pas sur la supériorité de l'inimitable Kitty, lui adressait de temps en temps des sourires ironiques.

— Il n'est pas étonnant, après tout, fit enfin Aline, un peu à bout de patience, que ces dames ne soient pas venues. Nous fêtons aujourd'hui l'arrivée de M. Norbert, et une fille à marier, comme Kitty, n'aimerait pas à être soupçonnée de vouloir se jeter à la tête d'un jeune homme qui passe pour un excellent parti.

Tout le monde s'émut de cette sortie, excepté Norbert qui n'était pas à la conversation. Il regardait depuis quelque temps la petite cousine et s'apitoyait sur elle. Assise sur un tabouret, près de la sévère vicomtesse de Sador, elle écoutait avec une docilité craintive quelques observations que la bonne dame daignait lui faire à propos de sa toilette qui manquait de sévérité, de sa coiffure un peu débraillée, car la pauvre fille ne pouvait jamais réussir à bien lisser de petits poils follets au-dessus de son front ; — puis elle avait la manie de se

parer de fleurs naturelles, en mettait dans ses cheveux et en portait toujours un joli bouquet à son corsage. La respectable dame ne lui disait pas précisément qu'en s'arrangeant ainsi, elle manquait de modestie ; mais elle le lui donnait à entendre, et sa tante, madame de Vabran, se plaisait à souligner les critiques de son amie.

— Je voudrais lui dire un mot pour la consoler, pensait Norbert, mais pour sûr, à table, on me placera près de cette femme si laide, qui, m'ayant sous la main, voudra me faire, à moi aussi, de la morale, ou près de sa nièce que par charité elle rend si malheureuse.

Pourtant ses prévisions ne se réalisèrent pas, on le plaça entre son ami de Verton et sa petite cousine. La conversation roulait toujours sur ces dames de Noveterre, l'ornement de la province, et madame de Vabran exaltait plus que jamais cette chère Kitty, cette merveilleuse enfant qui lui rappelait la fille qu'elle avait perdue. Ce n'était que lorsqu'elle la voyait qu'elle avait un peu de joie ; mais ces courts instants, elle les expiait cruellement quand, de nouveau, elle se retrouvait seule avec le souvenir de celle qui l'avait quittée pour toujours.

La comtesse parla sur ce ton un peu longuement, et le chœur des convives l'écoutait en silence et ne l'interrompait que pour surenchérir sur l'éloge qu'elle faisait de ses voisines. Cependant, comme on se lasse de tout en ce monde, même de médire du prochain, on finit par se fatiguer de louer ces dames si immodérément, et la conversation prit un autre tour, c'est-à-dire qu'elle se mit à rouler pesamment dans les ornières banales de la politique, creusées depuis longtemps par plusieurs générations de royalistes.

Ces choses futiles, Norbert les avait déjà entendues ; mais le ton pédantesque avec lequel elles étaient débitées et ponctuées le plongea bientôt dans la tristesse ; puis il s'épouvanta, en vrai Parisien, de voir s'avancer sur lui, comme pour l'écraser, ce gros nuage noir de phrases creuses chargé d'un ennui épais et lourd. Il lui fallut, pour continuer de faire bonne contenance, se dire et se répéter sans cesse que les personnes qui déraisonnaient si gravement étaient, après tout, les plus honnêtes gens de France, mais que cela ne l'obligerait nullement à partager leur douce folie. D'ailleurs il prit le parti de ne pas les écouter, tout en affectant par politesse de leur prêter la plus grande attention, et se mit, en revanche, à servir sa petite cousine, en échangeant avec elle quelques paroles affectueuses.

La petite cousine se tenait sur la réserve. Elle était toute confuse de se voir l'objet des attentions d'un cousin si charmant, qui certes ne s'adressait à elle que par mégarde, car son devoir de fils de la maison eût été de faire l'aimable avec la dame la plus méritante et la plus respectée, — la vicomtesse de Sador, ou tout au moins avec madame Aline que chacun proclamait non seulement une personne irréprochablement vertueuse, mais encore remplie de talents. Pourtant, comme il continuait à ne se montrer prévenant que pour elle et que, d'autre part, madame Aline ne dissimulait presque plus la contrariété qu'elle en éprouvait, la petite fille reprit confiance et finit par se dire, mais tout doucement, que peut-être elle aussi pouvait plaire, malgré son insignifiance.

Elle continuait toutefois à se tenir sur ses gardes. Norbert l'en plaisantait, s'en plaignait en riant, puis lui

demandait pourquoi elle le voyait d'un si mauvais œil. La petite, avec un grand sérieux, bredouillait des réponses fort amusantes, quoiqu'elles n'eussent pas le sens commun ; aussi le jeune homme trouvait-il leur conversation pleine d'intérêt. Malheureusement on les interrompait souvent en lui adressant des questions inutiles. On lui demandait, par exemple, des nouvelles de Paris, non pas de celles que publient les journaux démagogiques (lisez bonapartistes) ou les feuilles honnêtes, qui n'osent plus dire la vérité, mais de vraies nouvelles. Norbert les renvoyait à la *Gazette de France ;* mais on lui faisait observer que cette respectable feuille avait perdu la confiance du parti ; — elle n'osait plus éclairer le pays sur ses véritables intérêts. Alors il répondait évasivement, puis demandait à sa cousine, avec instance, pourquoi elle avait eu tantôt un sourire moqueur en quittant le salon.

Évidemment, elle ne pouvait s'être moquée que de lui ; mais en quoi lui avait-il semblé ridicule ? La cousine paraissait plus embarrassée que jamais ; mais madame Aline, qui commençait à se fâcher, car décidément notre jeune homme faisait bien peu attention à elle, fit irruption dans la conversation générale et adressa à Norbert une question à laquelle celui-ci, en homme du monde, trouva moyen de répondre par un compliment.

— Que pense-t-on de nous à Paris ? demanda Aline.

— Vos amies du Sacré-Cœur, fit-il, et aussi toutes les personnes qui vous ont rencontrée dans le monde, regrettent vivement que vous l'ayez quitté pour aller vivre en province.

Aline, pour prouver qu'elle était vraiment digne d'y vivre et d'y rester, fit trois *Ah!* sur trois tons différents,

en se maniérant infiniment et en faisant des grimaces fort laides qui probablement signifiaient qu'on avait effarouché sa modestie.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, reprit-elle en baissant les yeux. Je vous demandais ce qu'on pensait à Paris de notre parti.

— On n'ose pas y exprimer sa pensée, répondit Norbert. Puis, doucement, à sa cousine : A Paris, lui dit-il, on les ignore absolument et l'on s'en soucie encore moins.

La cousine sourit. Elle ne savait pas, la pauvre enfant, qu'il eût été plus convenable de se scandaliser d'une telle énormité.

— Enfin, fit Norbert, enfin je vous vois sourire. La glace est rompue. Mais qui donc vous a appris à sourire si gentiment? ce n'est pas madame Aline? Non, n'est-ce pas ?

— Madame la vicomtesse, répondit cette petite fille pleine de réserve, ne m'a rien appris de ce qu'elle sait, et croyez bien, monsieur mon cousin, que, s'il en avait été autrement, je ne serais pas si ignorante.

— Restez ignorante, petite cousine, je vous en supplie; mais continuez à ne ressembler qu'à vous-même.

Cependant le vicomte de Sador pérorait et regardait fixement le pauvre Norbert, qui, pour cette fois, ne pouvait faire autrement que de tendre l'oreille. Le vicomte se comparait aux chevaliers de Malte et se disait heureux de ne pas avoir d'enfants, car, pour tout homme qui se voue à de grandes entreprises, les enfants ne sont qu'un empêchement.

— Je comprends, fit Norbert : n'ayant pas d'enfants, vous avez adopté Henri V.

Le vicomte était lancé, et cette interruption, qu'en tout autre moment, il eût peut-être trouvée irrévérencieuse, le flatta, et à tel point que, se grisant tout à fait de son enthousiasme, il s'écria avec chaleur :

— Oui, je l'ai adopté ! — je l'ai adopté comme l'ont fait tous les honnêtes gens ; — aussi l'Empire n'en a-t-il plus que pour trois mois ! C'est moi qui vous le dis !

— Voilà quinze ans qu'il nous le dit, fit tout bas Norbert au baron de Verton, qui, homme d'action, trouvait ce papotage fastidieux et s'en montrait particulièrement agacé.

Le dîner touchait à sa fin. On en était au champagne. Alors le maître de la maison se leva et proclama solennellement un toast au roi. Tous, par un mouvement spontané, se dressèrent debout, levant leurs verres. Puis on trinqua au licencié et on lui souhaita bonne chance dans le combat loyal qu'il aurait à livrer aux mécréants, pour défendre la foi de ses ancêtres. Le vicomte de Sador s'approcha de lui et l'embrassa, son père fit de même ainsi que ce bon M. Dérin, qui, depuis le temps qu'il était là, n'avait pas encore soufflé mot ; mais le baron de Verton, en lui donnant aussi l'accolade, lui dit avec une émotion sincère :

— Mon cher Norbert, nous vous armons chevalier de la sainte cause.

Ces hommes francs comme l'or et braves comme leurs épées, dépensaient ainsi en émotions stériles le sang de leur cœur, qu'ils eussent versé avec joie, jusqu'à la dernière goutte, pour celui en qui ils voyaient la personnication de l'honneur et de la gloire de la France. Or, tout sentiment vrai est naturellement communicatif ;

aussi Norbert fut-il tout étonné de sentir tout à coup deux larmes lui monter aux yeux. La petite cousine s'en aperçut et lui dit, en se penchant à son oreille :

— Mon opinion vous importe peu ; mais je suis contente de voir qu'il vous reste encore de bons sentiments.

Norbert, qui l'aurait jamais cru ? fut enchanté de cette naïveté. On quittait la table et passait au salon. Inconsidérément il offrit le bras à la petite fille, mais celle-ci, d'un regard, lui désigna madame la vicomtesse Aline, et notre Parisien, un peu confus que cette enfant fît preuve de plus de tact que lui, s'exécuta avec la meilleure grâce du monde, et, pendant près d'un quart d'heure, remplit consciencieusement auprès de madame Aline son rôle de cavalier servant. Enfin, il la quitta pour se rapprocher de nouveau de sa cousine, qui causait avec M. de Verton, — et, comme il y avait encore en lui quelque chose d'enfantin, il fut sur le point de lui dire : Voyez, j'ai été obéissant et bien sage ; — mais il n'en trouva pas l'occasion. Madame Aline s'était mise au piano.

Elle exécuta d'abord, dans un *tempo* vertigineux, une mazurka de Chopin, afin de prouver au Parisien qu'elle avait dans les doigts une agilité extraordinaire, qu'en jouant très vite, plus vite que n'importe qui, elle ne se trompait pas d'une note, — ce qui, selon elle, et selon tout le monde, constitue le *nec plus ultra* du talent d'un grand pianiste. Puis elle chanta de très vieux airs d'opéras français d'une banalité désespérante. Elle remplaçait ce qui y manquait par des éclats de voix ou plutôt par des cris (on dit, en Provence, des coups de gosier terribles) qui étaient du plus bel effet. Norbert, s'étant promis d'être sage jusqu'au bout, lui fit compli-

ment sur l'étendue et la force de son *organe;* cependant il trouva moyen de s'esquiver, quand, installée dans un fauteuil, elle parut vouloir entamer avec lui une conversation plus intime.

La fin de la soirée fut encore moins gaie que le commencement. On servit le thé, c'est-à-dire un breuvage impossible, qui ne ressemble, ni au thé, ni même à une mauvaise tisane, mais dont les provinciaux, surtout ceux du Midi, affectent de se montrer friands, pour ressembler aux habitants de la capitale. Norbert, qui n'avait pas besoin d'affecter des goûts parisiens, demanda de quoi faire du punch, et en fit de si bon que son ami de Verton, ancien marin, auquel il en offrit, l'en complimenta. Madame Aline et puis sa respectable tante se décidèrent aussi à en accepter un doigt, puis deux; quant à la petite cousine, elle ne voulut jamais y goûter.

Enfin, on se sépara. Norbert monta à sa chambre, où la lune entrait par la fenêtre ouverte. Il s'accouda au balcon, et, les yeux fixés sur le merveilleux pays qui se déroulait devant lui, il poussa un grand soupir de soulagement. Il se sentait heureux de se retrouver seul. Puis, comme il s'appliquait à ne plus penser à rien, il sentit en lui comme un reste d'émotion qui lui serrait le cœur. « Qu'est-ce que cela? » se demanda-t-il, et il repassa dans sa mémoire les détails de la journée.

Il lui semblait voir encore tous ces braves gens debout, le verre à la main, portant religieusement la santé du roi de France, — et il admira leur foi si robuste, leur fidélité à toute épreuve. — « Ils m'ont armé chevalier de leur cause, se dit-il. C'est un grand honneur qu'ils m'ont fait. Ils sont tous gens éprouvés, tandis que

nous autres, nous ne savons pas trop ce que nous voulons, nous ne savons même pas si nous voulons quelque chose.

» Ils ont, sans beaucoup chercher, trouvé leur voie, et dans cette voie ils n'ont rien à gagner, sinon leur propre estime. Leur seule ambition, c'est de porter le cœur haut... Et ma petite cousine! Elle a vu mon émotion!... Le joli compliment qu'elle m'a fait! Elle était contente de découvrir en moi quelques bons sentiments. Ah! la petite royaliste, plus enragée que les autres! — et avec cela jolie! Elle m'a souri, — et son sourire, plus encore que ses yeux incomparables, témoigne de son intelligence; mais ce qu'il marque surtout, c'est la douceur et la bonté!

Lorsqu'il en fut à ce point de son monologue, il s'endormit profondément.

V

Le roi François, quelque bon chevalier qu'il fût, s'est montré tout à fait discourtois le jour qu'il a rimé sa chanson trop connue sur l'humeur changeante des femmes. « Bien fol est qui s'y fie, » s'avisait-il de dire; — aussi son fidèle serviteur et poète attitré, Clément Marot, n'a-t-il pas hésité de lui déclarer, et nous supposons que ce fut à cette occasion, qu'un grand prince ne faisait jamais un bon poète. Marot avait raison, car, tout excellent prince que fût le roi François, il s'est montré là bien injuste, et le poète devrait être l'homme juste par excellence. « Bien fol est qui s'y fie, » — qui se fie à qui? A vous roi François, le plus inconstant, le plus volage des amants. Madame de Chateaubriand a bien su vous répondre, non de sa bonne encre, mais avec le sang de son cœur; nous avons retenu son histoire.

D'ailleurs, tout le monde a parlé de la légèreté des femmes. Tout le monde a peut-être raison; — seulement qu'il nous soit permis de les féliciter de leur légèreté. Elle prouve leur esprit d'à-propos, ou du moins leur connaissance de notre cœur humain. Certes elles ont tort de ne point vouloir qu'on les prenne toujours

pour dupes, elles ont tort de se venger de nous, leurs maîtres et seigneurs, qui ne daignons seulement pas les traiter en esclaves aimées, quand elles sont nos femmes légitimes, et les étonnons par notre fourberie ou par notre bêtise dès qu'elles sont nos maîtresses. Dans l'un ou l'autre cas elles devraient peut-être se soumettre plutôt que de se révolter ; elles devraient, malgré notre indifférence ou nos ridicules, nous vouer un amour exclusif et une admiration constante, — car nous n'aimons pas qu'on se rie de nous. Elles s'en rient, nous nous fâchons; mais, dès qu'on se fâche, on a tort.

Ce dont on ne s'est guère avisé jusqu'à ce jour, c'est de la légèreté avec laquelle tourne la fantaisie d'un jeune homme, j'entends d'un homme de cœur et d'esprit. Prenons pour exemple notre ami Norbert, qui, à Paris, se désolait infiniment de n'avoir jamais senti son cœur battre plus fort et plus vite près d'une femme qu'il croyait aimer. C'est bien là sentir et raisonner en héros de roman, — et pourtant, le lendemain de la soirée que nous avons racontée dans le chapitre précédent, il s'éveillait un tout autre homme. Il était redeveau Parisien et souriait avec bonhomie, presque avec pitié, au souvenir de ce toast solennel porté au roi de France et de la cérémonie qui s'en était suivie.

Cet attendrissement de tous les convives qui l'embrassaient en trinquant avec lui et souhaitant qu'il restât fidèle à la foi de ses ancêtres, sa propre émotion qu'il n'hésitait plus d'attribuer au vin de Champagne, tout cela lui paraissait enfantin ; puis il se rappela le ton doctoral de M. de Sador et l'importance qu'il affichait. Comment se faisait-il que, malgré sa nullité, on le considérât comme ayant le plus de poids dans la loca-

lité? « Bah! c'est leur affaire, se dit-il enfin. A Paris, où l'on se croit malin, on s'engoue, tout comme ici, de gens absolument insignifiants. Il est vrai qu'au bout de quinze jours on ne s'en souvient plus, tandis qu'en province on aime à persister, à s'obstiner dans ses engouements. Mais enfin, qu'est-ce que tout cela peut me faire? Je ne veux être ni Parisien ni Provençal, — je demande à vivre de ma vie, pendant six mois ou un an, en m'abandonnant sans réflexion au courant auquel il plaira de m'emporter. Plus tard je verrai à devenir un homme, puisque tout le monde prétend que cela est indispensable. »

Puis laissant prendre à son esprit un autre cours; il revit, comme si elle était là devant lui, la vicomtesse de Sador si laide, la vicomtesse Aline si grimacière et la petite cousine; — mais celle-ci, il ne la voyait que vaguement, et non avec netteté, comme il se représentait les deux autres.

D'ailleurs, il trouvait maintenant qu'elle raisonnait comme une petite niaise et qu'il avait été bien niais lui-même de s'y être intéressé la veille plus que de raison. Ses airs effarouchés étaient peut-être moins de l'effarouchement que de l'affectation. Une petite fille comme elle, tenue sévèrement par sa tante et endoctrinée quelquefois par madame de Sador, devait naturellement exagérer la modestie, et, pour devenir une demoiselle comme il faut, perdre le peu d'intelligence et de sens commun dont la nature l'avait peut-être douée.

« Enfin, s'écria notre héros, il n'est déjà pas sûr qu'elle soit si jolie! Je l'ai peut-être mal regardée hier; de toute façon, aujourd'hui je n'y veux plus penser. »

Et il prit un livre que la veille il avait mis sur sa table de nuit; car il aimait à lire dans son lit aussi bien le matin que le soir. Du reste, notre ami Norbert était un liseur, et un liseur délicat, qualité devenue bien rare, car, plutôt que de déguster un bon livre, on aime mieux aujourd'hui le feuilleter avec la même hâte qu'on met à avaler un méchant journal où il n'est question que de politique.

Or, ce qui rend notre héros excusable d'avoir blasphémé si abominablement, d'avoir douté de la beauté de sa jolie cousine, de s'être enfin permis de dire, quoiqu'il ne se le fût dit qu'à lui-même, qu'il ne s'en souciait plus nullement, c'est qu'il tenait à la main les *Contes de la veillée* de Nodier et qu'il avait déjà commencé le plus joli conte du volume : la *Légende de sœur Béatrix*. Heureux Nodier !

Mais elle, la jolie cousine, ne lisait pas. Elle se promenait dans le parc avec un Bossuet bien relié et bien authentique cette fois. Elle craignait peut-être d'être surprise comme la veille dans son négligé du matin; mais peut-être aussi le désirait-elle intérieurement, afin de prouver à son cousin, mais de le lui prouver irrévocablement, que c'était bien Bossuet et non un roman qu'elle lisait ou plutôt qu'elle tenait à la main. Elle s'était pourtant faite plus belle que la veille, elle avait surtout pris soin de lisser ces petits cheveux follets qui entouraient son front et, au soleil, lui faisaient comme une auréole.

Elle se promenait, la belle enfant, très préoccupée de ce qu'elle allait dire à Norbert, quand, — elle ne doutait pas qu'il ne vînt, — il la rencontrerait au détour d'une allée, ou bien la retrouverait sur le

banc où il l'avait surprise la veille. Comment s'y prendrait-elle pour lui faire comprendre qu'elle lui avait pardonné de l'avoir presque dénoncée à sa mère à propos de ce livre défendu dont elle s'était promis de ne plus continuer la lecture? Puis, elle voulait le prier de ne pas prendre d'elle une trop mauvaise opinion. Il lui avait montré tant d'affabilité la veille qu'elle aurait dû lui en marquer de la reconnaissance. Or, elle n'avait répondu à ses avances que froidement, presque avec impolitesse. Comment lui expliquerait-elle maintenant, que personne ne lui ayant jamais témoigné de l'intérêt, elle était excusable d'avoir cru un moment que tant d'aimables prévenances n'étaient de sa part que de la moquerie? Elle l'avait cru; mais, ayant fait hier, comme tous les soirs, son examen de conscience, elle avait reconnu son erreur et s'en était sincèrement repentie.

« Non, se dit-elle enfin, jamais je n'oserai lui parler de tout cela. Je me troublerais, et il n'y comprendrait rien. Peut-être me serait-il plus facile de lui écrire; mais, outre qu'il pourrait se moquer de mon style, il n'est pas convenable qu'une jeune fille écrive à un homme. Pourtant ce n'est pas un homme, lui, — c'est mon cousin! Que doit-il penser de moi? »

Il n'y pensait pas, le malheureux, il ne pensait qu'à ce qu'il lisait dans ce méchant livre de Nodier, nous disons méchant parce qu'il le retenait loin de la jolie fille qui continuait à se promener à pas lents, regardant furtivement à droite et à gauche et sentant son cœur se serrer quand elle entrait dans les massifs épais de lauriers-roses, où elle risquait de le rencontrer à l'improviste. Le plus curieux dans tout cela, et certes les

jeunes filles n'y voudront pas croire, — c'est qu'elle ne s'était pas encore aperçue s'il était joli garçon ou non, et ne songeait même pas à se le demander.

Cependant l'heure s'avançait, et Harlette, qui d'abord avait craint de rencontrer son cousin, commençait à s'impatienter de ne pas le voir descendre, — en quoi elle ressemblait absolument à toutes les autres femmes, et à toutes les autres petites filles de la terre; seulement son impatience avait une excuse. Elle n'était libre que jusqu'à l'heure du déjeuner, car, dans l'après-midi, elle tenait compagnie à sa tante, et ne la quittait plus qu'à la nuit. Elle monta donc vite à sa chambre pour s'habiller.

La cloche sonna. Le comte, la comtesse et Harlette se trouvaient réunis dans la salle à manger; mais Norbert n'y était pas encore descendu. On ne voulut pas, pour lui faire sentir la haute inconvenance de ce retard, se mettre à table sans lui. On l'attendit donc pendant cinq grandes minutes et, quand il parut enfin, il fut très froidement accueilli. Cependant il s'excusa, et si gentiment que des parents un peu moins sévères n'eussent certainement pas continué à le bouder; mais la comtesse dans ses bouderies était infatigable; elle aurait craint de manquer à sa dignité en ne boudant qu'un peu. Il fallait que sa mauvaise humeur durât longtemps pour que le coupable et tous les assistants comprissent bien que ce n'était pas une bagatelle que de lui avoir manqué d'égards. Aussi personne ne savait se faire respecter comme elle. On se disait bien quelquefois à l'oreille qu'elle avait un caractère insupportable; mais on ajoutait tout de suite, comme si l'on eût craint d'en avoir été entendu et d'encourir par conséquent le

châtiment d'être boudé par elle : « C'est une femme supérieure, elle a de la fermeté, elle a du caractère, il n'y en a pas de plus intelligente ni de meilleure. »

Quand sa femme boudait, et cela arrivait toujours à table, le comte, le nez dans son assiette, pour me servir d'une expression vulgaire, paraissait tout consterné ; Norbert prenait, lui aussi, un air assombri et repentant ; mais c'était Harlette surtout qu'il fallait voir, elle en devenait comme affolée. Elle avait tellement peur, qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait, — c'est-à-dire qu'elle faisait tout de travers. Puis, comme personne n'osait souffler mot, la comtesse se fâchait de ce silence, quoiqu'au fond elle ne fût pas mécontente d'avoir ainsi semé l'épouvante autour d'elle. Elle s'adressait alors à Harlette avec un sourire qui soulignait encore la sévérité de son regard, la questionnait sur telle ou telle autre chose, comme un juge d'instruction questionne un prévenu. La petite se mettait à trembler comme une criminelle, quoiqu'elle n'eût pas la moindre faute à se reprocher, bredouillait des réponses inintelligibles, puis, quelquefois, ne sachant plus comment conjurer l'orage, baisait les mains de sa tante et lui demandait pardon. Cela lui réussissait presque toujours, car la comtesse aimait à pardonner ; — cependant, quelquefois aussi, elle lui répondait aigrement : « Et pourquoi me demandes-tu pardon? je ne te reproche rien ! On dirait vraiment que je te fais peur. Suis-je donc un épouvantail, pour que tu perdes ainsi la raison ? »

Ce jour-là, les choses se passèrent comme dans les jours néfastes, seulement la mauvaise humeur de la comtesse s'accentua cette fois un peu plus que de cou-

tume. C'était son propre fils qui lui avait manqué de respect. Elle pouvait supporter bien des choses d'un étranger; mais elle ne croyait pas être tombée assez bas dans l'estime du monde pour que son fils en usât avec elle comme avec la dernière venue. Sa maison n'était pas tout à fait un cabaret ; un homme bien élevé aurait dû le comprendre et se conduire chez elle avec moins de sans-façon qu'au quartier Latin. D'ailleurs, ce n'est pas à Paris qu'on apprend les convenances. On les y désapprend plutôt dans les cercles, les tripots et les salons interlopes, où la jeunesse dorée vit de préférence, car elle y trouve des plaisirs faciles et une société horriblement mêlée. Là on apprend à mépriser les saines traditions de la politesse, là on apprend à ne plus s'incliner devant les personnes les plus respectables comme madame de Sador, par exemple. On affecte de s'apercevoir à peine de leur présence, et l'on paraît ignorer qu'en pareille occasion le devoir de tout homme convenable est de se montrer empressé auprès d'elle et surtout auprès de sa nièce, madame Aline, dont chacun admire les talents. Peut-être, à Paris, se trouve-t-il des dames aussi honorables et plus distinguées; mais il est permis d'en douter. Les gens de cœur ne peuvent s'accommoder des futilités de la vie parisienne, et la meilleure preuve en était que la marquise de Noveterre et sa fille n'avaient pu s'y faire. Elles avaient eu hâte de revenir respirer l'air sain de leur beau pays et de s'y reposer avec d'honnêtes gens de ce Paris, où tout est frelaté, surtout les sentiments. « Quand vous verrez Kitty, fit-elle en terminant, vous n'oserez pas lui comparer vos Parisiennes, ce serait une profanation. »

Norbert subissait avec sa résignation habituelle ces

réprimandes méritées. Il répondait à sa mère, car elle aimait qu'on lui répondît, pourvu qu'on abondât dans son sens, qu'il était évidemment dans son tort et n'avait pas d'excuses plausibles à lui présenter. Mesdames de Sador valaient bien la peine qu'il leur fît sa cour, et certainement les Parisiennes les plus distinguées et les plus en renom étaient loin d'avoir autant de vertus. Mais la comtesse, une fois lancée, ne pouvait, comme ne peut un cheval de course, s'arrêter tout court. Elle continua donc à lui faire de la morale. La patience de Norbert était à bout; il réussit pourtant à réunir les bribes qui lui en restaient, et demanda pardon à sa mère de s'être montré si peu convenable, lui assura que d'ores-en-avant elle serait contente de lui ; mais, pour cette fois, il fallait lui pardonner, car le voyage l'avait fatigué, et que la veille il n'avait pas été dans la possession de toutes ses facultés.

Harlette, qui tremblante assistait à cette scène, se demandait dans son affolement pourquoi c'était son cousin qu'on grondait et non pas elle. Cela lui semblait étrange que sa tante eût ainsi, du jour au lendemain, changé de victime. Elle commença par s'en réjouir; mais elle se dit aussitôt qu'il n'y avait pas de quoi, car elle serait certainement grondée à son tour ; — seulement Norbert l'était aussi, et encore plus sévèrement. Cela établissait entre eux une sorte d'égalité et resserrait les liens de leur cousinage. Puis elle admira l'esprit que montrait son cousin dans les réponses qu'il faisait à la terrible comtesse, tandis qu'elle, une petite sotte, ne savait jamais bien répondre et souvent l'exaspérait au lieu de la calmer. Puis elle se dit que c'était bien fait qu'on grondât son cousin, car elle était encore impa-

ɔntée de l'avoir attendu vainement toute la matinée, ıns le parc du château.

Cependant, revenant à de meilleurs sentiments, elle ıt bientôt pitié de lui, car le brave garçon qui, à Pa- s, était habitué à vivre en pleine liberté, devait beau- ɔup souffrir qu'on le traitât ainsi. « C'est bon pour ıoi, se dit-elle, je ne suis qu'une petite fille, et comme ılle je n'ai pas le droit de me montrer susceptible ; mais ıi, un grand jeune homme, un savant qui a subi ses xamens, qui a été bien accueilli dans le meilleur monde e Paris, lui, se montrer si respectueux et si docile ! ela me paraît étonnant. Il ne lui a pas répondu une ɔule fois avec brusquerie. Est-ce parce qu'il la craint ; ıais non, un grand jeune homme comme lui ne peut as craindre une femme. Il la respecte parce qu'elle est a mère et supporte tout d'elle parce qu'il est bon. Iier, il s'est montré bon pour moi ; aujourd'hui, il se ıontre patient avec elle, — c'est que décidément il un cœur excellent ! »

Et comme la gentille Harlette n'estimait rien autant ue la bonté, en quoi elle se conformait aux préceptes le la religion chrétienne, elle se mit en devoir de mar- uer à son cousin toute la sympathie qu'il lui inspirait. Elle s'empressait autour de lui, comme la veille il s'é- ait, lui, empressé pour la servir. D'ailleurs, en suppo- ant même qu'elle n'eût pas à lui marquer de la sympa- hie, n'avait-elle pas, pour se conduire ainsi, d'autres notifs très plausibles, qu'elle voulait ce matin lui ɔxpliquer ? N'avait-elle pas à se faire pardonner son ıttitude presque dédaigneuse de la veille ?

Nous ne pourrions dire au juste si notre ami comprit ɔu ne comprit pas pourquoi la jolie enfant se montrait

si prévenante, mais il la remercia très amicalement d
lui avoir versé une seconde fois de ce vin de Châtea
neuf-du-Pape, qu'il avait trouvé excellent, et ses r
merciements il les accompagna d'un sourire très jeu
et très affectueux qui fit plaisir à sa cousine.

Mais il ne plut pas à la comtesse. Sans en avoir l'ai
elle observait tout. Comment s'avisait-on de souri
quand elle était encore fâchée? C'était le comble d
l'impertinence! On ne faisait donc plus attention à ell
— et qui donc se montrait impertinent à ce poin
C'était cette petite fille qui affectait une liberté d'esp
et d'allures, qui la narguait, elle, sa tante et sa bienfa
trice!

Si la petite fille eut à s'en repentir, nous ne le diro
pas. Un nouveau prétexte à gronder se présentant
bien à point, la comtesse put se soulager tout à son ais
et quand Harlette, ne sachant comment refouler l
larmes qui lui roulaient dans les yeux, les essuya furt
vement avec sa serviette, sa tante la traita de com
dienne; puis, satisfaite d'avoir attendri ce cœur si du
elle daigna lui pardonner et se calma.

Après déjeuner, Norbert crut pouvoir descendre da
le parc et retourner vers ses amis les pêcheurs; mais
comtesse le pria de la suivre au salon. Il l'y suivit d'u
air plutôt craintif que contrarié; la petite cousine se di
posa aussi à l'accompagner, comme d'habitude; ma
on lui fit signe de rester. Madame de Vabran avait repr
sa physionomie de tous les jours, grave, un peu sévèr
et pourtant bienveillante; — seulement elle avait que
que chose de solennel. Norbert en fut intrigué. To
cela ressemblait à un mystère, car il ne se souvenait p
que sa mère l'eût jamais entretenu en particulier, e

ɔté quand par hasard ils s'étaient trouvés seuls en-
nble. Mais, cette fois, il s'agissait pour sûr d'un
:ret, puisqu'on avait éloigné la petite cousine. Quel
uvait être ce secret? Norbert se perdait en conjec-
:res.

Mais, de secret il n'y en avait pas. La comtesse
nonça simplement à son fils qu'il avait à l'accompa-
er chez madame de Noveterre, à laquelle elle voulait
présenter. Puis elle reparla de Kitty et lui expliqua
ı'elle avait conçu pour elle une affection toute parti-
lière. Kitty était en toute chose soumise à sa mère et,
algré sa supériorité, ne manifestait jamais d'autre vo-
nté que la sienne; qualité bien rare au siècle où nous
vons, car les enfants ne connaissent plus l'obéissance
ıssive d'autrefois et se croient, tout inexpérimentés
ı'ils soient, plus sages que leurs parents. Ils ne se
ɔutent pas de ce que ceux-ci ont eu à combattre d'en-
ıis et de peines pour apprendre la science de la vie.
nfin, elle insinua à Norbert que, dans quelques années,
ıand il se serait fait une position, car, avec l'instruc-
on qu'il avait acquise, il ne pourrait certes pas se con-
:nter de mener une vie oisive; dans quelques années
onc, il pourrait se représenter chez ces dames, qui
eut-être alors agréeraient ses hommages et le juge-
ıient digne d'aspirer à une si haute alliance.

Norbert, un peu agacé par l'orage qui avait éclaté à
éjeuner, se trouvait naturellement tout disposé à trou-
er cette Kitty, qu'on lui vantait tant, mortellement
nnuyeuse dans sa perfection. D'ailleurs, si elle ressem-
lait tant à feu sa sœur, elle ne pourrait jamais lui inspi-
er un sentiment bien vif. On ne devient pas amoureux
le sa sœur, et celle de Norbert, prenant exemple sur

madame de Vabran, ne lui avait jamais marqué que de la froideur et même un peu de dédain ; elle réservait toutes ses tendresses pour sa mère adorée, et comme elle n'en avait pas de reste, les autres ne comptaient pas dans sa vie. Cependant ces réflexions le laissaient encore assez calme, ce n'était ni aujourd'hui ni demain qu'il aurait à se prononcer ; — mais ce qui le fit sortir de ses gonds, lui si patient, ce furent ces derniers mots : « Peut-être ne vous jugera-t-on pas indigne d'aspirer à une si haute alliance ; » aussi y répondit-il avec emportement :

— Les Vabran ont toujours cru honorer les filles qu'ils ont demandées en mariage. Il est vrai que depuis Raymond Bérenger, nous ne nous sommes plus alliés à des maisons souveraines. Est-ce que par hasard les Noveterre porteraient la couronne fermée ? Vous parlez d'une alliance avec eux comme d'un grand honneur pour notre maison !

La comtesse resta un moment toute stupide de cette sortie, à laquelle elle était loin de s'attendre ; puis elle lui dit sèchement :

— Vous le prenez de très haut, Norbert ; et, après un moment de silence :

— Préparez-vous à me suivre, je pars dans une heure.

Et elle quitta le salon. Norbert restait là, indigné sérieusement contre sa mère qui venait de traiter avec tant de dédain non seulement lui qui était encore trop jeune pour qu'elle lui témoignât des égards, mais, en sa personne, toute la race des Vabran, qui certainement valaient mieux que les Noveterre. « Si, au moins, ils étaient plus riches que nous, » se dit-il enfin, on pour-

rait encore, car les idées bourgeoises se faufilent partout, en parler avec cette déférence exagérée. Certains nobles tiennent aujourd'hui à honneur de raisonner sur ce point comme de simples boutiquiers et s'inclinent devant les grandes fortunes. Mais nous sommes très riches, nous. D'où vient alors que ma mère qui toujours a été réputée la dame la plus orgueilleuse de la province, car toujours elle s'en est crue la première, se fasse maintenant toute petite dès qu'on prononce le nom de ces femmes?

Norbert, parlant tout haut, comme il en avait un peu l'habitude, avait brusquement ouvert la porte qui communique du salon à la salle à manger, mais quelle ne fut pas sa surprise quand il s'y trouva face à face avec sa petite cousine, Harlette, qui peut-être se trouvait là pour écouter, mais qui à coup sûr avait tout entendu? Honteuse d'être surprise ainsi, elle devint rouge comme une cerise, puis, quoiqu'on ne lui demandât rien, commença à balbutier quelques mots d'explication. Elle dit à son cousin qu'elle venait seulement d'entrer, puis elle chercha à s'excuser de ne pas avoir su la veille lui montrer à quel point elle lui était reconnaissante de l'avoir traitée avec tant d'amitié. Enfin, après un moment d'hésitation, elle ajouta que désormais il n'était plus un étranger pour elle, car ce matin même ils avaient été grondés ensemble.

Norbert, très étonné de ce verbiage, l'écoutait pourtant avec un sourire bienveillant; mais, à cette péroraison si drôle et tout imprévue, il partit d'un rire franc et sonore. Le trouble de la jeune fille s'en accrut, et, de rouge, elle devint cramoisie.

Norbert lui prit la main.

— Pardonnez-moi, chère cousine, si je ris ainsi,

lui dit-il, mais c'est si charmant d'avoir été grondés ensemble.

« Elle est bien naïve, ajouta-t-il mentalement, peut-être même par trop naïve, mais elle me plaît ainsi. Si jolie et si simple ! Elle se plaint à moi de ma mère et pour sûr elle n'y voit pas de mal, car moi je ne suis grondé que de loin en loin, tandis qu'elle, la pauvre enfant, qui ne la quitte pas, doit l'être souvent. Quelle drôle de fille... et si douce ! »

Mion, la femme de chambre, entra en ce moment et prévint mademoiselle qu'elle avait à sortir avec sa tante et que, par conséquent, elle avait à se dépêcher de faire toilette.

— Vous venez avec nous, lui dit Norbert, tant mieux. Cette visite aux dames de Noveterre que je redoutais, on ne sait pourquoi, se change maintenant en partie de plaisir.

Harlette rougit de nouveau, et, après une belle révérence, se disposa à sortir. La femme de chambre la suivit en lui disant que madame la comtesse lui défendait de mettre des fleurs dans les cheveux et à son corsage.

Norbert était redevenu très gai. Il se promettait de s'amuser beaucoup de ces dames qui, quoique ayant habité Paris, devaient être, il en était sûr, encore plus solennelles et plus provinciales que les autres.

Le trajet en voiture ne fut pas long, — une vingtaine de minutes seulement ; — mais il lui parut infini, car la comtesse avait un air grave qui ne permettait pas aux jeunes gens de montrer un peu de gaieté ; aussi se tenaient-ils comme des écoliers pris en faute, se regardant à la dérobée, et, chose étrange, les regards de la jeune

fille étaient plus hardis que ceux de Norbert. Elle avait l'air de lui dire, d'un air protecteur, qu'il était bien novice pour se laisser ainsi intimider par l'humeur maussade de sa mère. Elle, elle y était habituée, et cela ne lui faisait rien, tant qu'on ne la grondait pas.

Cependant on arriva au château. C'était une grande maison, sans architecture. Elle n'était pas triste, car, dans cette saison, quelques arbustes en fleurs égayent encore dans le Midi le site le plus morose. D'ailleurs cette construction sans caractère, plus laide qu'une fabrique, ne saurait même vous donner une impression de tristesse. Ce qu'on peut ressentir, en la regardant trop longtemps, c'est plutôt un ennui profond, l'ennui que vous occasionne la contemplation prolongée de tout ce qui est incolore, insignifiant et vulgaire.

Le jardin qu'on traverse en partie est régulièrement planté. Des corbeilles de fleurs, entourées de bordures de buis, sont très symétriquement disposées en ronds ou en ovales réguliers. Elles étaient de plus, depuis l'arrivée de ces dames, fort bien soignées. Tous les jours on leur faisait la toilette, mais on la leur faisait peut-être un peu trop; en sorte qu'on aurait pu les comparer à ces poupées en cire, si irréprochablement coiffées, qu'on voit aux vitrines des perruquiers.

Ces dames de Noveterre y ressemblaient aussi, quoique ce fussent des personnes accueillantes et du meilleur monde. Ce n'étaient pas du tout des provinciales, comme Norbert l'avait d'abord supposé; mais ce qui était bien provincial, c'était leur salon, grande pièce du rez-de-chaussée, fraîchement tapissée d'un papier plus qu'ordinaire, meublée d'acajou, style notaire de village, et recouvert d'un classique velours d'Utrecht

rouge. Les rideaux des fenêtres étaient d'étoffe et de couleur pareilles. Le tapis, ou pour mieux dire la carpette, car il ne couvrait pas tout le carreau, imitait la moquette, mais il jurait avec le rouge des rideaux, car les deux couleurs qui y dominaient étaient le violet et l'orangé. Une pendule, style Louis-Philippe, avec de grands candélabres de la même époque, garnissait la cheminée.

Quelques vases en faïence vulgaire étaient remplis de belles fleurs, — et tout cela était si méthodiquement rangé, si bien à sa place, qu'au premier coup d'œil on jugeait que ce n'était pas une installation provisoire faite à la hâte ; qu'elle était, au contraire, bien définitive, et que ces dames se plaisaient dans leur intérieur. On voyait même appendues aux murs et fort bien encadrées des aquarelles de mademoiselle Kitty, très sagement faites et ayant certainement une valeur artistique pour tout Anglais ou Américain amateur de peinture soignée dans les détails.

Kitty vint au-devant de la comtesse jusqu'à la porte du salon et lui fit une révérence très correcte, car elle avait appris, à ne jamais se tromper, les douze révérences différentes du bon vieux temps. Elle savait tendre le front ou la joue à une personne âgée, elle savait embrasser Harlette en lui témoignant une amitié de commande, comme elle savait témoigner à la comtesse un respect de commande. Elle savait installer la vieille dame dans un fauteuil, lui pousser un coussin brodé sous les pieds, comme elle savait installer Harlette sur une chaise, tout près d'elle et l'entourer de petits soins affectueux.

Elle savait aussi saluer Norbert avec un sourire bien-

veillant, sans minauderie, lui souhaiter la bienvenue, se réjouir de son arrivée, car madame de Vabran devait en être tout heureuse. Enfin elle était parfaite en tout point, jusque dans sa manière de pousser du pied la traîne de sa robe ; car, toute jeune qu'elle fût, elle portait des robes à traîne. Elle montrait beaucoup de modestie, mais encore plus d'aplomb ; elle paraissait si sûre d'elle-même, qu'on l'eût prise plutôt pour une femme de trente ans que pour une jeune fille de dix-huit. Sa parole nette, timbrée sec, comme le style de Mérimée, avait quelque chose qui vous engageait à vous tenir sur la réserve. D'ailleurs, elle parlait de tout judicieusement, selon les idées reçues, et faisait des phrases si bien arrangées, que si elles avaient été destinées à l'imprimerie, on n'aurait pas eu à en corriger les épreuves.

Quant à la marquise de Noveterre, il n'y a que deux mots à en dire pour en faire un portrait frappant de ressemblance : elle paraissait aussi respectable que sa fille, à cette différence près que l'affabilité de la marquise semblait plus franche. Ayant plus d'expérience et d'usage, elle savait mieux déguiser sa froideur native. Elle fit très bon accueil à Norbert, mais un accueil presque maternel, quoiqu'elle n'eût que trente-cinq ans et qu'elle fût encore très jolie. Peut-être, dans les propos qu'elle lui tenait et dans son maintien y avait-il encore une nuance de coquetterie, mais la nuance de sa robe, d'un brun foncé, ne permettait pas qu'on y prît garde.

D'ailleurs, chez elle comme chez sa fille, tout était correct. Un homme d'imagination se fût senti intimidé, ou tout au moins mal à l'aise, de les voir toutes les

deux si irréprochables. Aussi Norbert, malgré son habitude du monde, avait-il comme une appréhension de commettre quelque maladresse. Il se surveillait tout le temps. Jamais encore cela ne lui était arrivé, car il savait que, pour plaire, il n'avait qu'à se laisser aller à son charmant naturel. Il se sentait une gêne, un malaise, il sentait qu'il n'était pas du tout chez lui, dans sa sphère, quoique ces dames appartinssent à la meilleure société. Leur plus grand tort, à ses yeux, était de manquer de simplicité, même dans le laisser-aller.

Quant à Harlette, elle ne savait plus où elle en était. Kitty arrangeait si bien ses phrases qu'elle n'osait lui répondre. Est-ce qu'elle savait parler, elle, la pauvre petite ? Est-ce qu'elle savait tourner un compliment avec élégance? Non, elle ne savait rien, sinon que si, pour son malheur, elle se mettait aussi à discourir, il lui échapperait sans doute quelque balourdise. Puis, très sincèrement, elle s'avouait son insuffisance, et comprenait que parmi des personnes d'une si haute distinction elle n'était qu'une sauvage. Ce fut pour elle une vraie souffrance, et elle se sentait encore plus mal à l'aise que son cousin, qui lui, au moins, n'en laissait rien paraître. Peut-être, si elle avait pu deviner sa gêne, en eût-elle été presque consolée.

La visite fut très longue, ou du moins elle parut telle à nos deux jeunes gens. Quand la comtesse se leva pour donner le signal du départ, Norbert poussa un soupir de soulagement, tandis que les yeux de la petite, qu'elle tâchait de tenir baissés, étincelèrent de joie.

Toutefois cette joie ne fut que de courte durée. On était remonté en voiture pour rentrer à la Renède. La comtesse était souriante, ce qui ne lui arrivait que rare-

ment, et parlait avec abondance. Elle ne tarissait pas sur l'unique sujet qui l'intéressàt. Rien n'était comparable aux charmes de Kitty. Norbert répondait qu'en effet cette jeune personne était parfaite; mais, à part lui-même, il se disait que c'était justement le charme qui lui manquait.

Harlette n'entendait que ses paroles et ne pouvait deviner ses secrètes pensées. Elle entendait louer cette jeune fille, — ce n'était que justice, — mais cela lui faisait mal. Elle n'osait certainement pas se comparer à mademoiselle de Noveterre ; mais aussi pourquoi la menait-on dans cette maison ? Sa tante n'était pas une méchante femme, après tout; d'ailleurs elle n'avait aucun intérêt à l'humilier. Autrefois, quand on allait chez ces dames, on n'y allait que toutes les deux ; personne donc n'était témoin du rôle ridicule de comparse que la pauvre fille avait à y jouer; mais aujourd'hui, c'était bien différent. Son cousin était venu avec elles, il avait pu l'observer tout le temps.

Et comme elle faisait toutes ces réflexions, son petit amour-propre se cabra. Elle sentait qu'elle en valait bien une autre, car elle était jolie et qu'elle avait bon cœur. Et puis, la veille, son cousin s'était montré plus aimable pour elle que pour la vicomtesse Aline, qui pourtant était aussi une personne fort distinguée et remplie de talents. Pourquoi donc aujourd'hui chez ces dames avait-il fait semblant de ne pas même s'apercevoir de sa présence? C'est que, pour sûr, cette Kitty l'avait ébloui et qu'il ne pouvait plus penser qu'à elle.

VI

Le lendemain, Norbert, ayant décidé en lui-même qu'il ne s'exposerait que le plus rarement possible à de petites scènes de famille comme celle de la veille, annonça à son valet de chambre qu'il partait pour la chasse; qu'on ne l'attendît pas pour le déjeuner, et que peut-être même souperait-il dehors avec son ami le baron de Verton. Il chaussa donc ses guêtres, prit un fusil et, sur les huit heures du matin, descendit dans le parc pour gagner la montagne, où, si la chance lui était exceptionnellement favorable, il risquait de rencontrer un perdreau ou quelque lapin égaré.

Une fois dehors il respira à pleins poumons et, regardant autour de lui, il se dit que ce parc merveilleux était vraiment un paradis terrestre. Aux premiers rayons du soleil matinal, avec des gouttelettes de rosée dans la verdure, avec ce million de mouches à miel qui bourdonnaient et ces oiseaux qui chantaient si gaiement dans les grands chênes, avec ce fleuve majestueux et tranquille tout resplendissant de lumière, il pouvait certainement se croire dans un coin du monde créé tout exprès pour les âmes sensibles aux grandes beautés de

la nature et susceptibles de s'élever très haut par l'admiration. D'ailleurs ce coin du monde était si merveilleusement harmonieux que la main de l'homme, qui souvent flétrit ce qu'elle voudrait embellir, s'y sentait à peine.

On eût dit que la nature elle-même avait jeté dans cette montagne, couverte de romarins et de buis, quelques arbres rares et des bosquets de lauriers-roses dont les grappes de fleurs faisaient plier les branches. Norbert s'enivrait de ses sensations ; mais, en même temps, il avait comme une oppression, quelque chose qui lui pesait sur le cœur. Ce sentiment, nouveau pour lui, n'était ni plus ni moins que l'ennui; aussi ne le comprenait-il pas. Il n'était arrivé que depuis trois jours dans ce beau château qu'il aimait comme on aime une personne, et pourtant il s'y sentait comme dépaysé. Il n'était plus dans sa sphère; il ne vivait plus de sa vie, de cette belle vie jeune, qui aurait dû si bien s'épanouir dans un cadre merveilleux comme celui-là. Mais, dans ce beau cadre, tout était morose. Il y régnait une tristesse, une tristesse profonde, qui s'y était installée en maîtresse si absolue que tout éclair de joie y eût paru discordant.

Notre jeune homme en était là de ses réflexions, lorsqu'il aperçut de loin sur un banc, sur le même banc où il l'avait vue pour la première fois, sa jolie cousine. Elle était, comme alors, vêtue d'un peignoir blanc, chaussée de bas à jour et de pantoufles roses ; seulement, pour se dédommager de ne s'être pas la veille parée de fleurs, en avait-elle partout. Elle tenait encore un livre à la main, mais sa main était sur ses genoux, et le livre à demi fermé. Elle paraissait réfléchir

aux choses tristes qu'elle venait de lire, car ses yeux levés vers les cimes des grands chênes étaient comme noyés de mélancolie. Certes, elle avait du chagrin, la chère enfant, — dans l'abandon de sa pose il y avait comme de l'affaissement.

Elle ne s'attendait probablement pas à voir apparaître son cousin, quoique, entre nous, c'était à lui qu'elle pensait, et, dès qu'elle le vit, elle eut un mouvement nerveux comme lorsqu'on se réveille en sursaut. Cependant, toute troublée et baissant les yeux, elle se souleva de son banc pour le saluer. Norbert l'arrêta, et la prenant par la main :

— Pas tant de cérémonies, chère cousine, je vous en supplie, lui dit-il. Ce sont les cérémonies qui tuent la gaieté ici,... comme dans les environs. Promettons-nous de ne plus en faire quand nous nous trouverons seuls par hasard, comme ce matin. Cela nous rajeunira, vous verrez.

— Mais, monsieur Norbert, il me semble que je ne suis pas cérémonieuse du tout, on me le reproche assez ; — si je pouvais ressembler à mademoiselle de Noveterre !

— Gardez-vous-en bien ; — vous ne savez donc pas qu'elle est en carton ?

— Comment, mademoiselle Kitty, vous ne la trouvez donc pas parfaite ? et cependant vous disiez hier à ma tante...

— Je lui disais des choses qui devaient lui faire plaisir, puisqu'elle paraît fanatique de la demoiselle.

Les yeux d'Harlette, qui jusqu'à ce moment avaient évité ceux de son cousin, se fixèrent sur lui, questionneurs, mais brillants de gaieté ; puis, confuse d'avoir si

hardiment regardé un jeune homme avec lequel elle était en tête à tête, elle se mit à rougir, comme rougissent les enfants, non pas légèrement, mais en plein, des joues au front et au menton. Ce qui augmentait encore sa confusion, c'était ce mot « tête-à-tête » qui lui était venu à l'esprit, et, comme elle avait lu quelques romans à la dérobée, elle se souvenait qu'un tête-à-tête était chose défendue et que, pour une jeune fille, c'était même une chose honteuse. Aussi, lorsque Norbert lui adressa nouvellement la parole, ne sut-elle plus lui répondre que par des « oui » et des « non ».

— Qu'est-ce qui vous prend, ma cousine ? lui dit-il alors. Voilà que de nouveau vous me traitez en étranger. Avez-vous donc oublié que nous avons été grondés ensemble ?

La cousine ne sut que répondre, sinon qu'elle regrettait que son cousin eût été grondé, et comme celui-ci voyait qu'il n'en tirerait plus rien, il la salua de la main et partit pour la chasse. Cependant il partit en pensant à elle. Il la trouvait charmante, charmante surtout quand elle se troublait et rougissait, car ses yeux à demi baissés devenaient alors plus brillants. Quelques larmes qui y montaient furtives leur donnaient un éclat inaccoutumé. Enfin, elle avait cela pour elle qu'elle ne ressemblait nullement aux jeunes filles parisiennes dont l'aplomb, corrigé par une modestie de commande, semble dénoter une certaine expérience de la vie ; — expérience dont elles se montrent fières. Or, l'expérience chez la jeune fille, c'est le dédain des enthousiasmes de la jeunesse, c'est le jugement acquis qui domine l'amour, tandis que chez cette petite Harlette, il y

avait encore tout le charme, toute la simplicité d'un cœur qui ignore son prix.

Ainsi raisonnait notre ami Norbert en se promenant, le fusil sur l'épaule, dans un coin de la garrigue où quelques années auparavant il avait aperçu une bécasse. Le soleil était bon, l'air pur et parfumé, le silence absolu. Une fauvette qui chantait dans un petit bois voisin était seule à le rompre, et son chant, d'une mélodie plus fine, plus délicate que celui du rossignol, qui n'aime à exécuter que de grands morceaux brillants, comme un premier sujet d'opéra, berçait Norbert dans sa rêverie.

Pendant ce temps, la jolie Harlette, parcourant les allées du parc et ses sentiers bordés de rosiers, réfléchissait sérieusement à la conduite qu'elle venait de tenir. Ses réflexions commençaient toujours par : « Que va-t-il penser de moi ? Pourquoi lui ai-je témoigné tant de joie quand il a parlé de mademoiselle de Noveterre d'une façon si inconvenante ? Il a dit qu'elle était en carton. Je ne lui ai pourtant rien répondu, mais je sens que mes traits ont dû exprimer cette joie qui était au fond de mon cœur. Et pourquoi mon cœur était-il en joie ? Mademoiselle de Noveterre ne m'a jamais fait que bon accueil et ne m'a jamais témoigné que de l'amitié ; aussi est-ce bien mal à moi de me réjouir quand on en parle irrévérencieusement. Serais-je envieuse d'elle ? C'est peut-être cela, ce doit être cela, et mon cousin l'aura deviné. Quelle honte ! Y a-t-il rien au monde de plus bas que l'envie ? Mon père me disait qu'une personne bien née ne pouvait être envieuse, qu'elle ne devait pas seulement comprendre un sentiment si vil. Et mon cousin aura deviné que j'étais envieuse. Quelle honte ! et que va-t-il penser de moi ? »

VII

Le baron de Verton, pour lequel notre ami Norbert avait une préférence si marquée, se distinguait à plus d'un point de vue des habitants de cette belle province : la province des provinces (*provincia provinciarum*), comme elle s'intitule encore aujourd'hui avec cette rare modestie qui caractérise les Méridionaux. Il avait l'âme si haute, il était si libéral, que toutes les manifestations de nos misérables faiblesses humaines ne lui inspiraient que de la compassion. Les méchants, selon lui, n'étaient que des égarés, et, s'ils persistaient dans leurs égarements, ce n'était surtout qu'à cause des tendances antireligieuses du siècle. Aussi n'avait-il de haine que contre les jacobins et les libres penseurs, que, dans son langage coloré, il appelait de libres aboyeurs.

D'ailleurs c'était un homme de sens et de bon sens, sauf lorsqu'on avait l'imprudence de toucher, lui présent, à ses cordes les plus sensibles : l'Église et la Royauté de par le droit divin, qui pour lui étaient l'Arche Sainte. De plus, il était l'homme le plus bienfaisant de la contrée, et, quoiqu'il s'en cachât avec des précautions infinies, Norbert, comme les autres, le savait, et c'était

surtout pour cela qu'il l'aimait. Le baron avait pour ainsi dire des instincts de sœur de charité. Un pauvre paysan tombait-il malade dans le village voisin, aussitôt un médecin mandé par on ne sait qui, se présentait et soignait le malheureux sans réclamer d'honoraires. Arrivait-il à une famille un de ces désastres qui amènent la ruine et la misère, aussitôt M. le curé se présentait chez ces pauvres gens avec des secours qu'un inconnu l'avait chargé de leur porter, et, quand le dimanche, au sortir de la messe, ils s'approchaient de celui qu'ils savaient leur bienfaiteur, pour lui témoigner leur reconnaissance, il leur répondait avec sa brusquerie d'ancien marin :

— Je ne sais ce que tu veux dire, — laisse-moi tranquille.

Cependant il arrivait aussi que le baron, pour faire le bien, était forcé de renoncer à l'incognito. En voici un exemple, dont on se souvient encore dans le pays, car on avait bien assez jasé sur l'aventure. Une jeune fille du village voisin, âgée d'environ douze ans, qui demeurait à la ville, chez sa tante, — ses parents étant pauvres et chargés de famille, — vint à tomber malade, d'une affreuse maladie, la variole, qui sévissait dans les environs, mais ne s'était pas encore montrée au village. La tante de l'enfant ne voulait pas la garder et ses parents ne voulaient pas la reprendre. Le baron en fut informé, et, sans se donner le temps de la réflexion, fit atteler sa voiture, alla chercher la petite et la ramena chez lui enveloppée de couvertures bien chaudes. Il la soigna comme si elle eût été sa propre enfant. Mais voici le côté scabreux de l'affaire. Tout le temps qu'il la garda chez lui, il s'abstint d'aller à la messe le

dimanche, car on craignait qu'il ne portât la contagion dans le village. Ce furent à cette occasion des clabauderies et des papotages sans fin. Les dévots et les dévotes, qui jamais n'avaient donné plus d'un sou à un pauvre, l'en blâmèrent à l'unisson. La religion, disaient-ils, ne veut pas qu'on tombe dans le péché mortel, pour secourir son prochain ; d'ailleurs quels sentiments religieux pouvait-on attendre d'un ancien marin qui, au mépris des commandements de l'Église, s'était plusieurs fois battu en duel et avait versé le sang de ses semblables? Toutes ces choses, on se les disait naturellement à l'oreille et seulement entre bourgeois, car les nobles tenaient M. de Verton en haute estime ; mais, pour si bas qu'on en parlât, le baron en fut instruit et en rit aux larmes avec son petit ami Norbert.

Le baron était du reste un homme fort instruit et d'un commerce agréable. De son ancien état de marin de la marine royale il avait conservé toutes les qualités mais il en avait aussi quelques défauts. Il était très absolu, et savait se faire obéir. La fermeté de son caractère ne se démentait jamais. Avant de prendre une résolution, il réfléchissait beaucoup ; mais, une fois cette résolution prise, il n'en changeait pas et obéissait aux ordres qu'il s'était donnés avec une incroyable ponctualité. On l'accusait aussi de rudesse et l'on avait raison, car sa rudesse était beaucoup plus réelle qu'apparente, mais c'était plutôt de la rigueur, et cette rigueur il l'exerçait surtout contre lui-même.

Il vivait pauvrement. Sa fortune n'était que d'une dizaine de mille francs de rente, qu'il dépensait en grande partie, comme nous l'avons vu, en œuvres de

charité et aussi en souscriptions au profit de la bonne cause.

Son château, ou, pour mieux dire sa ruine, — car ce beau château historique avait été démoli en grande partie de 1790 à 1792 par les paysans des environs qui, avec les matériaux, s'étaient construits des habitations assez confortables ; — son château ne se composait plus que d'une tour décrénelée et de deux pans de mur très pittoresques, car les ouvertures des fenêtres du rez-de-chaussée avec leurs jolis encadrements de pierre artistement fouillée, et quelques fenêtres du premier d'une ornementation Renaissance avaient une grâce infinie. De grands arbres avaient poussé dans la ci-devant salle des gardes et puis un peu partout. De gros tas de pierres provenant de la démolition ou de l'écroulement des murailles, et que les bons paysans avaient laissés là, ne trouvant pas à les utiliser, formaient çà et là de petits monticules dont les plantes sauvages, telles que le buis, le romarin, le cytise et le lierre, s'étaient emparées. Et pourtant dans tout ce délabrement il y avait du charme. C'est peut-être pour cela que le baron, à l'exemple de son père et de son grand-père, ne voulait pas y toucher ; peut-être était-ce aussi pour protester contre la grande Révolution qui leur avait confisqué presque tous leurs biens, peut-être encore tout simplement par incurie, nous ne le savons pas ; mais ce qui est certain, c'est que dans ce siècle-ci, où l'on est prêt à tout sacrifier aux mollesses du comfort, M. de Verton, stoïque, comme ses aïeux les croisés, n'aurait, pour rien au monde, échangé son habitation incommode contre une maison bourgeoise, si jolie et si coquette qu'elle fût.

Le baron allait se mettre à table lorsque Norbert fit son apparition. Il le reçut avec toutes les démonstrations d'une franche amitié, il lui prit les deux mains et les secoua rudement.

— Je vois ce que c'est. Vous m'apportez, comme d'habitude, du gibier pour notre rôti, n'est-ce pas?

Norbert, qui jamais n'avait rien apporté de pareil, se contenta de lui répondre en souriant :

— Vous savez bien que non.

— Pourquoi alors venez-vous toujours ici costumé en chasseur? Que faites-vous de votre gibier? Se peut-il que vous le vendiez aux marchands?

Il était dans ses jours de bonne humeur, et continua pendant quelque temps à plaisanter et à taquiner son jeune ami ; puis, comme ils avaient faim tous les deux, ils attaquèrent vigoureusement une soupe aux choux qu'on venait de servir, et firent lestement disparaître tout le lard qu'il y avait dans la soupière. On leur servit ensuite une épaule de mouton à laquelle ils firent honneur et que Norbert trouva merveilleusement accommodée ; puis de petits fromages de brebis qu'on arrosa d'un certain vin vieux que le baron avait depuis vingt ans dans sa cave.

— Je vous fais faire un bien frugal repas, mon cher Norbert, lui dit-il. Je ne m'en excuse pas, du reste.

— Il ne manquerait plus que cela! D'ailleurs, si votre repas est frugal, je vous affirme qu'il est bien bon; quant à votre vin, s'il n'est pas de la comète, c'est que la comète se sera trompée d'année.

On causa ensuite de choses et d'autres. M. de Verton était très gai, plaisantait à propos de tout, et, chose bien rare chez les gens du monde, jamais dans ses

plaisanteries il ne laissait échapper un mot que l'homme le plus susceptible eût pu trouver blessant.

— Qu'êtes-vous devenu depuis l'autre jour que j'ai dîné chez vous?

Norbert lui raconta sa visite aux dames de Noveterre, et se moqua légèrement de l'*irréprochabilité* de leur tenue.

— J'en suis toujours à me demander, ajouta-t-il, si elles sont bien réellement vivantes? J'en ai vu pas mal à Paris de ces poupées de salon ; mais si bien stylées qu'elles soient, on s'aperçoit tout de même à un trait parfois insignifiant qu'elles ont une âme ; — tandis que ces dames de Noveterre sont de si merveilleuse fabrique que jamais rien ne trahit ni ne trahira qu'elles ont été créées comme le commun des mortels. Enfin, pour tout dire, ces dames si parfaites, je les trouve insupportables, et je parie que vous êtes de mon avis.

— Je le serais, que je me garderais de l'avouer, répondit le baron. Quant à vous, mon ami, vous feriez aussi fort bien de tenir votre langue. Madame votre mère vous destine cette jeune fille, — tout le monde le sait, quoiqu'elle se figure qu'on ne s'en doute pas encore.

— Vous croyez donc, fit Norbert en riant, qu'on me mariera sans seulement me consulter ?

— On vous consultera, soyez-en certain, mais après avoir déjà fait la demande ; et vous vous trouverez alors dans une position trop délicate, pour refuser une fille qui vous aura agréé.

— Allons, vous voulez rire !

— C'est très sérieux, au contraire. La comtesse votre mère s'est tellement engouée de mademoiselle Kitty qu'elle ne voudra jamais croire, qu'à moins d'être fou,

vous vous avisiez de porter sur elle un jugement différent. Elle s'attend de votre part à des explosions de reconnaissance, quand elle viendra vous annoncer que vous allez, grâce à elle, et malgré votre indignité, posséder cette perle sans prix qu'elle a réussi à découvrir...

— Dans une coquille d'huître, interrompit Norbert. Voyez donc leur habitation ! Est-elle d'assez mauvais goût ?

— Je ne prétends pas que leur habitation soit d'une grande élégance ; mais là n'est pas la question. Dites-moi, que trouverez-vous à répondre à votre mère quand elle vous annoncera votre bonheur ?

— Je lui répondrai que je suis trop jeune pour me marier.

— C'est assez mon avis, et je crois que c'était encore le sien ; mais quand on désire vivement une chose, on finit par se persuader qu'au plus tôt elle se fera, au mieux cela vaudra. Enfin, mon cher Norbert, il n'y a pas à dire, c'est un mariage sortable.

— Je lui répondrai, s'écria Norbert, qui n'écoutait plus et commençait à se fâcher, je lui répondrai que sa mademoiselle Kitty est trop sérieuse pour moi ; puis, qu'étant si parfaite, elle ne doit pas être en peine de trouver des prétendants ; que je me sens indigne d'elle, puisque je suis assez bête pour la trouver insupportable, puisque j'ai assez mauvais goût pour lui préférer cent fois ma petite sauvagesse de cousine. N'est-ce pas qu'elle est gentille celle-là avec ses naïvetés ? et jolie ! et faite au tour !

Le baron de Verton, qui jusque-là avait parlé sur un ton plutôt plaisant, prit tout à coup un air sérieux, presque grave, puis il détonrna la tête pour cacher son

trouble; mais Norbert ne l'observait pas. Lui aussi se sentait mal à l'aise. Il ne comprenait pas à quel propos il venait de faire l'éloge d'Harlette, ni ce qu'elle avait à voir dans tout cela ; puis il se demanda si vraiment sa petite cousine lui plaisait. Ses paroles avaient été plus vite que sa pensée, et il les regrettait, car, de toute façon, elles étaient maladroites. Le baron avait laissé tomber la conversation et, tout songeur, paraissait ne plus s'apercevoir de la présence de son hôte.

Cependant, celui-ci avait assez d'usage pour ne pas laisser se prolonger cet état de gêne, et comme il voyait son ami plongé dans ses idées noires, dont on ne le tirait pas facilement, et que d'ailleurs la nuit commençait à tomber, il se leva et annonça qu'il allait s'en retourner chez lui.

— Vous ne pouvez partir, mon ami, lui répondit M. de Verton. Avant un quart d'heure il fera nuit noire, et vous vous casseriez le cou dans nos sentiers rocailleux. Attendez le lever de la lune.

Et ils se remirent à causer, d'abord de choses indifférentes; puis Norbert, auquel cette contrainte pesait, entraîné d'ailleurs par son affection pour cet homme d'un si grand cœur, rompit tout à coup la glace.

— Pardonnez à mon indiscrétion, mon cher baron, fit-il en souriant de son sourire sympathique, mais il y a longtemps que je voulais vous adresser une question qui m'est dictée beaucoup moins par la curiosité que par mon amitié pour vous.

— Questionnez, fit le baron, je vous promets de vous répondre ; d'ailleurs, je n'ai rien de caché dans ma vie.

— Pourquoi, continua Norbert, vous qui avez tant de qualités sérieuses, vous qu'on dirait créé pour la vie de

famille, ne vous êtes-vous jamais marié? Et vous parlez de marier les autres! continua-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Les traits de M. de Verton se rembrunirent de nouveau, et ce fut avec un accent de profonde tristesse qu'il répondit à son jeune ami :

— Je ne me suis pas marié, mon cher Norbert, parce que, dans ma jeunesse, je n'ai jamais rencontré une vraie femme. Ces victimes résignées que leurs maris délaissent ne sont pas plus de vraies femmes à mes yeux que ces êtres futiles et papillonnants qui ne savent que se parer et mentir. D'ailleurs je n'ai jamais compris qu'on se mariât autrement que par amour, je le comprends peut-être aujourd'hui, mais, entre nous, ce n'est encore que très vaguement. Et pourtant je vais bientôt entrer dans ma quarante-cinquième année. Allons! vous voyez que je suis resté romanesque, et je ne m'en cache pas.

— Vous n'avez donc jamais aimé?

— Si. J'avais à peu près votre âge, et je m'étais passionnément épris d'une femme que j'aurais pu épouser, car elle était veuve et, d'ailleurs, c'était un excellent parti, mais j'ai bientôt compris que son cœur manquait de droiture, — tout en elle était apprêté.

— Alors ?

— Alors j'ai rompu avec elle. Je l'aimais pourtant, comme Alceste aimait Célimène, malgré ses abominables défauts. Pendant un an j'ai souffert de cette rupture comme on souffre quand on a perdu ce qu'on a de plus cher. J'ai souffert le martyre, et pourtant jamais l'idée ne m'est venue de renouer cette liaison et de manquer ainsi à la parole que je m'étais donnée. C'est ainsi que j'ai appris à devenir un homme.

— Et vous l'avez oubliée ?

— Non ; mais j'ai cessé de l'aimer. Croyez-moi, cher Norbert, à votre âge ce n'est qu'une affaire de temps. La vie s'ouvre à vous aussi riche en promesses qu'elle s'en montre avare pour nous, et si vous aviez un gros chagrin que vous croyiez incurable, — ce qui vous en guérirait sûrement, ce seraient les ardeurs de la jeunesse. On guérit d'un amour par un autre amour, des mécomptes de son ambition par un nouveau rêve ambitieux ; aussi, dans tout ce que vous entreprenez, avez-vous plus de fougue, mais aussi plus de légèreté. On ne devient constant qu'à mon âge, car n'ayant rien à attendre de l'avenir, on sait apprécier ce qu'on possède et l'on s'y attache. Moi, je ne possède rien, j'ai voulu vivre autrement que les autres, j'avais horreur des sentiers battus et des mariages de convenance ; aussi me voilà seul dans la vie, ne traînant ma triste existence que pour vieillir, sans un but déterminé, sans affection et sans joie.

» Tenez, Norbert, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est d'épouser la jeune fille que votre mère vous destine. Votre mère est une femme intelligente, elle ne saurait mal choisir. Mariez-vous donc, Norbert, et, croyez-moi, il vaut encore mieux se marier trop tôt que de rester vieux garçon comme moi.

Le baron avait un accent de mélancolie qui toucha son jeune ami ; aussi prit-il son air câlin, ce qui était son habitude quand il voyait quelqu'un dans la peine.

— Vous parlez de vieillir, mon cher baron, lui dit-il, mais, en comptant bien, je parie que vous n'avez pas plus de trois fils blancs dans vos cheveux dont l'abondance ferait honte à un jeune homme de trente ans.

Enfin, quoi que vous en disiez, vous êtes très jeune, et plus d'une fille, des meilleures familles d'ici, serait tout à fait heureuse, si vous lui faisiez l'honneur de la distinguer. Mariez-vous donc, plutôt que de prêcher le mariage aux autres. Vous dites que jamais vous n'avez rencontré de vraie femme; mais avez-vous bien cherché? Il me semble qu'en cherchant bien, cela doit se trouver; quant à l'aimer, vous l'aimeriez certainement mieux qu'aucun homme au monde. Les trésors de bonté que vous cachez si soigneusement...

— Ne continuez pas, Norbert, ou je me fâche.

— Fâchez-vous tant que vous voudrez, mais je vous jure que si j'avais une sœur, et si j'étais chef de famille, je serais heureux de vous la donner.

— Ce serait une grande misère, mon ami. Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'aimer à notre âge! L'amour chez un jeune homme appelle l'amour. Chez nous, il reste sans écho, comme un cri poussé dans le désert, cri que personne n'entend et qui se perd dans l'espace; c'est un perpétuel tourment que rien ne soulage. Une vraie femme! dites-vous? si je trouvais une vraie femme! Oui, je pourrais la trouver: douce, noble, courageuse et franche. Peut-être se montrerait-elle bonne pour moi, comme une sœur de charité, mais elle serait malheureuse, car son cœur resterait fermé à jamais; à moins cependant qu'elle n'en aimât un autre, ce que je ne pourrais lui reprocher, car l'amour est un sentiment involontaire. Or, vous ne pouvez savoir, vous qui êtes jeune, à quel point il est tenace et profond chez un homme de mon âge. Il est plus passionné que chez vous autres, car aucun sacrifice ne lui coûte; tenez, c'est au point que son honneur même, qu'on a porté si

haut pendant tant d'années, on serait prêt à le sacrifier rien que pour saisir un semblant de félicité. La fable de Faust est, voyez-vous, plus humaine et plus vraie que toute notre vaine philosophie.

Le baron parlait avec vivacité, sa voix était vibrante et chaude, son teint animé, son œil brillant. Il était vraiment beau en ce moment, plein de toutes les ardeurs de la jeunesse et, à le voir ainsi, on l'eût pris plutôt pour un homme de trente ans que pour l'homme mûr, déjà vieilli qu'il se croyait ou qu'il voulait paraître. Norbert le regardait attentivement, se demandant quelle pouvait être la cause de cette animation extraordinaire; mais aussitôt, se sentant observé, M. de Verton fit un effort sur lui-même et reprit le ton de la plaisanterie.

— Allons, assez de discours comme cela, fit-il en souriant, assez de propos oiseux ! La lune s'est levée, il est temps que vous me quittiez; on serait inquiet de vous au château. Reprenez donc votre fusil et ne tuez personne en chemin.

Norbert s'était levé, il remercia son cher hôte de sa cordiale hospitalité et de ses bons conseils, dont il profiterait certainement, si son humeur l'y portait; puis il fit quelques pas pour s'éloigner.

— Un dernier mot, un conseil, si vous aimez mieux, fit M. de Verton avec vivacité. Vous m'avez dit que vous trouviez votre cousine charmante. Ne vous avisez pas au moins de lui faire la cour. Il est si facile de tourner la tête à une jeune fille, surtout quand on habite sous le même toit! Ne le faites pas, Norbert, ce ne serait pas d'un honnête homme. Harlette est une fille pauvre; jamais vous ne songeriez à la prendre pour femme, laissez-la donc tranquille!

Norbert s'en allait par les sentiers pierreux de la montagne qui, comme des rubans blancs, serpentaient dans les rochers tantôt nus, tantôt couverts de buissons sauvages dont seulement les cades épineux et la lavande se détachaient en clair sur un fond sombre. La lune, qui était déjà assez haut dans le ciel, argentait de ses rayons le revers des feuilles de quelques arbres qui, tout noirs, se dressaient devant lui.

Il marchait dans le silence, dans ce silence sublime des montagnes, qui vous isole, vous détache de la vie extérieure et élève votre âme en la portant à rêver de choses idéales ou en vous inspirant de fortes et sereines pensées. Cependant Norbert, cet amant de la nature, qui, en tout autre moment, aurait délicieusement joui du calme de cette belle nuit, avait l'esprit ailleurs. Il pensait à son entretien avec le baron ou à ses confidences, quoiqu'à proprement parler le baron ne lui en eût pas fait; il se rappelait les plaintes qui malgré lui s'étaient échappées de ce cœur endolori, cette désespérance de la vie qui pour lui n'avait, disait-il, ni but, ni intérêt, et puis enfin ce sentiment ardent, passionné, que Norbert n'avait pas de peine à deviner. « Il aime quelqu'un, c'est évident, se dit-il ; mais qui cela peut-il être ? Je le saurai, je ferai mon possible pour le savoir. Il s'est un peu troublé quand je lui ai parlé de ma petite cousine ; puis il m'a recommandé de ne pas lui tourner la tête. Mais non ! Harlette n'est qu'une enfant, et un homme aussi considérable ne saurait distinguer une petite fille qui peut-être joue encore à la poupée en cachette. Cependant qui sait? Elle est bien jolie, ma cousine, et si gracieuse! elle est simple dans ses manières et si bonne enfant! Mais

non ! ce serait de la folie : il est trop âgé pour elle.

» Il ne veut pas que je lui fasse la cour ; mais je ne la lui fais pas, je n'y ai même jamais songé, et pourtant il me serait impossible de ne pas me montrer aimable avec une si gentille personne. Si l'on ne parlait qu'à celles qu'on a l'intention d'épouser, comme le font nos paysans, on passerait sa vie à se taire. »

VIII

Il cheminait ainsi avec ses pensées ; mais le chemin qui côtoyait un précipice presque à pic et de plus de cent pieds de profondeur devenait périlleux. « Il ne s'agit plus maintenant de rêvasser, ni de faire du roman, se dit Norbert, il s'agit de se conduire de façon à ne pas rouler jusqu'en bas. » Aussi, d'une main se tenait-il aux rochers qu'il avait sur sa gauche, et de l'autre il s'appuyait sur son fusil, qui, selon M. de Verton, ne lui servait jamais à rien. « Je m'en sers comme d'un bâton, se disait-il, ainsi donc le baron a tort. »

Il arriva ainsi au point culminant du chemin. La descente allait être plus difficile encore que la montée, aussi redoubla-t-il de précautions pour ne pas faire un faux pas, ce qui n'était pas difficile, car de gros cailloux sur lesquels il posait le pied, se détachaient quelquefois et roulaient dans le précipice. Cependant il arriva sans accident à la moitié de la descente où le sentier s'élargissait et devenait tout à fait praticable, quand, tout à coup, il sentit quelque chose lui passer entre les jambes. Il en eut un saisissement tel qu'il faillit tomber à la renverse ; mais, n'étant pas peureux, il regarda ce que ce pouvait être et vit alors un gros lièvre qui se sauvait

devant lui. Il avait presque marché dessus. Armer son fusil, l'épauler et lâcher le coup, ne fut pour Norbert que l'affaire de deux secondes, d'autant que, n'y voyant pas trop bien dans l'ombre que projetaient les buissons, il ne s'amusa pas à viser longtemps, et tira plutôt au juger. Ce devoir de chasseur rempli, il continua son chemin. « Pauvre bête ! se disait-il, je ne dois pas lui avoir fait grand mal ; elle m'a effrayé, je l'ai effrayée, nous sommes quittes. » Pourtant, comme en marchant, il regardait sous ses pieds, il aperçut à cinq pas de lui le lièvre, couché cette fois sur le flanc. « Est-ce le même ou en est-ce un autre? se demanda-t-il. Comment! je l'aurais tué? Mais ces lièvres, on les dit malins, celui-ci fait peut-être le mort, et quand je m'approcherai pour le prendre, il me jouera quelque mauvais tour ; il se remettra à courir, et cette fois, je le manquerai pour sûr — *non bis in idem !* »

Cependant il s'en approcha avec des précautions infinies, le fusil en arrêt, comme s'il allait le charger à la baïonnette, enfin, tenant toujours son arme de la main droite et prêt à tirer, il se baissa et, de la main gauche, saisit le lièvre par les oreilles. Il ne bougeait plus. « Je l'ai tué, je l'ai tué, il est bien mort! s'écria-t-il avec une joie d'enfant. Est-il beau ! » et il brandissait la bête avec un air de triomphe : « Ah ! monsieur le baron ! je ne tue jamais rien! Je vous inviterai demain à manger de mon gibier, et vous ne me plaisanterez plus sur mon déguisement de chasseur ! »

Et, joyeux comme un collégien, notre jeune ami pressa le pas, se réjouissant à l'avance de l'effet que produirait son entrée triomphale au château, de l'étonnement du vieux domestique qui lui adresserait une

foule de questions sur la manière dont la chose s'est passée, puis l'accablerait de compliments. « Porterai-je mon lièvre au salon? Non, fit-il, ma mère n'aimerait pas cela; elle me trouverait trop sans façon; mais, après lui avoir annoncé la nouvelle, je le ferai apporter pour qu'elle voie comme il est gros, et tout chaud encore. On ne dira pas au moins que ce n'est pas moi qui l'ai tué, que je l'ai trouvé mort quelque part. »

Il est certain qu'en ce moment Norbert, ce grand enfant, ne pensait plus ni à sa petite cousine, ni aux recommandations du baron, ni à autre chose. Il ne se souvenait même pas d'avoir été un homme sérieux et très réfléchi une demi-heure auparavant. C'est que, quoi qu'on en dise, et quelles que soient la vie qu'on a menée et l'expérience qu'on a acquise, on est encore très jeune quand on vient d'entrer dans sa vingt-troisième année.

Cependant l'espoir de Norbert ne se réalisa pas. Il eut beau se presser, il n'arriva au château qu'à onze heures et demie, et tout le monde y était déjà couché. Seul le vieux domestique l'attendait en sommeillant; mais il paraissait maussade, car il n'avait pas l'habitude de veiller si tard; aussi ne fit-il à son jeune maître que peu de questions et guère de compliments. Norbert, désappointé, monta à sa chambre, et comme il allait fermer la fenêtre avant de se mettre au lit, il aperçut sur la terrasse du premier sa petite cousine qui, toute vêtue de blanc et accoudée sur la balustrade, regardait au loin.

— Ma cousine! l'appela-t-il à voix basse.

Elle se retourna avec un petit frisson de surprise, car elle ne l'avait pas entendu monter.

— Comment? c'est vous! fit-elle; par où donc êtes-vous venu? je regardais sur la route. — Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle resta silencieuse et baissa les yeux.

— J'ai pris par la montagne, c'est plus court.

— Mais c'est très imprudent, la nuit surtout. On était inquiet de vous, on voulait envoyer à votre rencontre.

— Heureusement me voici sain et sauf; d'ailleurs, je ne crois pas qu'on se soit beaucoup tourmenté à mon sujet, puisque tout le monde repose au château. Mais vous ne savez pas ce qui m'est arrivé?

— Quoi donc? fit Harlette avec vivacité.

— Il m'est arrivé que j'ai tué un lièvre, un lièvre superbe!

— Eh bien! qu'y a-t-il là d'étonnant? fit-elle, comme désappointée.

— Cela ne vous étonne pas, vous; mais moi, cela m'étonne beaucoup. C'est que cela ne m'arrive pas souvent. D'ailleurs, songez-y donc, la nuit, au clair de lune... Les meilleurs chasseurs vous diront que c'est bien difficile...

Elle resta un moment hésitante. Elle ne savait pas à propos de quoi son cousin lui parlait de choses si futiles. Il l'avait trouvée regardant sur la route, l'attendant avec inquiétude, et, au lieu de lui adresser une parole affectueuse, il lui racontait un incident de chasse. Et pourtant qui donc plus qu'elle était digne de son amitié? Elle lui avait dit qu'on avait été inquiet de lui, — c'était faux, on n'avait nullement songé à envoyer du monde à sa rencontre. C'était elle, Harlette, qui, à onze heures, ne le voyant pas rentrer et ne sachant plus

dissimuler ses craintes, avait demandé de ses nouvelles à la comtesse; mais, comme celle-ci n'avait pas répondu, elle avait poussé la hardiesse jusqu'à proposer qu'on envoyât en reconnaissance le vieux valet de chambre ou le jardinier. Madame de Vabran, très surprise, avait levé les yeux sur elle et lui avait lancé un regard d'une telle sévérité que, ne pouvant achever sa phrase, elle était devenue toute tremblante.

Certes son cousin ne pouvait connaître tous ces détails, mais il aurait dû deviner qu'elle avait de la peine, et ne pas lui parler avec tant de légèreté; aussi la chère enfant, si résignée d'ordinaire, s'impatientait-elle contre lui. Cependant, comme elle était douce et ne savait pas se fâcher, elle se contenta, pour toute vengeance, de lever sur lui ses beaux yeux pleins de mélancolie et de reproches. Lui, ne comprenant pas pourquoi on le regardait ainsi, lui sourit de son sourire jeune et affectueux.

— Adieu, mon cousin, lui dit-elle avec tristesse, et elle rentra dans sa chambre en refermant sur elle la porte-fenêtre. Un moment après, elle tirait ses rideaux et s'agenouillait, comme tous les soirs, sur son prie-Dieu, s'apprêtant à lire ses prières, puis à faire confidence à la Sainte-Vierge de ses peines et aussi de quelques joies, et à lui demander enfin conseil et assistance. Elle avait sujet de se croire malheureuse, et pourtant le cœur lui battait gaiement et un sourire indéfinissable errait sur ses lèvres. C'est que la petite fleur bleue de l'amour allait bientôt s'épanouir dans son âme gentille, et, sans qu'elle pût s'en douter, s'enraciner au plus profond dans son cœur d'enfant.

Elle s'endormit bientôt paisiblement, mais il n'en fut pas de même de son cousin. Il se tournait et se retour-

nait dans son lit, ne songeant plus à se féliciter d'avoir été un chasseur heureux; mais rêvant tout éveillé à cette belle forme blanche éclairée par la lune et à ces beaux yeux pensifs et noyés, qui s'étaient un moment fixés sur lui. Il lui sembla alors que ces yeux lui avaient dit quelque chose de tendre et de triste; mais avec une expression telle que des paroles n'auraient pu être si éloquentes. Ce regard avait le vague d'une belle mélodie, chantée sur une poésie qui se devine plutôt qu'elle ne s'entend.

— Et le baron ne veut pas que je lui parle! s'écria-t-il tout haut. Ah! la ravissante personne! Mais, mon cher baron, vous n'avez donc pas vu ses beaux yeux!

IX

Le baron ne s'était pas trompé, en prédisant à Norbert que madame de Vabran finirait par se persuader qu'au plus tôt elle verrait s'accomplir ses vœux les plus chers, au plus elle serait contente, car un *tiens* vaut toujours mieux qu'un *tu auras*. La comtesse avait en effet jugé ce proverbe d'une haute sagesse, et croyant son fils suffisamment prévenu, commença, sans différer, le siège des dames de Noveterre.

Chacun sait que la grosse affaire en province, si l'on en excepte la plus absorbante de toutes, qui est de se plaindre les uns aux autres de l'infidélité de ses domestiques, c'est de combiner, d'arranger et de déranger les mariages. On s'y occupe du mariage d'autrui comme du sien propre, et certes on s'y intéresse presque autant, sinon davantage. La question de fortune est naturellement celle qui prime toutes les autres, et dans les salons de la petite noblesse qui, dans les villes historiques, prend le nom pompeux d'aristocratie, elle est peut-être encore plus brûlante que chez les petits bourgeois. Les apports des futurs conjoints! Combien ne glose-t-on pas sur ce thème essentiellement et éternellement intéres-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

sant, le seul qui ait le pouvoir de sortir *la société* de son bon sommeil de plomb, de l'électriser au point qu'elle semble non seulement vivante, mais remuante; j'oserais même dire : de la passionner, si en province ce terme n'était considéré par les gens de bonne compagnie comme impropre et malsonnant.

Cependant la grande, la petite noblesse et la haute bourgeoisie se passionnaient, et se passionnaient également, pour le mariage que madame de Vabran allait essayer de conclure. On en glosait à qui mieux mieux. On disait, entre autres, que la fortune des dames de Noveterre, qu'on estimait au plus à trente mille livres de rentes — pas tout à fait un million — n'était pas en rapport avec celles du comte, de la comtesse et du vicomte de Vabran, qui avaient à eux trois au moins quatre fois autant, que, par conséquent, l'engouement de la comtesse pour cette petite fille, qu'elle paraissait trouver si supérieure aux demoiselles de la province, dont quelques-unes étaient tout aussi riches et élevées dans des principes plus solides, — que cet engouement n'avait pas sa raison d'être.

De tels propos n'arrivaient certainement pas aux oreilles de la comtesse. Elle n'était d'ailleurs rien moins que certaine de réussir auprès de ces dames, car Norbert était trop jeune, et il ne s'était pas encore créé une position.

Sa première démarche auprès des deux dames n'eut, en effet, qu'un succès relatif. Elle n'avait, cela va sans dire, parlé qu'à mots couverts, de façon à pouvoir se dédire, si son ouverture était froidement accueillie ; — mais cette fine mouche de marquise de Noveterre sut si bien dissimuler sa joie folle, lorsqu'elle eut compris qu'il

s'agissait pour sa fille du plus beau parti de la province, que madame de Vabran se laissa prendre à cette feinte et qu'elle crut plus que jamais que Norbert n'était pas l'homme qui convenait à celle qu'elle brûlait d'appeler sa fille. Il est même probable qu'elle ne sut pas tout à fait dissimuler son découragement, car la marquise chercha à lui donner du courage, en lui faisant entrevoir un peu d'espoir dans le lointain. Enfin, ces dames de Noveterre jouèrent si bien leur rôle, que la comtesse resta persuadée qu'elle ne pourrait dorénavant se poser vis-à-vis d'elles qu'en suppliante et qu'une alliance entre les deux familles était un grand honneur pour son fils.

Cependant, quoique la passion avec laquelle elle poursuivait son but lui eût un peu fait perdre la tête, elle restait très calme en apparence, en vraie femme du monde qu'elle était; mais, à chaque pas en avant, elle se passionnait davantage, et ses angoisses devenaient plus poignantes. Il est vrai d'ailleurs que les difficultés s'aplanissaient peu à peu ; mais il y avait encore à compter avec l'imprévu, qui, quelquefois, au dernier moment, dérange les plus savantes combinaisons.

Si la comtesse s'était seulement doutée que les portes qu'elle craignait d'avoir tant de peine à forcer étaient au contraire toutes grandes ouvertes, et qu'en cette occurrence c'était le gibier qui chassait le chasseur, elle n'aurait peut-être pas si ardemment souhaité de réussir; mais elle n'osait pas flétrir ses voisines d'un tel soupçon ; — elle l'eût cru outrageant pour elles. Cependant ces dames ne voulaient pas se laisser tâter, elles attendaient avec un tact exquis qu'on leur parlât d'une façon nette ; aussi y encourageaient-elles leur bonne voisine. La comtesse, par prudence, n'en faisait rien.

Il ne s'était passé qu'un mois depuis l'arrivée de Norbert au château, et l'affaire de son mariage était déjà si avancée que sa mère bâtissait des projets, les plus beaux du monde, relativement à l'avenir du jeune ménage. Elle ne s'en confiait qu'à M. de Vabran; mais elle lui en parlait tous les soirs, et avec une abondance qui le surprenait, car il l'avait toujours connue plutôt taciturne.

— Norbert, disait-elle, est peut-être un peu jeune pour qu'on le marie; mais cela ne signifie absolument rien, car il y a mariage et mariage. Celui-ci le fera arriver à tout. Outre qu'il aura pour femme la plus ravissante personne du monde et la meilleure, il pourra aspirer à faire une très brillante carrière. Ces dames sont fort bien apparentées; elles ont des attaches bonapartistes, des amis qui peuvent ce qu'ils veulent, et si Norbert consent à être sage, il sera pour sûr porté à la députation, comme candidat officiel, lors des prochaines élections. Être député à vingt-cinq ans, c'est déjà quelque chose. Puis, avec son nom, il ne manquera pas, s'il a le moindre talent, de faire sérieusement son chemin.

Le comte, quand sa femme parlait ainsi, s'avisait d'être d'un avis contraire.

— Nous sommes royalistes, disait-il et il ne convient pas à un Vabran de se rallier à l'Empire, comme tant d'autres l'ont fait pour un morceau de pain. Nous avons, Dieu merci, de quoi vivre sans avoir à nous baisser jusqu'à ces gens-là. Ce serait une honte, et tous ceux de notre parti auraient raison de nous jeter la pierre.

— On laisse crier les envieux, répondait la comtesse.

— Mais l'honneur de notre maison ! objectait le vieillard.

— Il y a des maisons aussi anciennes que la vôtre qui ne trouvent pas humiliant de servir l'empereur, et qui le servent fidèlement.

— Je ne veux pas les en blâmer, répondait le comte. Pour en agir ainsi, il faut qu'ils aient des raisons qu'ils trouvent bonnes ; quant à nous, nous n'en avons pas.

— Mais écoutez donc, homme intraitable, c'est, après tout, son pays qu'on sert en servant l'empereur. Figurez-vous donc Kitty ambassadrice à Londres ou à Vienne. Elle aura certes aussi grand air qu'aucune des princesses de ces pays-là. Enfin Norbert est Parisien, et les Parisiens ne connaissent pas vos préjugés, ajoutait-elle par forme de conclusion.

Mais le comte, ayant donné son avis, depuis longtemps ne l'écoutait plus.

Pendant que madame de Vabran faisait la cour à ses voisines et bâtissait des châteaux en Espagne, nos jeunes gens, Norbert et Harlette, se conduisaient fort convenablement, mais tout à fait en amoureux, quoiqu'ils ne se fussent pas encore avisés de parler d'amour. Devant le monde, ils étaient d'une réserve, d'une retenue telles, que non seulement la sévère madame de Vabran, mais encore le baron, qui les observait, ne conçurent aucun soupçon sur leur sympathie naissante. Mais de cette contrainte, les deux enfants se dédommageaient par de longues causeries intimes ; ils se faisaient mutuellement des confidences, puis parlaient des livres qui avaient fort impressionné la petite cousine, et où l'amour jouait toujours le rôle principal. Nous ne saurions trop dire s'ils se cherchaient, mais le fait est qu'ils se rencon-

traient souvent et étaient toujours fort aises que le hasard prît ainsi le soin de les réunir.

On était au commencement de l'automne, une saison presque aussi charmante que le printemps dans ce beau pays de Provence. La nature, reposée des accablantes chaleurs de l'été et rafraîchie par quelques pluies de septembre, semble revivre d'une vie nouvelle. Les feuilles des arbres, recroquevillées par les ardeurs d'un soleil brûlant, reprennent un peu de fraîcheur ; puis, tout comme au printemps, les plantes ont des pousses nouvelles et les rosiers se couvrent de boutons pour refleurir. Ce ne sera plus la riche floraison d'avril et de mai, ce sera un doux souvenir des splendeurs printanières. C'est encore le printemps, mais voilé par de légères brumes qui, en enlevant au soleil un peu de son éclat, répandent sur toutes choses un vague qui, comme un voile très transparent, leur prête plus de charme. D'ailleurs, dans le Midi, l'automne n'est pas le précurseur de la mort de la nature, l'hiver n'étant pour elle qu'un court sommeil, sommeil en plein soleil, sans brouillards, sans ce linceul de neige qui vous attriste en vous faisant penser à l'éternel repos. Le repos, en Provence, le sommeil des plantes, n'est que de quelques semaines, pendant lesquelles on dirait qu'elles se recueillent et font provision de la sève qui, au mois de mars, s'épanouira en tendres frondaisons, et en avril éclatera dans des myriades de fleurs parfumées.

L'automne dans le Midi pourrait donc s'appeler aussi la saison des amours. Tel était probablement l'avis de Norbert, car, en plein mois d'octobre, il chantonnait, sans y prendre garde, sur un vieil air charmant, ces vers de Ronsard :

Allons gaîment, allons sur la verdure,
Allons, tandis que dure
Notre jeune printemps.

Ainsi donc nous disions que nos jeunes gens ne se donnaient jamais rendez-vous. Quoiqu'ils se rencontrassent tous les matins entre sept et huit heures dans la même allée de chênes verts, où ils se promenaient ensemble, ou bien encore s'asseyaient sur le banc ou Norbert avait vu sa petite cousine pour la première fois. Puis, quand la nuit était belle, Harlette sortait quelquefois prendre l'air sur sa terrasse, à onze heures du soir, et Norbert se trouvait à sa fenêtre. On échangeait quelques paroles bien insignifiantes sur les événements de la journée ; mais on n'abordait jamais un sujet plus intéresant.

Harlette avait de la nuit une peur instinctive ; d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, elle trouvait intempestif et même inconvenant de parler avec son cousin, à ces heures tardives, de choses intimes, ou légèrement sentimentales, qu'on pouvait fort bien se dire dans le jour. Toutefois, les banalités qu'ils échangeaient n'étaient probablement pas dénuées de tout intérêt, car souvent leurs conversations s'étaient prolongées jusqu'à ce qu'on entendît sonner minuit à l'horloge du château. Alors Harlette, confuse et toute honteuse, rentrait précipitamment dans sa chambre, se disant que c'était peut-être mal à elle d'être restée si longtemps dehors. Elle se demandait alors pourquoi cela était mal, et ne pouvait se l'expliquer ; pourtant sa conscience lui reprochait quelque chose. Le lendemain elle annonçait à Norbert qu'elle ne sortirait plus la nuit sur sa ter-

rasse, ou que, si cela lui arrivait, il eût à tenir sa fenêtre fermée et ne pas causer avec elle.

— Et pourquoi donc, ma cousine ? demandait-il. Il me semble que je ne vous dis jamais rien qui puisse vous déplaire.

— Parce que, tenez, je crois que ce n'est pas convenable.

— Peut-être bien, si on nous voyait ; mais jamais personne ne nous a vus ni ne nous verra. D'ailleurs, c'est un pur hasard qu'il vous prenne fantaisie de respirer un peu le bon air au moment où la même fantaisie me prend.

Harlette se mit à rire, mais répondit avec fermeté :

— Il faut, mon cher cousin, que dorénavant l'un de nous deux se prive de respirer.

Norbert la bouda, et le lendemain ne se trouva pas à l'heure habituelle dans l'allée où ils avaient coutume de se rencontrer. Harlette s'en formalisa et chercha immédiatement comment elle s'y prendrait pour lui marquer du dédain à son tour. On voit par là qu'ils se traitaient déjà avec une parfaite égalité, et qu'Harlette ne se croyait plus, comme les premiers jours, une petite personne très inférieure à son cousin de Paris. Il fallait donc qu'elle se vengeât de ses mépris ; mais comment ? elle ne savait trop. Cependant, à force de réfléchir, elle finit par en trouver le moyen.

Le soir même à onze heures, elle sortit sur sa terrasse, non plus pour respirer le bon air, car l'air était frais, et le mistral faisait rage ; — elle sortit dans l'espoir, ou, pour mieux dire, dans la certitude de voir le désobéissant M. Norbert ouvrir sa fenêtre. En effet, il l'ouvrit sans se faire attendre, et eut l'impertinence de

s'accouder sur le balcon. Elle resta un moment dans une attitude très fière, faisant semblant de ne pas s'apercevoir qu'il fût là. « Je crois, se disait-elle, qu'à mon tour je lui témoigne du dédain. Il n'y a pas de danger que je lui adresse la parole, même pour lui dire quelque impertinence. En me taisant je suis beaucoup plus digne et plus dédaigneuse. » Ce fut en effet lui qui le premier rompit le silence :

— Bonsoir, ma cousine, fit-il. Vous êtes bien silencieuse ce soir !

— C'est que je n'ai rien à vous dire, monsieur, sinon que je vous souhaite une bonne nuit, répondit-elle en rentrant dans sa chambre et en refermant la porte sur elle.

Mais à peine fut-elle rentrée qu'elle eut regret de s'être montrée si impolie. « Il va se fâcher, pensait-elle, et, par ma faute, je me serai aliéné l'affection du seul ami que j'aie dans cette maison. Que va-t-il penser de moi ? que je suis une petite fille insolente ? J'aurais certainement pu lui dire quelque chose d'ironique et de fin. Mais je n'ai rien trouvé, je n'ai pas d'esprit. »

Elle se demanda alors comment réparer sa faute et songea un moment à reparaître sur la terrasse pour s'excuser de sa brusquerie ; mais elle avait encore assez de bon sens pour comprendre que ce serait se conduire comme une folle ; aussi, après y avoir réfléchi encore un peu, prit-elle le parti le plus sage : de se coucher tranquillement. Mais son esprit n'était pas tranquille et elle passa une mauvaise nuit.

Norbert n'avait certainement pas eu la petitesse de se fâcher contre sa cousine ; il se disait seulement

qu'elle était un peu capricieuse ou fantasque, mais que cela ne messeyait pas à une jeune fille. En somme, il ne lui en voulait nullement ; aussi, le lendemain, à peine le soleil levé, se promenait-il sous les chênes verts en attendant sa venue. Elle se fit attendre une bonne demi-heure, non par coquetterie, mais parce qu'elle ne croyait pas que son cousin fût si matinal. D'ailleurs, elle n'espérait même pas le rencontrer ce jour-là, puisque naturellement il devait la détester. Quelle ne fut donc pas sa joie quand elle le vit assis sur leur banc ! Elle courut à lui avec un laisser-aller charmant, et, lui tendant les deux mains :

— Faisons la paix, mon cousin ! s'écria-t-elle. Voulez-vous? Hier j'ai été mauvaise, je vous ai brusqué, je vous en demande pardon !

Ses yeux, qui se fixaient sur lui, étaient encore plus beaux que les autres jours. Ils avaient une séduction de franchise qui l'enchantait. Son sourire qui creusait deux petites fossettes dans ses joues si fraîches était d'une douceur exquise. Norbert la regarda un moment sans rien lui dire, se sentant ému de la voir si belle ; aussi faut-il supposer qu'il perdit un peu la tête, car la réponse qui lui échappa fut celle d'un insensé.

— Quand on fait la paix, petite cousine, on s'embrasse, lui dit-il.

— Pourquoi? — et elle fit un pas en arrière ; — ce n'est pas nécessaire du tout.

— Si, cela est absolument nécessaire. Vous êtes si jolie que j'en meurs d'envie.

Et comme elle voulait résister, il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine et l'embrassa sur les

deux joues, avec toute l'ardeur d'un amoureux plutôt qu'avec l'amitié calme d'un bon parent.

— Mon cousin! mon cousin! criait la jeune fille. Quelle honte! je vous en supplie, de grâce! lâchez-moi, éloignez-vous!

Elle rougissait et pâlissait tour à tour, elle tremblait de tous ses membres; puis elle se prit à pleurer et à sangloter, mais si fort que Norbert, craignant une crise de nerfs, voulut de nouveau s'approcher d'elle; mais elle, les bras tendus en avant et d'une voix suppliante : « Non, non, je vous en prie! mon bon cousin! lui criait-elle. Voyez, j'ai honte! » Et elle s'enfuit à travers les arbres, rapide comme une gazelle.

Norbert restait là atterré, non pas qu'il se repentît de son audace, mais il était ému presque autant que la jeune fille des baisers qu'il lui avait pris, et, chose étrange, c'était en ce moment moins de la passion qu'une tendresse vague qu'il ressentait pour elle. Elle lui plaisait sous tous les rapports : sa douceur, son parler naïf, ses manières qui se distinguaient par leur naturel de celles des autres femmes, sa simplicité enfantine, tout cela prêtait à la charmante enfant une grâce particulière. D'ailleurs, quoique Parisien et homme à bonnes fortunes, Norbert aussi était simple de cœur; mais, à ce point qu'il n'avait pas songé un moment à plaire à sa cousine comme aux autres femmes, ni à la possibilité de l'aimer autrement que d'une affection un peu protectrice.

D'ailleurs Harlette habitait sous le toit de son père, et toute entreprise de galanterie à son endroit, lors même que le but final en eût été honorable, lui semblait inconvenante et même indélicate. Or, il ne pouvait se

dissimuler que ce n'était plus de simple amitié qu'il pourrait désormais être question entre eux ; il s'avouait ensuite, en toute sincérité, qu'aucune des femmes qu'il croyait avoir aimées à Paris ne l'avait à ce point charmé, et que jamais encore il n'avait ressenti une émotion vive et profonde comme tout à l'heure en embrassant sa cousine. « Est-ce que décidément j'en serais amoureux? se demanda-t-il enfin, moi qui me désolais tant de ne pas connaître l'amour et qui croyais ne jamais pouvoir l'éprouver? Tout à l'heure, comme je l'embrassais, mon cœur se serrait comme d'angoisse, puis, tout à coup, j'y ai senti un froid mortel ; maintenant il me bat comme lorsqu'à dix-huit ans je courais à mon premier rendez-vous.

» Enfin, en supposant que je sois amoureux d'elle, ce serait malheurenx, car elle ne m'aime point. Aurait-elle crié si fort pour deux pauvres baisers que j'ai pris sur ses jolies joues? mais on s'embrasse comme cela d'amitié, et, dans le Nord, ce n'est même, comme le dit si justement Gérard de Nerval, qu'une simple politesse entre braves gens. Il n'y avait donc pas là de quoi se fâcher. Mais je ne crois pas qu'elle se soit fâchée, elle a été surprise, et désagréablement surprise. Quand j'embrassais mes Parisiennes, il y en avait aussi, dans le nombre, qui jouaient la surprise et feignaient de se fâcher ; mais je voyais bien que ce n'était pas pour de bon. »

Harlette, de son côté, faisait des réflexions toutes différentes. Elle avait couru aussi vite qu'elle avait pu jusqu'au château, craignant que, malgré sa défense, son cousin ne s'avisât de la suivre, s'était enfermée dans sa chambre, et y avait encore pleuré pendant un bon quart

d'heure. Il lui semblait qu'elle était non pas déshonorée, mais qu'elle n'était plus tout à fait une honnête fille, que ce baiser avait terni la fleur de sa pureté. Aussi en voulait-elle à Norbert de l'avoir embrassée ; mais elle ne l'en détestait pas, car, à son insu, son amour-propre de jolie fille s'en trouvait flatté. D'ailleurs, s'il s'était ainsi oublié jusqu'à la témérité, il le regrettait certainement, et il était assez bien élevé pour que cela ne lui arrivât plus jamais.

Cette dernière réflexion la consola et, comme on sonnait pour le déjeuner, elle descendit au salon. Personne, excepté Norbert, ne put lire sur ses traits placides qu'elle était encore intérieurement troublée. Elle s'approcha de la comtesse avec le même air craintif qu'elle avait les autres jours et lui baisa respectueusement la main. Puis, à table, elle se tint comme d'habitude ; seulement, quand elle regardait Norbert, quoiqu'elle évitât de le regarder, il y avait dans ses yeux, auxquels elle voulait donner une expression de reproche, un peu plus de tendresse que d'habitude. Dans tout cela, elle n'avait pourtant pas songé un seul moment à se demander si elle aimait son cousin.

Le soir, qu'elle attendit avec impatience, elle se trouva sur la terrasse avant que Norbert eût encore ouvert sa fenêtre. Elle avait à lui dire qu'elle le suppliait de ne plus jamais se conduire comme il l'avait fait ce matin ; mais que, pour cette fois, elle lui avait pardonné, quoiqu'il l'eût cruellement offensée. Elle espérait qu'ainsi ils pourraient continuer à vivre en bons amis et elle y tenait beaucoup, car elle ne croyait pas que quelqu'un eût pour elle autant d'amitié que son bon cousin. Tout cela, elle le lui dit sur un ton affectueux et atten-

dri qui émut profondément notre héros. Il voulut en rire et ne put pas. Enfin il lui promit ce qu'elle demandait, et le lui promit de tout son cœur. « Non seulement je ne l'embrasserai plus jamais, cette chère enfant, se dit-il, mais encore je me jure de ne pas lui dire ni seulement de lui laisser comprendre combien elle m'est chère. »

X

Le baron de Verton venait souvent au château. Il y dînait au moins deux fois par semaine et témoignait, comme par le passé, beaucoup d'amitié à Norbert. Il paraissait rechercher sa société et se plaire avec lui, ce qui était un grand honneur pour notre héros, car M. de Verton était non seulement l'homme le plus considéré du pays, mais encore chacun savait qu'il ne se liait que très difficilement avec les gens. En faisant ainsi exception en faveur de son jeune ami, il donnait donc à entendre qu'il voyait en lui un homme d'un mérite réel.

Cela surprenait fort la comtesse de Vabran, mais en même temps elle s'en réjouissait. Cette préférence que M. de Verton marquait à son fils pouvait devenir pour celui-ci une puissante recommandation auprès des dames de Noveterre.

On remarquait encore que le baron, tout en conservant cet air de gravité qui lui était habituel, avait l'air moins triste, et par cela même semblait rajeuni. Il se montrait plus aimable que naguère, mais à tel point qu'il ne dédaignait même pas de causer quelquefois pendant un long quart d'heure avec Harlette, que cha-

cun continuait à regarder comme une petite fille tout à fait insignifiante. Que pouvait-il avoir à lui dire? Et comment la petite réussissait-elle dans ses réponses à un homme si sérieux et si supérieur? Cependant elle ne se sentait nullement gênée avec lui. Elle lui parlait sans trouble, sans timidité, lui disant les choses comme elles lui venaient. Enfin elle ne craignait pas qu'il la critiquât avec malveillance comme le faisaient presque tous les autres ; d'ailleurs, c'était un ami de Norbert et instinctivement elle sentait qu'il était aussi le sien.

Le fait est que depuis la visite du jeune homme et la longue conversation qu'ils avaient eue ensemble, M. de Verton avait essayé plus d'une fois de secouer ses accès d'humeur noire ; mais il réussissait tout au plus à les épuiser, et alors il redevenait le philosophe plein de charité et de résignation que nous connaissons. Cependant, il faut le dire, la résignation lui était maintenant plus facile, car il s'y mêlait un peu d'espoir. Norbert ne lui avait-il pas assuré qu'il pouvait encore sans crainte regarder en avant dans la vie et en attendre quelques joies, puisque, jusqu'à présent, elle ne lui en avait donné que si peu? Or, Norbert n'était pas homme à le flatter ou à le bercer d'illusions.

Et il restait quelquefois des heures entières la tête dans ses mains, absorbé dans des réflexions tantôt amères, tantôt consolantes. Il se reprochait d'avoir manqué sa vie, pour lui avoir trop demandé et se mettait à douter si, pour finir, il ne serait pas raisonnable de se contenter du peu qu'il pouvait encore en espérer : « J'ai cherché, pour me marier, une vraie femme, se disait-il, mais comment l'aurais-je trouvée? On ne laisse pas se développer chez nos jeunes

filles le charme qu'elles tiennent de la nature, on greffe sur elles des grâces affectées, des sentiments de commande, une pruderie qui imite mal la chasteté, des pratiques de bienfaisance qui ne sont pas la charité, une sensiblerie qui n'est pas de la sensibilité, un orgueil puéril qui n'est pas de la fierté, le goût du clinquant qui n'est pas l'amour de l'art, et, pour les rendre tout à fait insupportables, une vanité effrénée, la fausseté et le mensonge. Eh bien, rien de tel n'a été greffé sur Harlette, c'est une fille selon la nature ; personne, heureusement, ne s'est occupé de son éducation, c'est-à-dire d'en faire un monstre au moral ; aussi est-elle restée douce, bonne et sereine.

» Si pourtant je la demandais en mariage? Certes, on ne me la refuserait point. Le vulgaire ne comprendrait même pas que ce serait peut-être sacrifier cette enfant. On dirait, au contraire, qu'elle a trouvé un bon parti. Il faut en effet croire que je suis considéré comme tel, car la vicomtesse de Sador a, dit-on, pensé à moi. Ainsi donc, si je demandais Harlette, on me la donnerait. Mais qu'en adviendrait-il ? On me la donnerait ; mais, elle, me donnerait-elle son cœur et toute sa confiance ? Elle ne saurait pas à quoi elle s'engage en disant ce *oui* qui la lierait à moi pour la vie. Si c'était une de ces demoiselles créées à l'image de la poupée avec laquelle elles jouent dans leur enfance, ou bien si elle savait, comme la plupart d'entre elles, calculer froidement les avantages d'un établissement solide, ce serait différent. Le *oui* qu'elles ont à dire au pied des autels, elles ne le disent que du bout des lèvres, sans que moralement il les engage à rien. Elles sont d'ailleurs trop bien élevées et trop bien stylées pour qu'une fois mariées elles aient

la moindre révolte de la chair. Mais Harlette!... Qu'est-ce donc qu'elle a fait pour m'avoir ensorcelé ainsi? Ce n'est pas par réflexion que je me suis attaché à elle, que je la trouve la plus jolie, la plus charmante, la meilleure et même la seule qui soit digne d'une affection sans bornes. Enfin, je me suis affolé d'elle comme un tout jeune homme; je ne vois qu'elle, et je ne comprends pas qu'on puisse en aimer une autre. Ah! que c'est donc un affreux malheur que d'avoir des passions qui ne sont plus de votre âge! Et quand je dis passions, je dis bien, car ce que j'éprouve pour elle, c'est non seulement une tendresse infinie, ce sont encore toutes les ardeurs de l'amour!... Ainsi donc, si Harlette dit *oui*, elle le dira de tout son cœur; si elle me jure fidélité et obéissance, elle me sera obéissante et fidèle. Mais pourra-t-elle jamais m'aimer autrement que comme son protecteur? Non! et c'est là ce qui me tourmentera éternellement! Pourtant, que n'arrive-t-il pas, et qui peut jamais rien prévoir? Enfin, en supposant même que je ne trouve pas le bonheur dans cette union, est-il un bonheur parfait sur terre, et ma vie incolore est-elle déjà si belle pour que je m'effraye d'en changer? »

Cependant, malgré tous ces raisonnements, il n'osait prendre une décision. Il voulait d'abord se faire connaître d'Harlette et lui inspirer quelque sympathie; aussi, ayant trouvé dans son amitié pour Norbert un excellent prétexte à la fréquence de ses visites, venait-il dîner au château d'un jour à l'autre. Sa tenue y était irréprochable, en ce sens qu'il déguisait parfaitement ses sentiments pour la jeune fille, et la comtesse de Vabran, quoique fine observatrice, ne se douta absolu-

ment de rien. Elle continuait, au contraire, à plaindre ce pauvre baron quand, par hasard, celui-ci se mettait en frais d'amabilité avec sa demoiselle de compagnie.

Il vint pourtant un jour où le sang-froid de cet homme, qui savait si bien commander à ses passions, se démentit. Ce fut à l'occasion d'un dîner auquel se trouvaient réunies les personnes les plus importantes de la ville, que nous connaissons déjà : le vicomte et les deux vicomtesses de Sador, inséparables de leur M. Dérin. Norbert, qui n'avait pas oublié qu'on l'avait déjà grondé pour ne pas s'être montré assez aimable avec ces dames, négligeait sa cousine et remplissait fort bien ses devoirs de fils de la maison. Il était très assidu auprès de la vieille et méchante vicomtesse de Sador, et adressait de temps en temps un compliment banal à sa nièce, qui se mettait alors à tortiller sa bouche avec plus d'affectation que jamais. D'ailleurs, Norbert, changeant comme on l'est à son âge, était devenu un peu provincial depuis cinq semaines qu'il habitait sous le toit paternel. Il savait déjà fort bien dire des banalités pour se mettre à la portée de tous, ne manquait plus de s'informer de la santé des gens auxquels il parlait ni de celle de leurs parents, et, loin de s'épouvanter des progrès qu'il faisait dans cette voie, il s'en félicitait au contraire. Il se félicitait d'être devenu plus posé, d'avoir acquis ce flair, ou plutôt ce tact, qui vous fait distinguer dans une société la personne qui mérite le plus, — par sa position, s'entend, — qu'on lui adresse ses hommages. Puis il avait appris à tenir son rang, c'est-à-dire à se tenir immobile sur l'échelon social qu'il avait le droit d'occuper, sans s'exposer, comme le font les Parisiens, à une

chute périlleuse pour vouloir monter trop vite et trop haut. Enfin il en vint même à se dire que le Parisien n'avait pas de tenue dans l'esprit, pas de persévérance, et que, sous ce rapport, il était bien inférieur au provincial qui, comme les enfants, n'a jamais qu'un souci en tête. En raisonnant ainsi, ce cher Norbert, arrivait-il au faîte de la sagesse ou tombait-il dans l'abrutissement ? Ce n'est pas à nous d'en décider ; mais il s'en trouvait bien ; c'est là l'important.

A ce dîner, comme au précédent, on parla d'abord politique et l'on discuta avec le plus grand sérieux sur l'importance qu'on devait attacher au ralliement probable d'une fraction du parti orléaniste, ce qui déciderait peut-être aussi quelques bonapartistes honnêtes à venir grossir le bataillon sacré des citoyens fidèles aux seules vraies traditions. Puis, comme le sujet fut vite épuisé, car M. de Verton, contrairement à son habitude, n'avait pas dit un mot pour troubler l'accord parfait qui régnait entre les convives, madame la vicomtesse de Sador s'adressa avec un malin sourire, qui lui seyait aussi mal que les grimaces seyaient à sa nièce, à la maîtresse de la maison :

— Comment se fait-il, chère comtesse, lui demanda-t-elle, qu'on n'ait jamais le plaisir de rencontrer chez vous ces dames de Noveterre, avec lesquelles vous êtes dans des relations si amicales? On dit que vous allez les voir très souvent..., on fait même des suppositions qui...

— Mesdames de Noveterre sont en deuil, interrompit la comtesse. Kitty vient de perdre sa tante, qui, soit dit en passant, était une petite cousine de M. de Vabran. Enfin elles n'ont pas voulu venir, parce qu'elles

savaient que nous aurions du monde. Elles viendront, un de ces jours, dîner à la fortune du pot.

La vicomtesse faisait mine de vouloir répondre, mais madame de Vabran continua en s'adressant à son fils :

— Tenez, Norbert, vous ne le saviez pas, il se trouve que vous êtes un peu parent de ces dames. Kitty est votre cousine.

Norbert, qui depuis son arrivée au château n'avait eu qu'Harlette pour cousine, s'étonna beaucoup qu'on lui en découvrît une autre. Il s'était formé sur le cousinage des idées fort étranges qui peuvent se résumer ainsi : on doit aimer sa cousine, on doit se montrer gracieux pour elle quand personne n'est là ; mais elle ne veut pas qu'on l'embrasse. Or, cette Kitty, je ne l'aime pas, je ne lui parle pas, et elle est bien trop respectable pour que j'aie jamais songé à l'embrasser, — ce n'est donc pas, une cousine pour de bon.

— Je suis enchanté, répondit-il à sa mère, de n'avoir que de jolies cousines dans le pays.

— Qu'entendez-vous par là? fit la comtesse avec une feinte surprise. Ah! oui, Harlette! c'est vrai, je n'y pensais plus.

Harlette, quelque habituée qu'elle fût aux façons dédaigneuses de sa tante, ne put cette fois supporter tant d'humiliation. Elle faisait son possible pour retenir ses larmes ; mais elles se firent jour, d'abord deux par deux, puis, comme elles allaient tomber plus abondantes, la pauvre enfant porta son mouchoir à ses yeux.

M. de Verton pâlit légèrement ; mais il sut prendre un air enjoué pour dire à la comtesse :

— C'est à ses plus proches parents que souvent on

pense le moins, car mademoiselle est la fille de la cousine germaine de mon ami Vabran.

Norbert avait les yeux sur son assiette. Il craignait d'avoir dit sinon une bêtise, du moins quelque chose qui avait déplu à sa mère, aussi était-il perplexe ; puis Harlette pleurait, et cela ne contribuait pas peu à le troubler et à lui faire perdre ce qui lui restait de sang-froid. Il ne savait plus, comme lors de son arrivée, faire bonne mine à mauvais jeu. Il s'était, tout comme sa cousine, fait au caractère de la sévère comtesse, c'est-à-dire qu'il n'osait plus tourner en plaisanterie les paroles emportées ou offensantes dont elle était si peu ménagère dans ses accès de mauvaise humeur. Comme sa cousine, il avait pris l'habitude de se taire et laissait passer l'orage, puis demandait pardon, s'il y avait lieu.

Cependant tout le monde se sentait mal à l'aise, quoiqu'Harlette eût séché ses larmes et essayât de sourire, comme un enfant pris en faute. Mais madame de Vabran, qui souriait aussi, lui jetait de temps en temps des regards qui promettaient une explication orageuse. Personne ne disait mot, et ce fut presque en silence qu'on passa au salon, où le café était servi.

— C'est tout à fait une sotte, dit madame de Vabran à la vieille vicomtesse en désignant Harlette, et de façon que celle-ci pût l'entendre. Ne dirait-on pas qu'on l'a vraiment offensée ? Est-ce qu'elle aurait par hasard la prétention de se comparer à mademoiselle de Noveterre ? Tenez, chère madame, vous êtes bien heureuse d'avoir Aline près de vous, pour vous tenir compagnie, car ces parents pauvres qu'on recueille par humanité ne vous payent trop souvent de vos bienfaits que par l'ingratitude.

C'en était trop pour M. de Verton, qui n'était pas accoutumé à voir un être sans défense si impitoyablement maltraité par des gens qui prétendaient le protéger. Il prit la main d'Harlette et lui dit tout bas avec émotion :

— Ma chère enfant, répondez-moi franchement, donneriez-vous votre amitié à un honnête homme qui vous sortirait de cette maison et tâcherait de vous rendre la vie douce et facile ?

Harlette le regarda à travers de nouvelles larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Vous êtes la bonté même, monsieur le baron, tout le monde le sait, aussi ne devriez-vous pas vous montrer si sévère pour ma pauvre tante. Elle peut quelquefois, quand elle est en colère, se montrer injuste, car certainement c'est une injustice que de me traiter d'ingrate ; mais songez donc à tout ce qu'elle a souffert depuis qu'elle a perdu sa fille ! Elle a le caractère aigri, c'est le malheur qui l'a rendue telle. Il faut donc la juger avec plus d'indulgence qu'une autre, car, au fond, elle est très bonne, je vous assure.

Le baron fut si vivement touché de tant de résignation et de douceur qu'il resta un moment sans pouvoir proférer une parole. L'émotion lui serrait la gorge, à lui, vieux marin, qui n'était cependant pas facile à émouvoir.

— Mais, avec tout cela, vous n'avez pas répondu à ma question, lui dit-il enfin.

— Il est peut-être inutile que j'y réponde, fit-elle avec un sourire. Je ne suis qu'une petite fille ignorante de bien des choses, mais non pas tout à fait une sotte, quoi qu'en pense ma tante. Aussi je sais fort bien qu'on ne se marie pas sans dot. Or, je n'en ai pas et n'espère

pas en avoir, car mon père, qui est parti pour refaire sa fortune, me laisse trop longtemps sans nouvelles. Vous voyez donc que je ne me fais aucune illusion sur l'avenir; aussi dois-je me montrer bien reconnaissante envers des parents qui me gardent chez eux, quoique je ne leur sois bonne à rien.

— Cependant vous avez tout ce qu'il faut pour plaire, votre beauté d'abord, puis votre douceur angélique. Croyez-vous donc qu'il ne se puisse pas rencontrer un homme qui vous aime et qui serait heureux de vous appeler sa femme ?

— Cela me paraît difficile, fit-elle avec tristesse. Je suis trop insignifiante pour plaire, et puis je n'ai pas de dot, c'est là l'important.

— Il y a pourtant des filles pauvres qui se marient.

— Elles ont probablement ce qui me manque. Pour moi, on ne pourrait me prendre que par charité ; et où voyez-vous des gens assez charitables pour se marier ainsi ? D'ailleurs, vous l'avouerai-je? cela m'humilierait.

— Mais si ce n'était pas par charité, si c'était par amour? Aimeriez-vous un tel homme?

— Je lui en serais certainement reconnaissante; quant à l'aimer, je ne sais trop ce que c'est, et puis on prétend que cela ne se commande pas.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, la jeune vicomtesse, qui en effet avait une furieuse envie de se remarier et depuis longtemps pensait à M. de Verton, ne les quittait pas des yeux. Norbert, pour bien remplir jusqu'au bout son rôle de fils de la maison, s'empressait auprès d'elle, lui faisait des compliments sur son merveilleux talent de pianiste, sur la culture de son

esprit, sur ses cheveux, qu'en effet elle avait fort beaux ; enfin, ne sachant plus que lui dire, car elle était distraite et lui répondait à peine, il la pria avec beaucoup d'instance de lui faire de la musique. Mais elle ne l'entendait pas.

— Que peuvent-ils avoir à se dire de si intéressant ? fit-elle enfin avec un rire forcé, en désignant Harlette et le baron. On jurerait, Dieu me pardonne, qu'il lui fait la cour. Voyez, il lui parle avec animation, il va lui faire baisser les yeux ; mais non, elle le regarde en plein, sans se troubler. Est-elle hardie, cette petite Harlette !

Et elle se reprit à rire avec méchanceté en minaudant et en grimaçant encore plus que quand elle voulait plaire.

— Je suis fort curieuse de savoir ce qu'il peut trouver à lui dire, continua-t-elle en riant toujours. On est fille d'Ève après tout, et la curiosité n'est pas le moindre de mes défauts. Tenez, monsieur Norbert, faites-moi un plaisir ; allez me le chercher !

Norbert était si heureux de pouvoir quitter la railleuse vicomtesse qu'il ne réfléchit même pas à l'inconvenance de la démarche qu'on lui faisait faire. Il s'approcha donc du baron et fit la commission. M. de Verton le regarda un moment d'un œil étonné.

— C'est bon, lui dit-il, j'irai tout à l'heure ; puis il se reprit à causer avec Harlette, qui n'osait plus l'écouter et ne lui répondait que par ces mots :

— Allez donc, je vous prie, trouver la vicomtesse, elle vous attend.

Le baron cependant ne se pressait pas, il prenait un plaisir malin à se faire attendre, aussi resta-t-il encore

cinq bonnes minutes auprès de la jeune fille; puis il se leva et lentement s'approcha de madame de Sador. Norbert prit immédiatement sa place.

— Il paraît que je vous ai dérangé, monsieur, fit celle-ci avec un sourire sardonique.

Le baron gardait le silence.

— C'était tout simplement un peu de curiosité de ma part. Vous allez peut-être me trouver indiscrète ?

Le baron sourit et s'inclina en signe d'assentiment, mais ne proféra pas une parole.

— Enfin, indiscrète ou non, cela ne fait rien. Je ne pouvais rester plus longtemps à me mettre la cervelle à la torture. Que pouvez-vous trouver à dire à cette petite fille et comment surtout peut-on s'animer en lui parlant? Cela me surpasse. On la dit bonne enfant ; mais, entre nous, avouez qu'il n'est pas possible d'être plus insignifiante. Et vous, un homme comme vous, silencieux d'ordinaire, vous trouvez moyen d'avoir avec elle des conversations suivies et animées. M'expliquerez-vous ce miracle?

Le baron se taisait toujours, mais ses yeux, fixés sur la trop curieuse Aline, avaient pris une expression de sévérité qui la troubla. Cependant, elle n'en laissa rien paraître et continua d'un ton railleur :

— Ah! je vois ce que c'est. Vous passez pour un homme bienfaisant. Vous êtes le défenseur des opprimés, le consolateur des affligés. La petite s'est mise à pleurer à dîner, comme une sotte, à propos de rien, ce qui a même jeté un certain froid. Naturellement vous vous êtes déclaré son chevalier et avez entrepris de la consoler. C'est bien cela, n'est-ce pas ? On vous disait

ami des pauvres, et je découvre aujourd'hui que vous l'êtes aussi des pauvres d'esprit.

— Que vous a donc fait cette enfant, madame? dit enfin le baron, avec plus de tristesse que de colère. Vous la traitez d'insignifiante et de sotte ; mais la connaissez-vous seulement ?

— On n'a pas besoin de la connaître beaucoup, pour se former une opinion sur elle, fit la vicomtesse en ricanant.

— Vous dites vrai, répondit M. de Verton. Je n'ai eu qu'à la voir une seule fois pour deviner qu'elle était douce et bonne, et vous savez aussi bien que moi que ce n'est pas par la méchanceté qu'une femme arrive à plaire.

— Ainsi donc elle vous plaît?

— Oui, madame, elle me plaît beaucoup. Elle est aussi intelligente qu'elle est jolie.

— Vous m'en dites trop!

— Je ne vous en dis pas assez, fit le baron dont les yeux étincelèrent; mais ne craignez rien, quelque brus que que je sois, je ne vous en dirai pas davantage.

Il s'inclina légèrement et alla joindre le groupe d'hommes où l'on reparlait de politique. M. de Sador, l'oracle du parti, ne craignait pas d'avancer une opinion qui était bien de lui. Il prétendait que les républicains qui n'avaient pas perdu tout sentiment de l'honneur ne tarderaient pas à faire cause commune avec les orléanistes et les bonapartistes qui allaient se rallier au grand parti royaliste. Pour ce qui est de la vicomtesse Aline, elle courut prendre place entre sa tante et madame de Vabran et s'empressa de leur communiquer, avec des amplifications infinies, sa grande découverte :

M. de Verton trouvait Harlette la plus intelligente du monde, la meilleure, la plus douce, la plus jolie, il parlait de sa belle âme; enfin il en perdait la tête. C'était au point qu'il n'avait pu se retenir de lui adresser quelques impertinences, parce qu'elle n'était pas entièrement de son avis. « Il en est amoureux à lier! » fit-elle enfin avec un rire non affecté. Elle riait de son mot qu'elle trouvait charmant.

Pendant ce temps, le baron, qui ne voulait pas se joindre à la conversation oiseuse des grands politiques, observait Harlette et Norbert. Ils se parlaient bas, mais des yeux aussi bien que de la bouche. Harlette lui souriait, et, dans ce sourire, il y avait tant de confiance! presque de la tendresse. Par moments, ils se penchaient légèrement l'un vers l'autre en riant discrètement, et dans ces rires qui voulaient se dissimuler, se devinaient la gaieté et toute l'insouciance de leur belle jeunesse. « Ah! se dit-il enfin, ce n'est pas avec moi qu'elle rirait ainsi; je ne pourrais y répondre. D'ailleurs quelle que soit la science que nous ayons acquise, les jeunes gens, sur ce point, en sauront toujours plus que nous. Est-ce qu'elle m'a jamais regardé comme elle regarde son cousin? est-ce qu'elle m'a jamais souri ainsi? Allons, j'étais fou de me bercer d'illusions! Est-ce qu'on nous aime, à notre âge? On nous estime ou l'on nous craint; il n'y a que la jeunesse qui soit aimable! »

Cependant, tout en se raisonnant ainsi, il sentit tout à coup comme une douleur sourde qui lui étreignait le cœur. « Serais-je jaloux? s'écria-t-il en lui-même, oui, c'est la jalousie, car je souffre. Mais aussi pourquoi lui parle-t-il ainsi? il va se faire aimer d'elle. La pauvre enfant! n'est-elle pas assez malheureuse sans cela? »

Et sans trop réfléchir à ce qu'il faisait, il s'approcha de Norbert, le prit par le bras et, l'emmenant vers l'embrasure d'une fenêtre :

— Ce que vous faites là n'est pas bien, lui dit-il. Je vous avais averti qu'il ne fallait pas vous faire aimer de votre cousine. Pourquoi voulez-vous lui tourner la tête? Allons, Norbert! cessez ce jeu, si vous tenez à conserver mon estime. Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète encore une fois, laissez Harlette tranquille!

Et sans un mot de plus, il quitta le salon. Norbert resta comme abasourdi.

Dans le coin où se tenaient les dames, la belle passion dont le baron s'était épris pour Harlette était commentée de diverses façons, et ce n'étaient pas les commentaires de la vicomtesse Aline qui étaient les plus bienveillants. D'ailleurs, on en riait, sans trop y croire.

XI

Nous ne sommes certainement pas de ceux qui méprisent les vieux adages; mais en voici un, et des plus respectés, qui ne nous paraît pas indiscutable. C'est toujours nous-mêmes, prétend-il, qui sommes les ouvriers de notre malheur. Qu'il en soit souvent ainsi, personne ne le conteste; mais n'oublions pas non plus la fable du pavé de l'ours et méditons-la bien. Ils sont certainement bien rares aujourd'hui les gens qui, malgré vous, tiennent à vous rendre service ou, qui pis est, à faire votre bonheur; mais il en existe encore assez pour donner raison au fabuliste.

Madame de Vabran était du nombre, mais seulement en ce qui concernait le mariage de son fils. En cela elle agissait comme toutes les mères, à cette différence près que les autres ont pour habitude de consulter leurs enfants avant de rien entreprendre, et que la comtesse, elle, ne voulait consulter Norbert que lorsque tout serait presque décidé. D'ailleurs, on approchait du dénouement; tout marchait à souhait. Ces dames allaient dire *oui*, à la première ouverture que leur en ferait leur excellente amie. Aussi madame de Vabran,

devenue tout à coup romanesque, se persuadait maintenant que ce ne serait déjà pas un si grand mal de sacrifier aux préjugés du siècle en permettant aux jeunes gens de faire plus ample connaissance avant de s'engager définitivement. Kitty et Norbert ne s'étaient vus que trois fois, et chaque fois une demi-heure tout au plus, car Norbert n'avait que rarement accompagné sa mère chez ces dames; elle avait toujours préféré y aller seule ; la présence de son fils entravait sa liberté d'action et la gênait au point qu'elle ne savait plus, quand il était là, trouver ces phrases aimables et fines auxquelles on pouvait donner le sens qu'on voulait, mais qui en somme pouvaient n'en avoir aucun.

Ainsi donc Norbert et Kitty ne s'étaient parlé en trois fois que pendant une heure et demie. A la rigueur, cela pouvait suffire; mais rien ne pressait; aussi eût-il été cruel de leur défendre, en attendant que leur mariage fût décidé, de s'amuser à faire ensemble un peu de marivaudage. Cela ne pouvait d'ailleurs avoir qu'un excellent résultat. Norbert, qui, après tout, était un garçon de goût, ne manquerait pas de s'éprendre follement de sa nouvelle cousine, et, plus tard, quand on lui annoncerait que ses vœux étaient agréés, quelles ne seraient pas sa joie et sa reconnaissance !

Tels étaient donc les rêves que cette excellente mère caressait avec bonheur; mais, comme ce n'était pas une rêveuse à vide, elle comprenait qu'il ne fallait pas s'en tenir là et que le moment d'agir était venu. Il fallait attirer ces dames de Noveterre chez elle et les y établir sur un pied d'amitié, ce qui n'était pas chose facile, car ces dames, malgré leurs chatteries affables, se tenaient moralement à distance, et, tout en ayant l'air de

s'abandonner, ne quittaient jamais tout à fait le ton de la cérémonie. Toutefois madame de Vabran espérait qu'à force d'habileté elle réussirait à rompre entièrement la glace, et, pour commencer, elle imagina de prier ces dames à dîner. Elle s'en fut donc, un beau matin, à leur château, et, après bien des circonlocutions, car elle craignait fort un refus, elle formula son invitation dans les termes les plus gracieux. Elle leur promit qu'à cause de leur deuil il n'y aurait personne; on dînerait en famille; elles viendraient sans cérémonie, en bonnes voisines, en bonnes parentes. Ces dames, contre toute attente, se firent très peu prier. Elles commencèrent naturellement par refuser; mais, tout à coup, comme effrayées de laisser échapper une si belle occasion de rapprochement, elles revinrent d'elles-mêmes sur leur refus, au grand étonnement de la comtesse, qui s'apprêtait déjà à les gronder amicalement d'en user à son égard avec trop de réserve.

Elle rentra chez elle triomphante et se hâta d'annoncer à tous ses familiers la grande nouvelle. Quand les vieilles gens perdent la tête, c'est bien pis que les jeunes. La comtesse était si fière de son succès qu'elle en oubliait non seulement son orgueil, mais encore toute dignité. Elle avait à peu près les allures d'une petite bourgeoise à qui de très grands personnages font la grâce de venir s'asseoir à sa table. Elle ne savait plus comment les traiter. Son amour-propre de maîtresse de maison, quoiqu'elle en fût une très médiocre, lui suggérait des exagérations sans fin.

— Il ne faut pas, pensait-elle, que ces dames de Noveterre nous prennent pour de bons campagnards ignorants des façons de Paris. Elles doivent avoir le goût

affiné par les friands petits plats parisiens. Je ne peux donc pas les traiter sans façon, comme nos autres voisins.

Le dîner n'était que pour le surlendemain, on avait donc du temps devant soi. Madame de Vabran manda le chef, un chef dans toute l'acception du mot, car jamais personne ne l'avait commandé ni même contrôlé ; mais la longue consultation qu'ils eurent ensemble n'aboutit à rien. Le menu que proposait cet homme, d'ailleurs très versé dans son art, était un menu provincial dont ne pouvaient assurément se contenter que les gens du pays.

— Si je consultais Norbert ! s'écria-t-elle tout à coup. Peut-être saura-t-il nous tirer d'embarras.

Incontinent Norbert fut appelé. La comtesse lui expliqua longuement de quoi il s'agissait et lui demanda son avis.

— Je vois ce que c'est, répondit le jeune homme ; un petit dîner sans prétention, mais très recherché. Vous ne voulez pas servir à ces dames ce qu'elles pourraient trouver ici. Tenez, en cinq minutes, je vous aurai combiné un menu dont se contenteraient les gens de lettres les plus difficiles et qui, pour sûr, serait approuvé par Charles Monselet, le plus gourmet de tous.

Et, sur un carré de papier, il écrivit aussitôt :

1° Potage : purée de gélinottes. — 2° Pâtes feuilletées aux foies gras de Strasbourg. — 3° Poisson : filets de barbue au vin blanc. — 4° Entrées : bouchées de truffes du Périgord aux ortolans. — Cuissot de chamois mariné, sauce tomate. — 5° Punch à la romaine. — 6° Rôti : râles à la broche. — 7° Asperges en branches. — 8e Desserts variés. Madeleine glacée.

— Mais comment ferons-nous, monsieur le vicomte,

demanda le chef, pour nous procurer toutes ces choses ? Les asperges surtout ne sont pas de saison.

— C'est précisément pour cela qu'il faut en servir, répondit Norbert. D'ailleurs rien de ce que je vous commande ne se trouve ici. Soyez du reste sans inquiétude. Vous recevrez vos provisions après-demain, à huit heures, par le rapide. On vous enverra aussi du beurre de Gournay, car le nôtre est détestable.

Le chef et la comtesse restaient bouche béante ; mais Norbert, qui savait ce qu'il faisait, prit une plume et rédigea une dépêche de quatre-vingt-cinq mots, à l'adresse d'un des premiers restaurateurs de Paris, où il était très connu.

— Faites porter cela à la ville, au télégraphe, mais sans retard, dit-il au chef, et si après-demain vous avez besoin de quelques explications, adressez-vous à moi, ne vous gênez pas.

Le chef le salua profondément et quitta le boudoir de la comtesse, où avait eu lieu cette grave conférence. Madame de Vabran regardait son fils, non plus avec hauteur, mais avec respect, se disant tout le temps :

— Qui l'aurait jamais cru ? Il est plein de talents, ce garçon !

Mais lui, sans s'apercevoir de l'admiration qu'il excitait, s'adressa à sa mère sur un ton de légèreté qu'il ne prenait que rarement.

— C'est pour ces dames de Noveterre que vous faites tant de frais ? lui demanda-t-il ; — car, je vous préviens, il y a là pour deux ou trois cents francs de comestibles. — N'attendriez-vous pas plutôt Henri V, qui viendrait ici incognito ?

— Vos plaisanteries sont fort déplacées, mon fils,

répondit la comtesse en reprenant son air grave. Vous devriez bien comprendre que je ne puis recevoir ces dames, qui viennent dîner chez nous pour la première fois, comme je reçois nos autres connaissances.

— Je comprends fort bien, fit Norbert ; mais enfin ce dîner si recherché ressemble furieusement à un dîner d'accordailles.

Sur ces mots, il sortit. La comtesse se mordit les lèvres pour empêcher l'épanouissement d'un sourire.

— C'est égal, il n'est pas bête, ce garçon, se dit-elle encore une fois; il devine à demi-mot.

Norbert n'avait pourtant rien deviné du tout ; il n'avait parlé que pour dire quelque chose ; cependant, en quittant le boudoir de sa mère, il se souvint des confidences du baron relativement aux projets qu'elle formait sur lui et sur l'incomparable Kitty.

— Bast ! se dit-il ; elle y songe peut-être, mais ce n'est pas encore bien sérieux. Autrement, elle m'en aurait déjà entretenu, et longuement. Qu'elle soit amoureuse de ces dames, cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; mais de là à marier les gens en se cachant d'eux, il y a loin. Enfin, ce serait absurde ; n'y pensons plus.

Et il se mit à penser à une autre recommandation du baron relativement à Harlette : « Ne lui tournez pas la tête, laissez-la tranquille », lui avait-il dit. Aussi, depuis ce jour, Norbert cherchait-il beaucoup moins les occasions de se trouver seul à seule avec sa cousine ; mais ces occasions se présentaient d'elles-mêmes, et comment les éviter ? Du reste, il n'en avait nulle envie, et quelque respect qu'il professât pour son ami, il ne pouvait, pour lui plaire, fuir la société de la seule personne de la maison qu'il trouvât aimable et agréable

en tous points. Comment ne plus lui parler? et pour s'éloigner d'elle, comment faire, puisqu'ils demeuraient sous le même toit? Puis, il y avait encore cette circonstance, que, depuis quelque temps, depuis qu'elle voyait en lui son seul ami, c'était elle qui, la première, lui adressait la parole.

— Certes, se dit-il enfin, je ne fais rien pour lui tourner la tête, et pourtant je serais bien heureux si elle pouvait m'aimer! Si la tête tourne à quelqu'un, c'est plutôt à moi. Eh bien, tant mieux! Laissons-nous vivre, et advienne que pourra!

Et, tout en s'adressant ce monologue, il rejoignit Harlette, qu'il apercevait dans une allée de rosiers du Bengale. On était aux premiers jours de novembre, mais on se serait cru en plein mois de mai. Le soleil était presque trop chaud, et les roses fleurissaient en grande abondance. Harlette était occupée à en faire de gros bouquets. Du plus loin qu'elle aperçut son cousin, elle lui sourit; puis, avec sa curiosité de petite fille, elle lui demanda à propos de quoi sa mère l'avait envoyé chercher et avait si longuement conféré avec lui.

— Eh! c'est toujours à propos de ces dames de Noveterre, répondit-il en riant. Vous savez, comme tout le monde, qu'elles nous font l'insigne honneur de dîner chez nous après-demain. Je viens de télégraphier à Paris afin qu'on nous expédie sans retard les provisions qui nous manquent, pour leur offrir un repas exquis. Enfin, toute la maison est sens dessus dessous. Ne dirait-on pas des princesses du sang? Mais qu'avez-vous, ma cousine? Vous voilà devenue triste tout à coup.

— Ne faites pas attention, dit-elle, en essayant de sourire. Je ne sais pas moi-même ce que j'ai. C'est

comme un pressentiment. Il me semble, j'en suis même certaine, que ces dames me porteront malheur, ou plutôt que c'est par elles que je serai malheureuse.

— Allons, petite visionnaire, fit Norbert en riant, n'allez pas croire ces choses-là. C'est un gros péché que de se laisser aller à ses pressentiments, surtout quand ils n'ont pas le sens commun. N'y songez donc plus. Dépêchez-vous plutôt de monter chez ma mère. Elle a peut-être besoin de vous, et, ne vous trouvant pas, elle vous gronderait. C'est mon pressentiment à moi, mais les miens ne se trompent guère.

Le surlendemain, à cinq heures du soir, le véhicule des dames de Noveterre, une grande calèche antédiluvienne, traînée avec peine par deux chevaux étiques, que Don Quichotte lui-même aurait dédaignés, roulait pesamment sur la route de la Renède. Le cocher et le valet de pied faisaient pourtant contraste à ce grotesque équipage par leurs livrées toutes neuves et leur irréprochable tenue. Madame de Vabran, qui était à la fenêtre, attendant ces dames avec une impatience qu'elle ne prenait même pas la peine de déguiser, aperçut le char ridicule de ses voisines, bien avant qu'il eût fait son entrée solennelle dans l'avenue du château. Elle dépêcha aussitôt Norbert et Harlette pour les recevoir sur le perron ; le comte ne devait les attendre que dans l'antichambre. En un clin d'œil, chacun fut à son poste ; mais la comtesse s'était trop pressée, car ces dames n'arrivaient pas vite. Leurs chevaux ne consentaient pas à prendre le trot, malgré les coups de fouet du cocher, auquel sa livrée toute neuve donnait de l'amour-propre, et conservaient, en vrais chevaux de douairière, l'allure lente et digne qui leur convenait.

Norbert et Harlette postés là, comme deux sentinelles, en riaient aux larmes; et ce ne fut qu'à l'approche de ces dames qu'ils modérèrent leur gaieté et ils reprirent une contenance correcte, pour les aider à descendre de voiture.

Norbert n'aimait dans la vie rien de ce qui, de loin ou de près, avait un caractère solennel, officiel ou cérémonieux, trois synonymes détestables selon lui; aussi s'apprêtait-il ce jour-là à subir un profond ennui. Il n'en fut rien cependant. Madame de Noveterre était fine Parisienne, femme d'esprit, et, pour cette fois, loin de s'astreindre à le cacher, elle en montra juste ce qu'il fallait pour faire sentir à son futur gendre qu'ils étaient du même monde et qu'elle ne demandait pas mieux que de se familiariser avec lui. Norbert en fut tout surpris, car jamais encore elle ne s'était montrée à lui sans raideur; aussi, aux premiers deux ou trois mots parisiens qui lui échappèrent, il parut enchanté de se retrouver avec une compatriote. Ils se mirent donc à parler parisien ensemble. Norbert, qui depuis tantôt deux mois en était sevré et ne s'était guère, pendant tout ce temps, dépensé en esprit, en montra beaucoup, mais tellement que la marquise se piqua au jeu. Enfin, sans s'être donné le mot, ils s'amusèrent à jouter de propos piquants, mais sans méchanceté aucune.

Ce fut une conversation à deux, à laquelle les autres ne pouvaient prendre part. Ils écoutaient pourtant attentivement, bouche béante, mais sans y rien comprendre; Harlette surtout, — il lui semblait, par moments, qu'on parlait dans une langue étrangère. Seule, Kitty était bien au fait de ce qui se disait, car on faisait de temps en temps de fines allusions à des bruits parisiens dont les

journaux ne s'étaient pas emparés et qui couraient dans les salons, sous le manteau de la cheminée; mais elle eut le tact exquis de faire semblant de n'y rien comprendre non plus, afin de ne pas blesser la comtesse par sa supériorité parisienne. Elle affecta, au contraire, de faire peu de cas de ce bavardage oiseux et fort gênant pour ceux qui ne s'y mêlaient pas.

Pour madame de Noveterre, dont nous avons déjà dit qu'elle paraissait presque aussi respectable que sa fille, elle prouva ce soir-là qu'elle était aussi beaucoup moins sérieuse. Séduite malgré elle par la parfaite courtoisie et les façons gracieuses, mais sans mignardise, de vrai gentleman qui étaient le cachet distinctif de Norbert, elle fut sur le point d'oublier qu'elle avait un but à poursuivre. Ils s'entendaient tout à fait bien, et comme ils étaient gens du meilleur monde, au bout d'un quart d'heure il régnait déjà entre eux une certaine intimité. Alors la marquise, secouant tout à coup le charme qui, depuis un moment, lui faisait perdre de vue ses calculs, dit au jeune homme avec une désinvolture toute gracieuse :

— Eh! nous bavardons que c'en est inconvenant. D'ailleurs, j'en ai assez de vos assiduités, je suis une vieille femme; allez plutôt faire votre cour à cette chère enfant, — et elle désigna Kitty.

Norbert n'osa pas, sur le même ton de légèreté, lui répondre qu'il n'avait absolument rien à dire à mademoiselle Kitty, mais il lui assura avec une gentillesse câline et insinuante, qui était pour moitié dans ses succès auprès des femmes, que la mère faisait vraiment tort à sa fille. La marquise ne lui répliqua que par un : Vou-

lez-vous vous taire! plein de coquetterie. Elle le trouvait charmant, elle était enchantée de lui.

Cependant, obéissant aux injonctions de madame de Noveterre, Norbert s'approcha de la demoiselle, qui d'abord feignit de ne pas le voir venir, absorbée qu'elle était dans sa conversation avec la comtesse. Ce fut celle-ci qui, bien qu'à regret, crut devoir l'interrompre et, échangeant un sourire significatif avec la marquise, quitta son fauteuil pour ne pas gêner les jeunes gens dans ce qu'ils avaient à se confier. Or, ils ne savaient trop par où commencer. Ce fut encore Kitty qui, douée d'un sang-froid et d'une présence d'esprit que jamais on ne trouvait en défaut, trouva la première un sujet d'entretien. Elle parla d'abord de la sécheresse, qui était une vraie désolation pour le pays. Depuis un orage de la fin d'août, il n'était pas tombé une goutte d'eau; les paysans craignaient pour leurs vignes, et la récolte des olives allait être fort compromise. Mais ce sujet fut vite épuisé. Norbert, qui était un peu sportsman, se mit à parler de chevaux et la plaisanta sur son attelage, tout en ajoutant que celui de ses parents ne valait guère mieux.

— Je n'aime pas du tout les chevaux, répondit-elle. C'est même un goût que je ne comprends pas.

Norbert se mit alors à parler de musique et vanta beaucoup celle d'un nouvel opéra : *Faust*, de Gounod, que le public avait accueilli avec une impardonnable froideur. Kitty, avant de répondre, tâcha de se rappeler ce que les journaux en avaient dit, — aussi répondit-elle fort bien ; mais le jeune homme allait la questionnant sur ses préférences, lui parlait de Haydn qu'il adorait, de Bellini, de Mozart. Elle ne s'attendait pas à

être interrogée ainsi et, par conséquent, n'avait pas préparé ses réponses, aussi elle finit par avouer qu'elle n'était guère savante, et parla à son tour des opéras d'Offenbach, qu'elle appelait des *turpitudes*, mais on devinait que ce genre de musique était plutôt de son goût et qu'elle en aurait pu parler savamment.

Enfin, quoiqu'elle fût tout à fait à la conversation, elle paraissait occupée d'autre chose. Elle pensait notamment que c'était ce jeune homme qui était auprès d'elle qu'elle devait épouser; or, ce mariage, elle le considérait si exclusivement comme une affaire excellente, qu'elle en oubliait qu'il fallait encore que Norbert la trouvât à son gré ; aussi, comme tous les gens très préoccupés, surtout ceux-là qui sont absorbés dans les chiffres, ne sut-elle pas se montrer aimable. Ce qui lui faisait défaut, c'était surtout le laisser-aller gracieux de sa mère, car non seulement elle manquait d'abandon, — elle manquait encore de grâce. Elle se demandait, pendant qu'elle causait avec son prétendu, ce qu'il fallait dire, puis ce qu'il fallait taire, quelle opinion exprimer sur tel ou tel sujet, pour lui complaire, sans que pour cela il pût supposer qu'on lui fît des avances. Aussi paraissait-elle ce jour-là, plus encore que de coutume, apprêtée, empruntée et peu sincère.

Pendant le dîner, Norbert, qui entre autres défauts avait celui de se croire, sinon un excellent cuisinier, du moins capable de bien surveiller les apprêts d'un repas, observa les convives. Il s'était donné beaucoup de peine pour que ce fameux dîner réussît au moins au point de vue matériel, car le reste ne le regardait pas. Il avait passé deux heures avec le chef pour les bouchées de truffes aux ortolans et pour la fabrication de la sauce au

vin blanc qui devait accompagner les filets de barbue. Cette sauce était très délicate à faire, non seulement à cause de la liaison, mais encore ne fallait-il pas qu'elle restât trop longtemps avec le feu dessus, qui ne devait que lui faire prendre couleur. Or, il craignait que, malgré ses recommandations, le chef n'en fît qu'à sa tête et ne la laissât brûler. Heureusement il n'en fut rien; la purée de gélinottes était exquise, la barbue aussi, et les bouchées aux ortolans tout simplement divines : ce sont de belles truffes qu'on creuse et dans le creux desquelles on introduit avec un peu de beurre et de sel des ortolans désossés. Naturellement Norbert, qui n'avait pas oublié d'annoncer à ses voisines que ces deux plats étaient de sa façon, s'attendait à des compliments ; mais Harlette ne mangeait pas, et Kitty — ô profanation! avait laissé la moitié de sa bouchée aux ortolans dans son assiette! « Faut-il qu'elle soit sotte! » se disait-il avec colère, — et cette autre bête qui ne mange pas du tout! »

Harlette ne mangeait pas, parce qu'elle avait de la peine. Elle comprenait parfaitement que son cousin n'avait pas ce jour-là à s'occuper d'elle, puisqu'elle était de la maison. Et pourtant ne pouvait-il pas, le méchant garçon, se détourner quelquefois de sa Kitty, pour lui jeter, comme d'habitude, un regard ou un sourire d'intelligence? Mais non, on voyait bien qu'il ne songeait plus du tout à elle, sa vraie cousine. Aussi lui sembla-t-il voir de l'amour, là où il n'y avait que de la politesse. D'ailleurs comment ne se fût-il pas plu avec ces dames d'un si grand mérite mieux qu'avec elle, qu'il appelait en riant : la petite sauvage ?

Cependant il y avait à table une personne qui savait

vivre, c'est-à-dire manger et se récrier sur la bonté des fins morceaux qu'on lui servait. C'était, on le devine, la marquise. Elle accablait Norbert de compliments.

— Mais c'est une vraie trahison, s'écria-t-elle à la fin du dîner. On nous invite à venir sans cérémonie, et on nous sert un repas dont feu Lucullus se fût montré jaloux! Non, c'est trop bon! Mais, mon cher monsieur Norbert, songez donc que des sept péchés capitaux je n'en cultive qu'un, celui de la gourmandise. Allons, vous êtes un habile homme. Encore un peu de râle, oui, mais rien que ce petit filet. Je n'en peux plus!

Norbert trouvait la marquise charmante, et tous les autres insipides; aussi, après dîner, quand on fut passé au salon, lui prit-il amicalement la main et la baisa; puis, la gardant un moment dans la sienne, il contempla ses jolis doigts effilés, admirablement fins du bout, un peu grassouillets et recouverts d'une peau merveilleusement blanche et fine. Il lui en fit compliment; mais elle éclata de rire.

— Vous n'y pensez pas, s'écria-t-elle, et puis vos baisers se trompent assurément d'adresse.

Norbert la regarda avec un étonnement si vrai qu'elle ne put le croire joué.

— Tiens, fit-elle à part elle-même, peut-être a-t-il dit ce qu'il pensait. Je fais tort à ma fille.

Sur les dix heures, ces dames demandèrent leur voiture.

— Déjà! s'écria la comtesse.

Ce « déjà » était de trop, car, depuis longtemps, tout sujet de conversation étant épuisé, on commençait à s'ennuyer mortellement.

La comtesse dépêcha Norbert, Harlette et même le

vieux comte pour reconduire ces dames. Le comte donnait la main à madame de Noveterre et Norbert à Kitty. Lorsque ces dames furent montées en voiture, et que Norbert allait refermer la portière :

— Dites donc, monsieur Norbert, s'écria la marquise, vous m'avez baisé la main après dîner, baisez maintenant celle de votre cousine. Vous êtes un peu trop cérémonieux. Songez donc que c'est une parente et qu'il faut la traiter comme telle.

Kitty s'était regantée en sortant de table, aussi fut-ce sur la peau de son gant que Norbert déposa un baiser qui ne causa d'émotion qu'à Harlette, car elle en pâlit ; mais elle ne dit rien.

A peine la mère et la fille avaient-elles quitté l'avenue du château que mademoiselle de Noveterre formula ainsi son jugement sur Norbert : « Très distingué, beaucoup d'esprit, très gracieux et fort aimable ; mais pas de fond. » La marquise ne répondit rien, mais pensa que sa Kitty était peut-être trop sérieuse pour son âge. Quant à Norbert, dès qu'il les eut vu partir, il se dit de son côté : « Elle n'aime pas les chevaux, n'entend rien à la musique, elle n'apprécie pas les fins morceaux ; — cette fille manque absolument de goût ; donc il n'y a pas de danger que j'en prenne jamais pour elle ! »

Madame de Vabran s'était promis, on s'en souvient, de ne pas encore confier à son fils ses projets matrimoniaux, mais les choses marchaient si bien à souhait qu'elle ne pouvait plus se retenir de lui en parler. Il était évident qu'il convenait à la marquise et que par conséquent aucun obstacle sérieux ne pourrait désormais s'élever entre eux. Quant à une plus ample con-

naissance entre les jeunes gens, qu'elle avait jugée nécessaire pour que Norbert devînt amoureux fou de sa prétendue, ce n'avait été après tout qu'une fantaisie, un enfantillage, qui devenait tout à fait superflu. L'affaire était si bien en train qu'elle pouvait se conclure dès le lendemain. Aussi tout retard, toute temporisation pouvaient-ils amener des conséquences ou des complications fâcheuses. Au point où l'on en était, ces dames auraient même le droit de se formaliser qu'on mît peu d'empressement à se déclarer.

C'est bien ici le cas de dire que les gens qui se trompent le mieux aux choses de ce monde sont souvent ceux-là mêmes qu'elles intéressent le plus. Le grand désir qu'ils en conçoivent les rend quelquefois aveugles.

Madame de Vabran en était donc là de ses réflexions lorsque le comte, Norbert et Harlette rentrèrent au salon. Elle avait un sourire de contentement que depuis longtemps on ne lui avait vu. D'un signe elle appela la eune fille.

— Tu dois être fatiguée, mon enfant, lui dit-elle avec bonté, rentre chez toi ; et vous, Norbert, restez, j'ai à vous parler.

Harlette baisa la main de sa tante, fit une révérence à son cousin, un peu plus cérémonieuse que de coutume, et quitta le salon. Seulement, pour se conformer à la tradition, elle lambina un peu près de la porte par laquelle elle était sortie.

— Je suis contente de vous, dit la comtesse au jeune homme. Vous avez été fort aimable ce soir, et je crois que vous n'avez pas déplu à ces dames.

Norbert, qui ne savait pas où elle en voulait venir,

ne répondit pas. Elle continua en ces termes en prenant un air solennel :

— Vous avez probablement deviné, mon cher Norbert, les projets que depuis quelque temps j'ai formés pour votre établissement. Je vois avec plaisir, — votre conduite d'aujourd'hui me le prouve, — que vous y adhérez de grand cœur. La jeune fille que je vous ai choisie vous plaît, — il n'en pouvait être autrement. D'ailleurs c'est la seule personne que j'aime assez pour qu'elle puisse, jusqu'à un certain point, remplacer dans mon cœur votre sœur que j'ai perdue. Ainsi donc, mon cher fils, je n'ai pas à vous supplier de souscrire au plus cher de mes vœux. Vous comprenez d'ailleurs que ce n'est pas de moi, c'est de votre bonheur qu'il s'agit.

Norbert, stupéfié, restait debout devant sa mère. Il ne comprenait pas, c'était tout au plus s'il commençait à deviner.

— Je vous demande pardon, lui dit-il ; mais je n'y suis pas du tout.

— Comment ! vous n'y êtes pas ? mademoiselle de Noveterre...

— C'est donc d'elle qu'il est question ? interrompit-il, vous voulez me marier ? Mais, je ne la connais pas cette jeune fille !

— Vous ne la connaissez pas ? C'est trop fort ! Vous êtes fou, Norbert ?

Elle tombait de si haut, la pauvre femme, que sa stupéfaction ne fut pas moindre que celle de Norbert. Elle répéta deux ou trois fois de suite : Il ne la connaît pas, — et fondit en larmes.

Le comte, qui avait assisté à cette scène en témoin muet, s'approcha alors de son fils, et lui serrant le bras :

— Comment répondez-vous à votre mère ? lui dit-il sévèrement.

— Pardonnez-moi, fit Norbert, je ne crois pas lui avoir mal répondu. Je lui ai dit, et je le répète, que je ne connais pas mademoiselle de Noveterre. Je la connais assez pour la saluer dans la rue, mais pas assez pour en faire ma femme.

— Mais puisque ta mère...

— Ma mère ne peut avoir songé sérieusement à disposer de moi sans m'en avoir prévenu. Il lui a semblé aujourd'hui que la demoiselle me plaisait ; mais elle ne me plaît pas. Et puis là, voyons, je n'ai que vingt-trois ans ! Est-ce qu'on se marie à cet âge ?

La comtesse continuait à pleurer, accusant son fils d'ingratitude.

— Ne soyez pas injuste, ma mère, lui dit-il en s'agenouillant devant elle et en lui baisant les mains. N'ai-je pas toujours été respectueux et soumis à vos volontés ?

— C'est aujourd'hui, pour la première fois, que je vous demande quelque chose, Norbert ! lui dit-elle à travers ses larmes ; — et je vous ai dit qu'il y allait de ma tranquillité et de mon bonheur. Comment m'avez-vous répondu ?

— Ne vous chagrinez pas, je vous en supplie, surtout ne pleurez pas ; vous vous êtes un peu trop hâtée, voilà tout. Attendez que je connaisse un peu mieux mademoiselle de Noveterre. Puisqu'elle vous plaît tant, peut-être me plaira-t-elle aussi à moi, — c'est même probable. Mais on ne prend pas comme cela les gens à l'improviste pour les traîner à l'autel. Allons, consolez-vous. Je n'ai pas dit oui : mais notez bien que je n'ai pas dit non.

On se sépara une demi-heure après. La comtesse paraissait presque consolée ; mais Norbert, en montant à sa chambre, était furieux. Il répétait *non* à chaque marche de l'escalier. Depuis qu'on lui avait appris qu'on voulait le donner à Kitty, il la trouvait encore plus insipide.

XII

Dans tout ceci nous n'avons pas dit ce que, pendant ce temps, devenait Harlette. Elle s'était arrêtée un moment à la porte du salon qu'elle venait de quitter, et, obéissant à cet instinct fort blâmable des jeunes filles de son âge qu'on appelle, je crois, curiosité, elle avait un peu écouté, mais rien qu'un peu, car elle n'avait entendu que le discours solennel de la comtesse, et pas un mot des réponses de Norbert. La pauvre enfant en eut un saisissement tel qu'elle en faillit tomber. Elle ne souffrait pas, seulement elle se sentait une grande faiblesse dans les jambes. Elle saisit la rampe de l'escalier, et, s'aidant de ses mains, se mit à le monter péniblement, presque en se traînant.

Elle arriva ainsi à sa chambre, en referma la porte sur elle et commença à se déshabiller, sans trop savoir ce qu'elle faisait; puis, tout à coup, elle courut à son prie-Dieu, se jeta à genoux et fondit en larmes. Ce qui se passait en elle, elle ne le comprenait pas encore. Elle pensa d'abord que si elle avait tant de peine, c'était parce qu'elle allait perdre son unique ami, mais bientôt elle devina que ce n'était pas seulement ce souci qui la

faisait tant souffrir. Elle sentait son cœur se précipiter vers lui avec des élans passionnés qui l'emportaient dans un tourbillon de tendresses nouvelles.

Elle comprit alors que pour elle il n'y avait plus que lui au monde, qu'elle l'aimait non d'amitié, mais que c'était bien sûrement ce qu'on appelait l'amour. « Je serais donc amoureuse! » répéta-t-elle plusieurs fois de suite avec des accents déchirants, « et amoureuse de qui? d'un homme qui aujourd'hui m'a à peine regardée, d'un homme qui va se marier avec cette fille que je hais! » Elle se demanda ensuite, en toute sincérité, pourquoi elle la haïssait et sincèrement elle se répondit que c'était parce que cette méchante fille, qui n'aimait pas Norbert, allait le lui ravir, le ravir à elle qui jamais n'en aimerait un autre, car elle avait un vrai cœur, elle, un cœur vivant, car elle n'était pas en carton comme mademoiselle de Noveterre.

— Seigneur! mon Dieu, et vous très Sainte Vierge! s'écria-t-elle enfin, protégez-moi, détournez de moi cet affreux malheur. Pardonnez-moi de haïr cette fille! Je tâcherai de ne plus la haïr, mais faites que ce ne soit pas elle, que ce soit moi qu'il aime; faites que je reste douce et bonne, et que je remplisse votre sainte loi; faites surtout, ô mon Dieu! que je vous aime plus que tout au monde, car je sens maintenant que c'est lui qui prend la première place dans mon cœur. Inspirez-moi donc, pour que je tienne une bonne conduite et que mon vœu le plus cher soit de vous être toujours agréable.

En ce moment elle entendit au-dessus de sa tête une fenêtre qui s'ouvrait. C'était, elle n'en pouvait douter, celle de Norbert. En un clin d'œil elle fut debout et

ourut à la terrasse, sans seulement avoir pris le temps le jeter un fichu sur ses épaules nues.

Norbert était à son balcon.

— Mon cousin, lui dit-elle, êtes-vous tout à fait lécidé à remplir les volontés de ma tante? Est-ce bien lécidé que vous allez épouser mademoiselle de Noveerre?

— Mais non, Harlette; qui donc a pu vous dire cela?

— Je le sais, je sais tout! Écoutez-moi, Norbert, — c'était pour la première fois qu'elle l'appelait par son petit nom. Écoutez-moi! Cette fille vous rendra malheureux. Elle ne vous apprécie pas, elle ne peut pas vous aimer. Je vous jure qu'elle ne vous aime pas, car moi, je sais ce que c'est. Elle a le cœur sec. Enfin, je vous en supplie, Norbert, ne l'épousez pas!

— Mais, ma chère Harlette, je vous jure que je n'y songe nullement.

— Vous le dites pour me consoler, continua-t-elle avec véhémence; mais vous n'oserez pas désobéir à votre mère. Pourtant, songez-y, c'est le bonheur de toute votre vie qui est en jeu, et vous ne pourrez pas être heureux, vous qui méritez qu'on vous aime, si votre femme ne vous aime point. Ayez donc pitié de vous-même, si vous ne pouvez me prendre en pitié, moi qui en mourrai, — pour sûr!

En prononçant ces mots, elle éclata en sanglots et s'enfuit dans sa chambre. Là elle se promena longtemps violemment, avec des mouvements désordonnés, comme prise de folie; puis elle se jeta sur son lit et se reprit à pleurer; enfin elle se persuada que certainement Norbert réfléchirait sérieusement à ce qu'elle venait de lui

dire, qu'il comprendrait, car il était d'une intelligence supérieure, qu'elle l'avait bien conseillé; aussi se rendrait-il à ses raisons. D'ailleurs il était bon et ne voudrait pas qu'elle mourût de chagrin.

Ce furent ces réflexions et bien d'autres du même genre qui la consolèrent un peu. Elle essuya ses pleurs et essaya de dormir, mais son agitation ne se calmait pas, et, malgré la fraîcheur de la nuit, elle était toute brûlante. Des pensées sans suite se succédaient dans sa tête d'enfant. Elle se rappelait leur première rencontre — il ne lui avait pas plu tout de suite — puis leurs conversations; puis enfin, elle se rappela qu'il l'avait embrassée, qu'il l'avait serrée bien fort sur sa poitrine. Elle n'en avait alors ressenti d'autre émotion que la honte; mais maintenant qu'elle se rappelait ses baisers, elle devina que c'était là une caresse comme on s'en fait entre gens qui s'aiment. A ce souvenir, elle se sentit prise d'un trouble inconnu, qui s'empara de ses sens plutôt que de son cœur, car de moment en moment elle avait des frissons nerveux par tout le corps. Naturellement elle n'y comprenait rien, mais, tout en secret, elle s'avouait que, s'il l'embrassait encore, cela lui causerait une bien douce sensation.

Puis, reprenant espoir : « Je triompherai, s'écria-t-elle, je triompherai pour sûr! » Le triomphe pour elle était d'empêcher cet odieux mariage à tout prix. Elle n'avait certainement pas une idée bien nette sur ce que c'était pour une jeune fille que de se perdre; mais l'eût-elle encore su que peut-être se serait-elle perdue, plutôt que de laisser s'accomplir ce qu'elle considérait comme le seul malheur irréparable qui pût la frapper.

De son côté, Norbert ne conservait plus que des idées

très vagues sur ce que nous appelons le devoir et l'honneur. Harlette était jalouse, elle l'aimait, elle le lui avait presque dit. Et lui-même ne l'aimait-il pas? Depuis longtemps il avait senti qu'elle lui était chère, et maintenant, en dehors de toute ivresse, il l'aimait de l'affection la plus tendre. Jamais aucune femme ne lui avait plu à ce point, il se l'était déjà dit, alors qu'il ne savait pas encore si elle l'aimerait, ou non. — Et les recommandations du baron, et les devoirs de l'hospitalité? La vérité nous force à confesser que, cette nuit, il oublia d'y penser; seulement, comme par hasard, quelques mots de son ami lui revinrent en mémoire. « Le pauvre homme, se dit-il avec un sourire dédaigneux, s'il savait pourtant ce que c'est que d'être aimé d'une jeune fille, il en oublierait bien vite ses préceptes de vulgaire morale. »

Enfin toute la nuit, en proie à sa fièvre amoureuse, il se répétait sans cesse qu'il était le plus heureux des hommes. Il ne regrettait qu'une chose, c'est de ne pas avoir pu faire comprendre à sa cousine à quel point il l'adorait. Elle s'était enfuie si vite! Mais il le lui dirait dans quelques heures, car sans doute ils se rencontreraient dans le parc, et il tremblait de plaisir en songeant à leur premier tête-à-tête amoureux. Ils se tiendraient par la main tout le temps, et certainement elle lui permettrait de l'embrasser, et il l'embrasserait, cette sensitive si singulièrement délicieuse.

Au petit jour, il descendit au jardin, et machinalement se dirigea vers le banc où sa cousine aimait à venir s'asseoir. La matinée était froide. Le mistral soufflait avec une violence exceptionnelle. Les chênes verts séculaires étaient tellement agités que leurs cimes trem-

blaient, et il semblait que d'un moment à l'autre ils allaient être déracinés par une rafale, comme le chêne orgueilleux de la fable. Leurs brindilles volaient dans l'air et jonchaient le sol de l'avenue. Des arbustes de lauriers-roses, d'alaternes, de fusains et d'arbousiers se couchaient sous la tempête, qui, furieuse, avait brisé de vieux acacias et découronné quelques sapins. Le ciel sans nuages était d'un bleu grisâtre, et, en le regardant attentivement, il vous semblait y voir passer le vent. Le Rhône n'avait plus le poli du miroir, et pourtant ne moutonnait pas comme les grandes surfaces d'eau quand le vent les agite. Chassé par cette bise enragée, il fuyait vers la mer avec une rapidité vertigineuse, dans sa robe gris de fer, tout ridé, sans refléter un rayon de soleil.

Norbert ne sentait pas le froid. Il se promenait d'un pas rapide dans les parties les plus ombreuses du parc, cherchant à se mettre à l'abri, non pas de ce vent effréné, mais des regards de quelque curieux qui, à juste raison, pourrait s'étonner de le voir se promener par un temps pareil. Il revenait souvent dans l'avenue pour voir si par hasard Harlette ne s'y trouvait pas, puis s'avançait discrètement vers le château par le sentier qu'elle avait coutume de prendre. Depuis une heure il l'attendait. Son agitation était extrême comme son impatience, et ce qui la rendait douloureuse c'était ce doute : « Viendra-t-elle ? » On est si douillet en province ! Peut-être croyait-elle que lui-même n'aurait pas osé sortir par un si grand froid et par un vent si violent. « Mais non, elle me connaît, se dit-il enfin, je suis Parisien et ne me soucie pas, comme les gens d'ici, du temps qu'il fait. Elle aussi, elle n'est pas comme les autres, elle est cou-

rageuse, et si seulement elle se doute que je suis ici à l'attendre, elle viendra. » Cependant les minutes, longues comme des heures, s'écoulaient, et il ne la voyait point apparaître. Il se dit alors l'opposé de ce qu'il venait de se dire; il accusa Harlette de manquer de courage pour s'exposer à un peu de mistral, auquel pourtant, en bonne Provençale, elle devrait être habituée, et finalement il décida qu'elle n'avait pas de cœur, — il fallait certainement qu'elle fût inhumaine pour trouver du plaisir à laisser un homme se morfondre ainsi par un temps affreux. « Les petites filles sont si futiles et si changeantes! Hier, elle avait l'air de m'aimer, aujourd'hui elle n'y pense plus. Peut-être se figure-t-elle que pour l'avoir attendue si longtemps, et en vain, je ne l'en aimerai que davantage; mais c'est là ce qui la trompe. Je ne lui parlerai pas de deux jours. D'ailleurs, à la maison, il est difficile d'en trouver l'occasion, et elle le sait. Allons, il fait froid, je vais rentrer. »

Et, tout en se disant qu'il allait rentrer, il se promena encore pendant dix mortelles minutes, en répétant tout haut et sans cesse : Pour sûr, elle ne viendra pas.

Elle vint pourtant, sur les neuf heures, et c'est bien à tort que Norbert l'avait soupçonnée et même accusée de coquetterie. Elle se présenta à lui, emmitouflée comme une vieille femme. Elle s'était enveloppée d'un gros châle et avait sur la tête un fichu tricoté de laine rose. Et cependant, malgré ce ridicule accoutrement, elle était encore ravissante, fraîche, jolie et gentille à croquer. Norbert s'élança à sa rencontre.

— Vous êtes là? lui dit-elle en lui tendant la main.

— Je suis là depuis une heure et demie, répondit-il

avec un reste de mauvaise humeur qui disparut aussitôt. Il lui baisa la main et la regarda avec des yeux où rayonnait le bonheur ; — mais elle, elle avait un petit air grave. Norbert en resta tout ébahi, se demandant quelle pouvait en être la cause.

L'une des choses les plus curieuses à observer chez les femmes, et chez les jeunes filles surtout, c'est leur versatilité apparente. Elles paraissent illogiques, on les accuse même de n'avoir pas de suite dans les idées, mais c'est bien à tort selon nous, car leurs idées se suivent on ne peut mieux; seulement du jour au lendemain elles ne se ressemblent plus. La jeune fille, c'est-à-dire la jeune fille toute naturelle, comme notre chère Harlette, raisonne beaucoup plus par le cœur que par la tête, et cette manière de raisonner est, à notre avis, tout aussi logique que l'autre. Il est vrai toutefois qu'il leur arrive aussi de ne pas se conformer dans leur conduite à leurs beaux raisonnements; mais c'est parce qu'elles n'osent pas. Elles sont timides et tremblent devant l'inconnu.

Harlette avait décidé la veille que, coûte que coûte, elle empêcherait le mariage de son cousin. Était-ce sa faute si le lendemain elle ne pensait plus de même ? Elle l'aimait pourtant, comme la veille, de toute son âme; mais elle n'oserait plus le lui dire. Elle avait désiré, la veille, d'être embrassée par lui, et maintenant elle tremblait que pareille chose n'arrivât. D'ailleurs, en bonne petite fille, élevée chrétiennement, elle avait pris la résolution de faire le sacrifice de son amour et de tout son avenir plutôt que d'encourager Norbert à désobéir à ses parents. « Qu'il se marie, s'était-elle dit enfin, moi j'entrerai au couvent, c'est là que trouvent

un refuge assuré les jeunes filles dont l'existence est brisée. »

Voilà donc pourquoi Harlette avait ce matin un petit air grave et pourquoi ses beaux yeux étaient voilés de tristesse.

— Mon cousin, dit-elle à Norbert d'une voix hésitante, croyez que je suis désolée de vous avoir si mal parlé hier soir, oubliez, je vous prie, mes propos inconvenants !

— Comment, Harlette ! s'écria-t-il ; mais vous n'y pensez pas ! Comment voulez-vous que j'oublie ce qui me rend si complètement heureux ?

— Il ne faut plus vous en souvenir, mon cousin ; puis elle ajouta, comme indécise : Mes paroles d'hier, je les regrette, j'en ai honte, c'est assez vous dire.

— Mais je vous aime, Harlette. Il y a longtemps que je vous aime ; seulement je ne me rendais pas bien compte de mes sentiments pour vous.

« C'est comme moi, pensa la jeune fille ; » puis elle lui dit tout haut :

— Il ne faut pas m'aimer, mon cousin. J'y ai bien réfléchi cette nuit, et la nuit porte conseil. Il ne faut pas contrarier vos parents. Épousez donc la jeune fille qu'on vous destine... seulement...

— Jamais je ne l'épouserai, Harlette. Vous comprenez que c'est impossible.

— Obéissez à vos parents, Norbert, seulement... pardonnez-moi si je suis indiscrète ; mais j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner, excepté...

— Je suis une fille pauvre, interrompit-elle. Vous êtes riche, vous. Je vous demande une petite dot, pour entrer dans un couvent.

Depuis un moment elle avait les yeux pleins de larmes, mais, en fille courageuse, elle se retenait de pleurer. Cependant, en prononçant ces derniers mots, elle commença à sangloter.

— Que dites-vous là ? s'écria Norbert, presque aussi ému que la jeune fille. Vous ne m'aimez donc pas, Harlette ?

Elle leva les yeux sur lui avec une expression de tendresse infinie.

— Dieu voit mon cœur, Norbert, lui dit-elle ; vous aussi vous le voyez, ne me tourmentez donc pas !

— Enfin m'aimez-vous ?

— Je n'ai jamais menti, Norbert, toute imposture me répugne. Souffrez donc que je garde le silence.

Elle se reprit à pleurer.

Norbert tenait dans les siennes ses petites mains glacées, et elle ne les retirait pas.

— Vous m'aimez donc, Harlette ! lui disait-il ; moi, je vous adore, je vous le jure, et c'est ma joie de vous aimer. Confiez-vous à moi, ma chérie ; ne craignez rien, je saurai vous éviter tout chagrin, soyez-en assurée. Ne pleurez pas, vos larmes me tombent sur le cœur, et il déborde.

Il l'attira à lui ; elle, au lieu de s'éloigner ou de le repousser, lui dit simplement :

— Embrassez-moi, Norbert, mais que ce soit pour la dernière fois, que ce soit un baiser d'adieu ; mon parti est pris, il faut que je quitte la maison. Je ne veux pas

que vos parents puissent me reprocher un jour l'hospitalité que j'y ai reçue.

Pendant qu'ils se parlaient ainsi, la bise faisait rage; mais peu leur importaient les colères de la nature.

XIII

Ce matin-là, la comtesse était, à déjeuner, d'une humeur plus aigre que dans ses plus mauvais jours, et comme il la lui fallait passer sur quelqu'un, ce fut naturellement Harlette qui, ce jour-là encore, devint son souffre-douleur. La pauvre enfant avait cependant les yeux rouges et faisait pitié à voir; elle paraissait plus douce et plus résignée que jamais. Elle avait tant de reproches à se faire! N'était-ce pas à cause d'elle, — parce que Norbert l'aimait, — que ce beau mariage dont madame de Vabran avait tant envie ne pouvait s'arranger? Elle méritait donc d'être grondée, et beaucoup plus sévèrement, car elle avait, quoique inconsciemment, apporté le trouble dans la maison. Aussi demandait-elle pardon à sa tante avec une humilité qui aurait touché toute autre que la terrible comtesse, mais celle-ci, lorsqu'elle s'emportait, n'entendait ni ne voyait plus rien. Cependant cette attitude humble et résignée toucha Norbert, et, pour la première fois de sa vie, il s'avisa de contredire sa mère et de lui tenir tête. Madame de Vabran en fut tellement surprise, car jamais encore personne dans la maison n'avait montré pareil

courage, qu'elle en perdit contenance, et ce ne fut qu'après un silence de quelques minutes qu'elle dit au jeune homme, d'un ton sévère et digne :

— Je ne crois pas que votre intention soit de me faire la leçon ou de me manquer de respect.

Norbert, très sérieux aussi, lui répondit qu'il avait toujours été un fils respectueux.

— Et je ne crois pas vous manquer de respect, ajouta-t-il courageusement, en vous faisant observer que ma pauvre cousine peut à peine retenir ses larmes. Elle a du chagrin, et il faudrait la ménager. D'ailleurs, quel mal a-t-elle fait?

— Mais non ! s'écria Harlette, je n'ai pas de chagrin. Vous vous trompez, mon cousin ! Pardonnez-moi, ma tante, je vous en prie !

Norbert, qui certainement avait dépassé les limites, fut réprimandé par son père, qui intervenait rarement dans des scènes de ce genre, et l'on en resta là. Madame de Vabran se dit alors que probablement elle aussi avait été trop loin en gourmandant la petite, puisque son propre fils avait pu s'oublier jusqu'à lui en faire l'observation. Quant à Harlette, toute fière d'être aimée d'un homme qui avait fait preuve d'un courage si grand qu'elle n'hésitait pas à le mettre au rang des paladins les plus illustres des temps passés, elle ne savait plus comment lui en témoigner sa reconnaissance ; cependant elle voulait le prier de ne plus jamais la défendre, car, guidée par son simple bon sens, elle comprenait que cela ne pourrait lui attirer de la part de la comtesse que des scènes encore plus violentes que celles qu'elle avait eu à supporter jusqu'à présent. L'occasion de parler à son cousin se présenta en effet dans le cou-

rant de la journée, et elle lui dit tout ce qu'elle avait sur le cœur. Son parti était pris : elle entrerait au couvent; aussi jugeait-elle qu'il ne fallait plus qu'ils se rencontrassent ou se parlassent sans témoins. « C'était bon autrefois, fit-elle en manière de conclusion, autrefois quand nous ne savions pas que nous nous aimions; mais maintenant que nous nous le sommes dit et qu'il faut nous séparer pour toujours, ce serait très mal et peut-être dangereux. »

Pourquoi cela serait-il dangereux? elle ne le savait pas; peut-être le sentait-elle instinctivement; peut-être n'avait-elle fait que répéter par hasard une phrase qu'elle avait entendue ou qu'elle avait lue dans un livre. Toujours est-il que Norbert en sourit. Il ne prenait pas au sérieux, cela va sans dire, les belles résolutions de sa cousine, et celle de ne plus se retrouver avec lui en tête-à-tête lui paraissait tout aussi baroque que celle de s'enfermer dans un cloître. Mais Harlette avait du caractère, car ce soir-là elle ne se montra pas sur la terrasse, quoiqu'elle entendît la fenêtre de son cousin s'ouvrir et se refermer plusieurs fois. Le lendemain matin elle ne descendit pas non plus dans le parc, et pourtant de sa fenêtre elle voyait Norbert qui l'y attendait. Ce qu'il lui en coûta de montrer tant de fermeté, on le devine; mais aussi se félicitait-elle de son courage et se répétait-elle sans cesse que puisqu'elle était décidée à se sacrifier au bonheur de Norbert et de sa famille, elle devait le faire sans faiblesse.

M. de Verton, que depuis près de huit jours on n'avait vu au château et que Norbert négligeait depuis qu'il se savait amoureux, y vint le surlendemain du grand dîner offert aux dames de Noveterre. Il était resté tout ce

temps-là dans sa solitude, à se recueillir, à méditer sur le problème non pas de la vie en général, mais de la sienne propre, et à se demander s'il était vraiment fou de rêver encore le bonheur à son âge. Il se rappelait l'attitude de Norbert et d'Harlette, leurs sourires et leurs regards pleins d'une sympathie suave, et il essayait de se les expliquer dans un sens qui ne lui fût pas trop défavorable. Les deux jeunes gens ne pouvaient-ils pas, sans avoir d'amour l'un pour l'autre, s'aimer simplement d'amitié? D'ailleurs il avait averti Norbert que ce serait un crime que de ravir à cette jeune fille la paix du cœur qui était son seul bien, et Norbert l'estimait assez pour tenir compte de ses recommandations. Puis il se prenait à méditer les paroles d'Harlette.

Elle s'était montrée fière, malgré la position intolérable qui lui était faite au château; elle s'était montrée pleine de loyauté et de droiture dans ses réponses. Quand il lui avait demandé si elle aimerait l'homme qui se consacrerait à son bonheur, elle lui avait répondu qu'elle ne savait pas ce que c'était que d'aimer, et que d'ailleurs l'amour, avait-elle entendu dire, ne se commandait pas. Quelle autre fille aurait parlé ainsi? Toute autre aurait deviné les sentiments du baron, et, quelque sotte qu'elle fût, aurait trouvé moyen de l'encourager en le flattant. Harlette était donc une âme d'élite; mais, plus il se le disait, plus il craignait que ses hommages ne fussent point agréés.

Il essaya même de ne plus penser à elle; mais ce fut en vain; — alors, comprenant que le cœur, même son cœur à lui, était un organe auquel on ne pouvait pas toujours commander, il se décida à la revoir et à lui parler sans détours.

Il la trouva changée. Son air grave et presque sévère que ne tempérait plus la douceur de son regard, le frappa. Il observa Norbert qui, de son côté, paraissait sombre, ou plutôt mécontent et irrité? Que voulait dire tout cela? Pourquoi se fuyaient-ils, au lieu de se chercher comme naguère. Il apprit la visite de la marquise et de sa fille et en tira une conclusion qui, par certains côtés, se rapprochait de la vérité. Norbert était mécontent parce qu'on voulait le marier, et qu'il ne s'en souciait nullement; Harlette s'éloignait de son cousin, parce qu'ayant deviné les projets qu'on formait pour son avenir, elle jugeait qu'il valait peut-être mieux mettre une fin à leur intimité.

Pour s'assurer s'il avait deviné juste, il reprit avec la jeune fille sa conversation de l'autre jour. Il la plaignit de n'être pas heureuse et lui reparla d'un avenir qui serait pour elle tout de sérénité et de paix. Enfin il lui demanda de nouveau si elle aimerait celui qui se consacrerait à son bonheur.

— Oui, certes, je l'aimerais, répondit Harlette ; mais tout ce que vous dites là, monsieur le baron, ne peut se réaliser. Sachez une chose, c'est qu'il n'est plus de bonheur possible pour moi. J'ai formé un vœu, je l'ai confié à mon cousin; — tous les autres l'ignorent : c'est de me consacrer à Dieu. Si je puis trouver quelque part la paix et la sérénité de l'âme, c'est dans un couvent, et non pas ailleurs.

M. de Verton ne comprit pas tout d'abord; aussi allait-il, comme il se l'était proposé, lui parler sans détours; mais tout à coup il se sentit devenir timide, et cet accès de timidité lui suggéra cette réflexion : qu'il ne fallait pas se presser dans une affaire aussi grave.

Il se contenta donc de lui serrer significativement la main. Celle de la jeune fille répondit à son étreinte.

— Vous m'approuvez, n'est-ce pas? monsieur le baron, lui demanda-t-elle.

Il ne s'attendait nullement à cette question ; il était très ému, voulait le cacher et craignait, s'il parlait, que sa voix ne le trahît, aussi ne répondit-il à la jeune fille que par un geste qui n'était ni un acquiescement, ni une dénégation ; — il n'exprimait que le doute ou la surprise.

On se sépara ce soir-là à dix heures et demie. Norbert se hâta de monter à sa chambre, et, à peine y fut-il, qu'il ouvrit sa fenêtre et se posta au balcon pour attendre qu'Harlette sortît sur la terrasse. « Elle ne peut y manquer, pensait-il. Toutes ces résolutions de petites filles, où il y a trop de sagesse, ne durent même pas ce que durent les roses. » Il s'apprêtait aussi à lui faire des reproches, mais très graves. Il voulait lui dire que c'était de sa part de la coquetterie d'avoir ainsi rendu amoureux d'elle son cousin, car elle n'avait eu d'autre but, en lui tournant la tête, que de le désespérer après. « Eh bien ! votre but est atteint, lui dirait-il, je suis désespéré et mon cœur se brise. Est-ce là ce que vous souhaitiez ? Soyez donc satisfaite ; mais apprenez que, malgré votre abominable méchanceté, ce cœur ne pourra jamais se détourner de vous. »

Il lui dirait tout cela, et elle en serait touchée ; car, pour coquette qu'elle fût, ce n'était pas une méchante fille, du moins elle n'en avait pas l'air. S'il est vrai que les yeux soient le miroir de l'âme, il n'y en avait pas dans le monde entier comme les siens pour exprimer si franchement la bonté.

Cependant, onze heures sonnèrent, puis minuit, puis

une heure du matin, et Harlette n'apparaissait pas. Notre jeune homme formait les projets les plus insensés. Il voulait, au moyen d'une corde, se laisser glisser sur la terrasse et frapper à sa fenêtre. Elle lui ouvrirait, pour éviter un scandale, et alors, il l'accablerait de reproches. Heureusement la fraîcheur de la nuit le calma, et il remit cette explication au lendemain, car le lendemain elle ne pouvait manquer de descendre dans le parc, pour sa promenade habituelle.

Le lendemain, notre ami Norbert se promena tout seul, comme la veille, de huit heures du matin jusqu'à onze heures. Harlette, il faut l'avouer, eut, comme la veille, la tentation d'aller le joindre, pour lui dire encore une fois, mais mieux qu'elle ne l'avait déjà fait, qu'elle l'aimait de tout son cœur et que c'était justement pour cela qu'elle évitait avec tant de soin de se rencontrer avec lui. Cependant elle eut la vertu, une vertu extrêmement rare, de ne pas céder à ce désir, malgré les raisons plausibles qui l'y invitaient.

Norbert ne pouvait se douter du combat qui se livrait dans cette chère âme; il marchait à grands pas dans les allées, en proie à une grande colère. Il détestait Harlette, il la haïssait, il voulait en tirer vengeance. Il l'appelait perfide, coquette et inhumaine; comment s'en vengerait-il? Là était la grande question.

Or, voici ce qu'il finit par imaginer et nous en rougissons pour lui; il proposa à la comtesse d'aller faire une visite aux dames de Noveterre. Celle-ci, quelque enchantée qu'elle fût de cette idée, lui objecta que c'était à ces dames de venir les premières, car elles lui devaient une visite de digestion; à quoi Norbert répliqua que les visites de ce genre étaient à peine obligatoires,

qu'à Paris ce n'était plus que dans le petit monde qu'on se montrait empressé de les rendre, qu'entre parents on ne devait pas tant se gêner, que ces dames, étant Parisiennes, n'avaient pas à se conformer si strictement à de vieux usages, que d'ailleurs, lorsqu'on était si haut placé que les Vabran, on ne pouvait se compromettre à se montrer trop prévenant avec des voisins, et qu'enfin ce qui rendait charmant ce genre de relations, c'était justement cet aimable laisser-aller qui amenait les gens à se connaître et à s'aimer.

On juge bien si madame de Vabran était enchantée d'entendre son fils parler de la sorte. Elle croyait qu'il était complètement revenu de la répugnance qu'il avait d'abord manifestée pour le mariage, et c'était bien ce que Norbert voulait; seulement il pensait beaucoup moins à plaire à sa mère, qu'à blesser au cœur sa pauvre cousine. Il y réussit pleinement, car la chère enfant devint tout à coup blanche, comme si tout le sang s'était retiré de ses joues et de son front.

Mais Norbert n'avait que de la méchanceté dans le cœur, et puisqu'elle l'avait tant tourmenté depuis l'avant veille, il trouvait juste de la faire souffrir à son tour. Aussi lui vint-il encore la cruelle pensée de la rendre témoin de ses assiduités auprès de Kitty. La pauvre enfant, qui ne redoutait que cela, eut beau s'excuser sur l'état de sa santé pour qu'on la laissât à la maison, tout fut inutile, il fallut bien qu'elle accompagnât sa tante. Norbert, qui ce jour-là, pouvait tout sur la comtesse, l'avait persuadée de la nécessité de l'emmener. Une promenade en voiture, avait-il dit, ne pouvait lui faire que du bien; d'ailleurs, et c'était l'important, si Harlette ne venait pas avec eux, comme d'habitude, leur visite, au lieu

d'être tout intime, aurait presque un caractère officiel. Or, il ne voulait pas trop s'avancer, il ne désirait, pour le moment, que de faire plus intimement connaissance avec mademoiselle de Noveterre.

Harlette les accompagna donc, et pendant deux mortelles heures que dura cette interminable visite, son pauvre cœur connut toutes les tortures de la jalousie. C'était comme des crampes ou des spasmes qui le tordaient dans une douleur physique. Norbert voyait qu'elle souffrait; mais, au lieu d'avoir pitié d'elle, il se plut au contraire à augmenter son martyre. Et puis mademoiselle de Noveterre l'y aidait de son mieux. Elle n'avait plus sa réserve des autres jours. Sa mère lui avait probablement fait comprendre qu'elle devait se montrer plus avenante avec lui; elle lui fit donc l'accueil le plus gracieux, et même, — on ne l'en aurait jamais crue capable, — se mit avec lui en frais de coquetterie vraiment féminine. Elle avait tout un assortiment de sourires, tantôt malicieux et pleins de sous-entendus, tantôt pleins de mignardise. Ses yeux, par moments, devenaient presque parlants. Ils avaient de l'esprit, ils étaient ironiques, et même légèrement provocants. Le seul sentiment qu'ils fussent incapables d'exprimer, c'était la tendresse.

Norbert, de son côté, était très empressé auprès d'elle et, en même temps, trouvait moyen de faire sa cour à la charmante marquise qui paraissait raffoler de lui. Madame de Vabran les observait et pouvait à peine déguiser sa joie.

« Il plaît à Kitty, se disait-elle, cela est évident. Il n'y a pas moyen de conserver le moindre doute à cet égard. »

Enfin, en prenant congé, Norbert baisa galamment la main à Kitty et à la marquise. Harlette, de pâle qu'elle était, devint tout à coup livide et s'appuya contre un meuble; elle allait se trouver mal. La comtesse, qui la savait souffrante, n'en fut pas alarmée. Elle l'excusa même auprès de ces dames. Elle ne l'appelait plus que « ma chère enfant » et puis « cette bonne petite Harlette, » lui parla avec une affection presque maternelle, la fit se rasseoir et demanda de l'éther qu'elle lui fit respirer. Les dames de Noveterre ne l'avaient jamais vue si tendre pour *sa chère enfant*.

Il était cinq heures et demie du soir quand on se décida à rentrer au château. Le ciel était couvert de gros nuages, et dans la calèche fermée il faisait si noir qu'on n'y voyait goutte. Norbert était assis sur la banquette de devant, en face de sa cousine. On était en route depuis cinq minutes, quand il sentit une main qui cherchait la sienne, puis la pressa fortement. En même temps une grosse larme toute chaude tomba sur son gant et roula sur son poignet. Cette larme et ce serrement de main étaient d'une éloquence navrante. Au lieu de se plaindre et de lui reprocher sa cruauté féroce, la pauvre victime avait encore l'air de lui demander pardon de tout ce qu'il lui avait fait souffrir. Cette douceur angélique le toucha si profondément que, lui aussi sentit son cœur se gonfler. Comment avait-il eu le courage de tant torturer cette chère créature? Il avait honte de lui-même et se disait que jamais il ne se pardonnerait son abominable méchanceté. Il serrait fiévreusement la petite main qu'il tenait dans la sienne; mais pouvait-il ainsi lui faire comprendre ce qui se passait dans son âme? C'est à genoux, le front dans la poussière, qu'il lui convenait

de confesser ses remords et d'implorer sa grâce. Mais elle lui avait déjà pardonné, la douce enfant, avant même qu'il se fût repenti.

Le voyage se fit dans un silence interrompu seulement par la comtesse qui, suivant son habitude, faisait quelques réflexions toutes bienveillantes sur ces dames de Noveterre, et ce ne fut pas Norbert, ce fut encore Harlette qui trouva assez de courage pour appuyer par quelques mots les paroles de sa tante. Lorsqu'on fut arrivé au château, sur les six heures, Harlette, exténuée par les émotions de la journée, demanda la permission de se retirer dans sa chambre. Norbert, qui ne la quittait pas des yeux, guettait le moment favorable pour lui dire, ne fût-ce qu'en quelques mots, à quel point il était désolé de lui avoir fait de la peine. Elle, de son côté, paraissait désireuse de lui parler. Il le comprit à son regard, quitta le salon le premier et l'attendit sur son passage. Dès qu'il l'aperçut, il courut à elle, et d'une voix tout émue :

— Je vous en supplie, Harlette, lui dit-il, pardonnez-moi. J'étais comme fou, depuis deux jours vous ne me parliez plus.

— Je ne vous en veux pas, répondit-elle avec tristesse. Seulement écoutez ce que j'ai à vous dire. Je voudrais quitter la maison dès demain. Arrangez-vous pour la dot que je vous ai demandée. De combien faut-il qu'elle soit? Je l'ignore, vous vous en informerez. Enfin, je compte sur vous. Adieu, Norbert.

Et sans lui donner le temps de répondre, elle le salua de la main, et péniblement se mit à gravir les marches de l'escalier. Il s'élança pour la suivre, mais elle lui fit signe qu'elle ne voulait pas être suivie.

La comtesse n'était pas fâchée qu'Harlette ne dînât pas ce soir avec eux. On avait tant de choses à se dire, et, quoiqu'elle fût de la maison, on était toujours un peu gêné de sa présence, quand la conversation prenait un caractère tout à fait intime, c'est-à-dire quand on interrogeait Norbert sur ce qu'il pensait de leurs charmantes voisines. Madame de Vabran se montra fort gaie à dîner. Elle raconta au comte, dans tous ses détails, leur visite à ces dames, et insista sur la grâce parfaite avec laquelle Norbert avait fait sa cour à la mère aussi bien qu'à la fille. Le comte, quand il voyait sa femme de bonne humeur, devenait, comme par enchantement, un joyeux compagnon. Il plaisanta donc fort agréablement le jeune homme sur son air préoccupé, presque sombre.

— Ce n'est pas ainsi, disait-il, que de notre temps on devenait amoureux, surtout de la jeune fille que vous destinaient vos parents. Nous y mettions plus de gaieté, quoiqu'on vécût en pleine époque romantique, où les sombres désespoirs étaient si fort à la mode.

La comtesse, de son côté, pressait Norbert de s'expliquer.

— Elle vous plaît, lui disait-elle, vous n'allez pas me dire que non ; je n'en croirai que mes yeux, je vous en préviens.

Norbert répondit, comme l'autre jour, qu'il ne la connaissait pas encore assez, qu'il n'était pas dans son caractère de prendre feu comme cela, tout de suite, après avoir causé un moment avec une jeune fille, si charmante qu'elle fût. Enfin il pria ses parents de ne pas trop s'impatienter et de laisser faire le temps. Il parlait machinalement ; son esprit était ailleurs. Il pen-

sait que peut-être demain Harlette se ferait conduire dans un cloître, qu'alors jamais plus il ne la reverrait; et à cette pensée son cœur se déchirait.

« Comment la détourner de sa résolution ? se demandait-il. Ce n'est qu'une petite fille, mais elle a jusqu'à présent montré beaucoup de fermeté. Elle m'a annoncé qu'elle ne me parlerait plus en tête-à-tête, et quoi que j'eusse pu entreprendre, elle s'est tenu parole. Si pourtant, se dit-il tout à coup, si, prenant mon courage à deux mains, j'avouais à ma mère, ici même, tout de suite, que j'aime Harlette; si je la lui demandais en mariage ? Je lui ferais comprendre que pour sûr aucune femme n'est meilleure et qu'aucune ne saurait me rendre si heureux ! Que me répondrait-on ? Mais non, ma mère ne comprendrait pas, elle n'est qu'ambitieuse; jamais elle ne consentirait à me la donner. Il en adviendrait plutôt qu'on chasserait Harlette de la maison; — alors je la suivrais. Et où donc serait le mal? Je m'en irais partout avec elle et ne la quitterais plus. »

Rien qu'à cette manière de raisonner, on comprend que Norbert n'avait plus toute sa raison. Il l'avait d'autant moins que son raisonnement il le trouvait raisonnable. Il ouvrit même la bouche pour tout avouer, mais, au dernier moment, il n'osa pas.

Il souffrait et se sentait réellement malheureux; pourtant il fallait n'en laisser rien paraître et écouter de sang-froid les éloges de plus en plus exagérés qu'on continuait à faire de mademoiselle Kitty. Ce supplice dura jusqu'au moment où l'on avait coutume de se séparer, c'est-à-dire jusqu'à dix heures; et il n'en fut débarrassé que lorsque, ayant pris congé de ses parents, il monta enfin à sa chambre.

Peut-être n'est-il pas rigoureusement vrai que, lorsqu'on a une grande peine au cœur, on éprouve du soulagement à pouvoir s'y livrer dans la solitude. Loin de toute contrainte, on s'y abandonne entièrement, et là, on connaît la volupté de la souffrance. On creuse son chagrin, on s'enivre de sa douleur, et, tout à l'aise, on se construit un piédestal sur lequel l'on se place soi-même : l'homme le plus malheureux de tous. Lorsqu'au contraire on est sous le regard d'étrangers, devant lesquels on est obligé de dissimuler, la peine qu'on y prend nous distrait de la constance de notre affliction. Il est vrai que par moments la souffrance reprend ses droits ; ce sont des serrements de cœur et des élancements intérieurs qui, tout à coup, vous rappellent à votre chagrin.

Notre pauvre Harlette faisait son possible pour ne pas se rappeler le sien. Elle tâchait de conserver le sang-froid qui lui était nécessaire plus qu'à toute autre, car n'ayant personne au monde pour la conseiller, personne à qui confier sa peine, elle ne pouvait compter que sur elle-même. Elle songea d'abord à faire un paquet de ses robes, de son linge, de ses pauvres petits bijoux de jeune fille ; puis elle se dit qu'au couvent, elle n'aurait besoin de rien. Elle se représenta ensuite la vie triste et monotone qu'elle allait y mener, et elle en eut le frisson. Sa belle jeunesse se révoltait contre cette interminable torture morale, cette mort à petit feu à laquelle, volontairement, elle allait se vouer. Ses jours se succéderaient incolores, elle n'aurait seulement pas, pour se distraire de son ennui, cette grande vie de la nature avec laquelle elle s'était familiarisée et qui lui avait souvent procuré des sensations délicieuses. Dans les arbres et les plantes qui l'entouraient, elle voyait des

amis, elle les plaignait par les grandes sécheresses et les grands froids, et quand en avril, après les pluies printanières, ses rosiers, ses lilas et cent autres arbustes éclataient en fleurs innombrables et riaient au soleil du Midi, elle sentait aussi refleurir son âme.... et maintenant comment vivrait-elle? son âme refleurirait-elle jamais?

Tout à coup, au milieu de ses réflexions, elle se sentit au cœur une douleur poignante, c'était sa jalousie qui se réveillait. Elle revoyait Norbert près de cette jeune fille qu'elle haïssait, lui parlant avec cette gentillesse qui plaisait tant en lui, puis lui souriant comme à une amie, puis lui baisant la main. Elle se le représenta ensuite donnant la main à sa fiancée et la conduisant à l'autel, dans la petite église du village, ornée de fleurs et toute resplendissante de cierges, et, malgré elle, elle poussa un cri. Dans un cœur simple, comme le sien, l'amour, en s'impatronisant, ne pouvait régner qu'en maître absolu, car, en dehors de son père, qu'elle connaissait à peine, elle n'avait pas d'autre affection que celle qui la tourmentait si cruellement. Elle resta ainsi près d'une heure, étouffant ses gémissements et ses sanglots. « S'il savait ce que je souffre, ce méchant garçon! s'écriait-elle par moments, en se tordant les bras, il m'aimerait encore davantage et jamais n'en aimerait une autre que moi! » Puis, ne sachant plus comment se calmer, elle songea à la sainte Vierge à laquelle tous les soirs elle confiait ses joies et ses chagrins : « Sainte Marie, fit-elle en se jetant à genoux, je vous offre ma douleur, ayez-en pitié; mais faites surtout que lui ne soit pas malheureux. »

Elle resta longtemps à prier ainsi pour elle, et surtout

pour celui qu'elle aimait ; mais la prière ne la consola point. « Le bon Dieu se détourne de moi, se disait-elle. Je suis sans doute une trop grande pécheresse pour qu'il m'entende. Si je pouvais mourir ! Mais on ne meurt pas de désespoir, car j'en serais morte déjà. Me tuer ! mais c'est un crime, le seul qui soit irrémissible. Aller en enfer pour toute une éternité, y être tourmentée comme je le suis maintenant, et ne pas le revoir, même dans l'autre vie, ce serait affreux ! Et puis il s'accuserait de ma mort, il ne s'en consolerait pas et jamais plus ne pourrait vivre heureux. Non, j'entrerai au couvent ; mais peut-être n'y voudra-t-on pas de moi, je suis une trop grande pécheresse. Toutes mes adorations ne sont que pour lui ; Dieu s'est détourné de moi, c'est que je n'aime plus Dieu ! »

Et elle se reprit à pleurer, ne pouvant plus retenir les sanglots qui lui soulevaient la poitrine. Elle avait quitté sa robe et son corset, qui l'étouffaient, et avec ses beaux cheveux dépeignés tombant sur ses épaules nues, car elle avait oublié de les rouler et de les fixer derrière sa tête, — elle était merveilleusement belle.

Depuis longtemps le château dormait. On n'entendait, au dehors, pas le moindre chuchotement, pas le moindre murmure. Ce silence de mort n'était interrompu de loin en loin que par quelques aboiements des chiens de garde, ou par un faible grincement des girouettes qu'une brise à peine sensible faisait tourner sur les hautes cheminées. Norbert était à sa fenêtre, respirant l'air tiède de cette nuit chargée des parfums de pins et de buis en fleurs. Il admirait le calme de la nature, et se demandait pourquoi le calme ne voulait pas se faire en lui. Il aimait Harlette, mais, au lieu d'en souffrir, il devrait

en être heureux, car enfin il aimait, tandis qu'autrefois il s'était tant tourmenté de ne pas connaître l'amour. Les excentricités d'Harlette ne devaient pas l'inquiéter outre mesure. Tout cela s'arrangerait, et puisqu'il l'aimait, il saurait fléchir ses parents. Pourtant, malgré tous ces raisonnements, son agitation ne faisait que croître. Tantôt c'était le repentir de lui avoir fait tant de peine, tantôt c'était comme de l'appréhension. Il avait une peur vague d'un malheur qui se cachait.

« Que fait-elle maintenant? se demandait-il, peut-être repose-t-elle, peut-être, comme moi, ne peut-elle pas trouver le repos. »

La chambre d'Harlette était, comme nous l'avons déjà dit, au-dessous de la sienne, et l'on pouvait facilement entendre d'une chambre à l'autre le moindre bruit, car le plafond, en poutrelles noyées de plâtre et recouvert de carrelages, laissait facilement passer le son. Norbert prêta l'oreille et bientôt entendit les sanglots de la jeune fille, qui pourtant tâchait de pleurer silencieusement. Puis tout se taisait, mais quelques moments après il entendit comme une plainte étouffée. « Pauvre enfant, se dit-il, elle a bien du chagrin! mais demain je la verrai, je lui parlerai, je lui expliquerai tout, et alors elle ne se désolera plus, elle ne parlera plus d'entrer au couvent.» Cependant, au bout d'une heure, de nouveaux gémissements entrecoupés, comme spasmodiques, parvinrent à son oreille. » Que lui arrive-t-il ? Elle est sans doute malade ; toute la journée elle s'est plainte. Peut-être va-t-elle plus mal, et elle n'a personne auprès d'elle ! Si je descendais pour lui envoyer la femme de chambre ? Mais que dirait-on dans la maison? et comment expliquerait-

ou l'intérêt que je lui porte ? Cependant je ne peux pas la laisser ainsi. »

Il hésita longtemps, mais comme de plus en plus il devenait inquiet, il résolut de descendre et de s'informer auprès d'elle si elle ne désirerait pas qu'on lui envoyât quelqu'un. Tout doucement, il descendit donc et frappa à sa porte, mais elle ne l'entendit pas. Il l'appela ensuite à mi-voix, mais n'obtint pas de réponse. Alors il tourna le bouton de la porte et s'aperçut qu'elle n'était que poussée. Il l'entr'ouvrit et regarda dans la chambre. Elle était éclairée par une veilleuse qui projetait une faible lueur. Harlette assise, ou plutôt accroupie sur une petite chaise basse, au pied du lit, était comme anéantie. Elle avait la tête dans ses mains et paraissait si absorbée que, certes, elle ne l'avait pas entendu. Il l'appela alors doucement par son nom. Elle tressaillit, leva la tête, l'aperçut, se dressa debout et, comme effrayée à la vue d'un fantôme, elle se jeta en arrière et se mit à trembler de tous ses membres. Le saisissement et l'effroi se lisaient sur ses traits. Norbert, pour la rassurer, l'appela encore une fois par son nom. Alors, poussée par un élan de passion toute-puissante, elle s'élança vers lui, lui jeta les bras autour du cou et, cachant sa tête dans sa poitrine : « Norbert ! Norbert ! Norbert ! » s'écria-t-elle à travers ses sanglots.

XIV

Il s'aimaient comme des fous, c'est bien le cas de le dire. Leur bonheur était dans le présent, car ils ne doutaient pas l'un de l'autre. C'étaient tout à fait des enfants; leur félicité leur semblait si grande que, pour sûr, ils auraient ri de quiconque leur eût prédit qu'un jour elle prendrait fin comme toute chose en ce monde. L'avenir pour eux était demain, et certainement demain ils ne s'aimeraient pas moins tendrement.

Leur bonheur se composait aussi d'une infinité d'enfantillages. Devant le monde ils se regardaient à peine et ne se parlaient presque pas. Ils trouvaient un plaisir malin à se cacher de tous et à tromper la vigilance de la sévère comtesse, qui du reste était à cent lieues de soupçonner une si monstrueuse intrigue. Puis, affectant de se traiter avec la plus complète indifférence, ils se serraient les mains sous la table, et c'était leur jeu favori.

D'ailleurs, ce fut dès le premier jour qu'ils trouvèrent un grand charme au mystère dont ils avaient à s'entourer; car, on le devine, lorsqu'ils se rencontrèrent à déjeuner après cette nuit d'angoisses et de bonheur, ils

étaient aussi troublés l'un que l'autre, et, s'ils baissaient les yeux, ce n'était point par malice. Ils n'osaient pas se regarder, et pourtant, à travers leur embarras, ils avaient comme des sourires intérieurs ; ils étaient honteux, mais pleins d'allégresse, et se complaisaient dans leur embarras. Certes, ils ne sentaient pas tout à fait de même. Harlette, toute heureuse qu'elle fût d'être délivrée des angoisses de sa jalousie et de ses doutes poignants, heureuse surtout de renaître à la vie, car elle s'était déjà vue enfermée dans un cloître pour le reste de ses jours, Harlette éprouvait plus que lui un malaise, une émotion qui n'étaient pas le remords, qui ne ressemblaient pas non plus à des regrets, mais qui lui causaient une grande confusion. Elle ne se reprochait rien, elle n'avait pas à se désoler, car la veille encore, elle était seule en ce monde et maintenant elle n'avait plus rien à craindre, elle pouvait s'appuyer sur quelqu'un qui l'aimait passionnément et à qui, pour toujours, elle avait donné son âme. Ce n'étaient donc que des accès de tristesse involontaire et sans motif qu'il fallait combattre; aussi s'efforçait-elle de les chasser bien vite et bien loin, pour mieux écouter les battements de son cœur, naguère tout saignant, et qui aujourd'hui débordait d'allégresse.

Quant à Norbert, il se trouvait, lui, le Parisien qui croyait avoir déjà tant vécu, presque aussi timide et aussi troublé que la jeune fille. Dans les commencements, il ne lui adressait la parole qu'avec hésitation, sans oser la bien regarder en face. Il eut toutes les peines du monde à lui dire *tu* une première fois; mais aussi ce tutoiement leur causa une si grande joie à tous les deux que pendant près d'une semaine rien ne leur fit au-

tant plaisir que de se tutoyer. Quand ils pouvaient, à la dérobée, échanger quelques mots, malgré la présence des grands parents, ils se disaient doucement : « Tu sais que je t'aime », en appuyant sur le *tu* avec une espièglerie enfantine.

Comment raconter maintenant les joies qu'ils éprouvaient aux caresses les plus innocentes ? Se regarder en plein, longuement, les yeux dans les yeux, faire avec les lèvres un petit mouvement qui ressemble à une moue et finit par un baiser en l'air, dont la tendresse est soulignée par le sourire qui le suit ; échanger, sans que personne s'en aperçût, de petits billets écrits au crayon sur un lambeau de journal arraché en cachette et du contenu le plus insignifiant, comme par exemple : De nous deux, c'est moi qui aime le mieux, ou bien : Je brûle de t'embrasser, ou bien encore tout simplement : Je t'adore ; — toutes ces puérilités les rendaient heureux ; ils n'auraient pu s'en passer, car ils avaient sans cesse besoin de se rappeler réciproquement qu'ils ne pouvaient connaître la vraie félicité que l'un par l'autre.

Cependant ils se conduisaient avec beaucoup de prudence, et c'est à peine si, dans le courant de la journée, ils réussissaient à se trouver seuls un moment. Les matinées étaient devenues fraîches. L'hiver s'avançait à grands pas, et ils ne pouvaient plus, sans exciter de soupçons, se promener, comme autrefois, avant déjeuner, dans les allées ombreuses du parc où, comme disait Norbert, ils s'étaient tant aimés sans le savoir. Ils ne s'y rencontraient que dans le jour, sous les yeux de madame de Vabran, qu'ils accompagnaient dans sa promenade, Norbert donnant toujours le bras à sa mère et

Harlette marchant auprès d'elle, car elle trouvait rarement un prétexte pour passer du côté de son ami ; mais, quand elle y réussissait, ils se serraient furtivement la main et rentraient au château, enchantés de ne pas avoir perdu leur journée.

Enfin c'étaient tout à fait des enfants, malgré, ou peut-être à cause même de leur prudence, car les enfants, élevés sévèrement, savent fort bien, pour éviter les gronderies, dissimuler leurs vrais sentiments, quand ils supposent que leurs parents ne les approuvent pas. Ils vivaient donc exclusivement l'un pour l'autre, ne se souciant des étrangers, — et les étrangers c'était tout le monde, — que pour s'en méfier et leur cacher la félicité infinie qui remplissait leurs âmes.

Dans le beau rêve qu'ils faisaient ensemble, et qui était pourtant bel et bien une enivrante réalité, ils ne prêtaient nulle attention à ce qui se passait au dehors, c'est-à-dire aux petits incidents qui se produisaient autour deux, mais n'avaient aucun rapport à la seule chose qui les intéressât, — à leur amour. Ces dames de Noveterre vinrent au château faire leur visite de digestion. Norbert fut pour elles d'une courtoisie exquise, sans que pour cela la jalousie de son amie se réveillât aucunement. Elle savait fort bien que, pour ne pas contrarier la comtesse, il avait à faire sa cour à cette Kitty insipide, qu'il détestait peut-être plus encore qu'elle ne la détestait elle-même. Elle lui avait même recommandé de se montrer bien aimable avec cette Kitty, pour qu'à dîner on ne les grondât pas tous les deux ; mais, au fond de son cœur, la méchante petite fille avait encore une autre pensée : elle se disait que cette Kitty ne manquerait pas de devenir amoureuse folle de *son*

Norbert, si celui-ci voulait seulement prendre la peine de lui plaire, et qu'alors, à son tour, elle apprendrait ce que c'est qu'un amour sans espoir.

M. de Verton vint aussi. En le revoyant, Norbert ressentit non seulement une espèce de malaise, mais bien un peu de remords. La figure austère de cet homme, qui continuait à lui témoigner de la bienveillance, quoiqu'il s'en fût rendu indigne, lui causa une impression douloureuse. Pour ce qui est d'Harlette, elle rougit beaucoup quand le baron lui adressa la parole. Comme de coutume, il s'informa avec bonté s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux, et lui proposa derechef de l'aider à sortir de sa position, si toutefois elle se trouvait encore malheureuse; — mais le rayonnement d'Harlette à travers la rougeur qui couvrait ses joues lui disait assez clairement qu'elle n'était plus à plaindre; et ce fut ainsi qu'il devina une partie de la vérité.

Il en ressentit un chagrin qu'il ne put entièrement dissimuler, quelque habitude qu'il eût de toujours rester maître de lui. La comtesse lui demanda même la cause de son trouble. Or, comme il ne savait pas mentir, il répondit qu'il avait été ce jour-là profondément affligé par des personnes à qui il avait donné toute son amitié, et jeta à Norbert un regard plein de reproches. « Norbert, pensait-il, doit avoir compris ou deviné le sentiment profond sur lequel je fondais mes dernières espérances, et il ne l'a pas respecté. Peu importe aux jeunes gens, toujours avides de jouissances, de briser, en se jouant, l'avenir de leur meilleur ami. Ils n'ont pas encore appris à souffrir et ne sauraient donc respecter la souffrance d'autrui. Peu leur importe aussi de fouler aux pieds, dès qu'il s'agit de satisfaire à leurs passions,

tout sentiment d'honneur et de délicatesse. Ils se jouent, les malheureux, avec une légèreté qu'ils ne savent même pas criminelle, de la tranquillité et du bonheur de ceux qu'ils aiment le plus. Où donc sont-ils ces élans généreux et ces sentiments élevés qu'on vante tant en eux ? Quand on a des sentiments élevés, on sait faire le sacrifice de sa propre félicité à celle d'autrui, et ils en sont incapables. Ah ! Norbert ! je vous croyais plus de sens et de noblesse ; j'espérais que vous écouteriez mes avertissements et ne troubleriez pas, de gaieté de cœur, la paix de cette enfant que, plus que tout autre, vous auriez dû respecter.

Ce n'était pourtant pas de la haine, c'était une tristesse profonde qu'éprouvait cet homme, qui n'ayant vécu que pour le bien, n'avait jamais appris à haïr. Pourtant il évitait de regarder son jeune ami, il évitait de lui parler, et, quand il fut pour partir, il affecta de ne pas voir que celui-ci lui tendait la main pour serrer la sienne.

Norbert en fut peiné ; mais son égoïsme d'homme heureux triompha bien vite de ce mouvement de son âme. D'ailleurs, qu'on soit jeune ou vieux, ne devient-on pas fatalement et à son insu infiniment personnel dès qu'on est dominé et conduit par la passion? Que nous font alors les tourments d'autrui et ces grands mots de vertu et de devoir dont nous ne comprenons plus bien le sens? On ne songe plus qu'à sa propre félicité et à celle de l'être aimé. Aussi Norbert, quelques minutes après le départ du baron, ne songeait-il plus qu'au bonheur qui l'attendait. Dans une heure il irait retrouver son amie, et, à cette pensée, il ne se sentait pas de joie. Il entrait dans sa chambre, et, comme tous les soirs, elle

l'accueillait avec un sourire dont la fascination était irrésistible. Il venait s'asseoir près d'elle, lui prenait la main et, comme la veille, il ressentait à ce contact une émotion délicieuse qui le pénétrait d'une langueur mortelle. Son cœur alors se gonflait de tendresse et s'exhalait en soupirs amoureux, et il l'écoutait battre et restait sans paroles. Alors, avec un abandon charmant, elle laissait tomber sa tête sur son épaule, ou bien, lui jetant les bras autour du cou, elle la cachait, comme la première fois, dans sa poitrine, mais non plus pour y étouffer ses sanglots. Alors on se murmurait des mots insensés, on se disait qu'on voudrait rester éternellement ainsi, qu'un tel bonheur ne pouvait pas avoir une fin, — et doucement on se chuchotait à l'oreille : Toujours! toujours! C'étaient, dans cette atmosphère de tendresse, des caresses délirantes, c'étaient des baisers sans fin qui pourtant n'apaisaient pas, comme on apaise la soif, leurs désirs insatiables; — enfin, et pour tout dire, c'était l'oubli complet du monde et de la vie!

Cependant, on ne pouvait vivre éternellement dans cet accès de folie, et Norbert, se trouvant le plus âgé des deux, tenait à prouver à son amie qu'il en était aussi le plus sage. Il pensait à assurer leur avenir, car, quoi qu'en eût dit M. de Verton, il ne manquait pas de sens moral. C'était un enfant ivre d'amour, mais nullement un malhonnête homme. Il n'était pas tout à fait matérialiste, comme le pourraient croire nos lecteurs du Nord qui se forgent de si fausses idées sur les Provençaux. L'éducation sévère et vraiment morale qu'il avait reçue dans la maison paternelle, la fréquentation d'hommes distingués pendant son séjour à Paris et, plus que tout cela, son intimité avec le baron de Verton

lui avaient fait comprendre qu'il y avait chez les âmes d'élite des sentiments d'un ordre élevé qui demandaient à être satisfaits autant, sinon plus, que nos appétits materiels. Aussi Norbert aimait-il son Harlette avec le cœur autant qu'avec les sens, car son cœur n'avait rien perdu de sa pureté dans les aventures galantes de sa vie d'étudiant. Au contraire, c'étaient les femmes qu'il avait connues et pour lesquelles l'amour n'est qu'un métier, ou un passe-temps pour se délasser de la monotonie des plaisirs mondains, c'étaient elles que, sans profaner la sainteté du sentiment nouveau qui s'était impatronisé dans son âme, il n'eût osé comparer à cette jeune fille aimante, au cœur pur comme le diamant; c'étaient ces femmes, quand il s'en souvenait, qui la lui faisaient aimer davantage. Il l'aimait donc en dehors de l'ivresse des sens, et il était sûr de l'aimer au delà de la jeunesse. Il tâchait de se la représenter vieillie, avec des cheveux blancs, et il lui semblait qu'alors il l'aimerait encore plus, puisqu'ils auraient passé leur vie ensemble; et la mort ne les désunirait pas, car deux âmes qui se sont aimées en ce monde montent ensemble au ciel.

Ce n'était plus le jeune homme timide, à l'esprit flottant, que nous avons connu jusqu'ici. Il avait pris une grande résolution, et cette résolution était d'épouser Harlette, coûte que coûte, envers et contre tous. Ce qui l'y décidait surtout, c'est qu'il ne comprenait plus la vie sans elle pour compagne, et puis il ne manquait pas de se dire que c'était un devoir à remplir, un devoir impérieux, etc. D'ailleurs, que pouvait-on prétexter contre une telle union? Ce n'était point une mésalliance. Harlette était aussi bien née que lui, puis-

qu'elle était sa cousine; elle n'était pas riche, à la vérité, mais on ne pouvait lui reprocher que cela; — et puis, lui ne tenait pas à la fortune, — jamais il ne s'en était soucié. Il pensait, au contraire, comme M. de Verton, que les mariages de convenance, où les questions d'argent sont si vivement débattues, étaient une triste chose. Il préférait que sa femme lui dût tout, et y voyait une sérieuse garantie de bonheur. « D'ailleurs, se disait-il, depuis que je sais ce que c'est que l'amour, je trouve plus que jamais odieux qu'il s'y mêle, sous quelque prétexte que ce soit, de misérables questions d'intérêt. »

Il se disait, d'autre part, car, dans sa folie, il restait encore assez raisonnable pour plaider le contre après avoir plaidé le pour, il se disait donc que peut-être était-il trop jeune pour se marier. Alors pourquoi ne le trouvait-on pas trop jeune pour épouser mademoiselle de Noveterre ? Mais ce qu'il se disait surtout, c'est qu'il fallait se montrer homme et agir, c'est-à-dire déclarer à sa mère ses sentiments pour Harlette. Il n'y avait pas à hésiter ni à temporiser. Au plus tôt il aurait franchi ce pas difficile, au mieux cela vaudrait.

Il prévoyait certainement des scènes orageuses, mais il était décidé à tout affronter, malgré l'habitude d'obéissance et de respect que, depuis son enfance, il avait contractée vis-à-vis de ses parents. Son devoir et son honneur ne devaient-ils pas parler plus haut que toute autre considération, et pouvait-il obéir à des ordres qui se trouveraient en contradiction avec ce que lui dictait sa conscience? Une chose à noter, c'est qu'il prenait plaisir à invoquer ces grands sentiments d'honneur et de devoir pour se persuader qu'il ne pouvait suivre

d'autre route que celle où l'entraînait son bel amour. Le noble jeune homme n'avait même pas conscience qu'il allait commettre ce que le monde appelle la plus grande et la plus irréparable des folies, en associant son sort, pour toujours, à celui d'une petite fille qui, en somme, excepté sa beauté, sa douceur et son cœur excellent, n'avait d'autre qualité que de s'être follement fait aimer de lui. Il marchait donc le cœur léger dans ce sentier fleuri qui menait on ne savait où, mais qu'on avait envie de suivre, car ce qui est charmant ne peut être trompeur ni aboutir à la tristesse ou à la désolation.

Cependant, quelque courage qu'il eût ou qu'il se donnât, il sentait son cœur se serrer rien qu'à l'idée d'aborder la terrible comtesse et de lui exposer humblement sa demande. Puis il se raisonnait et très judicieusement se comparait à quelqu'un qui irait se battre en duel pour la première fois. On a peur, ou, plutôt, on est ému de se trouver en face d'une épée nue dont la pointe est dirigée contre vous. Le courage consiste alors à déguiser son émotion, puis à la vaincre, puis enfin à faire son devoir avec le même sang-froid qu'on montre lorsqu'on fait assaut dans une salle d'armes. « Or, se disait-il, plus on a eu peur avant le duel, plus on est admirable de se bien conduire pendant l'action. Je crains ma mère et une explication avec elle. Inutile de chercher à me le dissimuler, mais il faut que j'aille sur le terrain, et quoiqu'il n'y ait pas là quatre témoins pour me regarder faire, je ne serai pas assez poltron pour lâcher pied et m'enfuir. »

Dans l'histoire extraordinaire que nous racontons, toutes choses se passaient en dépit du bon sens et en

opposition du convenu, — de ce convenu adopté en principe aussi bien par les honnêtes gens que par les romanciers en vogue. Harlette, par exemple, — le croirait-on jamais? — au lieu de pousser son cousin à engager ce duel dont son avenir dépendait, faisait au contraire son possible pour l'en détourner, car il allait avoir affaire à trop forte partie et, pour sûr, il n'en sortirait pas avec gloire. N'étaient-ils pas heureux ainsi, et ne serait-ce pas folie que de compromettre leur tranquillité présente par une démarche qu'elle jugeait inconsidérée? Norbert n'oserait jamais désobéir ouvertement à ses parents, qui, de leur côté, ne se laisseraient fléchir, ni par ses supplications, ni par un semblant de révolte. Ce qui en résulterait sans aucun doute, c'est qu'on la chasserait de la maison; son cousin la suivrait, elle n'en doutait pas, mais alors elle serait irrévocablement compromise. Norbert se moquait d'elle; — c'est une manie chez les petites filles, disait-il, que de vouloir imiter les grandes personnes en affectant de montrer plus de bon sens qu'il n'en convient d'avoir à leur âge; mais la petite, prenant son grand sérieux, lui répondait que certainement elle avait plus de bon sens que lui, et, qu'en cette occasion c'était à lui d'obéir.

Le fait est qu'elle tremblait pour lui plus encore que pour elle-même, et elle le lui disait. Il la pressait de s'expliquer; mais elle ne pouvait s'expliquer autrement. Elle sentait que tous deux ils étaient coupables; mais que le plus coupable des deux c'était encore lui. Enfin le grand danger, à son avis, c'était d'affronter la colère de la comtesse; mais, comme il persistait dans sa résolution, elle ne lui demanda plus que de retarder le

moment fatal, ou, pour nous servir de ses propres paroles : la catastrophe finale.

Comme toutes les femmes, elle croyait qu'en reculant le danger, elle pourrait s'y soustraire. D'ailleurs pourquoi tant de hâte? disait-elle. Ne pourrait-on pas préparer tout doucement la comtesse à cet aveu qui allait lui causer tant de peine? Pourquoi rien brusquer? Certes la comtesse n'accueillerait pas favorablement, malgré toutes les précautions qu'on aurait prises, la demande de son fils ; mais peu à peu elle se ferait à l'idée que ce qu'elle avait d'abord considéré comme une impossibilité était, après tout, chose faisable.

Norbert répondait à tout cela qu'il n'était pas assez bon diplomate pour mener de longues négociations à bonne fin, que, s'il se sentait assez d'énergie pour frapper un grand coup, il n'aurait, ni assez de courage, ni assez de patience pour supporter pendant des mois entiers les scènes quotidiennes qu'il prévoyait, et encore moins les paroles aigres et blessantes que tous les jours Harlette aurait à entendre. Il craignait de perdre son sang-froid, s'il prenait la défense de sa bien-aimée, ce qu'il ferait sans doute, et de manquer ainsi de respect à sa mère. Ce serait alors une brouille sérieuse, et il aurait de graves reproches à se faire. Ne valait-il pas mieux aller à elle franchement? Il lui parlerait avec tout son cœur, et comme, malgré sa sévérité, elle était très bonne au fond, elle se laisserait fléchir.

Harlette, moins encore que Norbert, doutait de sa bonté ; mais elle avait peur. Elle finit cependant par trouver un moyen d'arriver au but, sans brusquer la situation. La peur n'est pas toujours mauvaise conseillère, c'en est au contraire une excellente quand le

danger est encore loin. Harlette imagina donc de s'adresser à une tierce personne qui voulût bien faire auprès de la comtesse une première démarche en leur faveur. Norbert trouva l'idée ingénieuse, et nos deux jeunes gens pensèrent simultanément à M. de Verton, la seule personne qui fût assez de leurs amis pour se charger d'une mission si délicate et la seule assez respectée pour se faire écouter de madame de Vabran. Il fut donc décidé que Norbert irait le trouver dès le lendemain, quoique Harlette fût d'avis que, même pour cette démarche, il n'y avait pas à trop se hâter.

XV

Le lendemain, c'était aux environs de la Noël, Norber s'acheminait vers le château ruiné du baron. Il faisait un froid excessif. Les sentiers des montagnes étaient devenus impraticables à cause du verglas tombé dans la nuit. La grande route était longue et monotone, d'ailleurs notre jeune homme n'aimait pas les chemins battus, on n'a pu que trop s'en convaincre. Il eut donc l'idée de suivre les bords du Rhône, c'était plus court et moins ennuyeux; mais quel ne fut pas son étonnement, en arrivant sur la berge, de voir son Rhône transformé en une mer polaire! D'immenses glaçons, accumulés vers les rives, se dressaient droits comme des banquises. C'était surtout dans les remous du fleuve qu'il y en avait tant et de si énormes qu'il paraissait impossible qu'ils pussent fondre un jour, même au soleil de juillet. Depuis quelque temps Norbert n'était pas sorti, à cause de ce froid exceptionnel dont tout le monde se plaignait. Il ne reconnaissait plus son cher Midi. Les feuilles brunes des platanes et les feuilles d'or des ormeaux jonchaient le sable gelé de la rive. Les chênes verts et les arbrisseaux à feuilles persistantes étaient poudrés de givre, comme s'il avait neigé, et pourtant il n'y avait pas de neige. La

neige au soleil donne de la gaieté à un paysage d'hiver : mais là tout était triste et désolé, et d'autant plus triste que quelques jours auparavant ce beau coin de pays débordait de sourires. Le soleil, comme pour se railler de cette tristesse, brillait dans un ciel bleu clair à teintes grisâtres, mais sans brume ni nuages, et le mistral soufflait, non pas violent, comme dans ses mauvais jours, mais si froid et si perçant, qu'il n'y avait pas moyen de se garantir contre son souffle glacé.

Enfin, il faisait si mauvais, que Norbert, marchant très vite et s'enveloppant dans son gros pardessus, n'avait qu'une idée : combattre ce froid qui le traversait. Il s'arrêta un moment, tout au bas de la berge, dans un endroit à l'abri du vent et bien exposé au midi. Il espérait, en bon Méridional, que le soleil le réchaufferait un peu ; mais ce jour-là, les rayons du soleil ne chauffaient pas. Il avait au contraire devant les yeux, pour le glacer encore davantage, les banquises du Rhône, qu'il touchait presque du pied; et là, au loin, à quelques cents pas, ce fleuve, qui, n'étant plus maintenant qu'un filet d'eau sans majesté, charriait rapide des glaçons couverts de neige. Ce spectacle de désolation et de mort ne l'attristait pourtant pas, et ces monceaux de glace qu'il voyait ne lui donnaient pas froid au cœur. Dans ce cœur vivait Harlette, et la pensée de leurs amours. Cependant il vint aussi à penser à son entrevue avec M. de Verton et se demanda si la démarche qu'il allait tenter n'était pas indiscrète, audacieuse, ou, tout au moins, étrange. Il se demanda aussi si on lui ferait bon accueil, et tout à coup il se sentit mal à l'aise. Il venait de se rappeler, pour la première fois depuis qu'Harlette et lui avaient décidé qu'ils se met-

traient sous sa protection, que le baron n'avait pas voulu lui serrer la main lors de sa dernière visite à la Renède et que depuis lors il n'y était plus retourné. Un grand mois s'était passé sans qu'on eût eu de ses nouvelles. Comment l'aborderait-il? Comment entrerait-il en matière? Cela lui parut d'abord difficile, mais, en y réfléchissant, il se dit que rien n'était plus simple. Il lui demanderait pourquoi il se faisait si rare, lui dirait qu'on s'ennuyait au château de ne plus le voir et qu'il venait exprès pour l'emmener; puis il trouverait bien une transition pour lui parler de l'objet de sa visite et lui expliquerait franchement ce qu'il attendait de son amitié... Pourtant, si on allait le mal recevoir?

Il ne voulut pas s'arrêter à cette pensée, et, reprenant courage, il se remit en marche. Une demi-heure après, il sonnait à la porte de son ami.

M. de Verton fut très étonné de le voir arriver par ce temps de glace. Depuis sa dernière visite aux Vabran, il vivait solitaire, ne recevant personne, excepté les nécessiteux, auxquels il n'osait fermer sa porte. Rien ne lui était maintenant désagréable comme d'être dérangé par les indifférents, et de toutes les personnes qu'il connaissait, Norbert était certainement l'homme qu'il désirait voir le moins; aussi, en l'apercevant, ne sut-il entièrement dissimuler la contrariété qu'il en éprouva. Sa jalousie, qu'il trouvait déraisonnable et qu'il tâchait de combattre, était malheureusement si vivace qu'il se sentait impuissant à en triompher. Il avait une trop belle âme pour se laisser aller à haïr son rival; mais il sentait aussi que jamais plus il ne pourrait l'aimer.

— Comment! vous m'arrivez par un temps pareil?

lui demanda-t-il, en évitant toujours de lui donner la main. Les Parisiens sont donc moins douillets que nous ! Quel mauvais vent vous amène ?

En plaisantant ainsi, il essayait de sourire ; mais son sourire était tellement forcé que Norbert en fut navré. Le regard de son ami ne souriait pas comme sa bouche ; ce regard était profondément triste et ne savait changer d'expression.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Norbert, en mettant dans sa voix toute la sympathie qu'en ce moment il éprouvait pour lui.

— J'ai froid, comme tout le monde, répondit brusquement le baron.

Puis, honteux de ce mouvement de brusquerie involontaire, il redevint homme du monde, tâcha de se montrer aimable ; mais il ne réussit qu'à être poli. Il essaya de plaisanter comme autrefois, mais ses plaisanteries étaient à la glace. Norbert, comme il se l'était proposé, entra en matière, en lui reprochant amicalement la rareté de ses visites et enfin lui dit qu'il venait pour l'emmener.

— Une excellente idée qui vous est venue là, répondit le baron, et vous avez choisi une bien belle journée pour me proposer une promenade. Là, franchement, vous avez tous les courages !

Norbert sentit, au ton dont ces paroles étaient dites, qu'elles renfermaient quelque chose de blessant ; mais il sentait surtout que sa visite ne faisait pas plaisir. Toutefois il ne voulut pas se laisser troubler par ces réflexions et conserva tout son sang-froid.

— J'ai tous les courages, mon cher baron, fit-il doucement, et entre autres celui de m'adresser à un ami

pour lui demander un service, alors même que je ne le trouve pas tout à fait bien disposé pour moi.

Et résolument il aborda la question. Il dit à son ami combien il aimait sa cousine, lui avoua qu'ils s'étaient expliqués, qu'ils s'étaient juré une foi éternelle et que par conséquent leur vœu le plus ardent était qu'on leur permît d'unir leurs destinées. Il parlait d'abord timidement, avec hésitation, mais bientôt il s'anima. Toute la chaleur, tout l'enthousiasme qu'il avait dans l'âme débordaient. Il était tour à tour tendre et éloquent. Le baron, aux premiers mots, avait extrêmement pâli. « Elle l'aime, il m'a trahi, se dit-il. Que ce soit l'effet du hasard ou de sa volonté, il n'en a pas moins détruit mes dernières espérances. Pourtant, il veut la prendre pour femme, c'est d'un noble cœur! Mais comment a-t-il le courage de s'adresser à moi pour me prier de le seconder dans ses vues! Cela devient impertinent, à force de naïveté!... Qu'ils se marient, je ne peux les en empêcher; mais certes je n'y prêterai pas la main; je ne veux pas me faire l'ouvrier de mon propre malheur, je ne veux les aider en rien... Et penser que cet honnête garçon vient à moi plein de confiance! Quelle étrange chose! »

Il fit à Norbert une réponse froide, mais qui n'était pas encore un refus formel; alors le jeune homme devint suppliant.

— Je ne peux pas me mêler de cette affaire, dit enfin le baron. Madame de Vabran ne m'écouterait pas. Je me compromettrais donc inutilement, et, à vous parler franc, je n'y tiens pas du tout.

Norbert, trop enthousiaste pour comprendre cette froideur, lui saisit les deux mains :

— Je vous croyais mon ami, lui dit-il. Vous m'avez si souvent assuré de votre sympathie, que je n'en doutais pas. J'en étais tout fier!... et aujourd'hui vous me donnez à entendre que je m'étais trompé. Je vous vois tout changé à mon égard. En quoi ai-je pu vous déplaire ? Dites-moi pourquoi j'ai perdu votre amitié? Oui, je l'ai perdue, car ce n'est pas un petit service que je vous demande aujourd'hui, il s'agit de mon bonheur à venir, et, quoi que vous disiez, vous ne pouvez me refuser de vous y employer. Quand on a un grand cœur comme vous, on s'emploie au bonheur de ceux qui vous aiment, sans se demander si l'on se compromet ou non.

Le jeune homme avait des larmes dans les yeux, et sa voix était tremblante ; mais le baron n'en fut nullement ému. Il l'écoutait à peine et ne l'entendait pas. Ce qu'il entendait, ce qu'il écoutait, c'étaient seulement la colère et la jalousie qui, féroces, implacables, grondaient en lui. Aussi son front ne se dérida-t-il pas et répondit-il encore une fois à notre pauvre Norbert que ce qu'il lui demandait était impossible et qu'il regrettait de ne pouvoir, en aucune façon, se mêler d'une affaire si délicate.

Notre héros se demanda alors si, pour le fléchir, il ne ferait pas mieux de tout lui avouer! Le baron était certainement incapable de trahir un tel secret ; mais ce secret était aussi celui d'une jeune fille, et sans lâcheté il ne pouvait le dévoiler. Il ne lui restait donc plus aucun espoir de vaincre ce qu'il appelait l'entêtement de son ancien ami ; aussi le quitta-t-il tout triste et reprit le chemin désolé qu'il avait parcouru une heure auparavant.

Il ne regardait plus, ni le Rhône couvert de glaces, ni

les troncs blancs des ormes dépouillés de leur parure, ni le givre qui blanchissait les feuilles des chênes. Le vent était tombé. Le soleil se couchait dans un ciel rouge, plein de menaces pour le lendemain : mais les pensées du jeune homme n'étaient pas aux choses de la nature ; il se disait et se répétait sans cesse : « J'ai perdu un ami, un véritable ami, le seul en qui j'eusse pleine confiance et qui aurait pu me guider dans la vie, car je suis trop jeune pour y marcher tout seul. Que lui ai-je donc fait ? Il ne veut pas me le dire ; mais certainement je n'ai plus son amitié.

» Ce n'est que maintenant que je l'estime à son véritable prix. Je l'aimais, je l'admirais comme le plus honnête homme, et aujourd'hui il me refuse un service que jamais un ami ne devrait refuser. Qu'importe ? je l'aime et l'estimerai toujours. D'ailleurs, suis-je un déshérité d'affection ? N'ai-je pas Harlette pour me remplacer ce que je perds ? C'est mon amante et c'est une amie sûre. Ai-je besoin d'autres amitiés ? »

Il se dit ensuite que dans la vie il ne fallait compter que sur soi-même : « Aide-toi, Dieu t'aidera. » Aussi résolut-il de se confier ce soir même à sa mère, bien à l'insu d'Harlette, qui peut-être mourrait d'épouvante si elle apprenait sa résolution, et certainement ferait l'impossible pour l'en détourner. Or, il se savait faible avec elle, incapable de lui résister en quoi que ce fût, et surtout incapable d'agir contrairement à sa volonté dans une circonstance où leur sort allait se décider.

Pendant le dîner il garda un air soucieux qu'on n'avait pas l'habitude de lui voir. Il se préparait à la lutte. Son père et sa mère l'importunaient de questions, on lui demandait des nouvelles de M. de Verton et pourquoi

il n'était pas venu ; enfin, la comtesse lui dit sans ambages qu'il n'était pas comme les autres jours et lui demanda ce qu'il avait. Norbert lui répondit qu'il lui en expliquerait la raison, si elle voulait lui accorder ce soir même un quart d'heure d'entretien.

Le sérieux avec lequel il prononça ces paroles et l'étrangeté de la demande d'un entretien particulier glaça tout le monde. Madame de Vabran, qui toujours se distinguait par sa liberté d'esprit, en parut aussi mal à l'aise que les autres. Jamais encore son fils ne lui avait parlé en secret. Le cas était donc bien grave ; mais que pouvait-ce être ? Curieuse un peu moins que les autres femmes, mais femme après tout, elle se perdait en conjectures ; toutes fort éloignées de la vérité. La vérité, ce n'est qu'Harlette qui la devinait ; aussi, paralysée par la peur, restait-elle sans mouvement, plus morte que vive, n'osant même pas, car elle se croyait observée, adresser à son cousin des regards suppliants, pour l'empêcher de faire ce que familièrement elle appelait son coup de tête.

Quand la mère et le fils se furent, après dîner, retirés dans le boudoir de la comtesse, celle-ci avait repris son air froid et soucieux. Toutefois, ses traits étaient un peu plus animés que de coutume, et ses yeux, où perçait une légère expression de malice, trahissaient, quoique faiblement, une curiosité impatiente. Norbert, au contraire, était très ému et se sentait gauche. Il tremblait un peu, appelait à lui tout son courage, et, voyant sa mère attentive à ce qu'il allait lui confier, se disait qu'il n'aurait jamais cru que de courage il lui en faudrait tant. Cependant il n'y avait plus à reculer, et il n'y songeait même pas, rendons-lui cette justice.

Il voulait au contraire, pour se préserver de toute défaillance, brûler ses vaisseaux ; aussi engagea-t-il la partie avec la brusquerie des gens qui manquent de sang-froid ou des poltrons qui se sont juré de se conduire en braves.

— Parlez, Norbert, lui dit-elle enfin. Quel est donc ce secret important que vous avez à me communiquer ?

— Peut-être y ai-je trop tardé, répondit-il. Je n'osais pas. Il est si naturel d'hésiter, si difficile de se résoudre à apprendre aux gens qu'on aime et qui vous sont proches des choses qui peuvent les affliger !

— Que signifie ce préambule ? demanda la comtesse froidement, sans manifester aucune inquiétude.

— Il signifie, continua Norbert, que je ne savais comment vous dire qu'il vous fallait renoncer à vos plus chères espérances. Vous aviez pris en affection mademoiselle de Noveterre et votre plus grand désir était d'unir nos destinées. J'hésitais donc à vous apprendre que ce désir ne pouvait se réaliser ?

— Comment ? s'écria madame de Vabran au comble de la stupéfaction ; Kitty ! Vous refusez Kitty ? Mais vous êtes fou, Norbert ! Vous m'avez dit, il y a un mois, qu'elle vous plaisait et que, quand vous la connaîtriez davantage, elle vous plairait tout à fait.

— Je vous ai trompée, ma mère, répondit le jeune homme, je voyais jusqu'à quel point vous teniez à ce mariage, et il m'était pénible de vous enlever vos illusions. Mais aujourd'hui il est inutile de continuer à feindre. Mademoiselle de Noveterre est certainement pleine de qualités ; mais elle ne peut me convenir, car j'ai donné mon cœur à une autre jeune fille,

et mon vœu le plus cher est que vous bénissiez notre union.

La comtesse avait perdu contenance, elle regardait son fils avec des yeux égarés.

— Une autre jeune fille ! s'écria-t-elle ; qui ? mais dites donc qui ? s'écria-t-elle avec violence.

— Je vous supplie, ma mère, de ne pas me refuser votre consentement, continua Norbert. Je vous en supplie à genoux...

Il mit un genou en terre, et de grosses larmes lui roulaient le long des joues.

— Je vous en supplie, donnez-la-moi. Je vous devrai mon bonheur..., jamais je ne l'oublierai. Jamais vous n'aurez vu votre fils si aimant, si docile à vos volontés. Je vous aimerai tant, mais tant qu'il m'est impossible de vous le dire. Je vous devrai tout, ma chère bienfaitrice. C'est que, voyez-vous, je lui ai juré ma foi, et un galant homme ne peut faillir à son serment. D'ailleurs, je ne pourrais pas vivre sans elle.

— Mais encore une fois ! s'écria madame de Vabran avec véhémence, en fixant sur lui des yeux étincelants, de qui parlez-vous ?

— De ma cousine Harlette, fit-il timidement.

— Harlette ! Harlette ! Mais non, ce n'est pas possible ! fit-elle en lui saisissant les deux mains et en le regardant avec égarement.

— C'est elle que j'aime, répondit Norbert de sa voix mélodieuse.

La comtesse resta un moment comme abasourdie. Elle respirait péniblement, elle suffoquait de colère. Puis, comme les gens très emportés, qui savent mieux que les autres se dominer dans les grandes occasions,

elle reprit une apparence de calme. Sa colère intérieure ne se trahissait qu'au tremblement de sa voix.

— Est-ce une mystification, Norbert ? lui demanda-t-elle avec un sourire railleur ; si c'en est une, je vous déclare qu'elle est de fort mauvais goût et qu'elle me blesse.

Le jeune homme, qui était resté à genoux jusqu'à ce moment, se releva tout interdit.

— Comment pouvez-vous croire, ma mère, que je m'avise de vous manquer de respect à tel point ? lui dit-il ; — mais vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire. Je vous ai parlé avec tout mon cœur. Vous avez dû le comprendre.

— S'il en est ainsi, fit madame de Vabran d'un ton glacé, je vous trouve encore plus impertinent. Pour qui me prenez-vous donc ? Croyez-vous que je sois tombée en enfance et devenue tout à fait imbécile ? Mais j'ai encore toute ma raison, je vous assure ! et on n'adresse pas de demandes dans le genre de la vôtre à une personne qu'on croit saine d'esprit. Vous venez, comme cela, de propos délibéré, me prier de vous donner pour femme une fille de rien, une intrigante ! C'est très osé, avouez-le. Je vous croyais naïf, mon cher Norbert ; mais je ne vous savais pas assez sot pour vous affoler d'une pareille créature. C'est qu'elle n'a rien pour elle ! elle est ignorante et bête. Il n'y a pas moyen d'échanger pendant toute une journée quatre mots avec elle ! Mais c'est l'être le plus insignifiant du monde ! Comment avez-vous pu, vous qui avez fréquenté la bonne société, vous laisser prendre aux manèges de cette déhontée ?

— Ma mère, s'écria Norbert, qui, l'entendant inju-

rier ainsi la jeune fille, sentait le sang lui monter à la tête, je vous prie de ne pas continuer sur ce ton. Vos paroles sont trop blessantes, et je ne puis les endurer. Songez donc que c'est de ma femme que vous parlez ainsi.

— Votre femme, elle ne l'est pas et ne le sera jamais.

— Elle le sera, puisqu'elle a ma parole.

La comtesse se prit à sourire, mais d'un sourire si méchant que Norbert en eut comme un frémissement d'épouvante.

— Elle le sera, dites-vous, voudriez-vous donc vous marier sans le consentement de vos parents ? Vous ne l'aurez pas, je vous en préviens. Il y a heureusement des lois qui nous autorisent à veiller sur vous, et je vous jure ici que jamais, ni votre père, ni moi ne vous permettrons de conduire à l'autel une fille que, si vous ne l'aviez pas rencontrée ici, vous auriez peut-être ramassée dans la rue.

Norbert à ces mots devint livide. Sa mère le regardait avec provocation.

— Je vous ai déjà priée, ma mère, lui dit-il avec une rage concentrée et d'une voix à peine intelligible, de parler en termes plus convenables d'une personne qui s'appellera un jour madame de Vabran, tout comme vous.

— Vous n'avez pas à me faire la leçon, je parle comme il me plaît, s'écria la comtesse furieuse ; — puis, se calmant tout à coup : — Et à quand le mariage ? fit-elle avec raillerie.

— Ce ne sera que dans deux ans, quand j'aurai vingt-cinq ans passés, que vous l'apprendrez.

La comtesse, se voyant menacée de sommations respectueuses, eut une crise de nerfs. Elle pleurait, accusait Norbert d'ingratitude et de manquer de cœur. N'avait-elle pas été assez éprouvée par le destin pour mériter qu'on prît pitié d'elle? A ces lamentations se mêlaient des imprécations contre Harlette, qu'elle traitait de déhontée et d'intrigante. Elle la chasserait dès le lendemain, et s'il plaisait à Norbert de la suivre, personne ne songeait à le retenir. C'était donc ainsi que son unique enfant la récompensait de sa sollicitude et de son affection ; il la sacrifiait à une fille sans aveu, etc.

Toutes ces choses violentes ne le touchaient point. Il était redevenu complètement maître de lui. « Harlette ne se trompait pas, pensait-il, quand elle me prédisait qu'on la chasserait de la maison, dès que j'aurais fait à ma mère confidence de notre amour. Pauvre petite ! mais moi, on me chasse aussi. C'est un scandale affreux. La voilà maintenant perdue de réputation, et c'est à cause de moi. Je serais donc tout à fait un misérable si je l'abandonnais jamais. »

Madame de Vabran s'était un peu calmée. Norbert s'approcha d'elle et essaya encore une fois de plaider sa cause ; mais, comme elle allait s'emporter de nouveau, il se borna à lui exprimer ses regrets de lui avoir fait de la peine en provoquant cette explication nécessaire ; puis, avant de se retirer, il voulut lui baiser la main, comme les autres jours ; mais elle retira sa main, et le regardant sévèrement :

— Pas d'hypocrisie, Norbert, lui dit-elle de sa voix la plus sèche.

Norbert monta à sa chambre, et lorsqu'il fut seul, au lieu de se féliciter d'avoir montré tant de fermeté, il se

sentit au contraire comme un poids sur le cœur. Il oubliait tous les torts de sa mère, et ses mauvaises paroles à l'égard d'Harlette ; — une femme de son âge n'était-elle pas excusable de s'être emportée contre une jeune fille qui ruinait ses plus chères espérances ? Il en oubliait même de se dire qu'il s'était bien conduit, qu'il n'avait fait que son devoir en lui avouant, sans détours, ses sentiments pour sa cousine et sa résolution de la prendre pour femme ; il oubliait tout, pour ne songer qu'au chagrin qu'il lui avait causé, et il en avait comme du remords.

Mais de tous les habitants du château, ce fut certainement Harlette qui se tourmenta le plus. Sans doute, il n'avait pu être question que d'elle dans l'entretien qui venait d'avoir lieu. Or, qu'en était-il résulté ? Elle était impatiente de le savoir et attendait Norbert avec angoisse ; mais lui, craignant qu'on ne les surveillât, n'osa pas venir. Comment alors savoir ce qui s'était passé ? Elle ne le sut que le lendemain, et ce fut sa tante qui le lui apprit, lui annonçant, en même temps, qu'elle allait quitter la maison. Les choses se passèrent sans scandale apparent. Madame de Vabran imagina une raison très plausible pour motiver ce départ précipité. Une proche parente du père d'Harlette était tombée gravement malade. On la disait même à toute extrémité. Elle tenait absolument à voir la chère enfant, avant de mourir, — et il était fort probable qu'elle lui laisserait tout son bien. Il fallait donc se presser ; aussi, à midi, la calèche était-elle avancée, et madame de Vabran y montait avec la jeune fille qui pleurait à fendre l'âme. Elle la reconduisit jusqu'à la gare et, comme elle y rencontra des personnes de connaissance, elle s'em-

pressa de leur raconter sa fable, si ingénieusement construite. « La pauvre petite est trop sensible! leur disait-elle, en embrassant Harlette. Elle connaît très peu sa parente, — et voyez comme elle pleure ! »

Et elle l'embrassait de nouveau avec de nouvelles démonstrations de tendresse.

Deux jours après, Norbert, lui aussi, quittait le château et allait rejoindre sa cousine dans une petite ville, à vingt lieues de là, où ils n'étaient connus de personne. Ils y passèrent trois jours. Harlette ne pleurait plus, mais Norbert se montrait d'une gaieté folle. Ivres d'amour et d'indépendance, ils s'étonnaient tous les deux d'une si grande félicité, puis, par habitude, se prenaient à avoir peur que quelqu'un ne vînt la troubler. La petite ville où ils s'étaient arrêtés était fort coquette ; mais elle leur parut bientôt manquer d'air ; aussi, malgré la saison, ils s'enfuirent à la campagne pour courir dans la neige qui était tombée épaisse ; ils dînèrent chez de pauvres payans, y burent de la piquette délicieuse ; enfin, sans trop savoir ce qu'ils faisaient, ils partirent pour Paris.

XVI

Lorsqu'ils arrivèrent à Paris, Norbert se trouva fort perplexe de résoudre une question dont ni l'un ni l'autre ne s'étaient encore préoccupés, malgré son importance. Comment allaient-ils s'installer ? Vivraient-ils ensemble ou bien, pour sauver les apparences, prendraient-ils deux logements séparés ? Harlette, qui peut-être était la plus sage des deux, prétendait que les apparences ne pouvaient plus être sauvées. Si elle vivait seule, que penserait-on des visites fréquentes de son cousin ? Et puis une fille si jeune ne pouvait pas vivre seule ; quant à prendre une dame de compagnie, c'est-à-dire mettre une tierce personne dans la confidence de leur bonheur, cela leur répugnait également à tous les deux.

D'ailleurs, quelle pourrait être la dame qui accepterait une pareille situation ? Ce ne serait évidemment qu'une personne d'une honorabilité douteuse, qui compromettait Harlette plutôt qu'elle ne la ferait respecter. « Eh qu'importe ! je suis compromise de toute façon , disait-elle, et il est trop tard pour le regretter. Tu veux faire de moi ta femme ; mais le

monde trouvera toujours mauvais que tu te maries avec celle qu'on saura avoir été ta maîtresse. Et si un jour tu t'en repentais ! Voyons, comment allons-nous faire ? C'est à toi de décider, — quant à mon avis le voici : Vivons ensemble, quittons-nous le moins que nous pourrons. Nous sommes heureux aujourd'hui, qui sait ce que nous réserve demain ? Ma pauvre mère me répétait souvent qu'on n'est jamais sûr que de l'heure présente. Peut-être demain ne m'aimeras-tu plus et faudra-t-il nous séparer. Nous regretterions alors de ne pas nous être vus assez. »

Elle sentait que ce qu'elle disait là était une énormité très blessante pour Norbert, aussi, pour ne pas être prise au sérieux et grondée, lui souriait-elle avec malice. Il y avait d'ailleurs sur ses traits un tel rayonnement de confiance que le moins perspicace eût compris que ses paroles étaient en contradiction évidente avec son sentiment intime. Est-ce que jamais Norbert pourrait cesser de l'aimer ? c'était là la chose impossible. Peut-être, pour ne pas mécontenter ses parents, renoncerait-il à son projet de l'épouser, peut-être même, car tout arrive, des circonstances impossibles à prévoir l'obligeraient-elles à la quitter ; mais certainement il l'aimerait toujours et certainement il ne pourrait en aimer une autre.

Ainsi raisonnait cette chère Harlette, quand elle voulait raisonner sérieusement ; mais ce n'était pas toujours le cas, car, toute sensée qu'elle fût, elle était restée, ou pour mieux dire, elle était devenue très enfant, et son grand plaisir était de taquiner son Norbert. Si nous disons qu'elle était devenue très enfant, c'est que jusqu'à ce jour elle n'avait encore connu ni les joies ni l'insouciance

de cet âge heureux. Ce n'était pas près de sa mère, toujours souffrante et uniquement préoccupée de son mal, que sa gaieté aurait pu s'épanouir. La pauvre fille avait passé sa vie dans cette chambre de malade, silencieuse, sans guère bouger de sa chaise, avec un air grave de petite vieille, déjà insensible aux plaintes et aux gronderies de la moribonde, pleurant pourtant quelquefois, mais ne souriant jamais. Ce n'était pas non plus chez madame de Vabran qu'elle eût pu apprendre à sourire. La sévérité de sa tante lui glaçait le cœur. Elle s'y trouvait encore plus malheureuse que près de sa mère mourante, qui, si elle la grondait souvent, lui adressait pourtant, de loin en loin, quelque mot affectueux et ne lui insinuait pas, comme le faisait la comtesse, que ce n'était que par pitié qu'elle la gardait auprès d'elle.

Et maintenant, quelle différence! elle s'épanouissait dans une atmosphère de tendresse et se croyait destinée à vivre heureuse, elle qui naguère encore n'avait pas voulu croire que le bonheur fût possible pour elle. Aussi s'était-elle si complètement transformée, que tout autre que Norbert, témoin de cette transformation, plutôt subite que graduelle, n'y eût pas voulu croire. Sa beauté était devenue encore plus éclatante. La tristesse soucieuse, la mélancolie, la défiance qu'avait d'elle-même cette enfant craintive, avaient fait place à cette gaieté sereine, que peu de gens ont connue, et seulement au printemps de la vie. Pouvait-elle, comme autrefois, se croire dépourvue du don de plaire? Norbert ne l'avait-il pas choisie entre toutes, ne lui avait-il pas donné son cœur? et Norbert n'était-il pas de tous les hommes le plus distingué, comme esprit, comme goût, sous tous

les rapports enfin ? Et c'était elle qu'il aimait, malgré son ignorance, malgré le peu de brillant de son esprit. Était-ce seulement par bonté, ou seulement parce qu'il la trouvait belle ? Mais non, on ne s'attache pas à ce point à une femme quand ce n'est que de la pitié qu'elle vous inspire, et l'on ne saurait tant l'aimer rien que pour sa beauté.

Cependant, après de longs pourparlers, où avait été sérieusement débattue la grande question s'ils allaient demeurer ensemble ou séparément, nos deux jeunes gens décidèrent que le plus sage serait de louer un appartement dans un quartier éloigné, où, ne connaissant personne, ils pourraient vivre comme mari et femme, sous un nom supposé. Norbert garderait, pour les apparences, son petit appartement d'étudiant au quartier latin, mais il se montrerait très peu dans le monde ou à son cercle. Il ne se lierait intimement avec personne et éviterait ainsi les indiscrétions des désœuvrés, qui, sous prétexte d'amitié, se montrent, même à Paris, où chacun a assez de ses propres soucis, un peu trop curieux de votre vie intime, dès qu'ils y soupçonnent un mystère.

L'exécution d'un tel programme présentait certainement quelques difficultés à un tout jeune homme dont la nature ouverte et franche s'accommodait difficilement de la raideur qu'il faut affecter pour tenir la familiarité à distance. Heureusement pour Norbert, son trop de franchise se trouvait corrigé par un grand usage du monde, qui lui permettait d'écarter un fâcheux, sans jamais froisser personne. Mais il lui allait falloir désormais traiter de fâcheux, non seulement les étrangers, mais encore les personnes qui lui plaisaient et avec les-

quelles il avait été lié autrefois. Comment réussirait-il dans ce rôle, qui exige autant de persévérance que de tenue? Il n'était pas, là-dessus, sans quelque inquiétude; aussi ne voulait-il pas trop y penser. Le plus pressé, pour le moment, était de s'occuper de leur installation.

Il se mit donc en quête d'un appartement, qui réunît toutes les conditions de mystère qu'ils jugeaient indispensables, et au bout de quelques jours, il trouva ce qu'il cherchait, dans un quartier qui lui avait été absolument inconnu jusqu'alors. C'etait près de la place Royale, dans un vieil hôtel qui avait fort grand air, ayant été bâti par un premier président du parlement sous Louis XIII. La cour, à laquelle donnait accès un immense portail cintré, était assez vaste pour qu'on y pût bâtir à son aise une maison dans le genre moderne. Un large escalier en pierre, à rampe ouvragée, menait au premier étage, dont les appartements étaient spacieux et hauts de plafond. On y gelait bien un peu en hiver, mais au moins on n'y était pas, comme dans ces prétentieuses bonbonnières de nos jours, gêné dans ses mouvements et l'on y respirait à l'aise.

Somme toute, le caractère d'austérité de cette habitation portait un peu à la tristesse, ou plutôt à la mélancolie ; aussi Norbert ne négligea-t-il rien pour lui donner un air riant et hospitalier. Il capitonna ce qu'il appelait leur nid avec une coquetterie toute moderne. Les tapisseries et les tentures etaient de teintes claires. Les meubles, d'une élégance plutôt banale, juraient peut-être bien un peu avec l'aspect sévère, presque morose, du vieil hôtel ; mais tout cela, décoration et meubles, était gai à l'œil ; d'ailleurs, c'était bien ce

qu'il fallait à de bons bourgeois; car ils allaient désormais s'appeler tout simplement M. et madame Dumont.

Norbert, voulant ménager une surprise à son amie, se cachait d'elle. Il trouvait des prétextes variés aux longues absences qu'il lui fallait faire pour mener tout à bien; — aussi Harlette était-elle souvent restée seule, et elle commençait déjà à s'ennuyer fort dans sa petite chambre d'hôtel, quand un beau matin il la fit monter en voiture et, sans lui dire où ils allaient, la conduisit à leur nouveau domicile. Lorsqu'il l'y introduisit, et lui annonça qu'elle était chez eux, la jeune fille fut prise d'un tel accès de joie qu'on l'aurait crue devenue folle. Elle courait d'une chambre à l'autre, s'asseyait sur tous les meubles, pour en prendre possession, disait-elle, et, si Norbert ne l'avait retenue, elle se serait encore roulée sur les tapis, pour s'assurer qu'ils étaient aussi moelleux qu'ils le paraissaient.

— Ah que c'est joli! quel luxe! s'écriait-elle à tout instant. Et je vais vivre ici avec toi! Non! c'est trop de bonheur! Si tu savais comme je la trouvais affreuse, ma petite chambre d'hôtel! Tu étais toujours absent, et tu m'avais défendu de sortir. C'était une vraie prison et j'y étais bien à l'étroit; tandis qu'ici, — c'est grand, c'est beau, c'est magnifique!

Norbert l'écoutait en souriant. Peut-être, au fond, était-il aussi heureux et aussi enthousiaste qu'elle; mais il n'en voulait rien laisser paraître, afin de ne pas perdre le droit de la traiter en enfant.

— Allons, calme-toi, lui dit-il d'un ton protecteur. Je vais te présenter nos domestiques. Nous n'avons qu'une cuisinière et une femme de chambre. Tâche de

te tenir, sinon ils te prendront pour une gamine, et ne te témoigneront jamais le moindre respect.

On passa dans la salle à manger, où la table était dressée avec un certain luxe. Harlette allait recommencer à s'extasier sur les cristaux de Bohême, sur la vaisselle, sur le nappage ; mais la femme de chambre était là, une fille à figure avenante, mais si correcte comme tenue, qu'Harlette sentit tout de suite la nécessité de faire la dame en sa présence. Quant à la cuisinière, elle ne se montra guère ; mais on en conçut tout de suite une haute opinion. Le déjeuner était si bon, qu'Harlette, qui croyait ne pas pouvoir manger, car la joie lui avait ôté l'appétit, y fit sérieusement honneur, se récriant, à tout moment, sur la bonté des plats. On but du champagne, on prit des liqueurs après le café ; enfin, puisqu'on pendait la crémaillère, on trouva juste de se mettre, non pas en pointe de gaieté, puisqu'on avait déjà été très gai avant déjeuner, mais au point où se mettent les gens de bonne compagnie quand ils ont confortablement satisfait leur faim et leur soif. Ils ne parlaient pas tous les deux à la fois, mais ils se coupaient la parole un peu trop souvent, ils ne s'embrassaient pas en présence de la femme de chambre si correcte ; mais, dès qu'elle avait le dos tourné, ils s'envoyaient des baisers et riaient comme des collégiens d'avoir réussi à tromper sa surveillance.

Une vie nouvelle commença pour eux. Ce fut d'abord une vie un peu dissipée : car Norbert éprouvait une joie très grande à procurer à son amie des plaisirs qu'elle ne connaissait que pour en avoir entendu parler. Il jouissait de ses étonnements, de ses enthousiasmes,

de ses surprises. Le jour que, pour la première fois, il la conduisit à l'Opéra — et l'on y donnait *Guillaume Tell* — resta pour tous les deux une date mémorable. Harlette en a parlé depuis comme d'un des grands événements de sa vie. Jamais encore elle n'avait vu un théâtre ; aussi, en entrant, fut-elle tout éblouie. L'éclat du lustre, les belles toilettes, les épaules nues des femmes, le bourdonnement sourd et discret de cette foule élégante, tout cela fit sur elle une étrange impression. Ses idées se troublèrent pour un moment, puis il lui sembla qu'elle était perdue au milieu de cette foule ; mais elle vit Norbert à ses côtés, lui prit la main et se sentit rassurée. Alors elle voulut s'expliquer ce qu'elle voyait. Elle se demandait où l'on allait *représenter l'opéra* et ne pouvait se l'imaginer, car elle ne savait pas que le rideau qu'elle avait devant les yeux lui cachât la scène. Elle ne savait même pas que ce fût un rideau et non pas un mur.

Certes, elle eût pu s'adresser à Norbert pour lui demander l'éclaircissement de tous ces mystères, mais elle comprenait que c'était trop d'ignorance pour oser l'avouer, et craignait que, pour cette fois, malgré son indulgence, il ne la trouvât ridicule. Comme elle en était là de ses réflexions, l'orchestre attaqua l'immortelle ouverture de Rossini. Elle tressaillit, surprise tout à coup par ces sons, qui d'abord lui parurent étranges, — jamais encore elle n'avait entendu un orchestre ; mais ces sons caressaient doucement son oreille et bientôt pénétrèrent jusqu'à son cœur. Elle écoutait haletante, retenant son souffle ; ses sensations étaient si vives que, par moments, c'était comme une souffrance ou plutôt une angoisse, car son cœur se serrait. Enfin

au dernier coup d'archet, elle respira longuement et se tourna vers Norbert le visage tout en feu. Il voulut l'interroger sur ses impressions, mais il ne put rien en tirer.

— Laisse-moi, lui disait-elle, ne me parle pas!

Le rideau se leva, et notre héroïne put comprendre alors où l'on *représentait l'opéra*, mais peu lui importait maintenant. Elle était tout oreilles et, chose étrange, ne cherchait pas trop à se rendre compte de ce qui se passait sur la scène. Elle ne voulait se pénétrer que de ces chants qui l'enthousiasmaient. Peut-être comprenait-elle, par-ci, par-là, quelque chose à l'action, mais elle ne s'en préoccupait guère ; aussi, lorsque, après le troisième acte, Norbert lui demanda si elle avait bien compris la pièce, elle lui répondit simplement :

— Je comprends que c'est beau, que cela m'émeut ; mais c'est là tout ce que je comprends ; ne m'en demande pas davantage.

Cependant il insistait et lui expliquait le sujet du drame ; mais elle ne l'écoutait pas.

— De qui est cette merveilleuse musique? lui demanda-t-elle tout à coup.

Peut-être avait-elle quelquefois entendu prononcer le nom de Rossini ; mais elle ne l'avait pas retenu, Norbert trouvait à cette ignorance un charme irrésistible. Elle n'avait pas besoin, pour admirer, d'être, comme presque tous les spectateurs qui remplissaient cette grande salle, prévenue que ce qu'elle entendait était un chef-d'œuvre. Le tact incomparable de sa nature de sensitive lui en révélait les beautés que d'autres moins richement doués ne parviennent à y découvrir et à comprendre qu'à force de réflexion ou d'étude. C'était

chez elle comme de l'intuition. La délicatesse de son goût était exquise, et il s'y mêlait cette admirable fougue méridionale, chaude comme le soleil de Provence et irrésistible comme son vent enragé.

A quelques jours de là, il la mena à la Comédie-Française un soir de répertoire classique. Cette fois, elle comprit tout et n'hésita pas à lui déclarer que Racine et Corneille étaient d'admirables poètes; mais elle ne savait pas lequel des deux elle préférait. Un autre soir elle vit jouer *Tartufe* et le *Bourgeois gentilhomme*. Norbert croyait naturellement qu'elle s'amuserait beaucoup plus à la comédie qu'aux beaux discours en vers des Grecs et des Romains. Ce fut donc avec un étonnement profond qu'il l'entendit porter sur Molière un jugement aussi sévère qu'injuste. Elle prétendait que ce n'étaient que des bouffonneries, auxquelles on ne pouvait trouver aucune valeur, si on les comparait à ces belles tragédies qui l'avaient tant émue. Alors Norbert la gronda de manquer à ce point d'intelligence, mais elle ne se trouva pas embarrassée pour lui répondre.

— Une jeune fille, lui dit-elle, élevée dans la gaieté et dans le rire, ne comprendrait peut-être pas aussi bien que moi les beautés de Racine, qui parle à mon cœur dans une langue sublime, ou, si elle les comprenait, elle n'en serait pas si touchée que moi, qui ai grandi dans les larmes. En revanche, elle apprécierait ton Molière que je ne comprends pas. C'est, selon moi, un genre inférieur, et je ne me soucie même pas de savoir comment il a réussi à acquérir une si grande renommée.

Norbert, au lieu de rire de cette explication bizarre, s'en fâcha et ne put s'empêcher de dire à la jeune fille

qu'elle était ridicule à force d'être ignorante. Harlette se mit alors à pleurer, et lui répondit qu'il n'avait pas toujours parlé ainsi.

— Faut-il donc que je me cache de toi et que je ne te communique plus toutes mes pensées ? lui dit-elle. Tu sais fort bien que je ne suis pas assez sotte pour confier ainsi à des indifférents mon sentiment sur bien des choses. Je sais qu'ils pourraient se moquer de moi, non seulement parce que je suis ignorante, mais aussi parce que je ne pense pas toujours comme tout le monde. Tu m'en louais, Norbert, et aujourd'hui, tu me trouves ridicule !

Norbert, qui ne se croyait pas dans son tort, ne voulut pas s'excuser de sa brusquerie: mais Harlette continuait à pleurer et, pour douce qu'elle fût, commençait à se fâcher d'avoir été traitée avec tant d'injustice ; puis elle eut peur que ce ne fût là une brouille sérieuse, car c'était la première fois qu'ils n'étaient pas d'accord. Elle voulut faire la paix, et d'une voix tremblante elle lui dit à travers ses larmes : « Ne restons pas fâchés, je t'en prie ; avoue que tu as été méchant. »

Il finit par l'avouer, car il eût été absurde qu'un homme raisonnable ne cédât pas devant le caprice d'une enfant qui avait du chagrin. Harlette lui promit en revanche qu'elle continuerait à tout lui dire, comme par le passé.

Elle commençait pourtant à comprendre, sans qu'il eût eu besoin de le lui expliquer, qu'elle ne pouvait rester ainsi et qu'elle avait beaucoup à faire pour devenir savante comme les autres.

Il l'appelait sa fiancée et, avant deux ans, elle serait sa femme. Or, si elle restait ignorante, il aurait

à rougir d'elle, et il fallait qu'au contraire il pût la produire partout avec fierté et que le monde finît par approuver son choix. Aussi prit-elle un beau jour la grande résolution de se mettre sérieusement à l'étude, ce qui étonna fort Norbert, qui, quelque frotté qu'il fût d'idées parisiennes, était resté au fond assez Méridional pour ne pas trop comprendre qu'un être inférieur comme la femme, surtout quand elle est jolie, pût être tourmentée du désir de s'instruire. Cependant, hâtons-nous d'ajouter qu'il lui en fournit tous les moyens et que plus tard, voyant son application et ses progrès rapides, il n'osa plus traiter de caprice extravagant son envie démesurée d'apprendre.

Elle avait une jolie voix de contralto, pas très étendue, mais admirablement timbrée ; aussi voulut-elle prendre des leçons de chant et de musique. Norbert, qui, après tout, ne demandait pas mieux que de la voir occupée, lui donna un excellent maître italien qui, bientôt, enchanté de ses dispositions exceptionnelles, s'occupa d'elle aussi sérieusement que si elle se fût destinée au théâtre. Quant à elle, elle travaillait avec passion, mais toujours en l'absence de Norbert, pour ne pas l'ennuyer ; puis, un soir, après environ trois mois d'étude, elle lui demanda la permission de lui chanter un morceau, réclamant son indulgence avec un sourire qui voulait être modeste, mais qui dénotait plutôt la bonne opinion qu'elle avait de ses moyens. Norbert se prépara alors à subir une vraie torture à laquelle il allait ne pouvoir échapper chez lui, pas plus que dans le monde, car c'en est une que d'entendre mal chanter, avec de faux accords dans l'accompagnement. Sa figure, malgré lui, prit une expression résignée. Har-

lette, qui s'était déjà approchée du piano, s'en aperçut et lui dit sur un ton de compassion railleuse

— Ne te tourmente pas trop, ce ne sera pas long.

Et, après une ritournelle, où il n'entendit pas une seule fausse note, elle commença de sa voix chaude le grand air de la *Favorite*. « Oh mon Fernand ! » Elle chantait avec âme, elle comprenait ce qu'elle chantait et ne manquait pas une seule nuance. Au lieu de se mettre tout de suite à crier, comme les commençantes, ou comme certaines cabotines qui ne savent pas se faire valoir autrement, elle attaqua son air *pianissimo*, avec un sentiment peu commun. C'était vraiment le chant d'une fille amoureuse ; ses notes de poitrine étaient veloutées, surtout dans le médium et dans le grave, et l'on n'avait pas besoin d'être grand connaisseur pour apprécier l'excellence de sa méthode. Puis, passant à l'allegro, elle déploya une énergie qu'on n'aurait pu soupçonner chez une fille si douce. N'ayant pas une grande voix, elle ne pouvait rendre certaines phrases, avec éclat, et pourtant elle y mit toute l'expression qu'il fallait.

Quand elle eut fini, elle fixa sur Norbert ses yeux ardents.

— Eh bien, lui demanda-t-elle encore tout émue, t'ai-je bien ennuyé ?

Mais lui était si heureux de lui découvrir un vrai talent, que l'émotion l'empêchait de parler, aussi resta-t-il un moment avant de lui répondre.

— Tu as une âme d'artiste ! lui dit-il enfin en l'embrassant avec des transports de tendresse.

XVII

Norbert menait de son côté une vie fort occupée. Il avait repris ses études de droit, dans le but de se faire recevoir docteur, non qu'il eût un goût particulier pour la jurisprudence, mais plutôt pour ne pas rester oisif. D'ailleurs, comment savoir? Cela pourrait plus tard lui servir à quelque chose; l'avenir appartenait peut-être aux avocats. Toujours est-il qu'il travaillait consciencieusement. Il continuait aussi à voir souvent ces anciens camarades d'étude et un peu ses amis mondains. Cela lui prenait beaucoup de son temps; aussi, quand il se retrouvait auprès d'Harlette, c'était toujours avec une joie nouvelle. Après six mois d'une vie en commun, il se plaignait encore de ne pas la voir assez.

Quant à elle, elle avait beaucoup changé, mais tout à son avantage. Sans rien avoir perdu de sa simplicité charmante et de sa grâce, elle paraisait plus refléchie, plus posée; elle avait les manières d'une dame et non plus les allures d'une petite fille; aussi quiconque les eût vus maintenant, se parlant avec une certaine gravité,

se montrant aussi soucieux du côté sérieux de la vie que le comportait leur extrême jeunesse, celui-là eût reconnu difficilement ces enfants fous d'amour, qui peu de mois auparavant couraient ensemble dans la neige et buvaient de la piquette chez de pauvres paysans. Ils continuaient à s'aimer tendrement, comme au premier jour, mais sans enfantillages et sans les emportements de la passion. Ils réalisaient ce rêve qu'on dit irréalisable : l'amour dans le mariage, car, bien qu'ils ne fussent pas mariés, ils se considéraient comme aussi irrévocablement liés l'un à l'autre par des promesses échangées librement, que si tous les maires et tout le clergé de France avaient consacré leur union. » Cette consécration, disait Norbert, n'a de grande importance que pour les gens peu délicats, qui ne savent tenir leur serment que lorsqu'on les y contraint ; et n'en devrait avoir aucune pour les honnêtes gens qui n'ont qu'une parole. »

Cependant, quelque honnête homme qu'il fût, et quelque envie que nous ayons de dissimuler ses défauts, nous devons bien, en conteur véridique, avouer qu'il était loin d'être parfait. Comment nos lectrices vont-elles le juger, quand elles auront lu les lignes qui vont suivre, et où nous allons révéler ce qu'il avait voulu si longtemps se cacher à lui-même? Comment surtout nous y prendrons-nous pour l'excuser? Il le faut pourtant, car notre héros doit nous rester sympathique, malgré ses erreurs. Dirons-nous tout de suite que la jeunesse est parfois mauvaise conseillère et que péché de jeunesse se pardonne aisément? Non, nous aimons mieux rappeler à nos lectrices que Norbert était fort joli garçon et fort aimable, et de bonne façon, et si câlin, quand on le prenait en faute, qu'il n'y avait pas

moyen de le gronder sérieusement ni de le bouder longtemps.

Voici donc quels étaient les sentiments intimes de notre ami : Norbert, nous l'avons déjà dit, ne valait, sous certains rapports, pas beaucoup mieux qu'un autre. Il lui arrivait, par exemple, de se révolter *in petto* contre les prescriptions rigoureuses que lui avait tracées son autre Moi, — un Norbert infiniment respectable et sage, qui, dans la vie, ne voulait prendre d'autre guide que le Devoir. Le Norbert fou lui répondait que ce devoir, quoique très doux à remplir, ne pouvait lui suffire. Il ne le détestait pas, il ne pouvait même pas vivre en lui tournant le dos, car il vivrait malheureux ; mais il était si jeune qu'il ne pouvait pas non plus se passer tout à fait de l'imprévu. La lutte de ces deux Moi, le fou et le sage, devenait quelque fois féroce. Ils se battaient comme des ennemis et pourtant ils s'aimaient. Le Moi raisonnable avait des indulgences paternelles pour le Moi fou, et le fou en pleine révolte, traitant l'autre de radoteur, n'osait pourtant pas, par piété filiale, rompre entièrement avec lui.

Enfin, pour parler plus clairement, voici ce qui en était. Norbert se disait par moments, et c'était surtout les jours où, sous prétexte de repos, il restait oisif, que la vie qu'il menait était un peu trop une vie d'ordre. Il la semait certainement de quelques plaisirs honnêtes, tels que spectacles, parties de campagne, etc., mais il ne l'en trouvait pas moins monotone. Il lui venait alors des nostalgies de liberté, il se rappelait sa vie de garçon, et se prenait à en regretter les folies, qui pourtant ne lui avaient jamais donné un moment de bonheur comparable à celui qu'il goûtait près d'Harlette. Son imagination,

courant sans règle de droite et de gauche, le reportait alors aux petites intrigues qu'il avait eues dans le monde. Il se rappelait les coquettes agaceries de quelques jolies femmes, si charmantes et si futiles, qu'avec elles on n'avait jamais ni remords, ni soucis du lendemain. Le plaisir et la vanité étaient tout pour elles, c'étaient les seuls dieux qu'elles adoraient, — et, pris de folie, il se convertissait pour un moment à leur séduisante religion. Une année seulement s'était passée depuis lors, et il lui semblait déjà que ce temps était bien loin de lui. Puis il se rappelait deux ou trois soupers bruyants, où des gens bien élevés prenaient le masque d'hommes grossiers, où l'on se battait les flancs pour avoir le diable au corps, où, au lieu d'être spirituel, on n'était qu'extravagant, où l'ivresse du champagne était la seule vraie, où l'on n'entendait plus au dessert que des mots obscènes et les petits cris perçants des femmes, au milieu des rires forcés et des hoquets des ivrognes. Norbert se souvenait aussi d'en avoir été fort ennuyé, de s'être promis qu'on ne l'y reprendrait plus, et, si on l'y avait repris, ç'avait été presque à son corps défendant. Comment se faisait-il donc qu'il lui arrivât maintenant, à lui, l'homme heureux, de soupirer après cette époque de sa vie ? « C'était tout de même le bon temps, se disait-il parfois ; étions nous drôles, avions-nous de l'entrain ! »

Il se mentait à lui-même, et le savait bien, mais il se plaisait à croire à ses mensonges. Il lui venait alors la tentation d'essayer encore une fois de ces plaisirs capiteux, quoiqu'il ne pût s'en dissimuler l'écœurante banalité et qu'il fût non seulement un homme intelligent, mais qu'il eût aussi le cœur sérieux. C'est qu'en vérité

il n'y a rien de logique dans la vie, et que le fruit défendu a pour les hommes tout autant d'attraits que pour les filles d'Ève, c'est que l'imagination est souvent une dévergondée chez les plus chastes, et que si l'on ne s'en rend pas maître dès ses premiers écarts, elle s'emporte et n'en fait plus qu'à sa guise, comme un coursier qui a pris le mors aux dents.

Enfin, notre héros arriva à se persuader qu'il avait besoin de se retremper (comme il disait) dans sa vie d'autrefois, et, au lieu de lutter contre la tentation, comme l'eût fait un homme plus scrupuleux, il jugea que la meilleure manière de la vaincre était d'y céder. Il retourna donc dans le monde, y revit quelques femmes avec lesquelles il avait été en coquetterie réglée ; mais, à son grand étonnement, il s'aperçut, dès le premier jour, qu'il n'y obtenait plus les mêmes succès. La raison en était pourtant bien simple, il n'était plus le jeune homme insouciant de naguère, et à son insu il apportait parmi ces personnes futiles ses préoccupations et ses soucis de l'avenir. Il lui arrivait parfois, tout en causant avec quelque élégante, de penser à sa douce amie, et involontairement il les comparait l'une à l'autre.

Alors il était forcé de s'avouer qu'Harlette avait moins d'imprévu, et surtout moins de piquant, sinon dans l'esprit, du moins dans la conversation, — ce qui est tout différent, — mais aussitôt il s'en consolait ; car une femme intelligente acquiert facilement, dès que cela lui plaît, cet argot des salons, cette monnaie courante de l'esprit parisien, qui font l'ébahissement de nos bons provinciaux. Et pendant qu'il pensait à des choses si intimes, il continuait à débiter à la jolie personne dont il paraissait s'occuper les mêmes propos charmants

qu'il lui avait débités autrefois avec tant de succès, — mais il manquait de grâce. « C'est étrange, se dit-il un soir en rentrant chez lui fort maussade, il paraît que je ne compte plus, on me traite tout à fait en homme marié. »

Une autre fois, qu'il était plus que jamais pris de la fantaisie de s'étourdir, il s'en fut souper avec quelques amis fashionables et des courtisanes à la mode. Parmi celles-ci se trouvait une danseuse fort jolie et très élégante de formes. Il l'avait déjà vue à l'Opéra et elle lui avait plu, c'est-à-dire qu'il avait un moment éprouvé, en admirant la suavité de ses mouvements, cette ivresse étrange à laquelle se laissent prendre ceux-là surtout qui, comme notre ami, ne vont que rarement voir le ballet. Puis, elle avait de la gentillesse et n'affectait pas, comme les autres, des façons de grande dame et cette pruderie ridicule que, depuis quelque temps, les femmes légères se sont mises à afficher. Elle avait au contraire des allures de bonne fille et se montrait franchement gaie.

A table, ils se trouvèrent, peut-être par hasard, placés à côté l'un de l'autre. Norbert en était fort aise. Il regardait sa voisine avec curiosité, jamais encore il n'avait connu de danseuse ; elle, de son côté, le trouvait joli garçon et un peu original, car il se distinguait de ses amis par une grande simplicité de manières et de langage. Ils se mirent donc à causer et à plaisanter ensemble, sans se mêler à la conversation du reste des convives, en train de médire des absents. On ne faisait guère attention à eux. Cependant, plus le souper s'avançait, plus la jeune fille plaisait à Norbert. Ses chatteries le troublaient ; elle était coquette comme personne.

Ses yeux tantôt pétillaient de malice, tantôt se voilaient et devenaient presque langoureux. Elle avait de petites mines agaçantes, des sourires provocants; enfin, mieux qu'une autre elle possédait son métier de séductrice, car, tout en cherchant à plaire, elle savait flatter l'amour-propre d'un homme, en lui donnant à entendre que, de son côté, il lui plaisait. D'ailleurs le souper était bon, les vins étaient de choix, et tout cela combiné tenait nos jeunes gens en joyeuse humeur. Le temps passait vite et, quand on arriva au dessert, ils ne voulurent jamais croire qu'ils étaient à table depuis une grande heure déjà. Les autres, au contraire, ennuyés de s'être tenus si longtemps sur une réserve que rien ne motivait, commençaient, pour se détendre les nerfs, à se livrer à un vacarme étourdissant dont la petite danseuse parut d'abord fort agacée. « Ce monde est trop bruyant, dit-elle à Norbert; je m'ennuie, je ne peux plus y tenir, je vais m'en aller. » Norbert lui proposa de la reconduire, elle accepta, et il ne sortit de chez elle qu'un peu avant le jour.

En se retrouvant, à cette heure matinale, seul dans les rues de Paris, il éprouva d'abord comme une sensation de bien-être. L'aube blanchissait, et la fraîcheur du matin calmait ses sens et finissait de dissiper les fumées de l'ivresse. Cependant cette sensation de bien-être ne dura pas. Les rues étaient désertes et tristes, et peu à peu un morne ennui envahit son âme. Au lieu de se féliciter de sa conquête, comme l'eût fait n'importe lequel de ses amis fashionables, — car la jolie fille était fort à la mode, — il éprouvait au contraire un sentiment d'irrésistible dégoût, moins pour elle que pour la banalité de son aventure.

Il se plaignait de ne pas avoir trouvé l'ombre d'une émotion vivante dans ces moments de fugitive ardeur. Puis il pensa à Harlette, et se demanda comment il avait eu le courage de la tromper. « Vraiment, cela n'en valait pas la peine, se dit-il enfin avec tristesse. C'est une sotte fantaisie qui m'a passé par la tête, mais le cœur n'y était pour rien ; d'ailleurs tout cela s'est fait si vite ; je n'ai pas eu le temps de me reconnaître. Enfin, il n'y a pas grand mal. Cette petite fille, après tout, n'est pas la première venue, c'est une conquête fort enviable, et j'ai tort de me montrer si difficile. »

Cependant, quelques raisonnements qu'il se fît, il n'arrivait point à triompher de son sentiment intime. Plus il cherchait d'attraits à sa danseuse, plus il éprouvait d'invincible éloignement pour elle, tandis que l'image d'Harlette lentement se rapprochait de lui et s'emparait de son cœur. Elle lui apparaissait, comme toujours, bonne et confiante ; alors il pensa que, si elle venait à apprendre sa trahison, elle ne pourrait plus croire en lui et jamais ne s'en consolerait.

Il la trouva dans les larmes. Elle l'avait attendu toute la nuit et ne s'était pas déshabillée. En le voyant entrer, elle courut à sa rencontre, et lui jetant les bras autour du cou :

— Te voilà enfin ! s'écria-t-elle. Si tu savais comme j'ai eu de la peine ! Je croyais qu'il t'était arrivé malheur. Tu ne m'avais pas prévenue que tu rentrerais si tard, ou plutôt si matin ; aussi je t'ai attendu. Ah ! quelle nuit d'angoisses !

Une autre fois tu me préviendras, n'est-ce pas ? Tu sais que je ne veux te gêner en rien, fais ce qui te plaît, tu ne saurais mal faire ; mais ne me donne plus tant

d'inquiétude. Enfin, laissons cela, tu es là, près de moi, et me voilà heureuse. T'es-tu bien amusé au moins ? »

Et les yeux encore pleins de larmes, elle riait et lui faisait mille caresses; puis, tout à coup, reprenant son sérieux.

— Tu sais, Norbert, continua-t-elle, il ne faut plus que je me tourmente ainsi, j'ai besoin d'être ménagée, car... je ne te l'ai pas encore dit... il paraît... cela est même certain que, dans quelques mois... Comment te le dire? j'ai honte... tu comprends...

Et, rougissante, elle cacha sa tête dans la poitrine de son amant.

Elle ne lui avait pas fait le moindre reproche, la douce créature. Une émotion, comme jamais encore il n'en avait éprouvée, lui serrait le cœur, des sanglots lui soulevaient la poitrine, et il se prit à pleurer à chaudes larmes, sans savoir lui-même si c'était de remords ou de joie.

XVIII

Depuis le départ précipité de Norbert, ses parents avaient repris en apparence leur ancien genre de vie. On s'était quitté un peu froidement, et madame de Vabran n'avait pas caché à son fils qu'elle était très irritée contre lui. Pourtant les derniers jours qu'il avait passés au château, il s'était montré à l'égard de sa mère d'une patience admirable, car celle-ci ne laissait pas passer une occasion sans essayer de le blesser à l'endroit de son cœur qu'elle savait le plus sensible. Si elle prononçait le nom d'Harlette, c'était toujours avec un indescriptible dédain ; puis elle s'étonnait d'avoir pu si longtemps supporter près d'elle cette sotte insipide. « Heureusement, ajoutait-elle, en fixant sur Norbert des regards railleurs, tout le monde n'est pas de mon avis. » Norbert ne répondait pas.

Les lettres qu'il lui écrivait de Paris étaient aussi fréquentes et aussi banales qu'autrefois, et elle y répondait de même, sans plus chercher à provoquer sa confiance, car elle comprenait fort bien qu'elle n'y réussirait point. Ce qu'il faisait, elle le savait à peu près. Elle savait qu'il demeurait toujours dans le quartier

Latin, et qu'il poursuivait ses études de droit ; mais ce que faisait Harlette, que sans nul doute il avait prise sous sa protection, c'est ce qu'elle ignorait. Était-elle allée en Bretagne chez une parente éloignée, une petite cousine de M. de Vabran, comme elle le lui avait fait pressentir le jour de leur séparation, ou bien restait-elle à Paris?

Elle craignait fort qu'ils n'eussent pris ce dernier parti ; mais à vrai dire elle ne s'en alarmait pas outre mesure, — et la preuve, c'est qu'elle n'avait nullement renoncé à ses projets matrimoniaux. Elle continuait à se dire que la ridicule passion dont Norbert s'était épris pour *une fille de rien* n'avait aucune chance de durée et que, malgré l'impertinence de son départ, il n'oserait certainement pas la désespérer tout à fait en continuant à toujours refuser la main de celle qu'elle lui destinait pour femme. Seulement on ne pouvait encore prévoir combien sa folie lui durerait, — et, s'il fallait qu'elle se prolongeât trop, Kitty se lasserait peut être d'attendre.

Pour lui faire prendre patience, rien ne parut plus pratique à la comtesse que d'aller souvent rendre visite à ces dames. Elle leur insinuait adroitement que Norbert, malgré les plaisirs de Paris, était très occupé d'elles, car dans chacune de ses lettres il en demandait des nouvelles ; mais la marquise et mademoiselle Kitty surtout ne répondaient à ces ouvertures qu'avec beaucoup de réserve, ne s'expliquant pas que M. Norbert, si fort occupé d'elles, eût quitté le pays sans seulement leur avoir fait une visite d'adieu. Madame de Vabran, pour l'excuser, réussissait à forger des fables d'une vraisemblance suffisante pour les faire accepter à des

gens polis. Puis elle se laissait aller, comme entraînée par sa vive amitié pour la marquise, à lui parler de l'avenir de son fils. Elle voulait le marier jeune, car la vie de garçon, quand elle se prolonge trop, dessèche le cœur et fait prendre aux hommes de déplorables habitudes de cercle et de cabaret, dont plus tard ils ont de la difficulté à se défaire. Cependant elle tenait absolument à ce que Norbert, avant de se marier, complétât ses études de droit et devînt apte à se créer une position. Il avait certainement du talent, plus qu'il n'en faut pour faire son chemin. Aussi, au lieu de gâcher sa vie avec des jeunes gens oisifs, il ferait bien de commencer par où les autres finissent. La jeune fille intelligente et distinguée qu'il épouserait lui apprendrait bien vite à avoir de l'ambition, et, sans lui laisser le temps de s'amuser en route, saurait le pousser dans le chemin des honneurs.

Évidemment madame de Vabran, affolée par l'appréhension que les sottises de Norbert ne lui eussent fait grand tort dans l'esprit de ces dames, commençait à manquer de tenue. Elle se livrait tout à fait, quoique la contenance de ses amies ne fût pas faite pour l'y encourager. Kitty ne disait jamais rien ou répondait évasivement quand la comtesse s'adressait directement à elle; mais madame de Noveterre, craignant par moments que la froideur de sa fille ne décourageât son amie et que celle-ci, blessée dans son amour-propre de mère, ne portât ses vues ailleurs, trouvait des paroles bienveillantes et même amicales, qui devaient tout concilier. Elle disait que son ami Norbert, car ils avaient fait amitié depuis le jour de ce délicieux dîner à la Renède, dont sa gourmandise garderait toujours le sou-

venir ; elle disait donc que Norbert était un cavalier accompli, spirituel, aimable, tout à fait charmant ; aussi n'y avait-il pas à douter qu'il ne trouvât, surtout avec l'aide de sa mère, une fille bien dotée et bien née qui consentît, sans trop se faire prier, à s'appeler vicomtesse de Vabran.

C'est ainsi que cette fine mouche de marquise réussissait à rassurer sa voisine, mais juste autant qu'il le fallait, pour ne pas laisser échapper ce joli damoiseau, le plus beau parti de Provence. Certes, elle n'était pas femme à dédaigner les brillantes qualités de notre héros, elle lui savait gré d'avoir bonne façon, d'être spirituel, joli garçon et fort aimable ; mais, ni elle, ni sa fille n'étaient assez futiles pour s'éprendre outre mesure de ces avantages tout extérieurs. Tant mieux s'il avait du talent et s'il pouvait arriver à être quelqu'un par lui-même ; mais n'en eût-il pas et fût-il laid, désagréable et bête, il ne s'en appellerait pas moins M. de Vabran et n'en aurait pas moins cent trente à cent quarante bonnes mille livres de rente à la mort de ses parents. Ces avantages, Kitty les appréciait comme personne, et quand les deux femmes en causaient ensemble et chiffraient les millions de cette noble famille, elle faisait de grands efforts sur elle-même pour s'empêcher de laisser éclater son enthousiasme. Elle était si dissimulée ou, pour parler plus honnêtement, elle avait tant de tenue, que jamais, même dans une conversation intime avec sa mère, elle ne s'abandonnait tout à fait. Son contentement se trahissait tout au plus par un sourire, et quand madame de Noveterre se livrait, en parlant de l'avenir, à une jubilation débordante, Kitty, froissée de la voir manquer ainsi de calme, l'arrêtait dans ses transports :

« Il n'y a encore rien de décidé, maman, » lui disait-elle d'un petit air sec.

Ainsi donc la réalisation des projets de madame de Vabran ne présentait pas trop de difficultés du côté des dames de Noveterre. Il est vrai, cependant, qu'aux façons réservées de la jeune fille, elle devinait que son Norbert ne lui avait pas infiniment plu ; mais elle ne s'en inquiétait guère. Kitty était une personne trop comme il faut pour s'amouracher d'un jeune homme avant que sa mère le lui eût présenté comme son fiancé et lui eût permis d'agréer ses hommages. La comtesse pouvait donc être tranquille de ce côté. C'étaient d'autres soucis qui assiégeaient son cœur de mère. Elle commençait à devenir sérieusement inquiète au sujet de Norbert, dont les lettres de plus en plus banales ne lui apprenaient rien de ce qu'elle eût voulu savoir. Elle lui avait pourtant écrit sur un ton plus intime, lui avait parlé de leurs excellentes voisines, qui faisaient preuve d'une grande indulgence, en lui pardonnant sa conduite inqualifiable à leur égard ; mais Norbert, dans sa réponse, fut d'un vague désespérant, et au lieu de se réjouir d'avoir obtenu son pardon, il pria simplement sa mère de présenter ses hommages à ces dames.

Tout cela n'était pas naturel. Jamais encore il ne s'était servi, en lui écrivant, de termes si mesurés et si froids. Elle avait consenti à oublier qu'elle l'avait presque chassé de la maison ; il n'était donc pas juste qu'il continuât à lui en garder rancune. C'était plutôt Harlette qui l'excitait à la révolte. Mais comment avait-elle fait pour s'être ainsi emparée de son esprit ? La comtesse voulait bien s'avouer que c'était une belle fille, un peu commune à la vérité, car elle avait de trop belles

couleurs, car ses formes trop accusées manquaient de distinction, et qu'à la voir si bien étoffée, on avait de la difficulté à croire qu'elle fût de race, comme ces filles étiolées qui n'ont jamais respiré que l'air vicié de leurs salons élégants. Cependant la finesse de sa taille, de son poignet, de sa cheville, ses mains et ses pieds mignons, disaient assez que, malgré la santé qui brillait sur ses joues, ce n'était pas tout à fait une paysanne. Madame de Vabran le reconnaissait, quoiqu'à contre-cœur ; mais là où elle se fâchait tout rouge, c'est quand son mari venait lui assurer que cette richesse de formes qu'elle reprochait à Harlette ne déplaisait pas positivement aux hommes, et qu'il y avait pour le moins autant d'amateurs de beautés plantureuses que de ces minces et diaphanes figures dont elle prônait tant l'élégance.

Une fois sur ce terrain, M. de Vabran, fort de sa connaissance du cœur humain, aimait à se lancer dans des aphorismes cyniques et à discourir, à perte de vue, sur les dangers auxquels les tout jeunes gens s'exposent avec les femmes. Norbert, à l'entendre, en courrait de bien graves, si, comme tout le portait à croire, la donzelle était restée vertueuse ; mais dans le cas contraire, il n'en courait aucun, car un homme de son âge se lasse vite d'une maîtresse, fût-elle la plus jolie du monde. Or, il était impossible qu'Harlette eût été assez sotte pour avoir compromis son avenir en s'abandonnant à lui. Une fille n'a quelque valeur que tant qu'elle se fait désirer, et il ne s'en trouve guère d'assez inconséquente pour renoncer, en s'abandonnant, au prix qu'on attache à ses faveurs, surtout quand ce prix est un beau mariage. Les femmes les moins intelligentes se montrent en pareil cas plus fines que les hommes les plus

malins. Ainsi raisonnait le vieillard. Il croyait avoir acquis beaucoup d'expérience pour s'être beaucoup amusé dans sa jeunesse et dans son âge mûr. Il avait aimé les femmes, comme on les aime dans le Midi, où elles ne sont considérées, excepté pourtant celles qui deviennent nos esclaves, que comme des instruments de plaisir. Enfin, il avait eu beaucoup de bonnes fortunes pour son argent ; mais jamais aucune de ses nombreuses maîtresses n'avait songé à lui payer en amour le dédain absolu qu'en bon Provençal il affectait pour le sexe faible, autrement dit *lou fémelan*.

Madame de Vabran, quoiqu'elle fût très supérieure à son mari, l'écoutait souvent avec une certaine complaisance, et lui faisait même quelquefois l'honneur d'entrer en discussion avec lui. Dans le cas présent, la discussion fut assez longue, car son amour-propre de femme était en jeu, et il ne lui plaisait pas de convenir qu'une fille de la noblesse pût être traitée par son séducteur avec aussi peu d'égards que la première venue. Cependant, là n'était pas la question. L'important, maintenant, et ils tombèrent d'accord sur ce point, l'important était de se bien renseigner sur la vie que menait leur fils à Paris, et, pour arriver à ce résultat, ils imaginèrent d'avoir recours aux bons offices du respectable M. Dérin, le candidat perpétuel à la députation, qui leur était tout dévoué. Ils pouvaient compter absolument sur sa discrétion, car, l'ayant déjà obligé quelquefois, en lui prêtant de l'argent, ils étaient tout disposés à lui en prêter encore.

C'était une mission délicate : il s'agissait de faire suivre Norbert dans toutes ses démarches, pour surprendre ses secrets, et, s'ils étaient de nature à ternir

la réputation d'Harlette, de ne les révéler à âme qui vive.

La comtesse, quelque irritée qu'elle fût contre cette fille ingrate, avait encore assez de finesse pour comprendre la nécessité de la ménager; car, si Harlette venait à être compromise, Norbert le serait du même coup, et peut-être, cédant alors à une fantaisie chevaleresque, sans écouter personne, voudrait-il réparer sa faute.

M. Dérin s'acquitta de sa mission en fin diplomate. Il sut s'insinuer dans les bonnes grâces de Norbert, s'arrangea de manière à se rencontrer souvent avec lui, lui demandait sans façon à déjeuner ou à dîner ; puis, quand il se crut assez de ses intimes pour capter sa confiance, il l'interrogea sur ses plaisirs, lui donnant à entendre que, pour se dérouiller un peu, il ne serait pas fâché d'y prendre part. Mais Norbert était sur ses gardes. Trop honnête homme pour flairer une trahison, il ne s'en montra pas moins prudent. Il s'était promis de ne jamais livrer son secret à personne, aussi, malgré les apparences de franchise et de laisser aller de M. Dérin, se surveillait-il constamment. Celui-ci comprit alors qu'il lui fallait changer de tactique et que, pour être instruit de ce qu'il voulait savoir, il lui fallait s'y prendre tout autrement, selon la tradition du commun des mortels qui s'occupent d'espionnage. Il commença donc par corrompre le concierge de la maison que Norbert était censé habiter au quartier Latin, et apprit par celui-ci que le jeune homme n'y couchait jamais et qu'il restait même quelquefois plusieurs jours de suite sans s'y montrer. M. Dérin, prétextant alors une communication très importante à lui faire, demanda à être rensei-

gné sur ses habitudes ; mais le concierge, n'en sachant rien, ne put lui en dire davantage.

M. Dérin prit alors le parti de se rendre à la préfecture de police. Il s'y présenta avec une bonne lettre de recommandation ; et pourtant, dès qu'il eut expliqué au chef de bureau l'objet de sa visite, celui-ci, qui d'abord l'avait assez bien reçu, prit son air officiel, et, après lui avoir insinué à mots couverts que le métier qu'il faisait là était peu honorable, l'éconduisit poliment.

Le hasard voulut que M. Dérin rencontrât le même jour Norbert sur le boulevard.

— Il y a un siècle que je ne vous ai vu, mon jeune ami, lui dit-il en l'abordant. Je me suis présenté chez vous cinq ou six fois, à toutes les heures du matin et de la journée : vous n'y êtes jamais. Où donc demeurez-vous? lui demanda-t-il tout à coup, à brûle-pourpoint, en le regardant d'un air sournois.

— Quand je ne demeure pas chez moi, je demeure ailleurs, répondit le jeune homme simplement.

— Je devine, fit M. Dérin, avec un sourire malin ; il y a quelque femme sous roche.

— Il ne faut pas être un Talleyrand pour l'avoir deviné, répondit Norbert, en éclatant de rire.

Ils dînèrent ensemble sur les boulevards et, vers les dix heures, se séparèrent. M. Dérin, après avoir fait semblant de prendre une direction opposée à celle qu'avait prise Norbert, se mit à le suivre, mais sans résultat, car Norbert s'en allait à son cercle.

— Ce sera pour une autre fois, fit le brave homme avec un soupir. Tout vient à point à qui sait persévérer.

En effet, une autre fois, M. Dérin fut plus heureux,

car notre jeune homme, en le quittant après dîner, prit une voiture pour rentrer au Marais. M. Dérin espéra un moment qu'il commettrait l'imprudence de donner l'adresse au cocher à haute voix; il aurait ainsi pu l'entendre, car il se tenait tout près; — mais son espoir fut déçu. Sans perdre une seconde, il se jeta dans une voiture découverte qui stationnait à quelques pas de là, donna dix francs au cocher, et se lança à la poursuite de son ami. Il avait d'ailleurs, en homme qui pense à tout, retenu le numéro du fiacre qu'avait pris Norbert, se promettant, au cas où il le perdrait de vue, d'interroger le lendemain le cocher qui l'avait conduit. Mais il ne le perdit pas de vue et, après une course de vingt minutes, il le vit descendre devant une grande maison bien reconnaissable et renvoyer sa voiture.

— C'est ici qu'il demeure, il n'y a pas à en douter, puisqu'il est tard et qu'il renvoie sa voiture, se dit M. Dérin en se frottant les mains.

Le lendemain il se présentait chez le concierge et demandait le vicomte de Vabran. On lui répondit naturellement qu'*on n'avait pas ça*, puis on lui demanda ce que faisait ce monsieur. M. Dérin répondit qu'il était sûr de son fait, puisque la veille, sur les onze heures du soir, il avait reconduit son ami jusqu'à sa porte.

— C'est alors de M. Dumont que vous voulez parler? fit le concierge.

— Parfaitement, répondit M. Dérin.

— Mais vous disiez le vicomte de....., comment disiez-vous donc?

— Peu importe, est-il chez lui?

— Il vient de sortir, mais sa dame y est.

M. Dérin se mit à réfléchir. Demanderait-il à voir

madame Dumont, qui probablement n'était autre qu'Harlette ? La curiosité l'y poussait, mais la prudence et une timidité native lui conseillaient de ne pas tant se hasarder. M. Dérin n'était pas, malgré les deux ou trois duels politiques qu'il n'avait pu éviter, un homme d'une grande bravoure, d'ailleurs croiser l'épée avec un petit journaliste de province, qui, de son côté, se bat presque toujours à contre-cœur, n'était pas du tout la même chose que d'affronter l'indignation de son jeune ami, car Norbert, pour bon garçon qu'il fût, devait se montrer terrible dans ses colères.

Certes, en apprenant que leur retraite avait été découverte par M. Dérin, qui depuis plus d'un mois ne s'était attaché à ses pas et ne lui avait prodigué tant de témoignages d'affection que pour mieux l'épier et le trahir, Norbert tirerait de lui une vengeance éclatante; il serait sans pitié. D'ailleurs ne valait-il pas beaucoup mieux que, tout en connaissant son secret, M. et madame de Vabran parussent l'ignorer, et que Norbert continuât à supposer que personne encore ne l'avait pénétré? C'était raisonner sagement; mais, avant tout, ce secret, il fallait le savoir et ne pas en rester aux conjectures. M. Dérin répondit donc au concierge qu'il ne connaissait pas madame Dumont et que c'était justement pour lui être présenté qu'il était venu voir son ami.

Puis il s'informa de l'heure à laquelle il pourrait les trouver et si madame avait l'habitude de sortir dans la journée. Il apprit ainsi que madame Dumont sortait tous les jours, accompagnée de sa femme de chambre, entre trois et quatre heures pour faire sa promenade. C'était tout ce que voulait savoir cet honnête homme ; aussi

s'éloigna-t-il le cœur léger et s'en fut-il déjeuner dans un restaurant du quartier. Midi venait de sonner; c'était l'heure à laquelle il mangeait d'habitude; mais ce jour-là il n'avait pas appétit. Il n'en resta pas moins très longtemps à table, essayant de lire les journaux; mais il n'y comprenait rien, tant il était tourmenté par la curiosité. Il regardait à tous moments les aiguilles de l'horloge placée au-dessus du comptoir et leur reprochait de marcher trop lentement. Enfin, à deux heures et demie, il se leva et, sans se presser, se dirigea vers la rue où demeurait Norbert.

Mais ces rues du Marais sont plus désertes encore que celles d'une ville de province, et l'on ne peut s'y promener longtemps sans attirer l'attention des voisins. Pour comble de malheur, le concierge de la maison de Norbert se tenait sur le pas de la porte. Il le reconnut et le salua. M. Dérin, très contrarié, fut sur le point de renoncer, pour ce jour-là, à guetter la sortie de madame Dumont, et se proposait déjà de revenir le lendemain grimé de façon à se rendre méconnaissable, quand, tout à coup, jetant un regard au fond de la cour, il aperçut deux femmes qui venaient de descendre le grand perron et se dirigeaient vers la porte cochère. L'une d'elles était Harlette, il n'y avait pas à en douter. M. Dérin en éprouva une joie folle, et, craignant d'être reconnu à son tour par la jeune fille, il s'enfuit comme un voleur.

Deux jours après il se présentait à la Renède plus fier de son succès que s'il avait fait une belle action, — ce qui prouve surabondamment que les hommes n'ont pas tous les mêmes idées sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Il rendit compte de sa mission à M. et à ma-

dame de Vabran, qui le louèrent avec enthousiasme de son habileté et le remercièrent chaudement. Ils se félicitaient surtout que Norbert ignorât qu'on eût pénétré son secret, et résolurent, d'un commun accord, de le traiter plus affectueusement que jamais, quand il viendrait les voir aux vacances, car, disait judicieusement M. de Vabran, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Ce qui paraîtra un peu moins vraisemblable, c'est que ces honnêtes gens qui, dans le courant de toute leur vie, n'avaient pas une seule mauvaise action à se reprocher, n'eussent pu contenir leur joie à la nouvelle que leur nièce s'était perdue.

— Ce n'est pas une coquette, disait madame de Vabran, ce n'est pas une mauvaise fille après tout. Il faut qu'elle ait du cœur pour avoir aimé Norbert au point de se donner à lui.

Puis, s'adressant à son mari :

— Tout est donc pour le mieux, ajouta-t-elle, puisque vous m'assurez qu'il s'en lassera bientôt, si nous ne le contrarions point. Je suis maintenant tout à fait de votre avis. A quoi bon taquiner ce garçon? Il faut bien que jeunesse se passe!

XIX

On était en juin. Norbert avait loué, à deux lieues de Paris, sur la ligne d'Orléans, une fort jolie maison de campagne, où il comptait passer avec Harlette tout l'été et une partie de l'automne. Il n'avait pas l'intention de retourner, au mois de septembre, dans le Midi, comme il l'avait fait jusqu'à présent, — et c'était moins parce qu'il ne s'était pas très bien quitté avec ses parents que parce qu'il craignait de les entendre mal parler d'Harlette.

Cependant les lettres de sa mère devenaient de plus en plus affectueuses. Il en reçut une, entre autres, où elle lui parlait du grand désir qu'elle avait de le voir. Le sachant bon et facile à attendrir, elle le prenait par les sentiments. Il y avait aussi dans cette lettre quelques allusions assez vagues aux malentendus qui s'étaient produits entre eux. Elle le flattait, lui disait qu'elle l'avait toujours apprécié à sa valeur, et que si elle ne le lui avait pas fait connaître jusqu'à présent, c'était pour qu'il ne prît pas une trop haute opinion de son mérite, et ne devînt pas, comme les jeunes gens d'aujourd'hui, insupportable de fatuité.

Norbert ne savait que penser, — il ne reconnaissait plus sa mère ; cette femme hautaine qui faisait tout plier sous son autorité. Elle avait donc oublié qu'il s'était révolté contre sa domination et qu'il l'avait menacée de s'en affranchir un jour; elle ne lui en voulait donc plus, car au lieu de commander comme autrefois, elle s'abaissait presque jusqu'à la prière. Or, pouvait-il y résister, lui qui n'avait jamais osé désobéir à un ordre?

Il essaya d'y résister néanmoins. Il aimait tant Harlette qu'il ne pouvait se résoudre à la quitter, et ce fut elle qui le décida à partir. « Dieu me punirait, disait-elle, si, à cause de moi, tu te brouillais avec tes parents ; c'est alors qu'ils seraient vraiment dans leur droit de me mépriser et de me haïr. Il faut leur pardonner, Norbert. Mets-toi à leur place. Ils ont rêvé pour toi une alliance brillante, et voici qu'une pauvre fille traverse leurs projets et souffle sur leur rêve. N'y aurait-il pas là de quoi la détester ? Certes ils sont injustes envers moi, ils m'appellent intrigante et ingrate, tandis que je ne suis ni l'un ni l'autre, et la preuve, c'est que je n'oublierai jamais qu'ils m'ont recueillie orpheline et m'ont traitée du mieux qu'ils ont pu, tant qu'ils ne m'ont pas soupçonnée d'avoir abusé de leur hospitalité en me faisant aimer de toi. Va donc les trouver, Norbert, et montre leur plus d'affection que jamais. Nous avons beaucoup à nous faire pardonner. Ce n'est donc pas à nous qu'il appartient de les juger.

— Mais tu ne comprends donc pas, répondit-il, qu'on me tend un piège!

— Si, je le comprends, c'est même facile à comprendre. On veut te rapprocher de mademoiselle de Noveterre; dans l'espoir que tu en deviendras amou-

reux..., mais je ne suis pas inquiète, va! Ne brusque rien, Norbert, ne dis pas à tes parents qu'elle te déplaît. Ce serait leur faire de la peine. Il vaut mieux que d'eux-mêmes ils renoncent à leurs espérances.

Il partit donc. C'était au cœur de l'été, un peu après la mi-août. Le chagrin réel qu'il éprouva à se séparer d'Harlette, qui, beaucoup plus courageuse, avait su lui cacher ses larmes, ce chagrin lui fit regarder comme un lieu d'exil ce beau château, où il était né, et ce grand parc aux arbres séculaires qu'il avait toujours tant aimé. Cependant, quand il revit ce délicieux séjour, il en éprouva une joie d'autant plus vive qu'il s'y était moins attendu. Les branches de lauriers-roses pliaient sous le poids des fleurs ; chaque branche en formait un gros bouquet. Les rosiers fleurissaient aussi, et aux parfums des roses se mêlaient par bouffées les senteurs pénétrantes de la montagne ; les genêts d'Espagne, la lavande et surtout le buis, embaumaient l'air et lui portaient à la tête comme un vin généreux.

Et tout cela était si beau à voir ! Il avait fait une bonne pluie d'orage quinze jours auparavant, et la verdure du gazon, au lieu d'être brûlée par cet impitoyable soleil de Provence, brillait aussi fraîche qu'en avril. Enfin ce n'était pas du tout le pays aride que se représentent les gens du Nord ; — c'était une nature luxuriante qui, sous les baisers d'un soleil brûlant, riait voluptueuse et embaumée comme une belle courtisane antique.

Ce qui attendait Norbert chez lui, ce n'était pas seulement un excellent accueil, car il y fut reçu à bras ouverts, — c'était surtout la poésie de ses souvenirs. Il éprouva une joie nouvelle à se retrouver dans sa

jolie chambre, si artistement décorée, et à contempler comme autrefois, appuyé sur le balcon de sa fenêtre, le beau parc qui dormait à ses pieds dans la blanche lumière de la lune. Il revoyait le Rhône majestueux, et là, à l'horizon, la chaîne des Alpilles légère et diaphane comme de la gaze argentée; mais ce fut le lendemain surtout quand, au soleil levant, il courut reconnaître l'endroit où, pour la première fois, il avait vu Harlette, qu'il sentit son cœur se remplir d'une véritable allégresse. Il la revoyait avec les yeux de son imagination, en peignoir de mousseline blanche, et ses pieds mignons chaussés de pantoufles roses, et son beau bras, et sa jolie main, qui tenait le livre dont la lecture l'absorbait à tel point qu'elle ne l'avait pas entendu venir; et il éprouvait à ces souvenirs une indicible joie, il se sentait heureux d'aimer passionnément cette fille si belle et si douce, de pouvoir se dire qu'elle était à lui, bien à lui pour toujours, et que bientôt elle comblerait le plus cher de ses vœux en lui donnant un enfant doux et beau comme elle.

« Ce n'est qu'un mois que je vais passer ici, se disait-il; mais ici je suis mieux que je ne le serais n'importe où, car tout y est plein de son souvenir. Un mois, c'est bien long, mais je ne devrais pas oser m'en plaindre. Je m'étais trop habitué à mon bonheur, je ne savais plus l'apprécier. C'était de l'ingratitude envers la destinée, et il est juste que j'en sois puni. »

Le temps passait vite cependant. Les parents de Norbert faisaient de leur mieux pour qu'il ne s'ennuyât point et ne parlât pas sitôt de les quitter. Madame de Vabran était devenue méconnaissable. Toujours de bonne humeur, elle craignait maintenant, autant qu'au-

trefois elle s'y était plu, de dire la moindre des choses qui pût blesser son fils ou seulement le contrarier. Elle évitait de parler d'Harlette ; elle en parlait même si rarement que Norbert était ennuyé de ne plus entendre prononcer son nom. Un jour pourtant qu'il y avait des étrangers à la maison, la conversation tomba par hasard sur elle. Madame de Vabran tressaillit, un éclair passa dans ses yeux, et ses lèvres se serrèrent ; mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. Norbert n'avait rien observé ; car aussitôt elle avait repris un air aimable, et, du ton le plus naturel, elle répondit à la vicomtesse de Sador, qui avait abordé ce sujet délicat, peut-être avec une intention maligne :

— C'est une bien bonne fille, et je lui souhaite tout le bonheur qu'elle mérite.

Norbert, qui ne savait pas sa mère si excellente comédienne, se laissa tromper au ton doucereux dont elle avait prononcé ces paroles ; aussi le soir, en prenant congé d'elle, lui baisa-t-il tendrement les mains à plusieurs reprises et la remercia d'une voix émue d'avoir si bien parlé de la jeune fille. Alors elle le regarda en plein, de son regard sévère et dur d'autrefois et, la bouche contractée par un sourire haineux :

— Qu'il ne soit jamais question de *ça* entre nous, lui dit-elle sèchement, si vous tenez à ce que nous vivions en bonne intelligence. N'allez pas vous figurer au moins que je sois une girouette. Je ne changerai jamais d'opinion sur mademoiselle Harlette.

Ce qu'il fallait à cette femme altière d'efforts constants pour apprendre à dissimuler, pour vaincre ses accès d'humeur hargneuse et pour retenir les paroles amères, méprisantes, qui parfois étaient sur le point

de lui échapper; ce qu'il lui fallait, en un mot, d'énergie pour dompter son caractère entier, est chose inimaginable. Mais elle s'était promis de se conduire désormais, à l'égard de son fils, en mère affectueuse, de se montrer affable et avenante; elle se l'était promis, et se tenait parole. D'ailleurs elle ne s'était pas trompée dans ses calculs. Norbert, la voyant ainsi, sentait dans son cœur s'enraciner et croître ce sentiment d'amour filial que la sévérité et la froideur de ses parents y avaient presque étouffé dans son germe. Il est vrai de dire, cependant, que cette femme hautaine oubliait par moments de porter le masque et qu'il lui échappait alors, c'était plus fort qu'elle, une allusion blessante ou quelque parole aigre-douce, dont seule elle avait le secret; mais on ne peut du jour au lendemain changer du tout au tout.

Les amis de M. de Vabran vinrent dîner au château, et, — qui l'aurait cru? — ces dames de Noveterre s'étaient jointes aux intimes, pour fêter le retour de notre héros. La comtesse en tombait des nues; — elle ne s'était pas attendue de la part de ces dames à une si grande preuve d'amitié. — Norbert se montra fort aimable avec la marquise ainsi qu'avec l'incomparable Kitty; aussi sa mère lui en fit-elle compliment. Alors il lui vint la tentation de lui répondre, comme elle lui avait répondu la veille au sujet d'Harlette : *Qu'il ne soit jamais question de ça entre nous;* mais il eut le bon goût de n'y point céder.

Somme toute, il se sentait à l'aise parmi les amis de sa famille qui tous lui marquaient de l'intérêt et de la bienveillance; il se sentait gagné par leur cordialité démonstrative. La plupart, l'ayant vu enfant, se montraient tout

disposés à l'aimer comme un des leurs, et comme leurs aïeux avaient aimé les siens. La noblesse, dans certaines provinces, est plus qu'une caste, elle forme, pour ainsi dire, une seule et même famille. Norbert le comprenait et il sentait en même temps que là il était bien chez lui, parmi les siens ; aussi, porté à l'indulgence, ne se moquait-il plus, ni des contorsions de madame Aline, ni du ton sentencieux et pédantesque du vicomte de Sador, ni des petits ridicules des autres convives ; il se serait même laissé entièrement aller à la joie s'il avait eu près de lui, comme autrefois, l'homme que de tous il estimait le plus et pour lequel il avait conservé, la plus vive et la plus cordiale sympathie, M. de Verton enfin. Mais le baron s'était excusé de ne pouvoir venir. « Il m'en veut donc toujours, pensait Norbert, et ce ne peut être qu'à cause d'Harlette ; pourtant il connaît mes intentions sur elle et, s'il lui veut du bien, comme je le suppose, il devrait m'aider à assurer son bonheur. Serait-il jaloux par hasard ? Mais non : il n'est pas assez fou pour cela. Je suis jeune, moi, et lui pourrait être son père. Enfin, il est impossible que nous restions ainsi en froideur. J'irai le trouver et peut-être cette fois réussirai-je à le mettre dans mes intérêts. »

Il s'en fut donc chez lui. Le baron le reçut avec sa simplicité charmante, mais elle n'était plus affable comme autrefois. Il était devenu plus grave, ou pour mieux dire, plus triste.

— Vous êtes bien bon d'être venu me voir, Norbert, lui dit-il en lui tendant la main. Il n'y a que peu de jours que vous êtes arrivé. Je ne m'attendais pas à tant d'empressement de votre part.

— Là vous avez eu tort, répondit le jeune homme,

Vous connaissez mes sentiments pour vous. Ils n'ont pas changé.

Une conversation assez banale s'établit entre eux. Tous les deux se sentaient mal à l'aise. Norbert entretenait son ami de choses et d'autres; mais il y avait beaucoup d'efforts dans l'aisance qu'il affectait. Tous les deux voulaient parler d'Harlette, le baron surtout, car il ignorait ce qu'elle était devenue et avait le plus vif désir de l'apprendre; mais ni l'un ni l'autre n'osaient aborder ce sujet. Enfin, pour faire cesser cette gêne, Norbert lui rappela leur dernière entrevue, où il n'avait été question que d'elle. C'était fournir au baron un prétexte pour en demander des nouvelles, ce qu'il fit, mais avec peine, — il était visiblement troublé. Norbert avait naturellement préparé sa réponse : Harlette était chez une parente près de Paris; — puis, brusquement, sans que sa voix prît un ton de reproche, il lui rappela qu'il l'avait supplié de s'employer auprès de ses parents pour les faire consentir à leur union. Le front de M. de Verton se rembrunit de nouveau et pendant quelques minutes il garda le silence. Enfin, faisant un effort sur lui-même :

— Il n'était pas convenable, lui dit-il, qu'un homme dans ma position se prêtât à un de ces caprices qui souvent traversent une tête de vingt ans, sans y laisser de traces.

— Mais ce n'était pas un caprice, reprit Norbert. J'aimais ma cousine, et aujourd'hui, je tiens à vous le dire, je l'aime encore plus. Sachez donc que je la veux pour femme. Je n'ose plus rien vous demander, ce serait de l'indiscrétion ; mais je veux me faire connaître de vous, je veux que vous m'estimiez un peu, si

cela est possible. Je ne suis pas léger, comme vous l'avez cru d'abord ; mon cœur, je ne le donne pas à tout le monde ; mais, quand je l'ai donné une fois, je ne saurais le reprendre.

Le baron, très ému, lui tendit la main et essaya de lui parler avec bonté ; mais il y avait dans son accent tant de tristesse et d'amertume, que le jeune homme en fut navré. Un sourd combat se livrait dans cette âme ulcérée entre sa jalousie, plus vivace que jamais, et ses sentiments de charité. Enfin, ce furent ceux-ci qui triomphèrent.

— Si vous croyez, mon cher Norbert, que je puisse jamais vous être utile, lui dit-il affectueusement, disposez de moi. Peut-être ne réussirai-je à rien ; mais ce ne sera pas de ma faute. Attendez un moment propice pour que je fasse une démarche auprès de vos parents ; vous êtes meilleur juge que moi de l'occasion. Enfin, vous avez ma parole. Et maintenant, embrassez-moi !

Peut-être Norbert comprit-il ce qui se passait dans le cœur de son ami et à quel point il se faisait violence pour ne pas lui laisser deviner ce qu'il souffrait en ce moment ; car, en se jetant dans ses bras, il ne put retenir ses larmes.

Cependant, notre héros, pour complaire à sa mère, l'accompagnait souvent dans ses visites aux dames de Noveterre, et, comme elles avaient dans la conversation plus de ressources que les autres voisins, il croyait se retrouver avec elles dans son milieu parisien et ne s'y déplaisait pas. Kitty, conseillée par sa mère, se montrait alors aussi avenante et aussi affable qu'elle savait l'être, elle se montrait même un peu coquette ; quant à lui,

plus que jamais décidé à ne pas l'épouser, et se sentant fort de l'appui du baron, il jouissait de tous ses moyens. Son esprit et sa gaieté charmaient la marquise, qui disait à qui voulait l'entendre qu'elle raffolait de lui. Enfin, il trouvait ces dames très aimables, depuis que sa mère, devenue plus sage et craignant de tout perdre par trop de précipitation, ne lui soufflait plus mot de ses projets. « Laissons faire le temps, pensait-elle. Plus Norbert verra ces dames, moins il saura se défendre contre les attraits de cette charmante fille. »

D'ailleurs la vie qu'on menait au château était toute différente de celle qu'on y avait menée autrefois. On recevait beaucoup et l'on allait beaucoup chez les voisins; c'étaient tantôt des promenades à cheval, tantôt des promenades en bateau sur le Rhône.

Quelques jeunes gens de Marseille et de Paris étaient venus en visite dans les châteaux voisins, et il n'y avait presque pas de soirée qu'on ne se réunît chez les uns ou chez les autres, pour faire un peu de musique ou danser au piano. Norbert ne se souvenait pas que pareille animation eût jamais régné dans ce pays, où l'on se fréquente peu et ne se montre guère hospitalier ; aussi, se rappelant que depuis plus d'un an il n'avait été au bal, dansait-il de tout son cœur et faisait, comme un étourdi, sa cour aux dames et aux jeunes filles ; enfin il s'amusait plus qu'à Paris où, les derniers temps, il n'avait eu aucune distraction. Sa gaieté lui était revenue, — une gaieté de bon aloi, insouciante comme au temps de sa première jeunesse. D'ailleurs il était en paix avec lui-même ; s'il avait quitté Harlette ce n'avait été que parce qu'elle l'avait absolument voulu, et s'il se plaisait à mener cette vie de château qu'il s'é-

tait attendu à trouver mortellement ennuyeuse, — ce n'était point sa faute. N'oublions pas de noter en passant un détail qui fera comprendre au lecteur à quel point ce grand jeune homme était encore resté enfant : il éprouvait un vrai plaisir à ne plus s'entendre appeler M. Dumont, comme au Marais, et se sentait tout fier de porter son vrai nom.

Disons aussi, pour l'intelligence de ce récit, que personne dans le pays, sauf M. Dérin, n'avait connaissance de sa liaison avec Harlette. On ne s'en doutait seulement pas, tellement nos amoureux s'étaient bien entourés de mystère. Certes, une telle assertion rencontrera beaucoup d'incrédules, car il est avéré que, depuis que la province est province, tout s'y sait, les secrets bien gardés encore mieux que le reste. Et pourtant ce que nous affirmons là est aussi exactement vrai que ce fait encore plus invraisemblable pour nous, qui avons intimement connu mademoiselle de Noveterre : elle s'était décidée, malgré son esprit d'ordre et d'économie et malgré son peu de goût pour les chevaux, elle s'était décidée, pour plaire à notre héros, à acheter une jolie jument qu'elle montait, — et cette jument, elle l'avait payée le prix énorme de deux mille francs.

Ainsi donc notre héros avait retrouvé son insouciance et sa bonne humeur des anciens jours, et cette bonne humeur était si franche qu'elle en devenait communicative. C'était lui qui était l'âme de toutes les réunions et le roi de ces petites fêtes. Élégant, bien tourné, d'une grâce exquise, dansant bien, montant à cheval encore mieux, il plaisait à tous, même aux jeunes gens qu'il éclipsait par sa tenue aussi bien que par son esprit. Les femmes l'admiraient franche-

ment, et les jeunes filles en cachette. Mademoiselle de Noveterre elle-même, interrogée par sa mère, qui en raffolait, ne pouvait s'empêcher d'avouer qu'il était fort bien, et pourtant elle se sentait blessée dans son amour-propre que ce beau jeune homme tardât tant à se déclarer. Il lui venait même par moments des terreurs vagues que, malgré les espérances que lui avait fait concevoir madame de Vabran, il ne tournât les yeux d'un autre côté ; non qu'il lui plût outre mesure, son cœur ne se donnait pas si follement, mais pour les raisons que nous savons déjà. Elle se dépitait, elle s'impatientait, et parfois même se sentait des mouvements de haine contre lui. Pourtant, c'était encore avec elle qu'il se montrait le plus aimable. Il la trouvait gracieuse à cheval, car elle était bonne écuyère et maniait sa monture avec une aisance parfaite ; aussi voulait-il toujours être son cavalier, et, tout le temps de la promenade, se tenait-il à ses côtés. Il éprouvait alors pour elle une sorte d'admiration et ne se gênait pas de le lui dire.

Madame de Vabran, qui les observait, ne cherchait même plus à cacher sa satisfaction. Elle voyait déjà Harlette délaissée. Son fils ne pourrait certes plus la supporter maintenant qu'il avait pris l'habitude de voir presque tous les jours une personne si incontestablement supérieure. « D'ailleurs, se disait-elle, en manière de conclusion, je compte bien, quand viendra le moment, lui donner à entendre que notre intention est de dédommager Harlette. Nous lui ferons une assez jolie dot pour qu'elle trouve à se marier. »

Dans tout cela notre héros ne se doutait pas plus des réflexions de sa mère que des calculs intéressés de

mademoiselle Kitty. Tout en menant joyeuse vie, il continuait à aimer Harlette de tout son cœur ; et ces dames eussent été fort étonnées si elles avaient pu le voir lorsqu'il recevait une lettre de sa bien-aimée. Il la lisait d'abord d'un trait, puis s'enfuyait dans les montagnes par un soleil brûlant, et là, bien seul, il la relisait et la relisait encore, la couvrait de baisers et criait, dans cette solitude toute vibrante du chant des cigales, ce nom chéri dont son cœur était plein.

XX

Au lieu de ne passer qu'un mois à la Renède, ainsi qu'il se l'était proposé, Norbert dut y rester beaucoup plus longtemps, car décidément sa mère ne voulait pas le laisser partir. Il n'osait guère la contrarier sur ce point, ne réussissant pas à trouver un prétexte avouable pour s'en retourner à Paris. D'autre part, il sentait qu'il était impossible de laisser Harlette seule plus longtemps. On était en octobre, et il y avait déjà deux grands mois qu'il l'avait quittée. Ce n'était pas, au moins, qu'elle se montrât exigeante, la chère enfant; elle affectait au contraire de se résigner à ce qu'elle regardait comme une nécessité, et lui écrivait que, malgré les angoisses de l'attente, elle ne lui en voulait nullement de tant tarder, elle le louait même de sa piété filiale ; mais, à travers cette résignation apparente, perçait une grande tristesse. Elle parlait aussi, dans ses lettres, à mots couverts, de son état de grossesse, disait qu'elle se portait bien ; mais elle était devenue nerveuse et souvent pleurait sans raison.

Enfin, après d'innombrables retards, il réussit à s'échapper, et, un beau matin, tomba à l'improviste

chez elle. La joie que la chère enfant en éprouva fut immense. Elle riait et pleurait en même temps et l'embrassait en le serrant sur sa poitrine de toutes ses forces; c'était du délire. Norbert s'en effraya et la supplia de se calmer, mais elle ne le pouvait plus. La surprise, le saisissement que lui causait sa brusque apparition l'avaient tellement troublée que tout le système nerveux en était ébranlé. Des sanglots succédèrent aux larmes, et bientôt il la vit chanceler, puis s'affaisser sur elle-même, en perdant connaissance. Son évanouissement fut si profond qu'on eut de la peine à l'en faire revenir; mais, quand elle rouvrit les yeux et le revit près d'elle, elle se reprit à sangloter, et si fort qu'il redouta une nouvelle crise.

— Apaise-toi, de grâce, lui disait-il. Tu veux donc te tuer !

Elle balbutiait avec peine :

— Ce n'est rien, c'est la joie; je serai sage... tu verras.

Puis, un moment après :

— Promets-moi, Norbert, lui dit-elle, de ne plus jamais rester si longtemps loin de moi. Deux mois, — c'est bien long. J'ai eu trop d'ennui. Va les voir plus souvent si tu veux, mais ne reste plus si longtemps loin de moi. Tu sais que jamais je ne me plains; si je me plains aujourd'hui, c'est que vraiment j'ai eu trop d'ennui.

Peu de jours après, nos amoureux rentrèrent à Paris et reprirent leur genre de vie d'autrefois. Norbert trouvait son amie changée; elle avait perdu beaucoup de sa gaieté; elle ne riait plus si souvent, quoiqu'elle se prétendît complètement heureuse. Elle avait maintenant les allures d'une personne posée, réfléchie, et

pourtant la grâce et le charme de son esprit restaient les mêmes, pleins de jeunesse et d'attraits. On eût dit, à la voir ainsi songeuse et préoccupée, qu'elle se préparait déjà à une vie nouvelle; peut-être aussi son esprit était-il assiégé par de vagues terreurs à l'approche de l'événement le plus solennel qui se produise dans l'existence d'une femme.

L'époque de ses couches approchait. Elle s'affaiblissait visiblement et mangeait à peine. Son teint devenait cireux, presque laiteux, et à ces symptômes qui ne laissaient pas de donner quelque inquiétude à Norbert, s'en joignirent bientôt d'autres plus alarmants : des bouffissures de la face, l'enflure des chevilles et des jambes et, par moments, des agacements nerveux dont elle ne pouvait se rendre maîtresse. Norbert en conférait souvent avec madame Loche, la sage-femme qui la soignait. Celle-ci, par état, le tranquillisait et lui assurait qu'il pouvait entièrement s'en rapporter à elle, car le cas ne présentait aucune gravité. Cependant notre ami, n'ayant en elle qu'une confiance médiocre, pensa qu'il vaudrait mieux, pour calmer ses craintes, consulter un spécialiste célèbre dans tout Paris, qu'il avait eu quelquefois l'occasion de rencontrer dans le monde.

Celui-ci commença naturellement par lui déclarer qu'il ne pouvait lui rien conseiller sans avoir vu la malade; mais Norbert, qui craignait de se confier entièrement à lui, lui répondit qu'elle habitait loin de Paris; puis il lui demanda s'il ne lui serait pas possible de donner par écrit des instructions à son confrère de province. Le célèbre docteur y voulut bien consentir, et, après que Norbert lui eut nouvellement détaillé tous les

symptômes qu'on avait observés chez la jeune dame, il écrivit quelques lignes sur un carré de papier. Norbert lut ces mots terrifiants : « Si vous constatez l'albuminurie chez la malade, vous ne préviendrez l'éclampsie que par des saignées abondantes. »

L'éclampsie ! ce mot seul le fit frémir. Ce sont des convulsions atroces, semblables en tout aux accès d'épilepsie, qui ne se déclarent que chez les femmes en couches et qui tuent sûrement la mère ou l'enfant. Norbert le savait, car, dans sa vie d'étudiant, il avait connu assez de carabins pour avoir entendu parler de ce mal affreux ; aussi, à peine eut-il pris connaissance de la consultation du docteur, qu'il devint d'une pâleur effrayante, le cœur lui tomba, et de grosses gouttes de sueur froide lui coulèrent du front sur les joues.

Et il n'y avait rien à faire pour prévenir la crise. Ce n'était qu'au dernier moment qu'un médecin habile pouvait la conjurer. Or, Norbert en connaissait un et comptait bien s'adresser à lui, quand le moment serait venu, car ils étaient presque amis et il pouvait, sans crainte que jamais il compromît Harlette, lui confier le secret de leurs relations.

On était en janvier. Il était cinq heures du matin, Norbert dormait profondément quand, tout à coup, il fut réveillé en sursaut par le grincement d'une porte. Harlette n'était pas près de lui ; mais il voyait, dans la pièce voisine, de la lumière et entendait marcher. Saisi d'inquiétude, il l'appela.

— Que t'arrive-t-il ? Serais-tu souffrante ? lui demanda-t-il.

Harlette rentra dans la chambre, son bougeoir allumé à la main, et s'approcha de lui.

— Ce n'est rien, ne te tourmente pas, répondit-elle. Je souffrais un peu tout à l'heure ; mais ce ne sera rien. Rendors-toi ; je vais tout à fait bien, maintenant.

— Si tu veux, j'irai tout de suite chercher le médecin, lui dit-il.

— Mais non.

Et, pour le tranquilliser tout à fait, elle souffla sa bougie et se recoucha. Norbert était si las qu'il se rendormit tout de suite ; mais, une heure après, elle le réveilla doucement. La bougie était rallumée, et il la vit debout devant lui. Elle le regardait avec une ineffable tendresse ; mais à l'expression de ses traits charmants, où se lisait une touchante résignation, il devina qu'elle devait souffrir.

— Ne t'épouvante pas, Norbert, lui dit-elle en voyant son air effaré, je n'ai pas peur, moi ; cependant peut-être vaudrait-il mieux envoyer chercher quelqu'un.

Elle s'assit sur le bord du lit, lui prit la main et la serra contre sa poitrine. Elle lui souriait avec douceur ; mais tout à coup ses sourcils se contractèrent, et elle se pencha vers lui, l'inondant de sa chaude haleine. Elle ne lui parlait pas, et pourtant elle avait l'air de se plaindre à lui, et son regard plein d'amour semblait lui dire en même temps qu'elle ne l'accusait pas de ses souffrances, qu'au contraire elle en était fière et ne l'en aimait que davantage.

Il était debout et s'habillait à la hâte. Elle le suivait des yeux dans ses moindres mouvements et paraissait impatiente de le voir partir ; cependant elle eût aussi voulu le garder auprès d'elle ; elle avait peur de rester seule.

— Va chez le médecin, lui dit-elle ; c'est le concierge qui ira chercher madame Loche.

Comme il allait quitter la chambre, elle l'arrêta, et se serrant contre lui :

— Tu rentreras bientôt, n'est-ce pas? lui dit-elle. Ne m'abandonne pas. Sans toi, je manquerais de courage !

Norbert était certainement beaucoup plus inquiet que son amie, qui au moins ignorait le danger de sa position ; aussi avait-il beau se dire qu'étant homme, il devait savoir prendre sur lui et se conduire avec calme, il n'en sentait pas moins ses idées se troubler. « Je vais chercher le médecin, se répétait-il machinalement. Je dirai au concierge d'aller chercher la sage-femme. » Et il se le répétait pour ne pas l'oublier. Quand il fut dans l'antichambre, il entendit un gémissement faible, mais qui cessa aussitôt. « C'est elle ! » pensa-t-il. Le cœur lui tomba. « Et dire que je ne peux lui être bon à rien, moi qui en toute occasion devrais la secourir et la défendre ! »

Il descendit précipitamment les escaliers, réveilla le concierge, qu'il pria d'aller en toute hâte chez madame Loche, se fit ouvrir la grande porte et se trouva dans la rue. Il faisait encore nuit noire ; le temps était très froid et le pavé si glissant qu'il ne pouvait marcher vite. Il ne se rappelait plus de quel côté se trouvait une place de voitures et se demandait s'il y avait moyen de s'en procurer une à cette heure matinale. D'autre part, il était très pressé, car son ami le médecin sortait habituellement entre huit et neuf heures du matin. Il craignait de le manquer, quoiqu'il eût encore une grande heure devant lui, mais la course était longue ; — son ami demeurait aux antipodes, près des Invalides. Heureusement, sur la place de la Bastille, où il se trouva par hasard, car dans son trouble il s'était trompé de chemin,

il rencontra un fiacre, l'arrêta malgré les observations du cocher, qui prétendait que son cheval était fatigué, et, une demi-heure après, sonnait à la porte du docteur. Celui-ci dormait encore, et le domestique dit à Norbert qu'ayant passé une partie de la nuit auprès d'une malade, il était rentré fatigué et avait défendu qu'on le réveillât avant neuf heures.

Norbert voulut d'abord attendre son lever et s'installa au salon, où il fit faire du feu ; mais son agitation et son impatience croissaient sans cesse. Au bout d'un quart d'heure il ne put plus y tenir. Il alla trouver le domestique, lui expliqua qu'il n'avait que deux mots à dire à son maître, qu'il partirait ensuite, le laissant dormir tranquille, que d'ailleurs ils se connaissaient depuis longtemps, qu'ils étaient amis.... Il ne savait trop lui-même ce qu'il disait, mais il sentait que c'était beaucoup de paroles inutiles et qu'il n'était pas du tout convenable qu'il s'humiliât tant devant ce brave homme. Enfin, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, il lui glissa vingt francs dans la main et lui dit simplement : « Allez ! » Le domestique se dirigea automatiquement vers la chambre à coucher, où Norbert entra sur ses talons.

— Pardonnez-moi, mon ami, d'avoir forcé la consigne, dit-il au docteur à moitié endormi ; mais c'est très important. Je vous avais d'ailleurs prévenu que j'aurais besoin de vous bientôt, et vous m'aviez promis...

— Enfin, de quoi s'agit-il ? demanda le médecin se réveillant tout à fait et serrant la main que Norbert lui tendait.

— Je peux vous le confier comme à un ami ; d'ail-

leurs le secret professionnel est recommandé aux médecins comme aux prêtres.

— Vous n'avez pas besoin de me le rappeler. Qu'est-ce qu'il y a, en somme?

Norbert, qui d'habitude parlait fort bien, s'embrouillait dans ses phrases ; aussi ce fut seulement au bout de quelque temps que le docteur comprit qu'une femme, qu'on ne pouvait lui nommer, avait besoin de son ministère ; que sous aucun prétexte il ne fallait la compromettre, et que si, plus tard, il la rencontrait dans le monde, il devait faire semblant de ne jamais l'avoir vue. Mais, en lui disant tout cela, notre héros avait un air si mystérieux et de si étranges allures, que le médecin, malgré son estime pour lui, commençait à croire qu'on voulait le rendre complice d'une action qu'en parfait honnête homme il qualifiait d'abominablement criminelle. Comment Norbert s'avisait-il de s'adresser à lui avec des propositions semblables? Il ne lui en cacha ni son étonnement, ni son indignation, et enfin lui déclara, sans ambages, qu'il ne mangeait pas de ce pain-là.

Norbert, très étonné d'avoir été si mal compris, se décida enfin à s'expliquer plus clairement; alors le docteur, mis en gaieté par le comique de sa méprise, se prit à rire à s'en tenir les côtes.

Notre héros était indigné. « Il faut bien que ces gens-là n'aient pas de cœur, se disait-il. Harlette est en danger de mort, elle souffre le martyre ; moi aussi je souffre, je n'ai plus la tête à moi, — et lui, que lui importe! Il a le courage de rire ! »

— Êtes-vous disposé à me suivre? lui demanda-t-il un peu sèchement.

Le docteur le regarda bien en face, et voyant ses traits bouleversés, il reprit aussitôt son sérieux :

— Y a-t-il longtemps que les douleurs l'ont prise ? demanda-t-il.

— Il y a plus de deux heures, répondit Norbert.

— Eh bien, alors, je viendrai dans l'après-midi.

— Mais non, venez tout de suite, je vous en supplie.

Le médecin lui répondit que cela ne se pouvait pas, qu'il avait d'autres malades à voir; alors Norbert, ne sachant plus comment le décider, eut tout à coup une inspiration heureuse. Il tira de sa poche la consultation du célèbre docteur et la présenta à son ami. Celui-ci la prit et la parcourut en un clin d'œil.

— C'est par là qu'il aurait fallu commencer, lui dit-il cette fois d'un air grave. Rentrez tout de suite chez vous, je vous suis ; — le temps de m'habiller et de passer chez une autre personne dont je suis fort inquiet ; je ne peux pas la négliger non plus.

Il prit son adresse, et Norbert, qui ne se sentait pas d'impatience de retourner auprès de son amie, le quitta.

Rentré chez lui, il rencontra à la porte de la chambre à coucher madame Loche, dont la figure calme et souriante lui inspira quelque confiance.

— Tout va bien, lui dit-elle, seulement décidez-la à se coucher.

Sur un mot de lui, Harlette se mit au lit, et il s'installa auprès d'elle. Mais, quelques minutes après, les douleurs la reprirent et, si patiente qu'elle fût, elle ne put s'empêcher de se plaindre. Tous les traits de son beau visage se contractaient et, plus encore que ses gémissements, accusaient ses souffrances. Norbert se promit alors d'avoir du courage, de paraître calme, de

ne pas lui laisser deviner ce qui se passait en lui, de la consoler et de la soutenir dans ses moments de défaillance. Il ne voulait penser à rien, ne rien prévoir, enfermer au plus profond de lui-même les terreurs qui l'assiégeaient, vaincre sa sensibilité et même son amour; car s'il l'aimait moins, il ne la plaindrait pas tant, et saurait retenir les larmes qui sans cesse lui montaient aux yeux.

Une heure se passa ainsi, et cette heure lui parut infinie. Il se tenait le cœur à deux mains pour ne pas faiblir. Il craignait, à chaque instant, de ne pouvoir dissimuler davantage et d'éclater en sanglots, car sa pauvre Harlette souffrait de plus en plus. Tantôt elle lui prenait la main et la serrait avec une force extraordinaire, tantôt elle le repoussait. Puis elle lui demandait pardon de l'avoir brusqué, et c'était là surtout ce qui lui brisait le cœur.

Il la regardait de tous ses yeux, se disant que peut-être demain elle n'existerait plus, et il avait alors comme un sentiment de joie de la voir vivante, elle qui demain ne serait plus qu'un cadavre, raide et froide, et ne l'entendrait plus. Mieux encore valait qu'elle souffrît et se plaignît, — c'était au moins la vie.

Le docteur arriva enfin. Norbert le reçut comme un sauveur. Il lui semblait que puisque cet homme lui avait toujours témoigné de l'affection, il ne négligerait rien pour lui conserver son amie. Il croyait en ce moment à la toute-puissance de la science et de ceux qui la pratiquaient, car il faut bien que, dans des moments si douloureux, l'homme croie à quelque chose. Mais il croyait surtout en Dieu et, du fond de son cœur, lui adressait les prières les plus ferventes, les plus pas-

sionnées. Puis il se rappelait sa joie si vive lorsqu'Harlette lui avait annoncé qu'elle allait devenir mère, et maintenant il avait comme un remords de s'en être ainsi réjoui.

Il haïssait et maudissait cet enfant qui faisait endurer de si cruelles tortures à sa bien-aimée et qui peut être allait la tuer. Mais si, par miracle, Dieu la lui conservait, jamais plus il ne la contrarierait en rien, il se dévouerait entièrement à son bonheur et ne vivrait plus que pour elle ; il se le jurait, prenait Dieu à témoin de son serment et le priait de lui ôter la vie si jamais il y manquait.

Il en était arrivé à un tel point d'exaltation qu'au lieu de continuer à se vaincre, il ne cachait plus sa douleur et donnait un libre cours aux larmes qui l'étouffaient. Le médecin le prit alors par la main pour lui faire quitter la chambre. Il essaya de résister.

— Songez donc, lui disait-il, qu'elle n'a que moi au monde. Si elle ne me voyait plus près d'elle, tout son courage s'en irait. Je vous promets de me tenir tranquille.

— Vous ne sauriez rester, répondit le médecin, vous troublez tout le monde; et puis, n'ayant pas comme nous l'habitude de ces choses, vous ne pourriez y tenir.

En ce moment, une agitation singulière se manifesta chez la malade, ses mouvements devenaient désordonnés, son visage se couvrait d'une pâleur livide. C'était un commencement de convulsions qui présageait la crise terrible qu'on redoutait.

— Allez-vous-en, de grâce, vous êtes de trop ici, cria le médecin à Norbert; et, comme celui-ci, tout ahuri, ne bougeait pas, il le prit par le bras, le poussa

dehors, et referma la porte sur lui. Puis il se rapprocha de la malade avec le calme des hommes de l'art, quand ils s'apprêtent à lutter contre un mal puissant.

Aidé de la sage-femme, qui, de toutes ses forces, tenait un des bras d'Harlette, il réussit à piquer une veine et le sang jaillit. La saignée fut si abondante qu'une syncope s'ensuivit, et la jeune femme resta pendant quelques minutes comme morte. On la fit revenir à elle, et les douleurs la reprirent.

Jamais Norbert ne put se rappeler comment s'étaient passées les heures qui avaient suivi. Il croyait avoir souffert tout ce qu'humainement on peut souffrir, sans que le cœur se brise; et pourtant il n'était pas au bout de ses angoisses. Les minutes et les heures se succédaient, tantôt rapides, tantôt interminablement longues; mais il n'avait plus conscience de la durée du temps. Quelquefois elle l'appelait; — il accourait auprès d'elle et y restait, tant qu'on ne lui ordonnait pas de s'éloigner. Il regardait sa bien-aimée, dont les traits reprenaient par moments tout leur calme, et alors, le voyant à ses côtés, elle essayait de lui sourire de son sourire de victime résignée, espérant le tranquilliser ainsi. Puis on le renvoyait de nouveau dans la chambre voisine. Il s'asseyait dans un fauteuil et restait là sans bouger; puis des frissons le prenaient, comme dans un accès de fièvre, quand les plaintes et les gémissements de sa chère Harlette arrivaient à lui. Il faisait nuit depuis longtemps, et il ne s'en était pas aperçu. Il fut même très étonné quand la femme de chambre apporta la lampe et lui proposa de prendre quelque nourriture pour soutenir ses forces. Elle lui apporta même une

tasse de bouillon, mais il ne put l'avaler, tellement sa gorge était serrée.

Il se disait bien quelquefois que ses angoisses ne profitaient à personne, qu'il aurait beau se tourmenter, Harlette n'en souffrirait pas moins. Il était impuissant à la protéger ou à la défendre; il ne lui était donc bon à rien ; alors il se levait et voulait fuir la maison; — mais c'est toujours à elle qu'il courait. Par moments aussi il lui en voulait de tant le tourmenter, mais dès qu'il la voyait douce et résignée, il avait honte de ses pensées. Puis il se prenait à blasphémer : il accusait Dieu de cruauté et d'injustice. Qu'avait-elle fait cette chère créature, pour qu'il lui fît endurer un si cruel martyre? Mais aussitôt, saisi d'une crainte superstitieuse, il s'effrayait de ses blasphèmes. Dieu n'allait-il pas l'en punir? Et il se jetait à genoux et, du plus profond de son cœur, le priait d'avoir pitié d'elle et de lui.

Enfin vint un moment où les douleurs de la pauvre femme devinrent absolument insupportables :

— Non, c'est affreux! criait-elle en lui serrant la main à la briser, je ne peux plus souffrir ainsi! je ne veux pas! J'en mourrai, pour sûr j'en mourrai!

Il regarda madame Loche qui était près de lui. Elle était pâle, et, quoiqu'elle s'efforçât à paraître calme, son agitation se trahissait par un léger tremblement de la mâchoire inférieure. Le médecin, lui, restait imperturbable.

Norbert pensa alors qu'il n'y avait plus d'espoir. Depuis longtemps déjà il s'était préparé à l'affreuse idée d'une séparation éternelle; aussi en voyait-il approcher le moment avec une fermeté relative. Quant à l'enfant, il ne voulait plus qu'il vînt au monde; il le haïrait,

puisqu'il tuait Harlette. Enfin, dans son désespoir, le seul vœu qu'il formât maintenant, c'était que les souffrances de cette malheureuse se prolongeassent le moins possible, et qu'elle eût, avant de mourir, un moment de lucidité et de calme pour lui dire adieu.

Tout à coup, elle se dressa sur son séant, poussa un cri affreux, un cri qui n'avait plus rien d'humain ; puis, se laissant retomber comme brisée par cet effort suprême, elle recommença à pousser des gémissements plaintifs. Norbert, agenouillé près du lit, avait saisi ses mains qui étaient moites. Il évitait de la regarder, car les contractions violentes des muscles de sa face donnaient à ses traits une expression si épouvantable qu'il ne la reconnaissait plus ; mais, à chaque cri qu'elle poussait, il se mettait à trembler, comme on tremble de peur. Le médecin s'était rapproché, il l'interrogea du regard.

— Tout à l'heure, répondit celui-ci avec une gravité que Norbert trouva sinistre ; c'est la fin.

— Comment ! c'est l'agonie ? fit-il doucement. Elle ne reprendra donc plus connaissance ?

De nouveaux cris, encore plus perçants, se succédaient et lui causaient comme des secousses. Il cacha sa tête dans les couvertures du lit et n'osa plus respirer, Puis le silence se fit et ce silence se prolongeait. « Harlette est morte, » pensait-il ; mais quelqu'un lui toucha l'épaule ; il releva la tête, et ses regards rencontrèrent les yeux d'Harlette fixés sur lui avec tendresse.

— C'est fini, lui dit-elle.

Il n'en voulait pas croire ses oreilles et continuait à la regarder d'un œil égaré ; mais il la voyait calme. Ses traits, plus beaux que jamais, exprimaient une

douceur infinie. Elle le regardait aussi et essayait de lui sourire.

Alors, comme par un effet de magie, se sentant tout à coup transporté de l'enfer où, pendant un temps indéterminable, il avait passé par toutes les phases du désespoir, dans un milieu de calme et de paix, éclairé par le rayonnement d'un bonheur tranquille, il lui sembla renaître à une vie nouvelle. Harlette n'était donc pas morte; était-ce vraiment possible? était-ce bien elle qu'il voyait lui sourire. Sa tête s'égarait, la joie l'étouffait, une joie inattendue et excessive. Enfin son cœur trop plein déborda. Des sanglots violents soulevèrent sa poitrine en secouant tout son être, et, lorsqu'il essaya de parler pour répondre à un signe d'elle, il ne put proférer un mot.

Pendant ce temps, au pied du lit, madame Loche paraissait fort occupée à remuer des linges blancs dont elle enveloppait quelque chose. Ce quelque chose était une vie humaine qui flottait encore indécise, un petit être qui venait d'arriver au monde avec les mêmes droits de vivre que les autres hommes, et qui, comme les autres, avait son importance et sa destinée écrite dans le ciel ; mais personne, excepté la sage-femme, ne se souciait encore de lui, et Norbert, tout à sa joie, n'y songeait même pas.

— Il vit, dit tout à coup madame Loche, — c'est un garçon.

Au même moment, et comme pour prouver qu'elle disait vrai, le petit être fit entendre sa voix claire et perçante. Ses cris, qui rompaient ainsi brusquement le silence plein de respect et de crainte qui s'était fait autour de la malade, avaient quelque chose de décidé et

d'arrogant. C'était comme une prise de possession de la place à laquelle il avait droit dans la grande famille humaine. C'était comme une protestation contre l'indifférence qu'on lui témoignait. Il semblait rappeler tout le monde au respect qui lui était dû. Il venait d'arriver, et au lieu de lui faire fête, de s'occuper de lui, à l'exclusion de tous les autres, on avait l'impertinence de ne presque pas s'en apercevoir.

Harlette, en entendant ces cris, allait se dresser sur son séant. Madame Loche la retint par l'épaule et lui présenta l'enfant. Norbert le regarda, et la première impression qu'il ressentit, en le voyant si frêle et si faible, fut un sentiment de pitié... Comment, cela ! un être humain ? se dit-il. Il craignait qu'en le maniant comme le maniait madame Loche, on ne lui cassât quelque membre. Pourtant celle-ci affirmait que c'était un enfant superbe. Alors Norbert se mit à l'examiner plus attentivement. Il ne comprenait pas pourquoi sa petite figure rouge était toute ridée comme celle d'un vieillard, dont elle avait d'ailleurs l'expression ; puis il regarda ses petites mains qui avaient des doigts tout à fait bien formés et même des ongles, absolument comme chez les grandes personnes. Tout cela lui semblait fort curieux, et, comme il en était là de ses observations, quelqu'un le poussa doucement. Il se retourna, c'était le docteur.

— Allons, lui dit celui-ci, il est neuf heures, et je n'ai pas encore dîné. Je meurs de faim. Vous ne devez pas avoir mangé grand'chose non plus. Voyez s'il n'y aurait pas moyen de nous faire souper. Nous boirons un bon coup de vin de Champagne à la santé du petit baron de Vabran.

A ces mots, Norbert eut comme un saisissement. Il n'avait pas encore réfléchi que ce petit être, si digne de pitié, était de sa race, que c'était un Vabran tout comme lui, enfin que c'était son fils. Alors, sans se rendre compte comment ni à propos de quoi, il se redressa tout à coup, fier, presque hautain, et son cœur se gonfla d'un orgueil immense.

XXI

Un mois après, le baron de Verton se présentait au château de la Renède. Il venait, au nom de Norbert et porteur d'une lettre de lui, demander officiellement à ses parents la main d'Harlette.

Norbert n'avait plus maintenant qu'une idée fixe : se marier avec elle, le plus tôt possible. Il était si heureux d'en avoir un enfant, qu'oubliant à peu près les sentiments hostiles de sa mère à l'égard de la jeune fille, il se persuadait qu'elle ne saurait refuser sa tendresse à ce petit être, qui, après tout, était de son sang, ni son consentement à une union que maintenant elle devait désirer autant que lui. Pourtant sa confiance n'était pas absolue ; il doutait par moments qu'elle se laissât facilement attendrir, car son caractère entier la portait plutôt à s'obstiner dans ses antipathies qu'à se laisser aller à des instincts d'affection et de tendresse. Tel était aussi l'avis d'Harlette. Elle n'osait pas l'exprimer hautement, — c'eût été manquer de respect à la mère de Norbert, — et elle s'en gardait bien ; elle lui conseillait cependant d'annoncer cette nouvelle à la comtesse mais avec beaucoup de ménage-

ments et, si cela était possible, d'y employer une tierce personne, qui saurait, en même temps, plaider leur cause.

Son avis prévalut, et il fut décidé qu'on chargerait M. de Verton, pour lequel Norbert, depuis leur dernière entrevue, se sentait un redoublement d'amitié, de cette mission délicate. Il lui écrivit donc pour lui demander un rendez-vous. Leur entrevue devant rester ignorée de tous, il ne pouvait pas aller le trouver chez lui, et, d'autre part, il n'osait confier à une lettre des communications aussi importantes que celles qu'il avait à lui faire; « enfin, il s'agit, lui disait-il, d'un grand service, que vous seul pouvez me rendre. » La réponse du baron ne se fit pas attendre. Il remerciait Norbert de la confiance qu'il lui témoignait et lui assûrait nouvellement qu'il pouvait compter sur sa parole et disposer entièrement de lui. Il partirait le surlendemain pour Lyon, où ils se rencontreraient dans un hôtel qu'il lui désignait.

Ce fut donc à Lyon qu'eut lieu cette entrevue que Norbert redoutait peut-être autant qu'il la désirait. Il était fort embarrassé. Il ne savait comment aborder un sujet si délicat, comment avouer à son ami toute la vérité. Il le fallait cependant; — aussi, après des circonlocutions infinies, lui dit-il brusquement qu'un mariage entre Harlette et lui était devenu indispensable, non-seulement parce que depuis longtemps ils s'aimaient, mais encore et surtout pour légitimer leur enfant.

Le baron, à ces mots, devint blême. Ce que Norbert venait de lui apprendre était si inattendu pour lui qu'il en demeura frappé, comme d'un coup de foudre. Comment aurait-il jamais soupçonné cette jeune fille si douce et si

chaste, la seule qui lui eût paru digne d'amour, de s'être laissé entraîner par la passion jusqu'à en oublier la pudeur? Il ne pouvait y croire, et pourtant le doute ne lui était plus permis. Pour la première fois de sa vie, cet homme si juste et si bon sentit son âme se remplir de haine. Sa jalousie, qu'il avait si longtemps essayé d'endormir, se réveillait plus vivace. Une fureur sourde l'animait. Il conservait à peine assez d'empire sur lui-même pour ne pas sauter à la gorge du misérable qui avait profité, pour séduire cette enfant, — et dans sa propre maison encore, — de ce qu'elle s'y trouvait sans défense et malheureuse. Puis, tout à coup, sa rage se tourna contre Harlette.

« Elle est perdue, se disait-il. Tant mieux qu'elle soit perdue ! Elle n'a pas voulu deviner mon amour, ou bien elle l'a dédaigné ! Elle ne se souciait pas d'être aimée d'un vieillard, d'avoir une position honorable, de vivre heureuse, car son bonheur eût été le but unique de ma vie... Non ! elle a préféré se perdre ; — tant pis pour elle ! La comtesse de Vabran la déteste trop pour jamais consentir à leur mariage, et Norbert est trop petit garçon pour oser désobéir à sa mère. »

Les sentiments divers qui l'agitaient se réfléchissaient sur ses traits. Norbert suivait le jeu de sa physionomie et commençait à perdre espoir. Il se repentait déjà de s'être trop fié à ses promesses, puis il se rappela qu'autrefois il l'avait soupçonné d'aimer Harlette. Alors il s'accusa de légèreté ; — il avait certainement trop présumé de la grandeur d'âme de son ami.

Le silence qui s'était établi entre les deux hommes durait depuis assez longtemps, quand le baron, réussis-

sant enfin à se vaincre, dit à Norbert d'une voix encore tremblante :

— Savez-vous que vous seriez un misérable, si jamais vous abandonniez votre cousine?

— Comment pouvez-vous supposer, fit le jeune homme avec une franche indignation, que je sois capable d'une pareille lâcheté ?

— Je ne suppose rien, mais je prévois tout, continua le baron d'une voix stridente. Je prévois que madame de Vabran vous refusera son consentement, je prévois que vous n'oserez pas la braver ; enfin je prévois qu'oubliant vos devoirs envers votre enfant, qui sont les plus sacrés de tous, vous vous laisserez persuader, car vous êtes faible de caractère, à vous marier selon le vœu de votre mère.

— Monsieur le baron, interrompit Norbert, vous m'offensez ! Je n'ai encore jamais commis d'action indigne d'un homme d'honneur. Je ne mérite donc pas qu'on me traite ainsi.

— Vous n'avez jamais commis d'action indigne ? reprit le baron avec sarcasme. Ce n'est donc pas une action indigne que d'avoir séduit une fille qui n'avait pour protecteurs que des gens qui ne pouvaient la souffrir !

— Non ! monsieur, car elle sera ma femme.

— Vous l'affirmez ? Vous êtes en ce moment de bonne foi, je n'en puis douter, fit le baron se radoucissant un peu. D'ailleurs, je vous ai promis de m'employer à vous servir auprès de vos parents. Je vous l'ai promis, et les Verton n'ont qu'une parole.

Une heure après, le baron reprenait le chemin de fer pour s'en retourner chez lui, muni d'une lettre de Nor-

ert au comte de Vabran, dans laquelle le jeune homme, ans entrer dans des détails superflus, demandait à ses arents leur consentement à son mariage avec Harlette, u'il aimait depuis assez longtemps pour qu'on ne pût axer cette affection de caprice ou de fantaisie de jeune omme. Cette affection était, au contraire, si sérieuse ue jamais il n'y pourrait renoncer. Enfin le baron leur xpliquerait pourquoi ce mariage était devenu mainte-ant absolument nécessaire.

Madame de Vabran reçut le baron avec son urbanité rdinaire ; mais dès qu'elle eut pris connaissance de la ettre de son fils, elle changea de visage, et ce fut avec e ton aigre de ses mauvais jours qu'elle engagea l'en-retien.

— Comment ! c'est de cette fille qu'il s'agit, s'écria--elle, et c'est vous, monsieur, un homme sérieux, qui ous êtes chargé d'une telle commission ! Croyez-vous onc qu'il suffise d'un mot de vous pour nous faire per-re la tête à M. de Vabran et à moi? car franchement l nous faudrait devenir fous pour consentir à une telle normité.

— Vous ne savez pas tout, madame, fit le baron, en onservant, malgré le ton blessant de son interlocutrice, n air calme et digne, vous ne savez pas tout, autre-nent vous ne parleriez pas de la sorte. Apprenez donc ue les choses ont été beaucoup plus loin que ce ous supposez. Harlette n'a pas su résister à l'amour le son cousin. Enfin, et c'est là ce qui doit vous déci-ler, ils ont un enfant, et Norbert l'a reconnu.

La comtesse, à ces mots, tressaillit. La colère, une co-ère sourde, s'alluma dans ses yeux et lui serra les lèvres.

— Un enfant! dit-elle enfin avec effort, un enfant!

J'ignorais, en effet..., c'est la première nouvelle

— Vous comprenez, madame, qu'après ce qui s'e passé...

— Que voulez-vous que je comprenne ? fit-elle tc à coup menaçante et railleuse ; puis, perdant toute r tenue : Je n'étais pas tout à fait aussi ignorante de qui se passait que vous semblez le croire, continu t-elle. J'ai vaguement entendu parler de cette amo rette ; mais, dites-moi, je vous prie, où donc trouv rez-vous un jeune homme qui n'ait pas à se reproch quelque peccadille de ce genre?

— Et l'enfant qu'il a reconnu?

— C'est son affaire ; mais il ne s'ensuit pas que no devions reconnaître, M. de Vabran et moi, que ce q notre fils a fait est bien fait ni consacrer ses erreurs le mariant avec sa maîtresse. On appelle cela une r paration ; mais ce n'est pas réparer une sottise que e l'éterniser en la légalisant. Apprenez, monsieur, q Norbert a une trop belle position pour se marier av la première venue, et se condamner ainsi à renoncer un avenir brillant. Comment ! lui, à son âge, il fer abnégation de tout pour vivre obscurément, comme u homme de rien, avec cette chère créature qu'il n'os rait produire nulle part, car, cent fois par jour, il aur à en rougir? Non, monsieur, sachez que nous avo sur lui des vues plus hautes, et il le comprendra sa peine dès que cet accès de folie, qui n'a que trop dur lui aura passé. Il se mariera convenablement, selon sc rang. L'honneur de notre maison...

— Peut-être vous abusez-vous, madame, interromp le baron. Norbert paraît comprendre autrement q vous les devoirs que lui impose le nom glorieux qu

›rte. Il me paraît bien décidé à ne jamais abandonner jeune fille qui, confiante en sa loyauté, s'est abannnée à lui. Aussi peut-être vaudrait-il mieux, pour iter le scandale des sommations respectueuses...

— Non ! s'écria la comtesse, s'animant de plus en us, ce scandale, nous ne voulons pas l'éviter. S'il suit ›s conseils et nous envoie, dans deux ans d'ici, du paer timbré par huissier, le monde saura au moins que ce ›au mariage, il le fait malgré nous. Mais c'est à n'y pas ›oire ! reprit-elle avec un rire forcé. Une fille qui n'a is le sou, une fille sotte, insignifiante ! En voudriezous, monsieur ? Non. Eh bien, pourquoi alors la trouez-vous assez bonne pour Norbert ? Une fille sans iœurs, une dévergondée qui se jette à la tête du preier joli garçon qu'elle rencontre. Mais, monsieur, on 'épouse pas ces filles-là ! et si l'on a des enfants d'elles, n paye les mois de nourrice, quand on veut se conduire n galant homme, et c'est tout, — on n'est pas tenu à utre chose. Norbert a reconnu son fils, dites-vous... h bien, il a fait là une grande sottise, il s'est comproiis inutilement, et cela peut nuire à l'établissement hoorable que je rêve pour lui, car ce n'est pas avec cette lle de rien que je le marierai ! Norbert est, malgré out, le meilleur parti de la province, et, s'il a commis ne inconséquence, on n'y regardera peut-être pas de près. Enfin, soyez assuré que je ferai mon possible our sauver l'honneur des Vabran.

— Je m'aperçois avec regret, madame, dit le baron vec une dignité froide, que votre manière de voir ne 'accorde nullement avec la mienne. Permettez-moi ceendant une dernière observation.

— Pourvu que ce soit la dernière, fit la comtesse en

se levant à demi, avec un sourire sarcastique, presqu méprisant, et les yeux étincelants de colère.

— Vous appelez mademoiselle Harlette une fille d rien, continua-t-il en s'efforçant de rester calme ; ell est pourtant votre nièce.

Madame de Vabran fit mine de l'interrompre, mai il eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Vous parlez de l'honneur de votre maison, fit-il e élevant la voix ; mais c'est chez vous, dans votre mai son que Norbert a séduit cette enfant, confiée à votr garde. Vous pouvez traiter la chose de peccadille san importance, puisqu'il ne s'agit que d'une fille pauvre mais d'autres vous jugeront plus sévèrement.

Sur ces mots il se leva, salua la comtesse presqu avec hauteur et se dirigea vers la porte ; là il s'arrêt un moment.

— Je vous laisse à vos réflexions, lui dit-il, et j'espère que vous changerez de sentiment quand vous aurez consulté M. de Vabran, dont les idées sur l'honneur doivent être différentes des vôtres.

Le baron quitta la Renède en proie à une indignatior sans bornes. C'était bien à contre-cœur qu'il avai consenti à cette démarche. Il lui avait fallu de grands efforts sur lui-même pour s'y décider et pour tenir scrupuleusement la parole donnée ; mais il l'avait tenue avec la loyauté qui le caractérisait en toutes choses. La haine qu'il avait un moment ressentie contre Harlette était non seulement tombée, mais elle avait fait place à un sentiment de compassion et à des élans d'amour, qu'il prenait pour une affection toute paternelle. Comment avait-il pu la haïr, ne fût-ce qu'un moment, et se réjouir de son malheur ? Il s'en

epentait avec amertume et s'accusait d'être un méhant homme. Il se détestait presque autant qu'il détesait cette abominable comtesse qui avait osé parler de ette suave créature dans des termes d'une si indigne rossièreté ; — car, malgré sa chute, Harlette restait enore à ses yeux ornée de toutes les qualités charmantes ui rendent la femme digne d'amour. Aussi se jurait-il e se dévouer à elle quoi qu'il advînt, et de la protéger ontre la mauvaise fortune, si, plus tard, abandonnée de ous, elle se retrouvait seule au monde.

Il se jurait de l'aimer avec désintéressement, en vrai hevalier qu'il était, et ce ne fut qu'après avoir pris ette résolution qu'il sentit le calme descendre dans son œur. Il était redevenu charitable et bon ; il était en aix avec lui-même.

Cependant, tout au fond de son âme, il sentait encore rmenter comme un levain de haine. C'étaient son ntipathie pour madame de Vabran et la colère où le iettaient ses sentiments bas et les propos odieux u'elle avait osé tenir. Elle avait appelé Harlette une lle de rien, elle lui avait reproché surtout de n'avoir as de dot. « Et ces gens-là descendent des croiés, se disait-il avec indignation, et ils s'en vantent au eu d'en rougir, car ils devraient rougir de déshonorer e tels ancêtres. Et ils se disent nobles, ces bourgeois trés !... Qu'un homme qui passe sa vie courbé sur la rre, l'arrosant de ses sueurs par un soleil brûlant, enne à l'argent qu'il a eu tant de peine à gagner ; qu'un etit bourgeois, auquel on n'a jamais inculqué d'autre eligion que l'adoration du saint louis d'or, descende ième à des bassesses pour augmenter son pécule, je le

conçois, et ce n'est jamais moi qui les jugerai sévèrement.

» Mais les nobles ! sont-ils pardonnables de penser et d'agir comme ces gens auxquels ils se croient si supérieurs ? Ils descendent de races de héros, ils le disent du moins, ils parlent sans cesse de leurs traditions, et puis il s'en trouve, comme madame de Vabran, qui mentent même aux instincts de la nature et se montrent sourds à la voix du sang. A-t-elle éprouvé la moindre émotion, cette méchante femme, en apprenant qu'il lui est né un petit-fils? Non, sa première idée a été de le sacrifier à ses vues ambitieuses, à de honteuses combinaisons ; — et M. de Vabran ne vaut guère mieux qu'elle. — Et combien d'autres leur ressemblent ! Pourquoi donc nous plaindrions-nous que la société moderne ne veuille plus se laisser diriger par une caste qui ne sait pas porter son honneur assez haut pour que nul n'y puisse atteindre ? Enfin, s'il est vrai que nous soyons dégénérés, il faudrait alors qu'il se formât une aristocratie nouvelle qui professât les grands sentiments que nous avons perdus ! Et je serai le premier à la saluer, je la saluerai comme la gloire et l'avenir de la France ! »

Pendant que le baron divaguait ainsi, madame de Vabran se livrait, de son côté, à des réflexions d'un genre tout différent, mais qui n'avaient rien de gai non plus. Certes il y avait matière à se désoler dans ce qu'elle avait appris sur son fils ; — le scandale de la naissance de cet enfant ne serait bientôt plus un secret pour personne. Les dames de Noveterre l'apprendraient comme les autres, et qui sait? peut-être ne pardonneraient-elles pas à Norbert d'avoir reconnu le bâtard. Cela était fort ennuyeux ; mais, après tout, ce n'était pas de sa faute à

elle, et elle n'avait pas de reproches à se faire de ce côté. Pourtant quelque chose la froissait, elle se sentait mal à l'aise, mécontente d'elle-même, elle se sentait des torts, envers qui? Elle ne le savait pas trop; mais, au bout de quelques moments, elle s'expliqua son malaise. La voix de sa conscience s'était fait entendre; elle lui reprochait d'avoir manqué de dignité et de mesure dans son entretien avec M. de Verton.

Elle n'avait pas su rester calme; au lieu de se tenir comme une grande dame, elle avait parlé avec la véhémence et les emportements d'une cuisinière qu'on vient de prendre la main dans le sac. Certes, elle avait été trop loin; une personne de son rang ne devait, ni se passionner, ni s'emporter à tel point. C'était bon en famille, où chacun était tenu de respecter les vivacités de son humeur; mais non devant un étranger comme M. de Verton, l'homme le plus considéré, le plus marquant du pays. Enfin, elle se sentait inexcusable, quelques arguments qu'elle appelât à son aide pour justifier son intempérance de langage.

Quant au reste, c'est-à-dire au plus important, elle s'en préoccupait beaucoup moins. Elle avait trop confiance en son savoir-faire pour redouter outre mesure un coup de tête de la part de son brave garçon de fils qui, malgré ses désordres présents, se montrerait encore docile comme autrefois, dès qu'il ne serait plus aveuglé par cette nouvelle folie qui l'avait pris: le sentiment de la paternité. Il est vrai que le baron l'avait menacée, comme Norbert lui-même l'avait fait autrefois, de sommations respectueuses; mais il fallait pour cela qu'il eût atteint l'âge de vingt-cinq ans, et il n'en avait pas tout à fait vingt-quatre. On avait donc du temps devant soi;

— deux ans ne sont pas deux jours, et l'on pourrait, d'ici là, sans rien brusquer, l'amener à comprendre que s'il ne renonçait pas à Harlette, il se condamnait à s'ennuyer auprès d'elle toute sa vie durant.

Puis, on ferait vibrer en lui les cordes de l'ambition, et on lui expliquerait qu'avec une femme comme elle il ne saurait jamais prétendre à rien. La carrière diplomatique, la plus brillante de toutes, lui serait fermée ; car il était impossible que jamais il songeât sérieusement à faire jouer à *mademoiselle Harlette* le rôle d'ambassadrice. Enfin, on arriverait, et c'était là l'important, à combattre l'influence de *cette fille;* mais, pour cela, il fallait le faire revenir à la Renède, et il fallait qu'il y vînt sans méfiance.

Une chose à noter en passant, — et M. de Verton l'avait remarquée déjà, — c'est que la comtesse ne donna pas seulement une pensée au petit être qui avait eu l'impertinence de venir au monde sans y avoir été autorisé par ses grands-parents.

Enfin, le plus pressé était d'écrire à Norbert. Il fallait que sa lettre prévînt celle de M. de Verton, qui ne manquerait certainement pas de lui rapporter fidèlement sa conversation avec elle. Aussi, sans perdre de temps à consulter M. de Vabran, prit-elle la plume et, séance tenante, composa-t-elle, à l'adresse de son fils, une missive dont les termes étaient aussi doux et aussi caressants que ceux qu'elle avait employés avec le baron avaient été violents et brusques.

Elle le gronda doucement d'avoir manqué de confiance en elle. Plutôt que de lui dépêcher un ambassadeur, il aurait mieux fait de s'adresser directement à son cœur de mère. Elle avait été tellement blessée de

ce mauvais procédé qu'elle avait même très mal reçu M. de Verton, malgré l'estime qu'elle professait pour son caractère. Mais aussi pourquoi s'était-il chargé d'une telle mission et dans une circonstance aussi grave? Elle leur en voulait à tous les deux, mais à son fils surtout. Comment pouvait-il douter de son affection et de son indulgence ? Il devrait pourtant savoir qu'elle était prête aux plus grands sacrifices pour assurer son bonheur. Une mère n'est jamais égoïste, elle ne vit que pour ses enfants.

Elle lui disait ensuite que les révélations qui lui avaient été faites par M. de Verton l'avaient profondément affligée. Elle n'avait pu s'attendre de la part de son Norbert, qu'elle avait élevé dans des principes de sévère morale, à une conduite aussi scandaleuse. Certes, il était bien coupable, et cette jeune fille, qu'ils avaient recueillie et traitée comme leur propre enfant, s'était montrée bien ingrate. Elle avait ainsi justifié les préventions qu'ils avaient eues contre elle. Cependant, quelque mécontents qu'ils fussent de tous les deux, ils ne refusaient pas absolument leur consentement à ce qu'il leur demandait; mais, en une occasion aussi sérieuse, ils auraient tort de trop se presser. Ce ne serait qu'après de mûres réflexions et après s'être longuement consultés, qu'ils pourraient prendre une décision. Pour le moment, ils ne lui demandaient qu'une chose : de se rendre auprès d'eux, sans retard. Il avait beaucoup à se faire pardonner, mais une mère pardonne toujours. Elle l'attendait donc avec impatience.

Cependant, pour cette fois, l'astucieuse comtesse s'était trompée dans ses calculs, car Norbert, pour crédule qu'il fût, devina les arrière-pensées qui se ca-

chaient sous les phrases si bien arrangées de sa lettre. Toutefois, il se montrait hésitant sur le parti qu'il avait à prendre. Il ne voulait pas s'éloigner d'Harlette, et d'autre part, ne savait quel prétexte imaginer, pour motiver son refus de quitter Paris; — si plausible qu'il fût la comtesse ne s'y tromperait certainement pas. Ce serait donc presque une brouille entre eux, et tout le monde lui y donnerait tort, car il aurait mal répondu à sa tendresse. D'ailleurs ne se pouvait-il pas qu'il se trompât dans ses conjectures, que sa mère fût sincère et se trouvât réellement disposée à l'indulgence? Dans ce dernier cas son refus la blesserait cruellement; sans doute elle soupçonnerait Harlette d'en être la cause. Ses préventions contre celle-ci se trouveraient alors pleinement justifiées, et elle deviendrait tout à fait excusable, même aux yeux de son fils, de refuser désormais son consentement à leur union.

Rien n'aurait pourtant été plus injuste que d'accuser la pauvre enfant d'intrigue. Lorsque Norbert lui eut montré la lettre de sa mère et qu'il lui eut demandé ce qu'elle en pensait, elle s'était bien gardée de donner son avis, quoique son premier mouvement eût été de le supplier de ne point partir. Elle devinait qu'on leur tendait un piège, et puis elle avait une peur insensée de rester seule. Il lui semblait que si Norbert la quittait, elle ne serait plus en sûreté. Elle redoutait vaguement qu'en son absence on n'eût recours à des artifices de tous genres, à la ruse et même à la violence, pour rendre leur séparation éternelle. C'étaient des terreurs vagues qui l'assiégeaient; mais elle n'osait s'en confier à personne, craignant qu'on ne la traitât de visionnaire.

Ce qui mit fin aux indécisions de notre héros, ce fut

une lettre de M. de Verton. Le baron lui racontait avec beaucoup de détails son entrevue avec madame de Vabran. Il lui disait à quel point elle était opposée à son mariage avec Harlette, dont elle avait parlé en termes presque haineux, enfin il prévoyait que la comtesse voudrait le faire venir auprès d'elle, mais il lui conseillait de ne point se rendre à son invitation. « Il serait plus prudent, disait-il, de ne point entrer en lutte avec une femme de sa force, ou de ne lutter avec elle qu'à distance ; car elle aurait bien vite fait de persuader à son fils que son unique devoir était de suivre ses volontés, au mépris de la parole donnée et de ce que lui commandait son honneur. »

Norbert légèrement froissé par ces derniers mots, fut un moment sur le point de partir pour la Renède, afin de prouver à son ami qu'il n'était pas assez petit garçon pour se soumettre à la tyrannie injuste de la comtesse et abdiquer ainsi toute dignité ; mais Harlette était là heureusement. Elle lui fit comprendre qu'il serait tout à fait malséant de mépriser les conseils d'un homme aux services duquel on venait d'avoir recours, et que le baron pourrait s'en trouver sérieusement offensé. Notre héros se rendit à de si bonnes raisons et incontinent écrivit à sa mère, en termes affectueux, qu'il regrettait infiniment de ne pouvoir se rendre tout de suite auprès d'elle ; mais qu'il espérait avant peu avoir la joie de l'embrasser. Il saurait alors plaider une cause que d'avance il considérait comme gagnée.

Madame de Vabran, on le devine, s'était emportée d'une belle colère à la lecture de ces lignes ridicules ; mais elle s'était calmée aussitôt. Jamais Norbert, s'il n'avait pris conseil que de lui-même, n'aurait osé lui

écrire toutes ces impertinences. Et cette sotte d'Harlette, qui tremblait rien qu'à entendre prononcer son nom, ne pouvait le lui avoir conseillé non plus. Restait donc M. de Verton. C'était lui, sans doute, ce ne pouvait être que lui, car Norbert l'aimait et l'écoutait en toute chose, car personne, excepté le baron, n'avait sur lui assez d'influence pour le pousser ainsi à la révolte. Aussi, dès ce moment, lui voua-t-elle une haine mortelle.

Cependant il fallait arriver à détruire cette influence pernicieuse et à lui substituer la seule autorité qu'elle considérât comme légitime, c'est-à-dire la sienne. Elle résolut donc de marquer à son fils encore plus d'affection que par le passé, — car c'était la seule manière de le prendre ; mais elle voulut lui faire sentir en même temps, aussi doucement que possible, qu'il lui devait respect et obéissance. Ce fut dans ce sens qu'elle lui écrivit. Tous les mots de sa lettre étaient mesurés et pesés ; — tous devaient porter. Enfin elle avait recouvré le calme, ce calme des gens réellement forts et sûrs d'eux-mêmes ; car elle était sûre d'arriver tôt ou tard à ses fins et de le faire revenir à résipiscence.

XXII

Comment continuer ce récit sans froisser nos lectrices? Il n'est plus permis à un écrivain, qui, comme nous, aime les choses de l'idéal, de s'y complaire sans cesse. La vérité maintenant est devenue pour lui une règle absolue, dont il n'ose point s'écarter, quelque dégoût qu'il en éprouve. Et ce n'est plus la vérité d'autrefois, que par euphémisme on appelait la vérité littéraire; c'est la réalité brutale, dont quelquefois on voudrait se détourner, pour ne pas voir et ne pas dévoiler les côtés mesquins, les timidités, les lâchetés qu'on rencontre dans un beau caractère. Or, plus un homme a de cœur, moins nous sommes enclins à lui pardonner ses faiblesses. Nous les lui reprochons avec plus de sévérité encore que nous ne montrons d'enthousiasme lorsque le hasard nous rend témoin d'un élan généreux chez une nature mauvaise et corrompue. Pourtant ces défaillances chez les bons, comme ces éclairs de générosité chez les méchants, sont bien vrais, bien humains, car la perfection n'est pas plus de ce monde que ne l'est le mal absolu, et l'écrivain qui voudrait les passer sous silence, sous prétexte de ne pas nuire à l'unité de son œuvre,

pourrait à juste titre être accusé de manquer de sincérité ou d'observation.

Le plus difficile en ce bas monde, pour un honnête homme, c'est peut-être de montrer constamment assez de fermeté dans le caractère pour ne jamais mentir à ses principes, et pour rester, en toute occasion, conséquent avec lui-même. Les types comme le baron de Verton sont plus que rares, il en faut convenir, et encore ce chevalier sans reproche est-il souvent mal conseillé par ses passions. Il est vrai qu'il sait leur imposer silence et ne se détourne pas du droit chemin; mais il ne nous dit pas ce qu'il lui en coûte. Le droit chemin! ce n'est pas un chemin uni, pavé comme une grande route; non, il est âpre et scabreux, semé de loin en loin d'obstacles parfois infranchissables; puis il est triste et aride, tandis que les sentiers ombreux et fleuris qui le croisent en tous sens ont un charme indéfinissable qui vous invite à aller là où ils mènent, sans aucun souci du but final. Et pourquoi ne s'y engagerait-on pas? Il est si bon de suivre sa fantaisie! Pourquoi ne ferait-on pas comme les autres? D'ailleurs les autres vous traitent de fou ou de visionnaire, s'ils vous voient trop attaché à l'idée rigoureuse du devoir. La morale du monde est beaucoup plus facile, il a horreur du rigorisme; il ne nous demande qu'un peu d'hypocrisie, moyennant quoi, on y fait son salut sans trop de peine, en se laissant tout simplement aller au courant.

Il est certain que Norbert ne pouvait, à son âge, avoir la rigidité de principes du baron. S'il n'était pas assez égoïste pour se laisser guider en toute chose par son intérêt personnel, comme la plupart des hommes intelligents d'aujourd'hui, il n'était pas non plus assez naïf

pour ne pas distinguer ce qui lui était profitable d'avec ce qui pouvait lui nuire. S'il était assez gentilhomme pour ne jamais consentir à marcher sciemment à côté de l'honneur, ou à transiger avec des principes bien définis, il était d'autre part — et on l'a déjà vu — d'une nature mobile, comme la plupart des hommes de sentiment qui ne savent se défendre contre les influences du milieu dans lequel ils vivent. D'ailleurs, où sont les bonnes définitions de principes? Toute chose, même le point d'honneur, n'est-elle pas aujourd'hui sujette à discussion? et au lieu de se présenter, nettement, immuables comme un dogme, nos principes d'aujourd'hui se laissent tourner de tous côtés et examiner sous toutes leurs faces.

Il n'était donc pas tout d'une pièce comme ses aïeux les croisés ; il était de son siècle, de ce siècle de doute et de défaillances ; il aimait mieux se tromper de chemin que de marcher toujours droit cuirassé, dans une insensibilité de commande. Il était homme et, suivant le dicton latin, rien de ce qui est humain ne lui était étranger. Ses erreurs étaient d'ailleurs celles d'un cœur généreux et ce qui les lui faisait commettre, c'était surtout sa grande sensibilité. Ainsi donc maintenant, qu'il commençait déjà à oublier cette journée de transes et d'angoises, où il avait failli perdre sa bien-aimée, se laissait-il toucher par une autre douleur qu'il croyait avoir causée, — par la douleur de sa mère qui affectait de se résigner au sort qu'il lui avait fait. Elle était condamnée à vivre désormais dans l'isolement, loin de son fils unique, dont le cœur s'était détourné d'elle ; mais elle ne l'en aimait pas moins et ne voulait pas l'attrister par d'inutiles reproches.

Cependant lui s'en faisait, et de bien amers. Il ne pouvait supporter l'idée qu'il lui avait causé de la peine et par moments il s'accusait d'être un mauvais fils ; mais le pis est que cela le rendait injuste pour Harlette, en qui il voyait la cause principale de leurs ennuis de famille. Il devait pourtant convenir que si elle en était cause, elle n'en était que la cause bien involontaire, aussi ne lui marquait-il pas son déplaisir, seulement, dans son for intérieur, ne pouvait-il s'empêcher de lui en vouloir.

Il l'aimait certainement ; mais ce n'était plus le bel amour des jours passés ; — il ne s'y mêlait plus cette reconnaissance passionnée qu'on voue comme un culte à la femme qui vous rend heureux. Déjà il s'avisait de la critiquer et trouvait même quelquefois qu'elle avait besoin d'indulgence. Il trouvait aussi qu'elle était bien changée, qu'elle n'avait plus le charme d'autrefois, — et là il avait raison. Il la voyait la plupart du temps en tenue de mère de famille ou de bonne ménagère, c'est-à-dire se négligeant beaucoup. Elle, qui naguère encore avait des goûts élégants, ne prenait plus aucun souci de sa toilette. Ses livres et ses cahiers de musique étaient relégués dans un coin et oubliés. Ce n'était plus que rarement, et encore fallait-il que Norbert l'en priât, qu'elle s'approchait du piano ; mais elle ne chantait plus avec âme. Tout ce qui n'était pas son enfant la laissait indifférente. Elle ne vivait que pour lui, le nourrissait elle-même et prétendait que non seulement cela ne la fatiguait pas, mais qu'elle y trouvait au contraire une grande satisfaction.

Enfin elle aimait tellement ce petit être et s'en occupait si exclusivement que Norbert s'en montrait froissé ;

d'ailleurs il s'irritait de la voir vaquer aux soins les plus vulgaires et lui reprochait de ne plus montrer de goût non seulement pour la parure, mais encore pour les jouissances de l'esprit, pour tout enfin ce qui la rendait autrefois si attrayante.

Il la trouvait antipoétique, et se prenait alors à comparer leur vie bourgeoise aux élégances de la Renède. Certes, cette existence qu'ils menaient, ces mêmes soins qu'Harlette donnait à son enfant, ne l'auraient pas choqué à ce point, ne lui auraient même pas déplu, si tout cela se fût passé dans un autre cadre : dans un bel hôtel à lui, peuplé de domestiques en livrées galonnées, enfin au milieu du cérémonial luxueux des grandes maisons.

Il croyait par moments y voir Harlette, recevant les visites obligées, entourée de respect et d'égards, dans un milieu aristocratique, où les choses les plus triviales prennent, comme par enchantement, une teinte d'élégance ; — mais ce n'était là qu'un rêve. Dans la position fausse où ils se trouvaient, rien de pareil ne pouvait arriver.

Personne ne viendrait leur faire compliment de leur enfant, qu'ils ne pouvaient seulement pas produire au grand jour et dont ils avaient à se montrer plutôt honteux que fiers. Il leur fallait donc renoncer à toutes ces petites joies de la vanité, qui, si elles ne sont pas le bonheur, en sont, pour bien des gens, l'accompagnement nécessaire.

Norbert était du nombre de ceux-là, mais ne s'en apercevait que depuis peu. Autrefois, aux premiers jours de leur bonheur, il avait trouvé leur situation piquante et s'était fort amusé à prendre le monde pour dupe en s'affublant d'un nom d'emprunt et en faisant passer

Harlette pour sa femme. Mais ces temps étaient loin, et il ne voyait plus maintenant que les désagréments et les ennuis de sa position. Cela venait peut-être de ce qu'il était plus souvent assailli par des idées d'ambition que sa mère, sans avoir l'air d'y toucher, réveillait en lui; et quand il voyait Harlette, se souvenant à peine de son élégance native, prendre des allures affairées de petite bourgeoise, il pensait, comme la comtesse, que difficilement il en ferait une ambassadrice. Elle serait donc, non pas une aide, mais un embarras dans sa vie.

Cependant, disons-le à sa louange, toutes ces réflexions ne l'empêchaient pas d'être bien résolu à faire ce qu'il considérait comme son devoir; seulement ce n'était plus par amour qu'il allait épouser Harlette, ce n'était plus parce qu'il pensait comme naguère que, si on l'en séparait, sa vie serait brisée; c'était pour réparer sa faute, pour légitimer son enfant, enfin pour se conduire en galant homme et mériter ainsi, non seulement sa propre estime, mais encore celle des gens les plus sévères et les plus délicats sur le point d'honneur, comme l'était son ami de Verton.

Harlette, pendant ce temps, vivait tranquille et heureuse. Elle était plus que jamais pleine de confiance en lui. Certainement il devait l'aimer comme par le passé, car elle n'avait rien fait de mal. Elle lui avait donné un enfant au péril de ses jours, et ce n'est pas pour cela qu'il se détournerait d'elle. Elle ne voulait donc s'inquiéter de rien, pas même de ses négociations relativement à leur mariage. Elle ne lui demandait seulement pas ce qui en était, si elles aboutissaient ou non. C'était son affaire; elle n'avait pas à s'en mêler.

Sur ces entrefaites, madame de Vabran, qui commençait à se lasser d'écrire à son fils des lettres pleines de tendresse, sans en obtenir d'autre résultat que d'en recevoir des réponses également affectueuses, imagina pour l'attirer à la Renède, de tirer parti d'une indisposition, quoique sans gravité, mais encore assez sérieuse pour que le médecin de la maison lui eût conseillé de prendre le lit. Cette indisposition, il fallait la grossir aux yeux de Norbert au point qu'il s'en alarmât. Pour rendre la chose tout à fait vraisemblable, elle pensa d'abord à lui faire écrire par M. de Vabran ; mais il y avait à cela un inconvénient : jamais le brave homme ne saurait tourner une lettre avec la finesse qui faisait sa force à elle, et, d'autre part, il avait le sot amour-propre de se refuser opiniâtrément à écrire sous sa dictée.

Ce fut donc elle qui, cette fois encore, prit la plume. « Sa santé, écrivait-elle, lui inspirait de sérieuses inquiétudes ; le médecin avait beau lui assurer qu'elle ne courait aucun danger, — elle savait mieux que lui à quoi s'en tenir. D'ailleurs, il avait tort de lui cacher la vérité ; — elle n'était pas femme à s'en épouvanter.

» Elle était résignée et se soumettait, sans murmurer, aux décrets de la Providence. Sa vie n'était déjà pas si douce, pour qu'elle y tînt plus que de raison. Que pouvait-elle attendre de l'avenir ? Aucune consolation ne lui était réservée. L'enfant qui lui restait lui causait plus de chagrin que de joie. Elle serait pourtant heureuse de le revoir, ne fût-ce que pour quelques jours, — elle n'osait lui en demander davantage. Elle en profiterait pour lui faire comprendre de quel côté étaient le désintéressement et l'affection réelle ; car aucune affection humaine ne peut certainement se comparer à celle d'une

mère pour son enfant. Ce n'était pas ses volontés qu'elle voulait lui imposer, chose d'ailleurs impossible ; — qu'il fût heureux à sa guise, elle ne demandait pas mieux ; mais son devoir, avant de quitter ce monde, était de l'avertir des pièges où, par inexpérience, il pourrait se laisser prendre ; enfin, de l'éclairer encore une fois sur ses véritables intérêts, afin que si, plus tard, au mépris de ses conseils, il se compromettait par quelque folie, il ne pût rien lui reprocher. »

Cette lettre fit sur Norbert une pénible impression, non qu'il crût sa mère aussi malade qu'elle le disait, — il savait qu'elle se frappait facilement ; mais parce qu'il y devinait une nouvelle ruse.

—Il faut que je te quitte, dit-il à Harlette, en lui passant la lettre de la comtesse.

Celle-ci la lut en un clin d'œil, et, sans mot dire, elle la lui rendit ; mais, tout à coup, elle était devenue d'une pâleur mortelle.

Norbert s'en aperçut et, d'une voix caressante :

— Il m'est impossible, tu dois bien le comprendre, lui dit-il, de ne pas me rendre auprès de ma mère. En supposant même qu'elle ne soit pas aussi gravement malade qu'elle voudrait me le faire croire, je ne m'en considérerais pas moins comme un mauvais fils, si je ne m'empressais de répondre à son appel. Voyons, qu'as-tu à dire ?

— Rien, fit-elle d'une voix défaillante, absolument rien. Fais ton devoir, mon Norbert, et que Dieu te soutienne.

Elle avait la mort dans l'âme ; un pressentiment qu'elle ne pouvait combattre l'avertissait que son insidieuse ennemie allait jouer contre elle une partie, où

toutes les cartes étaient biseautées, et qu'elle, une toute jeune femme, sans expérience, sans amis et sans conseil, n'avait même pas à essayer de s'en défendre. Sa confiance en Norbert était tombée tout à coup ; aussi, quand elle le reconduisit à la gare et qu'il l'embrassa pour lui dire adieu, lui sembla-t-il que c'était les derniers baisers qu'elle en recevait.

On était aux premiers jours d'automne. La nature, reposée des fortes chaleurs, reverdissait sous les rayons d'un soleil ardent. Les rosiers commençaient leur seconde floraison; les chênes verts étaient encore peuplés de fauvettes et de rossignols, et les mouches à miel voletaient parmi les romarins, filant leurs notes bourdonnantes, si gaies dans leur monotonie

Norbert arriva le soir, comme deux ans auparavant. La lune éclairait la route et, se mirant dans le Rhône, semblait couler avec lui. Comme autrefois notre jeune homme rêvait au passé; mais ce n'était plus des souvenirs d'enfance qu'il évoquait. C'était un mélange d'émotions douces, quand avec les yeux de son imagination il revoyait Harlette toute jeune fille, en robe blanche, — et de regrets poignants. Son cœur se serrait comme d'angoisses ou de remords; de vagues soucis l'assiégeaient.

Ce qu'il appréhendait, c'était surtout la lutte obstinée qu'il aurait à soutenir contre sa mère. Il se demandait comment il saurait résister à ses ordres, à ses prières, peut-être à ses larmes. Il se rappelait les termes de sa lettre si doucement menaçante et ne pouvait se dissimuler que c'était là une bataille sérieuse et décisive qui allait s'engager entre eux; alors il prenait peur et se

sentait devenir timide, comme au temps de son enfance.

La maladie de la comtesse, nous l'avons déjà dit, n'avait rien de grave. C'était un peu de fièvre accompagnée de douleurs rhumatismales. Elle paraissait pourtant très abattue et se lamentait sans cesse. Norbert la trouva au lit, se plaignant de son entourage et surtout du médecin, qui, disait-elle, ne connaissant rien à son mal, la soignait en dépit du bon sens ; mais comme c'était son habitude de se lamenter, il ne s'en étonna guère. Ce qui l'étonna plutôt, ce fut l'accueil qu'elle lui fit. Elle le reçut avec des démonstrations de tendresse dont jamais personne ne l'aurait crue capable. Elle prenait, en lui parlant, des airs accablés, un ton de résignation et de tristesse qui le touchaient profondément ; elle lui disait même que les rôles maintenant étaient intervertis, qu'abattue par la maladie, elle ne savait plus commander, et que c'était à elle maintenant de se soumettre à la volonté des autres.

Dans les premiers temps, Norbert essaya de lui parler de son fils et se hasarda même à bégayer quelques mots en faveur d'Harlette. Mais aussitôt le front de la comtesse se rembrunissait, et sa physionomie prenait un air sévère, ou, pour mieux dire, une expression haineuse ; car, pour bonne comédienne qu'elle fût devenue, elle ne savait encore se contraindre au point de dissimuler entièrement son implacable antipathie pour cette fille.

— Ne me parlez pas d'elle, je vous en prie, lui disait-elle au bout d'un instant, quand, s'étant un peu calmée, elle sentait que sa voix était assez assurée pour ne pas trahir sa colère. « Ne m'en parlez pas encore, continuait-elle. Ce qui s'est passé est tellement

bominable que mon esprit ne peut s'y faire. J'y pense e moins possible; cela me fait trop de peine d'y pen- er, cela me chagrine trop. Je croyais même, dans les ommencements, qu'il me serait pénible de vous revoir, t pourtant je le désirais de tout mon cœur. C'est un entiment inexplicable et injuste, j'en conviens, que ette indulgence que j'ai pour vous, car vous êtes cer- ainement aussi coupable que cette... jeune fille; — nais vous, — je vous aime, et elle... comment pour- ai-je jamais lui pardonner? J'y ferai pourtant tous nes efforts, je vous le promets. »

Cependant, au ton de Norbert, elle devinait qu'il ai- nait encore sa maîtresse; aussi ne le contrariait-elle n rien; seulement, de temps en temps, elle jetait quel- ques gouttes d'eau sur le feu, en lui rappelant les pro- ets ambitieux qu'ils avaient formés ensemble lorsqu'il tait encore étudiant, et auxquels elle ne croyait pas qu'il ût entièrement renoncé. Elle lui demandait ensuite s'il vait continué à cultiver les excellentes relations que, si eune, il avait su se créer dans le faubourg Saint-Ger- nain, et, comme il avouait qu'il les avait un peu négli- gées pendant ces derniers temps, elle l'en grondait loucement et lui expliquait que les belles dames, aux- quelles il n'avait autrefois songé que pour leur faire a cour, pouvaient plus tard lui être utiles, s'il réus- issait à se maintenir dans leurs bonnes grâces. Enfin, ans le critiquer et sans avoir l'air d'y toucher, elle ui démontrait qu'il avait mené près d'Harlette une bien otte existence, et que, s'il voulait la continuer, il n'ar- iverait jamais à rien.

Elle citait des exemples d'hommes ayant fait une brillante carrière, pour avoir eu des succès dans le

monde ou pour s'être alliés à des familles influentes, car de bonnes protections équivalent pour sûr à une belle dot.

Norbert prêtait une oreille complaisante aux discours de sa mère, qui portaient plus loin qu'il ne voulait se l'avouer et qu'elle ne le croyait elle-même.

Mais ce n'est pas en s'adressant seulement à son esprit qu'elle savait se faire écouter. Pendant le premier mois qu'il passa à la Renède, elle employa avec lui toutes les chatteries qu'une mère tient toujours à sa disposition pour se faire obéir de son grand garçon de fils, et, si elle réussit à quelque chose, ce fut surtout à se faire plus que jamais aimer de cet excellent jeune homme. Ce qu'il avait pris autrefois pour de l'affection filiale n'avait été qu'un mélange de respect et de crainte; son cœur n'avait pas encore connu ces élans de tendresse qu'il ressentait maintenant. Au lieu de lui baiser cérémonieusement la main, il l'embrassait sur les deux joues, ce qui lui eût semblé autrefois le comble de l'irrévérence; mais c'était elle qui le voulait. Elle ne l'appelait plus que « mon cher enfant, » le tutoyait quand ils étaient seuls, et cela faisait sa joie.

Lorsqu'elle se crut enfin assez maîtresse de son cœur pour pouvoir impunément tout lui dire, elle lui avoua, après bien des circonlocutions, qu'elle éprouvait pour Harlette un irrésistible éloignement. Elle avait fait ce qu'elle avait pu pour se vaincre; — cela lui avait été impossible. Aussi fallait-il croire que ses mauvaises dispositions à l'égard de la jeune fille lui venaient d'un pressentiment, comme il n'en vient qu'aux mères. Ce ne pouvait être qu'un avertissement d'en haut! Harlette le perdrait, elle le sentait, elle en était sûre.

La comtesse, en parlant ainsi, avait espéré provoquer Norbert à une explication décisive; mais Norbert lui avait simplement répondu qu'il attendrait qu'elle revînt sur de si injustes préventions à l'égard de sa fiancée, car il ne pouvait, lui, revenir sur sa résolution d'en faire sa femme. Alors madame de Vabran s'emporta. Depuis longtemps elle était lasse de la contrainte qu'elle s'imposait, elle était lasse de toujours feindre la douceur, la résignation et une affection presque soumise. Elle l'aimait certainement, mais à la condition qu'il se pliât à ses volontés. Sa nature impérieuse reprenait le dessus, et se manifesta cette fois avec tant de violence, car, sans transition aucune, de douce qu'elle avait été, elle devint tout à coup agressive et acerbe, que Norbert en resta stupéfié. Mais elle, elle respirait à l'aise ; elle avait jeté loin d'elle ce masque qui l'étouffait. — Cela la soulageait de se livrer enfin librement, sans retenue, tout entière aux débordements de sa nature impétueuse.

Et pourtant elle se disait, car jamais elle ne perdait la tête tout à fait, et que dans ses plus grandes colères il restait toujours un coin de son cerveau qui raisonnait froidement ; elle se disait qu'elle perdait en un moment le fruit de tout un mois de dissimulation, que Norbert se révolterait pour sûr, plutôt que de se courber sous le joug, que ce n'était pas un gamin après tout, qu'il était d'âge à faire sa volonté; enfin, que ce ne serait point par la violence qu'elle triompherait de son affection pour Harlette. Elle croyait donc tout perdu; mais — voyez la bizarrerie des choses humaines — il arriva ce qui arrive souvent : cet accès de folie profita à ses desseins plus que ne l'avait fait la conduite sage et mesurée qu'elle

avait tenue depuis si longtemps. Norbert la voyant si fort en colère, devint tout à coup très petit garçon. Il chercha à l'apaiser par tous les moyens possibles, lui demanda pardon comme autrefois ; enfin, il était si troublé, qu'il en oublia ce qu'il appelait si pompeusement sa dignité d'homme.

Il se sentait hésitant et s'en accusait comme d'une lâcheté. Il sentait qu'il avait besoin de l'appui de quelqu'un pour se raffermir dans ses résolutions, et il pensa naturellement au baron de Verton, le seul homme assez fort pour le protéger contre lui-même ; mais depuis longtemps il ne l'avait vu. Le baron ne venait plus au château, depuis que madame de Vabran l'y avait si mal reçu, et Norbert, sachant qu'elle ne lui avait jamais pardonné de s'être mêlé d'affaires qui ne le regardaient pas, craignait de la contrarier en retournant chez lui ; d'ailleurs il craignait aussi que cet homme si rigide ne devinât, rien qu'à le voir, ses secrètes pensées et ses lâches hésitations. Il sentait qu'il n'oserait plus regarder son ami bien en face sans rougir, et que si celui-ci lui tendait sa main loyale, la sienne tremblerait.

Madame de Vabran devinait son irrésolution avec une incroyable perspicacité : aussi ne manqua-t-elle pas d'en profiter. Tantôt de hautaine et sévère elle se faisait humble et suppliante, ce qui le touchait infiniment ; elle appelait sur lui toutes les bénédictions du ciel, s'il consentait à prendre Kitty pour femme, lui répétait, pour la centième fois, qu'il ne pouvait lui refuser, à elle qui avait été tant éprouvée par le chagrin, la seule consolation qu'elle pût attendre en cette vie ; tantôt elle le menaçait de sa malédiction, si, ne prenant conseil que de son entêtement, il s'avisait de lui désobéir. Enfin elle

le tourmenta de toute façon. Le pauvre jeune homme en était tellement ahuri, qu'il n'avait plus de volonté. Elle le devina, et trouvant le moment propice, se décida à frapper le grand coup. Il arriva alors ce que depuis longtemps avait prédit le baron de Verton. Elle s'en fut chez les dames de Noveterre, sans l'assentiment de son fils, sans seulement l'en avoir prévenu, et demanda pour lui la main de Kitty. Elle prévoyait quelques hésitations, ou au moins quelques simagrées de la part de ces dames ; mais, à son grand étonnement, la marquise dit *oui* tout de suite. Elle en fut sur le moment comme affolée. Qu'allait dire Norbert? S'il allait la désavouer ? Mais non ! il n'oserait pas ; il était trop timide et trop bien élevé pour s'aviser de provoquer un si grand scandale. Les faits lui donnèrent raison, — elle avait deviné juste.

XXIII

C'était par une splendide matinée de décembre. La petite église de Roquebrune était magnifiquement décorée. Des milliers de cierges brûlaient devant le maître-autel, et tous les lustres dans la nef, étaient allumés. A l'entrée du village se dressait un grand arc de triomphe de verdure, puis un autre, à quelques cinquante mètres plus loin, au tournant de la rue qui mène à la mairie. Les murs des vieilles maisons grises, bâtis en pierres brutes et non recrépis, étaient pavoisés et ornés de guirlandes de buis et de lierre. Le pavé de la rue, sur tout le parcours, était tendu de toile neuve, qu'on devait distribuer le lendemain aux familles nécessiteuses. Quelques fleurs de l'arrière-saison, parmi lesquelles dominaient les chrysanthèmes de toutes couleurs, jonchaient ce tapis blanc. Des villageois et des villageoises endimanchés étaient rangés sur deux haies dans les rues que devait parcourir le cortège. On avait enguirlandé le portail de l'église, et une grande couronne pendait à la clef de voûte. Dans l'intérieur, c'étaient des fleurs partout. Deux énormes bouquets de roses ornaient l'autel de la Sainte-Vierge. Les jeunes filles du

village, vêtues de blanc, avec de longs voiles, comme pour la première communion, se tenaient dans les bas côtés. On se serait cru à la Fête-Dieu, car aucune autre fête de l'année n'est célébrée, dans le Midi, avec autant de solennité et de pompe.

L'église était pleine, non seulement de villageois, mais surtout de personnes de la ville, dont la plupart n'étaient venues là que par curiosité. Toute cette foule s'impatientait, car les mariés se faisaient attendre, comme c'est, du reste, de temps immémorial, la coutume des mariés. Enfin, ils firent leur entrée. Kitty avait une robe de satin blanc, très garnie de magnifiques dentelles. Elle marchait avec assurance, sans feinte timidité, mais faisant son possible pour affecter un peu de modestie et cacher ainsi à tous les yeux la joie démesurée et victorieuse qui rayonnait en elle. Le grand but était atteint. Elle avait réussi, malgré des obstacles sérieux, — car, peu de temps avant son mariage, elle avait appris par des amies, qui avaient eu à cœur de le rompre, la liaison de Norbert avec Harlette et l'existence d'un enfant, qu'il avait reconnu ; — elle avait donc réussi, non sans peine, à conquérir le plus beau nom et la plus belle fortune de Provence, et, comme de tous les sentiments humains, l'orgueil était le seul qui fût bien vivace en elle, elle se sentait maintenant satisfaite ; elle était arrivée au comble de ses vœux.

D'ailleurs elle avait la fatuité de s'attribuer tout le succès ; sans plus tenir compte de sa puissante alliée, madame de Vabran, qui, en somme, avait tout fait. Elle marchait donc à l'autel d'un pas assuré, baissant les yeux, craignant toujours qu'un geste, ou un éclair qui lui

passerait dans le regard ne trahît le triomphe dont son cœur était plein. Il est même à supposer qu'elle s'y était étudiée les jours précédents ; car, bien qu'elle s'observât tout le temps, il n'y paraissait pas ; elle n'avait l'air ni gauche, ni empruntée ; aussi, les personnes qui la jalousaient — et l'église en était pleine — eurent-elles bien de la peine à trouver quelque chose à critiquer dans son maintien. Enfin, pour mieux déguiser sa jubilation, elle s'était promis de penser, tout le temps que durerait la cérémonie, à Harlette, qu'elle haïssait du plus profond de son âme, car l'homme qui était là, près d'elle, et qui allait devenir sa chose, avait osé la lui préférer un moment.

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, le prêtre, qui les avait vus naître tous les deux et les avait baptisés, leur adressait une allocution d'une voix émue. Il leur parlait de la vie nouvelle où ils allaient entrer, les exhortait à placer désormais toute leur affection, toutes leurs espérances l'un dans l'autre et, oubliant tout ce qui dans le passé aurait pu être une cause de désaccord entre eux, ne songer plus qu'à l'avenir, qu'il leur prédisait brillant et heureux, s'ils conservaient toujours dans leurs cœurs la confiance et l'amitié inaltérables que les époux chrétiens se doivent mutuellement.

L'excellent vieillard avait des larmes dans la voix. C'est à lui que Norbert s'était confessé la veille. Il savait donc que le malheureux avait déjà engagé sa foi à une autre, il savait aussi qu'il avait juré devant Dieu, alors qu'Harlette se débattait contre la mort, de ne l'abandonner jamais; aussi lui avait-il dit que c'était un péché irrémissible que de manquer à un vœu prononcé librement, en prenant le Ciel à témoin; que son mariage

avec mademoiselle de Noveterre serait une mauvaise action et qu'il ne pouvait l'en absoudre. Norbert, que ces paroles avaient vivement ému, lui avait répondu que la religion ordonnait aussi aux enfants d'honorer leurs parents et de leur obéir ; enfin, il le pria d'éclairer sa conscience et de décider sur la conduite qu'il avait à tenir, lui promettant d'ailleurs de se soumettre à sa décision. Le brave homme de curé, se trouvant alors fort embarrassé de conseiller à ce fils d'une docilité si exemplaire de désobéir à ses parents, se laissant aussi guider, sans toutefois vouloir se l'avouer, par le respect humain, évita de répondre à une question si nettement posée. Il demanda seulement au jeune homme, rien que pour la forme, s'il aimait encore sa maîtresse, et celui-ci crut ne pas mentir en lui répondant qu'il avait pour elle l'amitié la plus tendre, mais point d'amour ; que, d'autre part, il tâcherait d'aimer sa femme et d'être pour elle un bon mari.

Jamais encore cet excellent prêtre n'avait eu la conscience si troublée. Avait-il bien ou mal fait de donner l'absolution à ce parjure, et le mystère qu'il célébrait, en ce moment, n'était-ce point un sacrilège? Il avait l'âme attristée. Il se rappelait Harlette, cette fille bonne, douce et craintive et se la représentait maintenant abandonnée et à tout jamais malheureuse. Alors, il fut pris d'une si grande pitié pour elle que, tout le temps de la messe, il adressa au Ciel des prières ferventes, lui demandant de consoler cette infortunée.

Norbert, qui la veille encore avait essayé de faire l'esprit fort et de se persuader qu'en épousant la jeune fille que lui destinait sa mère, il ne faisait que ce que tout autre eût fait à sa place, n'avait plus la même as-

surance. La veille, en pensant à Harlette et à son enfant, il s'était dit, avec une légèreté que nous ne lui aurions jamais soupçonnée, qu'il n'y avait rien de bien extraordinaire ni de bien criminel dans son abandon, que le monde était ainsi fait; que l'homme, étant un être éminemment changeant, ne pouvait répondre du lendemain ni, par conséquent, arranger d'avance sa destinée; enfin, que tout cela c'était la vie; mais aujourd'hui, agenouillé sur son prie-Dieu, il sentait le néant de sa philosophie. Son âme était assaillie de terreurs superstitieuses lorsqu'il se rappelait les terribles châtiments qu'il avait appelés sur sa tête, si jamais il commettait la lâcheté de trahir son amie ou de la délaisser. Il se rappela ensuite toute la poésie de leurs amours, toute la confiance que la chère enfant avait eue en lui et son dévouement sans bornes; alors son cœur se gonfla, il se prit à la plaindre et aussi à se plaindre lui-même, car il avait été jadis plein de nobles sentiments, et qu'il devenait aujourd'hui déloyal et parjure.

Pendant qu'il se livrait ainsi à de tardifs regrets, un orchestre d'instruments à vent, mandé d'un gros bourg voisin, exécutait, avec un ensemble très satisfaisant, les morceaux les plus brillants de son répertoire. Les gens du village, tout émerveillés d'entendre de si belle musique et de voir tant de beau monde dans leur pauvre église, étaient tout yeux et tout oreilles, tandis que les personnes de la ville s'amusaient à tout dénigrer. C'était surtout sur ce brave orchestre, qui pourtant faisait de son mieux, que s'exerçait leur malignité; puis, quand la messe fut dite, et qu'on put de nouveau dévisager les mariés, la malveillance des dames et des demoiselles

s'en donna tout à l'aise. Norbert était d'une extrême pâleur. Il essayait, pour dissimuler son émotion, de prendre un air grave, mais ne réussissait qu'à donner à ses traits une expression glaciale. Pour Kitty, on la trouvait trop digne, et lorsque les invités passèrent à la sacristie, pour signer sur les registres de l'église, et qu'ils lui adressèrent les compliments d'usage, on trouva même qu'elle y répondait avec une hauteur impermise. Le fait est qu'elle était troublée, voire scandalisée de l'attitude singulière de son mari. La froideur qu'il montrait était un outrage pour elle. Elle s'en dépitait et en perdait la tête.

Cependant les musiciens et les jeunes filles en blanc s'étaient esquivés tout de suite après la messe, et, par des sentiers accessibles seulement aux piétons, avaient gagné en courant le château de la Renède. Ils y étaient déjà depuis cinq minutes lorsque les voitures de la noce firent leur apparition dans la belle allée des Chênes-Verts. Elles avaient dû prendre par un chemin beaucoup plus long et descendre au pas la côte rapide qui courait en zigzag sur le flanc de la montagne, au sommet de laquelle était perché le village. L'orchestre salua l'entrée du jeune couple dans l'avenue du château par la marche du *Prophète*. Le chef de musique avait même songé à faire exécuter, à cette occasion, la marche nuptiale de Mendelssohn, comme étant plus de circonstance; mais, après quelques répétitions, elle fut jugée par trop difficile, et il avait dû y renoncer.

Devant le château se dressait un nouvel arc de triomphe de buis et de lierre, tout semé de fleurs de chrysanthèmes, et au-dessus de la porte principale, une colombe tenait dans son bec une grande couronne de

roses blanches. De chaque côté de cette porte étaient rangées en éventail, accompagnées des bonnes sœurs, les jeunes filles du village avec leurs longs voiles de mousseline qui tombaient jusqu'à terre. Quand les mariés furent descendus de voiture et eurent gravi les quelques marches qui conduisent au perron, une jeune fille se détacha du groupe de droite et, après avoir fait une révérence respectueuse à la nouvelle vicomtesse de Vabran et une autre au vicomte, elle leur récita un joli compliment en prose. Kitty la remercia avec la grâce et l'aplomb d'une souveraine habituée aux hommages; puis, du groupe de gauche se détachèrent deux autres jeunes filles qui se mirent, à leur tour, à réciter un compliment en vers, composé pour la circonstance, en forme de dialogue, par un vieil abbé, ami de la famille. Norbert qui n'avait guère écouté le compliment en prose, écouta attentivement celui en vers, et il faut croire qu'il lui plut, car non seulement son front se dérida, mais il amena même un sourire sur ses lèvres.

Enfin, sur les deux heures et demie, on se mit à table. Les convives avaient faim et ne songèrent d'abord qu'à faire honneur au splendide repas qui les attendait. Les convives étaient peu nombreux : rien que des intimes, une vingtaine de personnes en tout. Le vicomte de Sador, plus solennel que jamais, fit aux jeunes mariés une allocution qui n'était autre chose qu'une amplification emphatique de celle que leur avait adressée le matin leur vénérable curé, seulement le vicomte, plus avisé que l'abbé, trouva encore moyen de mêler le Roy à toute cette affaire. Sa Majesté, selon lui, serait heureuse d'apprendre cette union, car les vieilles races doivent se perpétuer pour fournir au trône de bons serviteurs,

au berceau desquels président l'honneur et la fidélité.

Le plus gai de tous était ce respectable M. Dérin. Il était intimement convaincu que si ce mariage, qui comblait les vœux de madame de Vabran, s'était arrangé, l'honneur devait en revenir exclusivement à lui, et que sans l'habileté qu'il avait montrée pour découvrir les secrets de Norbert, celui-ci continuerait, maintenant encore, à vivre maritalement avec sa maîtresse.

La vicomtesse Aline était aussi de fort belle humeur, car elle avait, bien à l'insu de son oncle et de sa tante, fait la connaissance d'un gentilhomme campagnard qui, la trouvant fort à son gré, brûlait de l'appeler sa femme.

Mais de toutes les personnes présentes, les plus heureuses étaient certainement ces dames de Noveterre; seulement elles avaient le bonheur silencieux. — c'était comme un rayonnement intérieur qui ne se trahissait que rarement par un demi-sourire.

Quant à madame de Vabran, elle jugeait inutile d'affecter tant de réserve et rayonnait franchement. Kitty l'entourait de prévenances et lui marquait une affection sincère, car elle admirait cette femme altière et despotique, car elle sentait sa supériorité ; et pourtant il y avait déjà une nuance dans ce respect et ces caresses. Ce n'étaient plus les façons timides de la jeune fille se faisant toute petite devant une dame âgée et respectable. C'était la tenue d'une personne posée qui, dès le premier jour, tient à établir que, sauf les apparences de soumission qu'elle continuera à affecter, rien que par politesse, elle veut être traitée par sa belle-mère d'égale à égale.

Cependant, l'animation des convives allait toujours croissant. M. de Vabran et cet excellent M. Dérin deve-

naient déjà un peu bruyants, et le solennel M. de Sador lui-même, s'étant complètement déridé, daignait aussi se mettre de la partie, en lançant de temps en temps, dans la conversation générale, quelque plaisanterie, dont il était toujours le premier à rire. Enfin une gaieté franche aurait peut-être fini par régner entre ces gens qui se connaissaient depuis de si longues années, si l'attitude infiniment réservée de la mariée n'eût répandu autour d'elle, sinon la gêne ou le malaise, du moins une certaine contrainte. Quant à Norbert, pour triste et préoccupé qu'il fût, il s'était composé une figure de circonstance. Il riait même quelquefois, d'un rire qui ne paraissait pas trop forcé, des plaisanteries du vieux vicomte, et se montrait gracieux avec sa belle-mère et avec madame Aline. En un mot, il avait repris ses façons d'homme du monde, il était redevenu l'homme aimable des autres jours. Pourtant, dès qu'il rentrait en lui-même, son cœur se serrait. Il s'épouvantait de s'être lié pour la vie avec une jeune fille qui ne lui était de rien et pensait qu'il n'y avait plus moyen de revenir sur ce qui était fait; puis il sentit tout à coup qu'il aimait Harlette plus que jamais, et plus que jamais sa conscience lui reprocha de l'avoir délaissée. Ce mouvement de son cœur ne fut heureusement que passager; l'animation des autres commençait à le gagner. M. de Vabran s'était levé et portait un toast à sa belle-fille, qui allait désormais demeurer sous son toit et y apporterait avec son charme et sa grâce, la gaieté qui depuis longtemps en avait fui. Enfin il lui souhaita d'être aussi bonne épouse qu'elle était, surtout ce soir-là, merveilleusement jolie.

Norbert la regarda alors et resta ébloui par l'éclat de

ses yeux. Son teint était animé, un coin de sa lèvre supérieure se soulevait avec une expression légèrement dédaigneuse, les ailes du nez avaient comme des frémissements d'impatience ; mais ce qui la distinguait surtout, c'était ce je ne sais quoi de hautain qui rayonnait sur tout l'ensemble de sa figure et seyait admirablement à sa fine tête aristocratique. Elle était en effet merveilleusement jolie.

Il examina ensuite ses épaules et son buste et, autant qu'il en put juger par les formes qu'accusait sa robe collante, il crut deviner qu'elle n'était déjà pas si frêle ni si diaphane que madame de Vabran se l'imaginait. En somme, il la trouvait fort désirable, et, se rappelant tout à coup qu'elle était bien à lui, que, dans quelques heures, il serait seul avec elle, que cette petite créature si hautaine allait lui appartenir, il se trouva ridicule de s'être fait tant de mauvais sang pendant toute cette journée. Sa mère avait eu de meilleurs yeux que lui ; l'incomparable Kitty était vraiment un morceau de roi.

Et depuis ce moment, comme un marié vulgaire, il commença à s'impatienter contre les gens de la noce qui paraissaient vouloir s'éterniser à la Renède.

Au dehors, les paysans, répandus dans le parc, buvaient et chantaient des noëls provençaux. La bière était bonne, le vin excellent, et ils étaient priés de ne point les ménager. D'ailleurs il n'y eut aucun dégât à déplorer, car ce n'est point faire du dégât que de graver avec un couteau, sur l'écorce d'un arbre, la date d'un si grand jour. Le paysan, quand il sait écrire, aime à en faire parade, surtout devant témoins.

XXIV

Ce même soir, une scène d'un genre tout différent se passait à une lieue de la Renède, dans la vieille tour tombant en ruine du baron de Verton. Il était environ onze heures, et toutes les lumières y étaient éteintes, quand une voiture de paysan, qu'on appelle tapissière dans le pays, s'arrêta devant la petite grille qui avait remplacé le magnifique portail du château. Une jeune dame en descendit, tenant un enfant sur ses bras. Le conducteur descendit ensuite et alla frapper à la porte qui donnait accès à la pièce où couchait le jardinier. On resta longtemps avant de lui ouvrir. Jamais encore un visiteur ne s'était présenté chez M. de Verton à une heure si tardive. Cependant, après quelques pourparlers, Harlette fut introduite au salon et, peu de minutes après, le baron l'y rejoignit. Elle était pâle et défaite, elle paraissait anéantie, et pourtant ses traits n'exprimaient, ni la douleur, ni même cette tristesse résignée qui, chez les créatures douces comme elle, est encore plus touchante que ne le sont chez les autres de grandes démonstrations de désespoir. Elle avait les yeux baissés et se tenait immobile; on eût dit, à la voir ainsi, que rien ne

vivait plus en elle. Lorsqu'elle entendit le baron descendre, elle tourna la tête du côté de la porte, puis, sans que sa figure changeât d'expression, elle fit lentement quelques pas vers lui, lui tendit la main et lui dit d'une voix qu'il ne lui connaissait pas et dont la monotonie faisait contraste avec le sens des paroles.

— Pardonnez-moi ma visite, monsieur le baron, je suis comme folle, je ne sais plus ce que je fais... Si vous me trouvez importune, ne me le dites pas : ce serait me faire du chagrin. Je viens à vous, car je n'ai plus personne maintenant à qui demander conseil.

A ces derniers mots, elle eut comme un sanglot, ses yeux ses remplirent de larmes ; mais elle ne pouvait pleurer tout à fait. M. de Verton la regardait avec une profonde compassion.

— Vous ! importune, s'écria-t-il, vous n'y songez pas, mon enfant. Ne suis-je donc plus votre ami ? Voyons, que voulez-vous de moi ? parlez.

Mais elle avait la gorge serrée et ne pouvait plus proférer une parole. Elle chercha dans sa poche, en tira deux lettres et les lui présenta ; puis, se rapprochant du fauteuil où elle avait déposé son enfant endormi, elle se mit à le regarder avec des yeux atones qui semblaient n'avoir plus de regard.

Le baron prit les lettres et les ouvrit. Toutes les deux étaient datées de l'avant-veille. La première qu'il lut était de madame de Vabran. Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

» Ce n'est pas pour vous reprocher votre conduite indigne dans ma maison que je vous écris aujourd'hui,

—c'est pour vous apprendre que, loin de vous, mon fils a recouvré toute sa raison et va rentrer dans le devoir. Il se marie demain avec la jeune fille que depuis longtemps je lui destinais.

» Cependant je ne veux pas que vous puissiez jamais vous croire en droit de vous plaindre de lui, ou seulement de vous dire qu'il s'est mal conduit à votre égard. Voici donc un chèque de cinquante mille francs. Cette somme vous mettra momentanément à l'abri du besoin. Je m'engage de plus à vous servir une pension de cinq cents francs par mois, pour élever votre enfant; mais il est bien entendu que jamais plus vous ne chercherez à revoir Norbert ni ne vous permettrez de lui écrire. Je tiens à ce que d'ores en avant il vive en honnête homme.

« Comtesse DE VABRAN. »

La grossièreté de ces lignes provoqua chez le baron autant d'indignation qu'elle lui causa d'étonnement. Était-il vraiment possible qu'une grande dame se fût laissé emporter par la haine jusqu'à frapper cette enfant à terre, et qu'elle l'eût fait avec une brutalité dont eût rougi une femme de la rue? Il s'approcha d'Harlette, les yeux étincelants de colère; il allait lui parler; mais elle l'arrêta, et d'un geste lui indiqua l'autre lettre qu'il tenait à la main.

Celle-là était de Norbert. Il avait eu beaucoup de peine à l'écrire; il y avait passé plusieurs heures. Et pourtant ce n'était qu'une suite de phrases d'une banalité écœurante. Il y disait, entre autres, que le temps des illusions était passé, que les rêves qu'ils avaient faits ensemble, comme deux enfants qu'ils étaient, ne

pouvaient se réaliser, car il est impossible d'éterniser un moment de bonheur. Puis il lui parlait de sa mère, qui se montrait de plus en plus hostile aux projets qu'ils avaient formés; — il n'osait pas la braver et croyait que, de son côté, Harlette ne voudrait pas, par dignité, entrer dans une famille si mal disposée à son égard. Enfin, il lui annonçait très gauchement que, ne pouvant se marier avec elle, il fallait bien que, pour contenter ses parents, il en épousât une autre.

Dans cette lettre il ne la tutoyait plus, il lui disait *vous*, et c'est ce qu'Harlette avait remarqué d'abord, car ce ne fut qu'après l'avoir relue deux fois qu'elle observa qu'il n'y faisait même pas allusion à son enfant.

— Le lâche! s'écria le baron, dès qu'il eut fini de lire.

Norbert avait été bien lâche, en effet. Pendant un grand mois qu'avaient duré les préparatifs de son mariage, il avait écrit à Harlette plusieurs fois; mais jamais il n'avait laissé échapper un mot qui lui eût permis d'entrevoir ce qui se tramait contre elle et l'eût ainsi préparée à l'affreux malheur qui devait la frapper. Il avait en cela, comme en tout, suivi les conseils de sa mère, qui craignait que *cette fille*, si elle avait vent de la chose, ne fît crouler ses beaux projets en provoquant un scandale qui, alors, n'aurait pu être apaisé que par son mariage avec Norbert.

Le baron se tenait près de la jeune femme; il répéta encore une fois : « Le lâche! » Il la regardait fixement. Elle soutint un moment son regard, puis baissa les yeux et ne lui répondit pas.

— Et cela? fit-il en lui présentant la lettre de la comtesse et le mandat de cinquante mille francs. Qu'allez

vous en faire? Voulez-vous que je le porte demain à madame de Vabran?

— Oui, répondit-elle faiblement. Rendez aussi à Norbert sa lettre; je ne veux pas la garder. Et maintenant, fit-elle après un silence, laissez-moi vous demander une faveur.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, répondit le baron; je vous promets d'avance qu'il sera fait selon votre désir. Je suis votre ami, je vous l'ai déjà dit; mais sachez aussi qu'un jour, le jour où ce misérable m'a appris la vérité sur vos relations, je me suis juré de vous protéger s'il venait à vous abandonner. Comptez donc absolument sur mon dévouement; — je n'ai qu'une parole, moi.

Elle leva sur lui ses yeux alanguis, où de nouveau brillèrent des larmes, et lui prenant la main :

— Merci, lui dit-elle, il y a donc encore quelqu'un qui s'intéresse à moi ! Cela me fait du bien. Tout à l'heure il me semblait que je ne vivais plus ; je ne sentais plus mon cœur. Mais ce n'est pas pour moi que je viens implorer votre pitié et votre protection; je n'ai besoin de rien, moi : c'est pour mon enfant. Je ne voudrais pour rien au monde que son père, qui nous a délaissés, en prît soin. Il ne s'en soucie pas, du reste : son fils serait un fardeau pour lui; et puis, cette femme le haïrait. Faites-le donc élever, et tâchez qu'il devienne un homme d'honneur comme vous. Vous direz à Norbert... elle s'arrêta à ce nom, et pendant quelques instants ne put continuer; vous lui direz que c'est ma volonté. Il vous donnera l'argent nécessaire pour son entretien, c'est son devoir; mais moi, je ne peux rien accepter de ces gens-là.

— Je n'en accepterai rien non plus, soyez-en sûre, s'écria le baron avec feu ; mais je ne vous comprends pas. Vous voulez donc vous séparer de votre enfant ?

— Il le faut bien.

— Et pourquoi ? Que comptez-vous faire ?

— Ce que j'aurais dû faire il y a deux ans. J'entrerai dans un couvent.

— Vous ? entrer dans un couvent ? Mais c'est impossible ! vous vous devez à ce petit être ; personne ne pourra vous remplacer auprès de lui.

— Ma résolution est bien prise, monsieur le baron, répondit-elle simplement. Que voulez-vous que je devienne ? Ma vie est brisée.

Le baron insista ; il essaya de lui faire comprendre que, pour entrer en religion, il fallait avant tout la vocation, que c'était une fausse manière de voir que de considérer ces saints asiles comme des refuges pour les cœurs blessés qui vont y cacher leur désespoir ; — mais elle ne l'écoutait plus, elle était retombée dans sa torpeur, et restait là devant lui, immobile, comme privée de raison. Ce qui se passait dans cette pauvre âme endolorie, nul n'eût pu le deviner ; mais ce qui toucha profondément le baron, c'est que, malgré tout le mal qu'on lui avait fait, cette douce créature ne se plaignait pas du destin. Il ne lui était pas échappé, depuis qu'elle était là, un seul mot de blâme contre ceux qui avaient si impitoyablement brisé son existence.

La voyant ainsi résignée et peut-être même prête à pardonner, il se sentit pour elle comme une vénération passionnée. Ce mouvement de son âme fut si impétueux et si puissant qu'il allait en oublier le respect qu'il devait à cette douleur, mais la vue de l'enfant le

rappela à la réalité, et involontairement il pensa à Norbert. Alors ses traits se contractèrent et prirent tout à coup une expression de haine implacable.

— Ah le lâche! s'écria-t-il de nouveau; mais il ne sera pas dit que tant de lâcheté reste impunie. Puis, fixant sur Harlette des yeux où brillait un feu sombre :

— Je vous vengerai, soyez-en assurée, ajouta-t-il d'une voix stridente.

— Ne lui faites pas de mal, je vous en prie, lui dit-elle, comme se réveillant en sursaut, mais toujours de sa voix monotone; et, comme il ne répondait pas : — Promettez-moi, reprit-elle, que vous ne lui ferez pas de mal.

Le baron eut beaucoup de peine à s'y décider, mais il n'osait rien refuser à cette infortunée; aussi lui engagea-t-il sa parole que jamais, elle vivante, il ne le provoquerait ni ne lui chercherait querelle. Alors Harlette, rassurée, prit congé de lui et s'en retourna à la ville prochaine, où il devait venir la voir le lendemain.

Cette nuit, le baron la passa dans une agitation indescriptible. Il avait toujours Harlette devant les yeux et ne pouvait penser qu'à elle. Tantôt il la voyait, comme ce soir, abattue et languissante, tantôt il se la rappelait telle qu'il l'avait connue il y avait deux ans : timide ou plutôt craintive, mais toujours douce et résignée. Le printemps de la vie n'avait pas eu de sourires pour elle; déjà alors, elle pressentait que ce n'était pas pour être heureuse qu'elle était venue au monde, et ses pressentiments ne l'avaient point trompée. Le peu de bonheur qui lui était venu en chemin devenait pour elle une source intarissable de chagrins et d'amers regrets; —

elle était punie de s'être livrée confiante à une félicité qu'elle s'était persuadé devoir être durable, elle était punie d'avoir espéré de tromper sa destinée. Et maintenant, désabusée, elle allait, à la fleur de l'âge, renoncer à la vie; — désormais il ne la verrait plus. C'était surtout cette pensée qui lui était cruelle. Ne plus la revoir, elle que malgré tout il ne pouvait cesser d'aimer, ne plus la revoir et se dire qu'elle était volontairement morte au monde, c'était encore pis que de la savoir à un autre. Pourquoi, maintenant qu'elle était libre, voulait-elle élever entre elle et lui une barrière infranchissable?

Certes, l'avenir lui donnerait tort, car le cœur le plus meurtri ne saurait toujours garder sa peine. D'ailleurs, qui sait? peut-être, touchée de son dévouement, aurait-elle fini par concevoir pour lui une affection plus vive. N'avait-il pas déjà son amitié et toute sa confiance? Ne lui avait-elle pas parlé tout à l'heure avec plus d'abandon que jamais?... Et il continuait de rêver à vide, et, par moments, il entrevoyait comme une lueur d'espoir, car il faut bien peu de chose pour en faire naître dans le cœur de l'homme qui ne demande qu'à espérer.

Tout était vague dans son esprit; de projets, il n'en formait pas; ce qu'il voulait, il ne le savait point. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'il fallait dissuader Harlette d'entrer au couvent. Mais que deviendrait-elle alors, quel serait son avenir? Pouvait-il assurer à cette déclassée une position où elle se trouvât à l'abri des mépris du vulgaire? Il n'y avait pour cela qu'un moyen : en faire sa femme. Le monde l'en blâmerait certainement et rirait de lui; mais que lui importaient mainte-

nant son blâme ou ses railleries? que lui importait encore qu'on l'accusât d'avoir terni l'éclat de son nom en épousant une fille qui avait été la maîtresse d'un autre? Il n'avait plus d'amour-propre, il n'avait plus de fierté, et jamais il n'avait su ce que c'est que le respect humain. Ce n'était que de son cœur qu'il voulait prendre conseil. Or, à ses yeux, Harlette n'était point déchue, et il serait heureux de l'affirmer à la face du monde en l'honorant comme elle le méritait.

Le lendemain il se leva tard, contrairement à ses habitudes, et sur le midi il s'en fut à la Renède. On ne l'y avait pas vu depuis plus d'un an; aussi y fut-on fort étonné de l'entendre annoncer. Toute la famille se trouvait réunie au salon : le comte et la comtesse de Vabran, Norbert, sa femme et madame de Noveterre. Le baron fit en entrant un salut général et, sans donner aux maîtres de la maison le temps de lui faire leurs compliments de bienvenue, marcha droit à la comtesse et, après s'être incliné légèrement, lui présenta la lettre et le mandat qu'elle avait adressés à Harlette.

— Votre nièce m'a chargé, madame, de vous remettre cette lettre et ce chèque de cinquante mille francs qu'elle ne croit pas de sa dignité d'accepter, lui dit-il froidement.

La comtesse resta un moment comme abasourdie. Elle allait se fâcher.

— Avouez au moins, monsieur, fit-elle d'un ton aigre, qu'une pareille démarche de votre part a tout lieu de nous étonner.

— Nullement, madame, répondit-il. Je ne fais que remplir une commission dont votre nièce m'a chargé,

afin qu'il n'y ait, en cette affaire, ni malentendu, ni méprise. Un autre que moi vous aurait peut être demandé un reçu d'une somme si importante, tandis qu'avec moi, que mademoiselle Harlette honore de sa confiance, la chose devient inutile.

La comtesse allait répondre, mais il ne lui en laissa pas le temps; il s'était tourné vers Norbert, et lui présentant sa lettre à lui :

— Votre cousine, lui dit-il sèchement, vous renvoie votre lettre, qu'elle ne veut pas plus garder que celle de votre mère.

Et il lui tourna le dos.

Norbert avait pâli à ces paroles et s'était approché de lui, l'interrogeant du regard comme un homme qui attend une explication.

— Je n'ai pas d'autres explications à vous donner, fit M. de Verton en baissant la voix, de manière à n'être entendu que de lui, car j'ai juré à votre cousine de ne pas vous dire ce que je pense de vous.

Et après s'être de nouveau incliné devant la comtesse et les dames de Noveterre, il quitta le salon. Tout le monde resta stupéfait de cette sortie si brusque, et plus encore des façons insolites de cet homme si parfaitement courtois d'habitude. On en éprouva comme un malaise. Seule, madame de Vabran, qui pourtant aurait dû plus que les autres s'en montrer irritée, n'avait rien perdu de son calme. Lorsque la porte du salon se fut refermée sur lui, elle eut un haussement d'épaules, et d'un ton d'indifférence dédaigneuse que Kitty désespérait de pouvoir jamais imiter :

— Je ne reconnais plus ce cher baron, dit-elle. Il a maintenant tout à fait les façons d'un rustre.

Le fait est que le baron ne se reconnaissait pas non plus; il ne pouvait comprendre que son indignation contre madame de Vabran et Norbert l'eût amené à se conduire chez eux d'une façon presque grossière.

— Bah! ils ne méritent pas qu'on les traite autrement, se dit-il enfin pour mettre sa conscience en repos; et, sans plus perdre de temps, il monta dans sa voiture et se fit conduire auprès d'Harlette.

Celle-ci l'attendait depuis longtemps; elle n'avait pas supposé qu'il mît tant d'empressement à s'acquitter de sa commission auprès de madame de Vabran et de Norbert. Cependant elle ne manifesta aucune joie à le revoir. Il y avait comme un masque de froideur sur ses traits. Le baron se mit alors à lui raconter sa visite à la Renède, mais elle paraissait si détachée de toute chose qu'elle l'écoutait à peine. Elle paraissait dès à présent avoir renoncé non seulement au monde, mais à la vie, car d'une personne vivante elle avait à peine l'apparence. Le coup terrible qui l'avait frappée semblait avoir obscurci son intelligence et pétrifié son cœur. Ce n'était qu'en regardant son enfant qu'elle paraissait encore sentir et comprendre quelque chose; mais quand elle lui faisait une caresse, c'était comme machinalement, par habitude plutôt que par tendresse. Elle s'y intéressait pourtant, car lorsque le baron eut fini de lui parler des hôtes de la Renède, elle lui demanda brusquement, sans transition aucune, s'il avait trouvé la femme à laquelle il allait le confier. Le baron lui répondit qu'il en avait une en vue, qu'elle demeurait à la ville, mais qu'il ne l'avait pas encore vue; d'ailleurs, cela ne pressait pas.

— Je vous demande pardon, cela presse, répondit-elle, car je suis décidée à prendre cette nuit le train

de Toulouse. Nous n'avons donc pas de temps à perdre.

— Et qui vous empêche de retarder votre départ ?

— C'est impossible, j'ai déjà écrit à la supérieure du couvent que j'arriverai après-demain matin.

Il essaya de la retenir, dans l'espoir qu'au bout de deux ou trois jours il la verrait plus apaisée et saurait mieux se faire écouter. Elle comprendrait alors qu'elle n'était pas faite pour la vie religieuse, que le destin l'en éloignait au contraire, puisqu'il lui avait imposé les devoirs de la maternité. Il lui parla donc dans ce sens, lui répétant encore que sans une vraie vocation, il lui serait impossible de se faire à la vie qui l'attendait là-bas ; — mais elle ne voulait entendre à rien. Elle lui répondait invariablement que sa résolution était bien prise et qu'au plus tôt elle serait mise à exécution, au mieux cela vaudrait. Enfin, il ne réussit, à force d'instances, qu'à lui faire promettre que si elle trouvait en effet au-dessus de ses forces de se plier aux sévérités de la règle religieuse, elle l'en informerait sans fausse honte.

Quelques heures après, une brave femme, qui avait de grandes obligations au baron, se présenta chez elle. Elle venait chercher l'enfant. A sa vue, Harlette eut comme un saisissement, ses joues se colorèrent, un frisson lui passa par tout le corps, un éclair brilla dans ses yeux.

— C'est vous qui allez en prendre soin, madame ? lui dit-elle d'une voix qui tout à coup avait pris une inflexion douce, presque tendre. Vous allez être bonne pour lui, n'est-ce pas ? M. de Verton a confiance en vous, et cela devrait me suffire.

La bonne femme s'approcha du bébé et le prit sur ses bras. Alors, Harlette, tout à coup, sentit la jalousie la

mordre au cœur, et ce fut presque avec colère qu'elle s'écria :

— Vous n'allez pas l'emporter tout de suite, je suppose. Je ne pars que dans deux heures. Laissez-moi seule avec lui. Ne revenez qu'au dernier moment.

La femme s'éloigna, et M. de Verton aussi ; mais quand ils revinrent à l'heure indiquée et qu'il fallut à cette malheureuse mère se séparer de son enfant, ce fut une scène déchirante. Sous le coup de cette nouvelle douleur que, sans doute, se croyant morte à toute affection, elle avait à peine prévue, Harlette était sortie de sa torpeur ; elle sanglotait à fendre l'âme.

— C'est pour toujours que je te quitte, s'écria-t-elle en se tordant les bras. Pauvre orphelin ! moi aussi, je vais t'abandonner. On me fera jurer de ne plus t'aimer, on ne me permettra plus de te voir !

Et le prenant des mains de la bonne, elle le regarda encore une fois longuement, puis, après l'avoir embrassé avec une sorte de frénésie, elle le lui rendit, et se tournant vers le baron :

— Partons, lui dit-elle.

Il faisait au dehors un temps affreux. La neige qui tombait à gros flocons avait poudré à blanc les rues et les toits des maisons. Harlette s'était blottie dans un coin de la voiture et ne proférait pas une parole. La nuit était sombre, aussi le baron ne voyait-il pas ses traits ; — mais à leur arrivée à la gare, il s'aperçut que toute trace de sa récente douleur en avait disparu. Sa figure était redevenue impassible, son regard s'était éteint, elle était retombée dans sa morne torpeur.

Le train arriva tout blanc de neige. M. de Verton donna la main à la jeune femme pour la faire monter en

wagon. Elle serra cette main avec force. « Adieu, lui dit-elle avec un sanglot, c'est de tout mon cœur que je vous remercie de votre amitié pour moi. »

La locomotive siffla, et le train partit avec ce fracas de fer qui fait tant de mal à ceux qui reconduisent une personne aimée, surtout si la séparation doit être longue ou éternelle. Le baron resta là quelques minutes accompagnant des yeux la voiture qui emportait Harlette, enveloppant comme dans un blanc suaire cette malheureuse que la vie avait presque quittée, et qui, voulant mourir tout à fait pour le monde, courait en toute hâte vers la tombe qu'elle s'était choisie.

XXV

Nous manquerions à tous nos devoirs d'historien véridique si, pour complaire au lecteur, nous affirmions que, dès le lendemain de son mariage, Norbert se trouva très malheureux. L'étrange visite de M. de Verton l'avait certainement troublé et lui avait donné de l'inquiétude sur le sort d'Harlette et de son enfant ; mais ce ne fut que plus tard que cette inquiétude devint pour lui une vraie souffrance. En attendant, la vie nouvelle dans laquelle il était entré et qu'il appelait improprement une vie régulière, lui semblait facile et avait pour lui tout l'attrait de l'inconnu. Kitty, malgré sa froideur, lui témoignait de l'amitié, — une amitié un peu banale, à la vérité, — mais avec elle il fallait se contenter de peu. La marquise de Noveterre, qui était venue demeurer avec eux, avait aussi changé à son égard, mais dans un sens tout opposé. Devenue sa belle-mère, elle avait perdu toute son aménité et s'était imposé la tâche ridicule de protéger contre lui sa Kitty, qui, sachant se défendre toute seule, n'avait certes pas besoin de défenseurs. D'ailleurs, elle avait pour protectrice madame de Vabran, qui, en toute occasion, prenait parti pour

elle contre son fils. De son côté, la jeune femme lui marquait beaucoup d'affection, quoiqu'elle ne se montrât pas toujours d'humeur à supporter ses bouderies, et qu'elle s'avisât même parfois de lui tenir tête. — Il va sans dire que cela étonnait tout le monde, — la comtesse un peu plus que les autres. Toutefois, elles vivaient en bonne intelligence, et jamais encore la paix n'avait régné à la Renède comme elle y régna pendant les premières semaines qui suivirent le mariage de notre héros.

On lui avait arrangé une existence d'indolence et de paresse où, au lieu de penser et d'agir, il n'avait qu'à s'abandonner au courant. Il ne s'impatienta même pas tout d'abord de se trouver ainsi, tout à coup, privé de sa dignité d'homme, et d'être réduit à un rôle purement passif. Il était fatigué de la lutte qu'il avait eu à soutenir contre sa mère. Il y avait été vaincu et ne s'en étonnait pas ; car, se disait-il, pour indépendant qu'on soit, on ne saurait éternellement se complaire dans une situation fausse ; — il faut en sortir tôt ou tard. Certes, il aurait préféré d'en être sorti en épousant Harlette, plutôt que mademoiselle de Noveterre, mais le sort en avait décidé autrement. Qu'avait-il donc à se reprocher? Pouvait-on lui imputer à crime de n'avoir pas désobéi à ses parents ? S'il avait des devoirs envers Harlette, il en avait aussi à remplir vis-à-vis de sa mère, et ceux-ci n'étaient certainement pas moins respectables.

Cependant, quelques raisonnements qu'il se fît, il sentait dans son for intérieur qu'il s'était conduit comme un méchant homme. Sa conscience, si complaisante qu'elle fût devenue, ne voulait pas s'endormir tout à fait.

La vie qu'on menait au château n'était pas faite d'ailleurs pour engendrer la mélancolie ; on y recevait beaucoup et on rendait beaucoup de visites. Dans le cercle des amis de M. de Vabran, c'était une vraie émulation à qui fêterait le mieux le jeune couple. Aussi Norbert n'avait guère le loisir de s'isoler avec ses pensées et de s'entretenir longuement avec elles. Partout où ils allaient, c'était un concert d'éloges qui accueillait l'apparition de sa femme ; mais rendons à notre héros cette justice : il n'était, ni assez banal, ni assez mesquinement vaniteux pour que ces éloges eussent le pouvoir de lui tourner la tête au point de l'en rendre amoureux ; quant à s'en montrer fier, l'idée ne lui en venait seulement pas. A tout ce que disait ou pensait le monde, il restait indifférent ; pourtant il s'en serait certainement ému, s'il avait pu entendre les propos qui se chuchotaient sous le manteau de la cheminée.

L'histoire d'Harlette était connue maintenant, et les moins rigoristes ne pouvaient admettre que, pour satisfaire à un caprice des sens, Norbert eût séduit sa propre cousine, dans la maison paternelle, plutôt que de s'être s'adressé à quelque petite fille du peuple. Quant à la comtesse, on la jugeait encore plus sévèrement, — un jeune homme est peut être excusable de se laisser entraîner par la passion, tandis que madame de Vabran ne pouvait l'être d'avoir renié l'enfant de son fils. On se vengeait ainsi de ses manières hautaines ; on lui reprochait maintenant son orgueil et son ambition, qui lui avaient troublé les idées au point qu'elle en était devenue incapable de rien comprendre aux plus élémentaires préceptes de la morale. Il va sans dire que plusieurs de ces personnes respectables qui s'érigeaient

ainsi en tribunal de bonnes mœurs, eussent agi pour leurs fils absolument comme madame de Vabran l'avait fait pour le sien. D'ailleurs elles continuaient à lui faire bon visage, et la recevaient avec les mêmes égards qu'autrefois.

Norbert entendait donc louer sa femme de tous côtés, mais ne songeait pas à l'étudier par lui-même ; il n'en avait d'ailleurs pas le loisir, ils vivaient si peu ensemble ! Entre elle et lui il y avait toujours, tantôt le monde, tantôt madame de Noveterre, tantôt madame de Vabran, qui décidément voulait se l'accaparer. Cependant un jour il fut résolu, — et cette résolution fut prise sur l'initiative de M. de Vabran père, malgré l'opposition de la comtesse, — il fut donc résolu que les jeunes mariés, pour rester un peu seuls et apprendre ainsi à se mieux connaître, partiraient pour leur voyage de noces. Ce n'était pas encore bien l'usage à cette époque, en ce sens que le voyage de noces n'était pas jugé de rigueur comme aujourd'hui, où il fait partie du programme de tout mariage entre gens qui ont un peu de fortune. Après quelques pourparlers, ce fut à l'Italie qu'on donna la préférence, quoique Kitty eût d'abord opté pour Londres, qu'elle considérait comme la capitale de la haute *fashion*, et que par conséquent elle trouvait plus intéressante à visiter. L'Italie était alors pour tout le monde, même pour les gens qui avaient l'esprit troublé par la politique, la terre classique des arts. Norbert depuis longtemps était fort curieux de la connaître ; aussi se promettait-il que, dans toute l'acception du mot, ce voyage serait pour lui un voyage d'agrément.

Ils restèrent trois mois absents, et si pendant ces trois mois il put admirer à loisir les plus merveilleux chefs-

d'œuvre de l'art humain, il apprit aussi à connaître sa femme. Autant lui était impressionnable et enthousiaste des belles choses, autant elle se montrait, au contraire, réservée et froide. Il s'aperçut bientôt qu'elle s'ennuyait beaucoup à admirer ce que son *Guide*, qu'elle consultait sans cesse, lui indiquait comme remarquable ; mais elle se montrait surtout indifférente à tout ce qui porte en soi un caractère de grandeur. En vraie Parisienne, elle ne voyait que le détail. A Rome, elle ne rouva absolument rien de *joli*. Saint-Pierre et le Vatican, avec les barbouillages de Raphaël, ne lui plurent pas outre mesure. Les rues de Rome, sans en excepter le Corso, lui parurent laides et sales. D'ailleurs elle trouvait que, partout en Italie, ces grands palais qui, par leur architecture, s'éloignent tellement des modèles adoptés à Paris pour les hôtels élégants, étaient mal distribués et manquaient de confortable. Comment jamais se croire chez soi dans ces enfilades de grandes salles remplies de tableaux ?

A Florence, elle n'admira rien non plus. Elle trouva la ville trop noire, surtout le palais de la Seigneurie et les *Loggie*. Le palais Strozzi, cette forteresse qui en effet n'a rien de gai à l'œil, lui sembla sinistre, ains que le palais Pitti. A son avis, c'était des malfaiteurs et non pas des princes qu'il fallait loger dans de pareils monuments. Quant au campanile du Dôme, dont un pape a dit qu'il voudrait mettre ce bijou dans un étui de velours, elle convint avec elle-même que c'était joli, mais cela ne rimait à rien.

Disons pourtant à sa louange qu'elle avait encore assez d'esprit et de tact pour ne rien dénigrer hautement, ainsi que le font, avec un remarquable sans-gêne, les deux

tiers de ses compatriotes en voyage. Il fallait que toutes ces belles choses fussent vraiment remarquables, puisque depuis des siècles on les admirait. C'était probablement elle qui avait tort de les trouver vilaines. Et pourtant comment croire qu'elle pût se tromper ? Personne assurément n'avait plus de goût qu'elle. Il n'y avait pour cela qu'à voir ses toilettes; c'était presque toujours elle-même qui les composait ; — tandis que ces Italiennes, — toutes s'habillaient comme des étalages !

Ainsi donc ce qu'elle pensait tout bas, elle ne s'avisait pas de le dire tout haut ; mais Norbert, qui l'observait, devinait son sentiment intime à ses airs de profond ennui et à la mauvaise humeur qu'elle laissait paraître toutes les fois qu'ils entreprenaient ensemble une excursion artistique. D'ailleurs, il l'avait toujours supposée inintelligente en art; seulement il n'avait pas cru qu'elle le fût à tel point.

Il ne s'en affligea guère, ce qui lui parut même très étonnant, car, n'ayant encore jamais analysé ses sentiments pour elle, il ne découvrait que maintenant, par hasard, à quel point elle lui était indifférente. Hâtons-nous d'ajouter, toutefois, que cette découverte ne changea rien à sa manière d'être. Il continuait à lui témoigner beaucoup d'égards et ne négligeait rien pour lui être agréable.

La troupe d'opéra de Saint-Charles de Naples, le meilleur théâtre d'Italie après la Scala de Milan, était exceptionnellement bien composée cet hiver. Norbert, qui, dans le temps, avait très assidûment fréquenté la salle Ventadour, aimait la musique italienne, non parce que c'était alors la mode, comme c'est la mode aujourd'hui d'aimer les compositeurs allemands, mais parce qu'il la

sentait et que par conséquent il croyait la comprendre.

Il était donc très curieux de l'entendre exécuter dans le pays qui en était le berceau, avec ce *brio* que les Italiens laissent, dit-on, chez eux quand ils s'en vont chanter à Paris.

Peut-être Kitty, qui n'aimait, ni les tableaux, ni les statues, ni les monuments, y prendrait-elle plaisir comme lui. Il la conduisit donc un soir dans une loge qu'il s'était procurée à grands frais, une belle loge de face où l'on était aussi bien pour entendre, qu'on s'y trouvait bien en évidence pour se faire voir, ce qui, pour elle, était peut-être le point capital.

Le malheur voulut que ce soir-là on donnât *Guillaume Tell.* Norbert n'avait certainement pas prévu que cette musique, qu'il avait entendue avec Harlette, la première fois qu'il l'avait menée dans un théâtre, l'impressionnerait si douloureusement. Cependant, aux premières mesures de l'orchestre, un frisson lui passa par tous les membres, son cœur se serra, et, contre sa volonté, il se rappela, dans tous ses détails, la soirée que deux ans auparavant ils avaient passée ensemble. Il la revoyait cette chère Harlette, le visage en feu, écoutant religieusement, passionnément, ce chef-d'œuvre et lui demandant ensuite de qui était cette merveilleuse musique. Il se la représentait, et si vivement, qu'il croyait l'avoir à ses côtés. Il revoyait chacun de ses gestes et croyait entendre ses paroles toutes chaudes d'enthousiasme. Et maintenant où était-elle? qu'était-elle devenue? On lui avait écrit de son logement de Paris qu'elle était partie inopinément, et il n'en savait pas davantage. Que n'aurait-il pas donné en ce moment pour l'avoir là, près de lui, et lui demander pardon? Son

âme était pleine de tristesse, et plus il se plongeait dans ses souvenirs, plus ses regrets devenaient cuisants.

Si elle était là, il se mettrait à genoux devant elle et, cachant sa tête dans sa poitrine, comme elle l'avait fait le jour où, folle de douleur, elle s'était donnée à lui, il pleurerait, il pleurerait comme un enfant; et, le voyant si désolé, elle lui pardonnerait, car elle était douce et sa bonté n'avait pas de bornes, et elle l'aimerait encore, car elle lui avait juré de ne jamais aimer que lui, et qu'elle était incapable de trahir ni de devenir parjure comme il l'était devenu.

Absorbé par ces pensées, il n'avait plus conscience du lieu où il se trouvait. Ce fut la voix de Kitty qui le ramena à la réalité. Elle lui disait sèchement : « Vous ne paraissez pas vous amuser plus que moi; si nous partions? Ce n'est vraiment pas gai d'entendre tout le temps chanter dans une langue qu'on ne comprend pas. »

Il la regarda. Elle était plus froide que jamais, et par moments paraissait agacée. Il pensa alors à Harlette qui n'avait pas bien compris non plus ce qui se chantait ni même ce qui se passait sur la scène, et pourtant elle ne s'était point ennuyée. Cette musique n'avait pas besoin de paroles pour pénétrer dans son cœur aimant.

— Partons-nous? demanda encore une fois Kitty avec humeur.

Norbert, étonné de cette insistance, la regarda de nouveau, et, quoique son esprit fût ailleurs, il vit dans la loge d'à côté une femme d'une beauté éblouissante, une princesse napolitaine, qu'il avait déjà remarquée à la promenade. Elle se tenait au milieu de sa cour, composée des jeunes gens les plus élégants de la ville. Sa

toilette était d'une grande richesse et lui seyait à ravir. Elle était couverte de gros diamants. Elle en avait dans les cheveux, au cou, aux bras, enfin elle en avait beaucoup plus et de plus beaux que Kitty, et ce n'était probablement que cela qui empêchait notre Parisienne de beaucoup goûter, ce soir-là, la musique de Rossini.

Il observait sa femme, et, peu à peu, son regard prenait une expression haineuse. Une invincible répulsion venait remplacer dans son cœur l'indifférence indulgente qui jusqu'alors avait été le seul sentiment qu'il eût éprouvé pour elle. Était-ce sa vanité excessive qui lui déplaisait à ce point? — Mais il l'avait toujours connue vaniteuse; était-ce son inintelligence et son manque de goût pour les choses de l'art, était-ce sa froideur glaciale qui le glaçaient à son tour? Non, c'était plus que tout cela; c'était le souvenir d'Harlette, qu'il venait d'évoquer. Rapide et éblouissant comme l'éclair qui déchire les ténèbres de la nuit, ce souvenir venait tout à coup de dissiper les ténèbres de son cœur et d'y réveiller des tendresses infinies. Elle y entrait triomphante; elle y reprenait la place qu'on lui avait si longuement disputée, puis volée; mais à laquelle seule elle avait droit; car ce droit sacré n'appartient qu'à celles qui aiment : elle y rentrait et en chassait l'étrangère!

XXVI

Peu de jours après ils quittaient Naples et l'Italie pour rentrer à la Renède et y recommencer, à peu près, leur ancien genre de vie. Kitty, se sentant soutenue par sa mère et par la comtesse, affectait avec son mari des airs de supériorité qu'on eût trouvés fort inconvenants partout ailleurs que dans cette maison, où tout lui était permis. Elle paraissait ne pas se douter, et en effet elle ne se doutait pas que Norbert lui fût très supérieur. Elle ne comprenait pas qu'on pût avoir du cœur et de l'enthousiasme, qu'on pût ne pas se conformer en toutes choses aux idées reçues, sans être pour cela un homme tout à fait nul. C'était donc avec une nuance de dédain qu'elle accueillait les rares observations qu'il croyait devoir lui faire.

Elle ne daignait pas toujours y répondre ; seulement, quand elle y répondait, c'était sur un ton de dénigrement ou de persiflage. Elle aimait surtout à le railler sur ses manies artistiques, sur son engouement pour l'Italie, et elle le faisait publiquement, avec une causticité qui mettait souvent les rieurs de son côté. On lui trouvait beaucoup d'esprit ; — il n'y avait que Norbert, qui

la connaissant mieux que les autres, restât convaincu, que sous ces dehors brillants se cachait une insignifiance absolue.

De son voyage en Italie, elle n'avait rapporté que deux impressions : d'avoir été reçue avec Norbert par le pape en audience particulière et d'avoir dîné à Venise chez le comte de Chambord. Une fois sur ce terrain, elle ne tarissait plus. Elle parlait même fort bien, avec un attendrissement et un enthousiasme de commande, de la bonté angélique du Saint-Père et des façons gracieuses, de l'intelligence supérieure d'Henri V. Pour le reste des choses qu'elle avait vues, elle n'en soufflait mot, moins par crainte de mal parler que parce qu'elle trouvait qu'on avait grand air à affecter un détachement absolu de toute chose, à ne s'étonner ni ne s'émouvoir de rien. *Nihil admirare!* ce principe fondamental de la religion nihiliste, elle l'avait adopté et le mettait en pratique.

Cependant les succès qu'elle obtenait et les gâteries dont elle était l'objet lui faisaient perdre peu à peu la seule qualité bien réelle qu'il fût possible de lui reconnaître, savoir : le sentiment des convenances. Elle avait pris tellement d'aplomb qu'elle commençait déjà à se permettre de faire des observations à la comtesse et même de la critiquer. C'était principalement sur la question des œuvres de charité qu'elles étaient toujours en désaccord. Kitty avait pensé, dans les commencements, que sa belle-mère avait le cœur aussi sec qu'elle-même; mais là elle s'était trompée. Entre la comtesse et ces dames de Noveterre il y avait encore de la différence. La comtesse, malgré son détestable caractère, avait une bonté réelle: dans ses œuvres de charité, elle se

montrait tout à fait grande dame ; elle donnait sans compter, tandis que les dames de Noveterre faisaient l'aumône avec parcimonie, maladroitement, toujours mal à propos. Elles n'avaient pas ce discernement ni cet instinct du cœur qui caractérisent les âmes bien douées ; aussi leurs aumônes allaient-elles de préférence aux vauriens qui font métier de mendier plutôt qu'aux vrais malheureux. Le mendiant se contente de deux ou de trois sous (dans la petite bourgeoisie, on coupe encore les sous en quatre pour les aumônes du samedi), tandis que, pour soulager une vraie misère, il faut dépenser de grosses pièces blanches. Or, le mot dépense sonnait mal à leurs oreilles.

Kitty, qui maintenant se croyait tout permis, s'enhardit un jour jusqu'à faire observer à sa belle-mère que, tout en continuant à tenir dignement son rang, elle pouvait se montrer charitable avec moins de prodigalité ; et cette observation, elle eut la maladresse de la lui faire en présence de sa mère et de M. de Vabran. Alors la comtesse se redressa tout à coup et, après avoir dévisagé sa belle-fille pendant quelques moments, elle lui dit avec hauteur :

— Je crois que vous vous oubliez, mon enfant. On ne me fait pas la leçon ; je suis la maîtresse ici.

Kitty baissa les yeux et ne répondit pas, mais elle était vexée. On venait de la remettre à sa place, ni plus ni moins que si elle eût été une petite fille. Or, comme elle était rancunière, elle ne pardonna pas à sa belle-mère de l'avoir traitée ainsi. Dès le lendemain, elle commença à parler de Paris, de la nécessité qu'il y avait pour Norbert d'y retourner, s'il voulait devenir quelqu'un, de la manière dont elle comptait monter sa mai-

son, etc. Enfin, à partir de ce jour, l'accord parfait qui jusque-là avait régné entre les deux femmes était troublé, et madame de Vabran, redevenue infiniment soucieuse de sa dignité, ne manquait pas une seule occasion de faire sentir à Kitty qu'elle tenait avant tout à être respectée. De là, un échange de paroles aigres-douces qui mettaient les autres mal à l'aise. Kitty s'en vengeait sur son mari, et sa causticité s'exerçait surtout en allusions d'une extrême transparence, sur sa vie passée, sur ses amours avec Harlette.

Que devenait-il au milieu de tout cela ? Préoccupé d'une pensée unique, il restait indifférent à ce qui se passait autour de lui, et c'est à peine s'il s'émouvait des railleries et des sarcasmes de sa femme. Peu lui importait que sa mère et elle vécussent bien ou mal ensemble, il n'avait d'affection, maintenant, ni pour l'une, ni pour l'autre. Il était tombé dans une profonde tristesse, et son unique souci était de découvrir ce qu'étaient devenus Harlette et son enfant. Jusqu'à présent toutes ses recherches étaient restées infructueuses. Il avait appris qu'elle avait passé un jour et une nuit dans un hôtel de la ville voisine, que M. de Verton y était allé la voir, qu'elle était partie ensuite, mais on ne savait même pas dans quelle direction. En désespoir de cause, il se décida enfin à écrire au baron, qui seul était en mesure de le renseigner. Il lui écrivit donc à tout hasard, et, contre son attente, il en reçut immédiatement une réponse.

« Monsieur, lui disait le baron, votre cousine est dans un couvent. Elle a placé l'enfant, qu'elle considérait comme un embarras pour vous, chez d'honnêtes gens qui en prennent soin. De plus, elle m'a chargé de

vous faire savoir que c'était sa volonté qu'il fût élevé par des étrangers et non par vous. Elle tient à ce qu'il devienne un homme d'honneur. Rien de plus à vous dire. Si vous désirez avoir d'autres renseignements, ce n'est pas moi assurément qui vous en fournirai. »

« Baron de Verton. »

Norbert fut vivement impressionné par ces tristes nouvelles. Harlette dans un couvent! Il ne pouvait se faire à cette idée, il ne voulait pas croire à une si grande misère. Et c'était lui, lui seul qui avait brisé l'existence de cette douce créature. Il avait espéré jusque-là, et cet espoir avait été sa seule consolation, qu'il la retrouverait un jour ; qu'alors, le voyant malheureux, elle jugerait qu'il était suffisamment puni et aurait pitié de lui. Mais elle était au couvent! Il n'y avait donc plus d'espoir possible, c'en était fait pour toujours, il ne la reverrait même plus!

Elle l'avait jugé indigne d'élever leur enfant, elle le regardait donc comme un être dénaturé. Mais quel droit avait-on de le lui ravir? N'était-il pas bien légalement son père, puisqu'il l'avait reconnu? S'il s'adressait à la justice pour le ravoir!... Mais non, c'était impossible Harlette en avait décidé autrement, et plus que jamais la volonté d'Harlette devenait sacrée pour lui.

Il relut plusieurs fois le billet de M. de Verton, machinalement, sans seulement comprendre à quel point les termes en étaient durs; puis, l'ayant compris, ce ne fut pas de la colère, ce fut une grande tristesse qu'il en éprouva. « Voilà donc comme il me traite maintenant! se dit-il; mais ai-je bien le droit de m'en offenser et de lui en demander raison? Non, il me traite comme

je le mérite; d'ailleurs il a été un ami pour Harlette, et je ne dois pas l'oublier. »

Ce soir même à dîner, Kitty, qui probablement avait eu dans la journée maille à partir avec sa belle-mère, faisait des projets pour sa prochaine installation à Paris. Il fallait s'en occuper sans plus de retard, car c'était la saison où l'on réussissait le mieux à trouver un appartement convenable. Or, rien ne contrariait madame de Vabran, comme lorsqu'on parlait de quitter La Renède. Elle ne niait certainement pas la nécessité qu'il y avait pour Norbert d'aller habiter la capitale quelques mois de l'année pour s'y faire connaître ; mais de là à s'y installer définitivement avec sa femme, il y avait loin. Si elle avait marié son fils, ce n'était pas seulement pour son bonheur à lui, c'était encore afin d'avoir auprès d'elle, pour lui tenir compagnie, une personne qui, — elle l'avait cru, — lui conviendrait sous tous les rapports. Elle répondit donc à sa belle-fille avec humeur; le mot de frivolité fut même prononcé. Kitty, que ce mot blessa et qui, ce soir-là, était plus que jamais en verve de causticité, n'osant pourtant pas s'attaquer à la comtesse, qui ne paraissait pas non plus d'humeur facile, se mit, comme d'habitude, à taquiner Norbert. « Madame de Vabran, disait-elle, devrait, pour ne pas rester seule quand ils seraient partis, prendre une demoiselle de compagnie ; seulement elle ferait bien, avant de se décider, d'y regarder à deux fois ; car elle n'avait pas la main heureuse. Des personnes comme mademoiselle Harlette... »

Ici Norbert l'arrêta.

— Vous feriez mieux de ne point parler d'elle, lui dit-il doucement. Elle n'est plus de ce monde.

— Qu'entendez-vous par là? fit Kitty d'un air insouciant.

— Elle est entrée au couvent, répondit Norbert.

— Chez les filles repenties? demanda Kitty avec un sourire qui semblait distiller le poison.

Norbert, hors de lui, la saisit par le bras et le lui serra à le briser.

— Vipère! lui dit-il tout bas.

Elle ne poussa pas un cri, ne sourcilla même pas, et avec un calme parfait :

— Vous êtes bien brutal, lui répondit-elle, aussi à voix basse.

Cependant la comtesse s'était émue à cette nouvelle.

— Par qui le savez-vous, Norbert? lui demanda-t-elle.

— C'est M. de Verton qui me l'a écrit.

— Pauvre Harlette! soupira la comtesse; et toute attristée elle baissa la tête.

Quelques heures après, Norbert se trouvant seul avec sa femme, lui annonça que, pour se conformer à son désir, il partirait pour Paris dès le lendemain. A Paris ils seraient certainement beaucoup mieux qu'à la Renède, car ils y vivraient autrement et pourraient ne se voir qu'autant que cela leur conviendrait. Kitty l'écouta froidement, et quoiqu'elle eût dû comprendre, à l'expression de sa voix et de sa figure, qu'il avait parlé en toute sincérité, que c'était vraiment de l'antipathie qu'il éprouvait pour elle, elle n'y voulut pas croire, tant elle était sûre de le ramener à ses pieds dès qu'il lui en prendrait fantaisie; aussi ne lui répondit-elle que par un sourire, où la présomption l'emportait encore sur le dédain.

Il la trouvait haïssable, non seulement à cause de son incommensurable vanité, ni de la sécheresse de son cœur, ni de son abominable méchanceté, — il la haïssait surtout parce qu'elle l'avait séparé d'Harlette, parce qu'à cause d'elle il avait foulé aux pieds ses vrais devoirs. Et il s'indignait contre elle, et il la maudissait; car si elle l'avait ainsi détourné de son chemin, ce n'était point qu'elle l'eût aimé; c'était parce qu'il était riche, et qu'elle était cupide. Et tous les moyens lui avaient été bons pour arriver à son but; et peu lui importait maintenant d'avoir sacrifié à sa vanité Harlette et son enfant, de l'avoir enfin livré lui-même aux éternelles angoisses du remords!

Il partit donc le lendemain, comme il l'avait annoncé, et, dès qu'il fut en wagon et qu'il se sentit seul, séparé de sa famille, il poussa un soupir de soulagement. Il avait hâte d'arriver à Paris. Le train rapide qui l'emportait avec une vitesse de seize lieues à l'heure ne marchait pas assez vite à son gré. Pourtant rien d'heureux ne l'attendait là-bas; — ce qui l'y attendait, c'étaient au contraire des émotions douloureuses, car il ne pourrait sans émotion revoir son appartement au Marais, qu'il avait gardé et où il avait défendu qu'on touchât à rien avant son retour. C'était ses souvenirs qu'il allait y chercher; c'était sa belle jeunesse qui dormait là et qui peut-être, à sa venue, se réveillerait pour un moment.

Elle se réveilla en effet; mais pour le faire souffrir encore plus cruellement qu'il ne s'y était attendu. En entrant dans la salle à manger, il se rappella leur petit déjeuner si follement gai, le jour qu'ils étaient venus s'installer dans leur nid. Il se rappelait les cris d'admi-

ration d'Harlette et sa joie d'enfant. Puis, dans la chambre à coucher, dont le désordre accusait la précipitation de son départ, il se rappela les transes mortelles qu'il avait endurées pendant toute cette journée où elle avait lutté contre la mort pour mettre au monde ce petit être que maintenant elle avait abandonné et qu'on cachait de lui. Il errait dans cette chambre comme privé de raison, il touchait et portait à ses lèvres toutes les choses qui avaient appartenu à sa malheureuse amie, et il sentait son cœur se briser ; — c'était une angoisse, comme s'il l'avait vue mourir.

Il voulait pleurer, mais il ne le pouvait même pas. Il se coucha sur ce grand lit et se mit à penser à elle. Où était-elle sa bien-aimée? Dans quelque cellule aux barreaux de fer, étendue sur son petit lit, sans plaintes et sans larmes, anéantie et cherchant vainement dans le sommeil l'oubli des mensonges de la vie?

XXVII

Le couvent où s'était retirée Harlette est situé sur les bords de l'Océan, dans un site sauvage et désolé, entouré de dunes de sable rebelles à toute autre végétation qu'aux tamaris, qui y viennent naturellement, et aux pins, que les bonnes religieuses y ont plantés à grands frais. Il se compose de deux corps de bâtiments, très éloignés l'un de l'autre. L'un d'eux, bien régulier, élevé de deux étages, avec une jolie église, est destiné aux Sœurs de Marie, vêtues de bleu, qui, étant vouées à l'éducation des jeunes filles, ne sont point cloîtrées. Elles soignent les malades, donnent des secours aux malheureux et vont à la ville voisine, chez les nombreuses clientes du couvent, leur porter l'ouvrage commandé; aussi jouissent-elles d'une liberté relative. L'autre corps de bâtiment, à près d'un quart de lieue de là, entouré d'un bois de pins, se compose d'un grand carré ouvert, avec un jardin au milieu, où, sur de la terre qu'on y a transportée exprès, les religieuses cultivent des fleurs dont on fait un grand commerce.

Les bâtisses, d'un aspect misérable, n'ont qu'un rez-de-chaussée. La chapelle est en bois et couverte de

chaume. Le sol n'en est ni planchéié, ni carrelé; c'est simplement du sable, comme aussi au réfectoire. Dans cette partie du couvent sont les Bernardines, soumises à une règle beaucoup plus sévère. Le silence absolu leur est imposé; elles ne peuvent parler qu'à l'abbesse et aux Sœurs de Marie qui les surveillent, quand elles ont une faveur à leur demander. Avant de leur adresser la parole, il faut qu'elles se prosternent devant elles, et puis leur parlent à genoux. Elles sont vêtues de blanc, avec des capuchons qui leur cachent la figure ; elles ne peuvent donc pas se voir et ne se connaissent seulement pas entre elles; aussi, au bout de dix ou de vingt ans, oublient-elles si elles avaient été jolies ou laides et ne pourraient-elles pas reconnaître leurs traits si on leur présentait un miroir. Toute la journée, en dehors des heures des offices, elles la passent enfermées dans leurs cellules à des travaux d'aiguille, ou bien à travailler au jardin. Elles ne mangent qu'une fois par jour, dans de petites écuelles en bois, avec des couverts également en bois, que chacune serre ensuite dans son petit tiroir. Leur repas se compose de pain, de légumes et quelquefois d'un peu de poisson ; jamais de vin. Pendant le dîner une sœur de Marie leur fait la lecture, comme cela se pratique du reste dans presque toutes les communautés religieuses. Le vendredi et les autres jours maigres, elles mangent agenouillées sur le sable.

Dans leur pauvre chapelle, il n'y a ni orgue, ni même un harmonium, en sorte que ces pauvres recluses se trouvent privées de toute jouissance artistique. Ce n'est que les jours de grandes fêtes qu'elles entendent un peu de chant, et alors c'est vraiment fête pour elles ; mais le lendemain recommence leur existence monotone et in-

colore, semblable à la vie d'une plante qui végète souffreteuse dans un pays de brume, privée des rayons vivifiants du soleil.

Et ce ne sont pas seulement des femmes d'un âge mûr, éprouvées par les rigueurs du destin, indifférentes aux choses de ce monde, désespérant de l'avenir, qui se sont courbées sous le joug de cette règle implacable; ce sont aussi de toutes jeunes filles ignorantes de la vie, car la plupart sont dans la fleur de l'âge; — elles n'ont que dix sept, dix-huit et vingt ans.

Harlette, nous l'avons déjà vu dans le courant de ce récit, avait une âme profondément religieuse. S'il en avait été autrement, l'idée de consacrer à Dieu le reste de ses jours ne lui fût pas venue. Elle avait conscience de ses devoirs envers son enfant, et, si elle y avait renoncé, c'était un sacrifice de plus qu'elle croyait faire au Seigneur; c'était pour s'immoler plus complètement.

Mais cette exaltation intérieure, car rien ne s'en trahissait au dehors, n'était point, comme elle le croyait, une vocation réelle : ce n'était que l'effet du désespoir où l'avait réduite le coup si cruel et si inattendu qui l'avait frappée. Cependant tout le monde aurait pu s'y tromper, car ce n'était qu'aux choses de la religion qu'elle s'attachait. Ce n'était qu'en elles qu'elle trouvait des émotions vives, et ce n'était que lorsqu'elle se rendait à la chapelle, pour y prier toute seule, que son cœur se dégonflait.

A son arrivée au couvent, elle avait éprouvé un moment de soulagement quand elle s'était, pour la première fois, trouvée en présence du prêtre vénérable qui en était l'aumônier. Elle avait déjà entendu parler de ses vertus, car sa réputation de sainteté était si ré-

pandue qu'il n'y avait guère de femme pieuse en France qui ne l'eût entendu nommer. Il portait sur sa figure une austérité bienveillante, et l'on devinait à son regard doux et affectueux l'indulgence de son cœur pour les fautes d'autrui, tandis que pour lui-même il n'en avait point; il se croyait de bonne foi un misérable pécheur et se recommandait aux prières des fidèles. Plus sa vie était austère, plus il la croyait souillée par le péché. Ses moindres omissions, ses moindres négligences étaient des fautes énormes à ses yeux; — il s'accusait même de se montrer rebelle à la grâce.

Harlette, à la vue de ce vieillard tout blanc, fut saisie d'un sentiment de profond respect et se troubla tellement qu'elle ne put d'abord proférer un mot; mais il l'encouragea par de bonnes paroles. Alors, tombant à genoux devant lui :

— Je suis bien malheureuse, mon père, lui dit-elle. Je veux me retirer du monde, où l'on m'a fait tant de mal. Je viens à vous; vous devez avoir le pouvoir de consoler et de faire rentrer la paix dans un cœur brisé. A un saint comme vous tout est possible.

— Ma fille, lui répondit le vieillard avec sévérité, la flatterie est déplacée dans le lieu où vous êtes. Je ne suis pas plus saint que tout autre serviteur de Dieu.

Elle ne se croyait que malheureuse; on lui apprit qu'elle était encore une grande pécheresse et qu'elle avait à expier, par de longues austérités, le scandale de sa vie passée. D'ailleurs, elle comprit le néant de ses peines, lorsqu'elle se vit entourée de toutes ces religieuses qui, calmes, sans une plainte, sans un murmure, sans seulement s'en faire un mérite, poursuivaient leur vie de continuels sacrifices. Quelle importance pouvait-on

attacher, dans une maison comme celle-là, à une peine de cœur, à un désespoir d'amour? Aucune de ses compagnes n'osait rien espérer sur terre, et ce n'est que là-haut, dans l'azur du ciel, qu'il leur était même interdit de contempler, car constamment elles tenaient les yeux baissés, qu'elles mettaient toutes leurs espérances. Peut-être même ce saint homme de prêtre qui avait entendu sa confession et dont l'âme était si compatissante aux infortunes d'autrui qu'elle s'en affectait plus encore que des siennes propres, peut-être même lui ne la trouvait-il pas assez malheureuse pour la plaindre.

Cependant elle était encore si anéantie, qu'elle n'eut pas trop de difficulté à se plier, pendant les six premiers mois, aux rigueurs de la règle. Tout ce qu'elle faisait, elle le faisait comme machinalement, car elle ne vivait que de sa vie intérieure. Elle tâchait de ne pas se rappeler son heureux passé, car on le lui avait défendu, ni de penser à Norbert, et pourtant elle songeait sans cesse au malheur qui l'avait frappée. On lui avait persuadé qu'il n'était pas aussi grand que celui qui eût dû l'atteindre, si Dieu, n'écoutant que sa justice, l'avait punie selon l'étendue de sa faute, mais elle n'en souffrait pas moins. Puis, en regardant ses compagnes, elle se consolait un peu, se rappelant qu'au moins elle, elle avait vécu; — elle avait vécu heureuse quoique criminelle, tandis que les autres n'avaient jamais connu une seule de ces joies qu'elle expiait si cruellement aujourd'hui.

Dans le courant des six premiers mois, elle ne connut qu'une seule joie, mais celle-là lui fut bien douce. C'était le jour de Pâques, à matines, quand, pour la première fois depuis si longtemps, elle entendit des

chants religieux. L'ode *Regina cœli lœtare* l'enthousiasma; — mais à tel point que, pendant un moment, il lui sembla que son âme avait des ailes et qu'elle planait dans des sphères d'allégresse éternelle.

D'ailleurs qui pourra jamais raconter l'existence d'une religieuse et donner à ceux qui vivent dans le monde une idée complète de l'influence que la règle impitoyable exerce sur l'âme d'une novice? Le silence du cloître ne s'oublie plus quand on l'a une fois connu, a dit l'abbé de Rancé. C'est surtout ce silence qui l'impressionnait, en lui faisant sentir qu'elle était séparée des vivants. Il l'enveloppait, il pesait sur elle, il l'écrasait. Parfois elle avait l'impression d'être enterrée toute vive, et, perdant le sentiment de la réalité, elle se figurait que les formes blanches de ses compagnes, qui se mouvaient dans le silence, étaient autant de fantômes; et elle tremblait d'épouvante, puis, revenant à elle, elle se désolait de ne point avoir rencontré la paix dans ce saint asile et désespérait de l'y trouver jamais.

Si l'âme est exaltée par un besoin de sacrifices, si elle a pris en haine son enveloppe mortelle, qui est un obstacle à son salut, les plus grandes privations, les plus grandes épreuves sont acceptées par elle avec joie, et, comme une femme insatiable d'amour, la religieuse passionnée devient insatiable de mortifications, mais Harlette avait trop connu les joies de l'amour terrestre pour pouvoir ainsi s'élever aux hauteurs de l'amour divin. Après six mois d'une existence absolument passive, elle commençait cependant à sortir de son anéantissement et renaissait un peu à la vie. Elle avait jusque-là suivi aveuglément les prescriptions de son confesseur, tâchant d'y conformer ses actions et s'interdisant même

de penser, de crainte que ses pensées, il ne les trouvât coupables. Et maintenant que son apathie disparaissait, elle commençait à faire son examen de conscience, elle descendait au fond de son cœur. Ce qui l'épouvanta tout d'abord, ce fut d'y trouver son amour pour Norbert plus vivant que jamais. Il avait survécu à toutes les mortifications qu'elle s'était imposées, il avait survécu surtout à l'outrage de son lâche abandon. Elle sentait que son enfant, le seul être qu'il lui fût permis d'aimer, son enfant même, elle l'aimait moins que lui.

Alors ses prières devinrent plus ferventes ; il n'y avait que Dieu pour la sauver d'elle-même, et elle le priait passionnément, le suppliant de la raffermir dans sa foi et de la préserver des embûches de l'esprit malin ; mais sa foi restait chancelante, et sa pensée attachée à la terre. Elle avait beau lutter contre ses souvenirs mondains et vouloir les chasser bien loin, elle ne pouvait pas. Le spectre souriant de son beau passé venait la troubler au milieu de ses prières et la tenter, en lui soufflant au cœur des pensées qui la rendaient folle. Il semblait lui dire que les joies qu'elle avait goûtées étaient les seules vraies, les seules bien réelles, et que tout le reste n'était que vanité ou mensonge.

Cependant elle continuait de lutter courageusement et s'imposait de nouvelles mortifications pour calmer les bouillonnements de son âme ; mais elle avait contre elle sa jeunesse qui la poussait à la révolte, et ne voulait pas mourir. Elle en vint un jour à regretter son anéantissement moral de naguère et son détachement de toute chose, qui, par certains côtés, ressemblaient à la paix intérieure. Elle n'avait pas été alors, comme elle l'était maintenant, écrasée par l'ennui de la vie monas-

tique ; elle n'avait pas songé à s'irriter contre les rigueurs de cette règle inhumaine ni à s'apitoyer sur le sort qu'elle s'était fait. Ce qui lui semblait surtout insupportable, c'était de ne rien savoir, ni de son enfant, ni de Norbert, ni du baron, ni des autres êtres vivants, ni de rien de ce qui se passait sous le soleil.

N'importe quelle nouvelle, même sur quelqu'un qui lui fût indifférent, ou sur un événement quelconque, lui eût été la bienvenue, parce qu'elle serait venue du dehors ; mais passer ainsi toute sa vie dans l'ignorance de tout, sentir l'impossibilité de jamais pénétrer le voile de ténèbres qui lui cachait la vie des autres hommes, c'était une vraie torture, au-dessus de ses forces. A quels enfantillages n'avait-elle pas recours pour chasser les pensées qui l'obsédaient ? Quelquefois à l'église, fatiguée de prier, elle imprimait sur le sable sa jolie main, et longuement elle en regardait l'empreinte. Une autre fois, elle commit un péché de coquetterie beaucoup plus grave, et dont elle ne reçut pas tout de suite l'absolution. Il était tombé une forte pluie, et de petites flaques d'eau s'étaient formées dans le jardin. Harlette, qui depuis près d'un an ne s'était regardée dans un miroir, eut la curiosité, bien naturelle pourtant, de s'assurer si ses traits n'avaient point changé ; aussi, quand elle s'aperçut que l'eau, près de laquelle elle se tenait, reflétait son vêtement blanc, ne put-elle résister à la tentation de soulever sa capuche et de s'y mirer. Elle était encore très jolie, quoiqu'un peu pâle et que ses beaux yeux parussent agrandis par l'amaigrissement de son visage, et elle éprouva du plaisir et même un léger sentiment d'orgueil à se convaincre qu'elle n'avait pas perdu sa beauté ; mais un moment après, elle pensa que cela ne lui ser-

vait plus de rien d'être belle, puisque personne ne la verrait plus jamais.

Elle en était arrivée à se dire qu'il n'y avait pas d'existence qui ne fût préférable à la sienne. Toute créature humaine, vivant en liberté, lui paraissait digne d'envie, quelque misérable que fût son sort. Aussi quelquefois faisait-elle un rêve — impossible à réaliser, elle le savait — qui était de vivre avec son enfant dans quelque mansarde, obscurément, pauvrement, de ses travaux d'aiguille. La vie du couvent l'avait habituée aux privations de toutes sortes; aussi ses besoins seraient-ils plus modestes que ceux d'aucune autre; mais pour rien au monde elle n'accepterait des Vabran aucun secours, car sa fierté était restée debout, et tout ce qu'avait pu lui dire son confesseur sur la nécessité pour tout chrétien de savoir s'humilier devant ses semblables, n'avait pu la faire plier. Elle sentait que même pour son enfant, auquel elle serait heureuse de faire les plus grands sacrifices, elle était incapable de tendre la main à ces gens-là.

Son enfant! quand elle y pensait, c'était avec des déchirements intérieurs. Elle l'avait nourri de son lait, elle lui avait donné elle-même tous les soins dont habituellement on charge les subalternes. Il commençait déjà à bégayer le mot « maman » d'une façon intelligible pour elle. Elle se rappelait aussi la joie que lui avait causée son premier sourire, et puis quand elle lui avait vu faire ses premiers pas, elle se souvenait de la peur qu'elle avait eue : il portait ses petits bras en avant, et, à chacun de ses mouvements, d'une gaucherie charmante, elle craignait qu'il ne se laissât tomber.

Et les rêves qu'elle avait faits pour son avenir! Il serait beau cavalier comme son père, il saurait dignement

porter ce grand nom des Vabran, on le citerait pour son élégance et pour sa parfaite distinction, les femmes raffoleraient de lui ; mais ce serait toujours elle, Harlette, elle sa mère, qu'il préférerait à toutes les autres.

Et maintenant elle en était séparée, elle ne pouvait plus le voir, et cette pensée lui était encore plus cruelle que le silence de mort qui régnait dans le couvent, que son isolement du monde, que les rigueurs de sa captivité, que son ignorance absolue de ce qui se passait sous le soleil. Pourtant rien ne la retenait en ces lieux, elle pouvait, dès qu'elle le voudrait — demain, aujourd'hui même, — briser cette chaîne dont elle avait elle-même forgé les anneaux, et qu'elle trouvait aujourd'hui si pesante. Cette chaîne n'était qu'imaginaire, puisqu'elle n'avait pas encore prononcé ses vœux. Qui donc la retenait? Rien que ce sentiment de respect et d'obéissance que seuls les religieux et les religieuses comprendront. Comment se décider en effet à avouer à la supérieure ou à leur bon père qu'elle manquait de persévérance et ne pouvait supporter des privations auxquelles les autres se soumettaient pourtant ; qu'elle ne se plaisait pas à mener une sainte vie ; qu'elle préférait retourner dans le siècle? — Autant dire qu'elle renonçait à faire son salut ! D'ailleurs, comment avouer aux autres ces défaillances qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même? car elle avait toujours su persévérer dans ses résolutions et avait toujours trouvé honteux de renoncer, pour quelque raison que ce fût, à ce qu'elle avait une fois décidé.

Cependant sa santé s'altérait ; elle ne pouvait se livrer au moindre exercice sans en ressentir immédiatement une grande lassitude accompagnée d'essouffle-

ments, comme si elle venait de fournir une course rapide. On ne pouvait plus l'employer aux travaux du jardin ; elle n'était plus occupée qu'à coudre ; mais elle manquait d'air dans sa cellule. On lui permit alors, par exception, de rester au jardin pour y travailler, à l'ombre d'un magnifique magnolia. Pourtant sa santé ne se remettait pas, son état de langueur devenait de plus en plus inquiétant. Étaient-ce les austérités de la vie claustrale qui l'avaient ainsi affaiblie, ou bien était-ce à ses tortures morales qu'il fallait attribuer ce mal qui lentement la minait ? Elle-même n'aurait pu en décider. Elle restait calme et sans plainte, tout en sentant la vie lui échapper peu à peu ; et quand on la conduisit à l'infirmerie, elle pensa qu'il n'y avait plus d'espoir pour elle.

Elle éprouva alors le besoin de se confier à quelqu'un et demanda à voir la supérieure à laquelle elle s'ouvrit entièrement. Elle lui dit tout ce qu'elle avait souffert et comment elle avait courageusement lutté pour persévérer dans sa résolution de se consacrer à Dieu. Elle lui parla aussi de son enfant qu'elle avait abandonné aux mains d'étrangers, et que maintenant elle était plus que jamais sûre de ne plus revoir. Alors la supérieure, à son grand étonnement, lui répondit que Dieu ne voulait pas de tels sacrifices, que puisqu'elle reconnaissait, après un noviciat de seize mois, qu'elle n'avait pas la vocation, elle était libre de retourner dans le monde, dès qu'elle serait guérie, et qu'en y remplissant consciencieusement ses devoirs de mère chrétienne, elle saurait se rendre agréable à Dieu et y faire son salut tout comme dans un cloître. Enfin elle lui parla si bien et avec tant de conviction, que la jeune femme

n'osa, ni la contredire en rien, ni seulement mettre en doute l'autorité de ses paroles.

Comment! elle pourrait, sans commettre un péché mortel, quitter cette prison d'où elle ne croyait pouvoir sortir que morte! Comment! elle reverrait encore son enfant et peut-être... Non! lui, elle se promettait de ne plus même y penser; mais son enfant! N'y aurait-il pas là assez de bonheur pour elle, et comment ne s'en contenterait-elle pas? Elle renaissait donc à l'espoir, elle se cramponnait à la vie.

XXVIII

Il suffit quelquefois d'avoir fait un seul faux pas dans la vie pour se laisser entraîner ensuite à l'oubli de ses autres devoirs, surtout si la faute est irréparable. Ainsi Norbert, accablé de ses regrets, ne songeait qu'au mal qu'il avait fait, et nullement aux nouvelles obligations que le mariage lui avait créées envers sa femme. Certes, Kitty était égoïste, et froide, et vaniteuse ; mais avec cela elle n'était pas foncièrement mauvaise, et l'eût-elle encore été, qu'il eût dû, à force de patience et de douceur, s'appliquer à la ramener au bien ; enfin, par tous les moyens, il eût dû tâcher de faire bon ménage avec elle. Ils étaient mariés ; ce qui était fait ne pouvait pas se défaire ; il ne leur restait donc plus qu'à en accepter les conséquences. D'ailleurs, les bons ménages ne s'improvisent pas, surtout aujourd'hui, où l'on n'entend parler que de mariages de convenance.

Pour arriver à bien vivre ensemble, c'est-à-dire à seulement se supporter, il faut de part et d'autre se faire beaucoup de concessions et surtout montrer l'un pour l'autre beaucoup d'indulgence. Or Norbert, ne prenant conseil que des caprices de son humeur, se laissait

aller aveuglément à son antipathie pour sa femme et ne cherchait même pas à se vaincre. Il s'excitait, au contraire, à la détester et s'attachait à lui trouver de nouveaux défauts pour mieux justifier sa haine. La passion lui avait à tel point troublé les idées qu'il croyait de son devoir de la haïr et qu'il se disait même que ce serait une grande injustice si, pour récompense de ses intrigues, elle trouvait encore dans son intérieur le calme et la paix. Il lui avait sacrifié Harlette qui était douce, aimante et bonne, il avait fait son malheur, et il se dévouerait à rendre heureuse cette fille sans âme? Non, c'était impossible!

Ils avaient monté leur maison à Paris sur un grand pied. Kitty recevait souvent et allait beaucoup dans le monde, où elle obtenait quelques succès, mais pas autant qu'elle l'avait espéré. Son air froid, qu'elle ne pensait pas toujours à dissimuler, faisait dire d'elle qu'on lui avait mis de la glace sur la figure. Cependant, il se trouvait encore des jeunes gens que cette glace ne rebutait pas, et qui se hasardaient à lui faire la cour. Elle les accueillait de son mieux, s'essayant à la coquetterie, mais elle était trop positive pour se montrer coquette avec grâce.

Cependant elle restait vertueuse; était-ce par orgueil ou parce que son tempérament la portait à la vertu? Nous ne saurions en décider. Disons seulement qu'elle s'amusait beaucoup au bal; ses toilettes y faisaient sensation, et les journaux en parlaient quelquefois, ce qui la flattait infiniment, car, sans vouloir l'avouer, elle était comme la plupart de nos élégantes, infiniment friande d'un peu de réclame; ils la citaient aussi comme

l'une des meilleures amazones de Paris. On la voyait souvent au Bois, montée sur sa jolie jument de deux mille francs et accompagnée d'un cousin de son mari, dont l'âge et la parfaite *respectabilité* ne donnaient aucune prise à la médisance. Mais là où elle brillait surtout, c'était à l'ambassade d'Angleterre, car elle parlait anglais sans le moindre accent et avait un peu de cette raideur britannique, dont les Anglaises de l'aristocratie cherchent pourtant à se débarrasser, dès qu'elles se mettent à fréquenter la société parisienne.

Ses préoccupations mondaines l'absorbaient complètement et ne lui laissaient guère de loisir pour prendre garde aux lubies de son mari. Elle n'éprouvait d'ailleurs aucun besoin de vivre avec lui en bonne intelligence. Peut-être cependant aurait-elle été ennuyée par moments de l'abandon où il la laissait, s'il ne s'était trouvé personne auprès d'elle à qui faire confidence de ses petits triomphes de vanité ; mais sa mère, qui n'avait pu continuer de s'accorder avec son ancienne amie madame de Vabran, depuis que Kitty avait quitté la Renède, et n'avait pas non plus voulu aller s'enfermer dans son château solitaire, pour y mourir d'ennui, était venue sans façons s'installer à Paris dans la maison de son gendre. Kitty en était d'autant plus aise que la plupart du temps ce n'était pas Norbert, c'était elle qui l'accompagnait dans le monde, comme au temps où elle était jeune fille.

Quant à lui, il vivait de son côté, la négligeant absolument. Il s'était lié avec des jeunes gens de plaisir, riches et oisifs comme lui, jouait gros jeu à son cercle, pariait aux courses ; enfin il s'était jeté à corps perdu dans cette vie de désordres, que par euphémisme on

appelle une vie de plaisirs. Le souvenir d'Harlette ne se présentait plus à lui, vivant comme autrefois, et les criailleries de sa conscience ne lui étaient plus si importunes. Les voiles du temps s'épaississaient graduellement sur tout ce qui lui avait tenu à cœur, sur tout ce qu'il avait aimé. Il ne voyait plus le passé que comme on voit les objets dans le lointain, ou à travers une brume épaisse ; leurs contours n'ont plus de netteté et les tons en semblent effacés. Ce n'était plus le jeune homme plein de vie et d'ardeur que nous avons connu. Il devenait indifférent à tout, aux choses de l'art comme au reste, car son goût n'avait plus la même pureté, et son intelligence même se perdait peu à peu dans ce milieu où il vivait, dans ce milieu de frivolité, où l'on ne pense pas. Il n'avait conservé de ce qui jadis plaisait tant en lui que sa parfaite élégance et une grande distinction de manières ; mais il n'avait plus, ni son amabilité, ni son esprit original, ni surtout sa gaieté charmante d'autrefois. Dans les salons aristocratiques, où il se montrait de loin en loin, il apportait son ennui, qu'on prenait pour de la gravité ; aussi les personnes qui ne connaissaient pas sa vie, disaient de lui qu'il était devenu un homme sérieux.

Mais on le crut tout à fait le jour qu'on apprit qu'il posait sa candidature à la députation dans l'un des départements du Midi. Le préfet de ce département s'en était même fort ému. Ce ne serait plus M. Dérin qu'il aurait à combattre, M. Dérin que toujours il savait vaincu d'avance. Le nom des Vabran était populaire, et les royalistes formaient la majorité dans l'arrondissement où Norbert se présentait. D'ailleurs M. de Sador et toutes les personnes influentes du parti s'étaient mises

en campagne et faisaient une propagande fort active. L'union libérale, l'union des blancs avec les rouges allait se cimenter, si l'on n'y prenait garde; aussi le préfet jugea-t-il que, malgré son habileté à manier le suffrage universel, il pourrait fort bien cette fois être vaincu dans la lutte. Il imagina donc, pour tout concilier, de faire une démarche auprès de notre héros, et de le décider à accepter la candidature officielle. Or, dans tout le parti ennemi, il ne voyait que les Noveterre qui eussent des attaches bonapartistes. Il s'adressa donc en confidence à la marquise et lui promit pour son gendre, au cas où celui-ci consentirait à se laisser enrôler, tout ce qu'on promet en pareille occasion. La marquise s'empressa de transmettre à Norbert ces propositions et ces promesses; mais elle ne réussit pas à s'en faire écouter; ce fut même avec hauteur qu'il repoussa les avances qu'on lui fit. Il croyait d'abord son honneur engagé à ne point se rallier à un gouvernement dont il n'aimait pas la politique, et puis il ne voulait se compromettre, ni vis-à-vis des amis de sa famille, ni vis-à-vis de ses amis de Paris.

S'il avait consenti à se faire porter candidat à la députation, ce n'était nullement par ambition, car, dans le monde où il vivait, le titre de député, s'il n'est accompagné d'un talent hors ligne, ne signifie absolument rien. Ce qu'il ambitionnait plutôt, c'était de se créer une occupation quelconque. Il sentait parfois vaguement la nécessité de sortir de la crise morale qu'il traversait, et, dans ces moments lucides, il se reprenait à raisonner comme autrefois; il avait les mêmes aspirations, les mêmes élans généreux. Il se disait que jusqu'alors il n'avait vécu que par le sentiment et qu'il

était grand temps pour lui de devenir un homme d'action; mais, en s'analysant mieux, il comprenait que chez lui l'un n'allait pas sans l'autre; — ce n'était que le sentiment qui pouvait le pousser à agir. Alors il retombait dans le découragement, et il lui semblait que jamais plus il ne retrouverait le calme et la sérénité dont on a tant besoin lorsqu'on a un grand but à poursuivre; il retombait dans sa paresse et dans son indifférence, que venaient troubler seulement les images du passé.

Cependant le préfet, qui, lui, n'était pas un rêveur, avait mis tous ses fonctionnaires et la gendarmerie sur pied, pour appuyer son candidat à lui, et plus il rencontrait de nouveaux obstacles, plus il s'y acharnait, plus il y mettait de passion. Enfin, il fit tant et si bien, il fut si habile à employer tour à tour les flatteries, les promesses et les menaces, il sut si admirablement faire jouer tous les ressorts qui font marcher l'électeur au gré de l'administration, que le concurrent de Norbert fut élu, malgré tout, au premier tour de scrutin, sans ballottage. Il est vrai que le parti vaincu cria très fort; le préfet s'était, disait-on, rendu coupable d'abominables irrégularités, dont les preuves abondaient; la question fut même portée à la Chambre par l'un des cinq de l'opposition : mais la Chambre valida l'élection à une majorité écrasante, et le préfet, au lieu d'être pendu (M. de Sador parlait même de le faire rouer vif), reçut, au contraire, en récompense de son zèle, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Norbert, bien qu'il ne s'attendît guère à cet échec, s'y montra tout à fait insensible; nous pourrions même dire qu'il s'en réjouit plutôt qu'il n'en fut affecté. Il avait fait ce qu'il avait cru son devoir en mani-

festant le désir de servir son pays; aussi n'aurait-on plus raison de lui reprocher dorénavant son indifférence en matière de politique. S'il avait échoué, ce n'était pas de sa faute ; mais on ne l'y reprendrait plus, — désormais on allait le laisser tranquille.

Et pourtant la vie banale qu'il menait n'avait aucun attrait pour lui. Il en était las, il était même las de vivre. Il était tombé peu à peu dans un profond, dans un incurable ennui.

Le malheur avait voulu que, tout jeune encore, il eût connu des joies que d'autres rêvent vainement durant toute leur existence. Ce sont les déshérités du sort, dira-t-on ; mais sont-ils vraiment plus à plaindre que les heureux de la terre? S'il est vrai qu'ils épuisent leurs âmes dans des désirs stériles et arrivent ainsi à l'âge où l'on n'en forme plus, maudissant la vie de ne pas avoir réalisé les belles promesses que leur avait faites leur imagination trop complaisante, s'ils se plaignent alors d'avoir été supérieurs au milieu où ils ont été condamnés à vivre, si enfin ils se reprochent amèrement d'avoir permis au rêve d'empiéter sur la réalité et de leur avoir fait concevoir des désirs irréalisables, ils n'en croient pas moins qu'ils auraient été complètement heureux s'ils avaient pu les réaliser; ils conservent donc intacte leur foi dans un bonheur parfait.

Mais quand on arrive, comme Norbert, à réaliser, tout jeune encore, ses plus ardents désirs et à les réaliser un moment après les avoir formés, sans avoir connu, ni les angoisses de l'incertitude, ni même l'impatience de l'attente ; qu'on a été presque fatigué de bonheur, qu'on a même cherché à s'en distraire; quand on a connu toutes les joies de l'âme, quand les sens sont as-

souvis, que la vanité est satisfaite, et qu'on ne sait plus à quel idéal se vouer ni quel devoir se créer pour y consacrer sa vie; quand on est blasé sur toute chose, ayant reconnu la vanité des jouissances qui font tant envie aux autres; quand on est devenu sceptique, comme la plupart des hommes du siècle qui ont beaucoup pensé et beaucoup scruté; — on tombe alors, non pas dans la tristesse ou dans la mélancolie, mais dans l'intolérable ennui des hypocondriaques.

Norbert était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, il trouva la carte de son ami le médecin qui, deux ans auparavant, avait soigné Harlette, et que depuis lors il n'avait plus revu. Sur cette carte, il lut ces mots écrits au crayon : « Passez chez moi demain matin avant neuf heures; j'ai à vous donner des nouvelles sur une personne à laquelle vous vous intéressiez autrefois. » Il fut d'abord très intrigué par ces lignes; puis, tout à coup, une idée le frappa. « Qui sait? se dit-il, c'est peut-être d'Harlette qu'il veut me parler! Si pourtant c'était d'elle! Une personne à qui je m'intéressais autrefois... mais à qui donc me suis-je jamais tant intéressé? Enfin pourquoi ne la nomme-t-il pas, pourquoi ce mystère? Oui, c'est assurément d'Harlette qu'il s'agit. »

Il fut pris alors d'une si vive impatience qu'il ne put se résoudre à attendre jusqu'au lendemain. D'ailleurs il n'était pas encore minuit, et le docteur ne rentrait habituellement que fort tard. Il sortit donc dans la rue, se jeta dans la première voiture qui passait et se fit conduire chez lui.

Le docteur venait à peine de rentrer et allait se

mettre au lit. Norbert néanmoins insista pour le voir, et fut aussitôt introduit.

— Pardonnez-moi de ne pas avoir attendu à demain, lui dit-il en lui tendant la main. Ce n'est pas seulement la curiosité qui m'amène chez vous à cette heure indue, c'est encore une vague inquiétude. De quelle personne voulez-vous me parler ?

— Je veux vous parler, répondit le médecin froidement, de la dame pour laquelle vous êtes venu me chercher il y a un peu plus de deux ans, et dont les couches ont été si laborieuses.

— D'Harlette? s'écria Norbert; serait-il possible?

— C'est sur sa prière que je me suis rendu chez vous. Elle désire vous voir.

— Mais où est-elle? Dites vite!

— Elle est à l'hôpital de la Charité, où je l'ai fait entrer, il y a deux jours. Je l'ai rencontrée par hasard dans la rue. Elle était arrivée à Paris la veille, comme je l'ai su ensuite. Je fis d'abord semblant de ne pas la reconnaître. Ce fut elle qui s'approcha de moi. Elle me dit qu'elle avait été très malade et me pria d'aller la voir à l'hôtel où elle était descendue. Je m'y rendis le jour même et constatai que son état était fort grave. Elle paraissait d'ailleurs s'en douter. Elle m'avoua ensuite qu'elle se trouvait à Paris sans ressources et me demanda si je ne pourrais pas la faire entrer dans un hôpital. Je lui répondis que rien n'était plus facile et l'adressai à un interne de la Charité qui est de mes amis. Aujourd'hui, en passant dans le quartier, je suis monté prendre de ses nouvelles. Elle n'est pas bien du tout. En m'apercevant, elle m'a fait signe d'approcher,

puis elle m'a prié de passer chez vous. Elle désire vous voir.

Le docteur avait fait ce récit d'une voix sèche et mordante, en fixant tout le temps sur Norbert un regard presque méprisant. Celui-ci resta un moment atterré, comme étourdi par un coup de massue. Ce qu'il entendait était si étrange, si inattendu, qu'il n'en voulait pas croire ses oreilles. Harlette à l'hôpital! Harlette sans ressources! Et lui, il avait des millions! Cette pensée lui fit un mal affreux. Il fallait donc qu'elle le méprisât profondément, pour avoir préféré d'être recueillie par la charité publique, plutôt que de s'adresser à lui. Jamais il n'aurait supposé qu'elle le punirait un jour si cruellement. Mais était-ce vraiment par mépris ou par vengeance qu'elle en avait agi ainsi ? N'était-ce pas plutôt par fierté ? Elle était trop douce pour se venger; d'ailleurs, puisqu'elle demandait à le voir, c'est que probablement elle lui avait pardonné ; mais peut-être aussi — et à cette idée il frémit, — ne voulait-elle le voir que pour lui dire adieu. « Mon Dieu ! si Harlette allait mourir ! » se dit-il tout à coup; et il en éprouva une telle angoisse qu'un moment son cœur s'arrêta de battre.

Il s'était levé et s'approcha du docteur. Une foule de questions se pressaient sur ses lèvres; mais il ne pouvait parler. Enfin, réussissant à assurer sa voix, il lui demanda quelle était sa maladie.

— C'est une hypertrophie du cœur, répondit le médecin.

— On n'en guérit pas! s'écria Norbert avec désespoir.

— Non, mais si la constitution est bonne, on vit avec son mal pendant des années. Cette dame en avait

une excellente; seulement, elle me paraît bien affaiblie maintenant. Ce doit être par une vie de privations.

— Comment la faire sortir de... là où elle est ?

— On vous le dira là-bas. Vous pourrez vous y présenter demain à deux heures de l'après-midi, quoique ce ne soit pas le jour des visites; mais on est prévenu, vous n'aurez qu'à vous nommer pour être introduit. Et maintenant bonne nuit, il est tard.

Pendant les heures qui suivirent, Norbert connut toutes les alternatives de la douleur et de l'espoir. Tantôt il voyait son Harlette morte et mise au cercueil, puis, un moment après, il se la représentait convalescente et se prenait à rêver à la vie de félicité qui peut-être les attendait. Certes, il ne ménagerait rien pour la sauver. Il s'adresserait aux premiers médecins de Paris qui trouveraient bien moyen de prolonger ses jours et peut-être même de la guérir, car la science n'avait pas de secrets pour eux. D'ailleurs, s'il le fallait, il quitterait Paris et la France, et ils s'en iraient vivre ensemble dans cette belle Italie qu'il serait si heureux de revoir avec elle. Enfin, de toute façon, ils ne se quitteraient plus. Peu lui importaient les convenances sociales, le blâme du monde, les bienséances! Est-ce qu'il avait à les respecter, lui qui autrefois avait violé les lois divines, en abandonnant son enfant et en trahissant un serment où il avait pris Dieu à témoin? D'ailleurs il avait juré à Harlette, en toute sincérité et de tout son cœur, amour et protection, tandis que ses serments à l'autre, il ne les avait prononcés que du bout des lèvres. C'était donc elle qui était sa vraie femme, et non pas l'autre, car avec l'autre il n'avait jamais été uni par le cœur; — c'était donc à elle qu'il devait se dévouer, pour lui faire

oublier les jours de tristesse qu'elle avait vécus. Aussi désormais ils ne se quitteraient plus; aucune puissance humaine ne pourrait maintenant les désunir; elle était indispensable à sa vie, car il avait essayé de vivre sans elle, et il n'avait pas pu.

Tout à coup il se rappela qu'il allait la revoir ; il la reverrait dans quelques heures, et, à cette pensée, il eut comme un mouvement de joie.

Il allait la revoir, et il n'avait pas jusqu'à ce moment songé à s'en réjouir; mais rien que de revoir ses traits chéris, sans même échanger une parole avec elle, c'était déjà du bonheur. Il avait tant aimé sa beauté, et depuis si longtemps il avait été privé de la contempler! Il reverrait ses yeux profonds et ardents comme ceux des anges du Corrège et son sourire si plein de bonté, et il ne pourrait se rassasier de regarder son doux visage si harmonieusement suave. Et elle lui parlerait de sa voix musicale, et il lui répondrait pour la supplier de l'aimer encore, et pour lui jurer encore une fois qu'il n'y avait qu'elle au monde qui lui fût chère.

XXIX

Le lendemain, à huit heures du matin, Norbert parcourait déjà les rues de Paris en quête d'un appartement pour Harlette. Il en trouva bientôt un à son gré et l'arrêta ; puis il se rendit en toute hâte chez un tapissier et s'entendit avec lui pour que, le jour même, il y fît transporter des meubles et y poser des rideaux et des tentures. Tout cela le mena jusqu'à midi. Il avait encore deux grandes heures devant lui, deux longues heures dont il croyait ne pas voir la fin.

Harlette, de son côté, n'était guère plus tranquille ; elle était de plus tourmentée par ses appréhensions de malade : elle craignait de mourir avant de l'avoir revu. Et pourtant, tout comme lui, elle accusait les heures de marcher avec une lenteur désespérante, elle eût voulu en abréger la durée, ne réfléchissant pas que, dans l'état où elle était, elle aurait dû plutôt s'en montrer avare, car ce n'était peut-être que quelques jours, et non pas de longues années qu'il lui restait à vivre.

Elle était couchée sur son petit lit de fer, les bras croisés sur la poitrine, comme au couvent, calme en apparence, et pourtant en proie à une extrême agitation.

Son pauvre cœur, où était le siège de son mal, battait bien fort avant de se rompre. Elle venait d'écrire ses dernières volontés à M. de Verton, elle lui recommandait encore une fois son enfant, qui allait devenir orphelin, le priait de continuer à en prendre soin et lui répétait qu'elle n'avait confiance qu'en lui. Elle le remerciait enfin en termes chaleureux de son amitié, et regrettait qu'il ne fût pas là, près d'elle, au dernier moment, pour lui serrer la main et lui pardonner si jamais, involontairement, elle lui avait fait de la peine.

Et maintenant qu'elle en avait fini avec ce qu'elle considérait comme son dernier devoir, elle attendait Norbert et ne voulait plus penser qu'à lui. Au lieu de regretter d'avoir quitté le couvent, où, à ses derniers moments, elle aurait été consolée par leur vénérable aumônier, et, après sa mort, honorée, comme on honore la mémoire de ces saintes filles; elle s'en félicitait au contraire. Peu lui importait d'expirer misérablement dans ce triste hôpital; au moins n'y serait-elle pas privée de la seule joie que depuis longtemps elle rêvait: celle de voir encore une fois l'homme qu'elle aimait, et de lui dire un dernier adieu.

Elle tenait les yeux fixés sur les aiguilles de l'horloge, qui marquaient déjà deux heures moins le quart; ce n'était donc plus qu'un quart d'heure qu'elle avait à attendre, peut-être dix-sept minutes, car il faudrait bien à Norbert deux minutes pour franchir la grande cour et monter les escaliers. Elle ne doutait pas un moment qu'il ne fût exact; aussi était-ce avec confiance, presque avec joie, qu'elle voyait petit à petit le nombre des minutes diminuer. Enfin, deux heures sonnèrent, et, comme elle l'avait prévu, deux minutes après elle l'aperçut sur le

pas de la porte. Une sœur de charité se trouvait là, et allait le conduire auprès d'elle; mais, à peine entré, il l'avait reconnue et marcha droit à son lit. Elle le trouva changé. Il avait les traits tirés, les yeux un peu enfoncés dans les orbites, et puis il était très pâle. L'expression de tristesse répandue sur sa figure, et qui depuis longtemps lui était devenue habituelle, ressemblait au premier abord à de la froideur ou à de l'indifférence, et pourtant jamais il n'avait été plus ému. Il s'approcha d'elle ; deux grosses larmes roulaient dans ses yeux, puis toutes chaudes vinrent tomber sur la main qu'elle lui tendit. Il la regardait avec une tendresse infinie; elle voyait qu'il voulait lui parler ; mais il ne put proférer qu'un seul mot : Pardon.

Elle resta un moment sans lui répondre.

— Pardon, répéta-t-il; je t'en supplie, pardonne-moi. Je sais que ma faute a été grande; mais, crois-moi, je l'ai expiée, car jamais repentir n'a été plus sincère que le mien. Ne me maudis donc pas, pardonne-moi, Harlette !

— Je n'ai jamais songé à te maudire, lui répondit-elle de sa voix musicale, et il y a longtemps que je t'ai pardonné. Pourtant tu m'as fait beaucoup de mal. J'étais comme privée de raison; je ne désirais qu'une chose : m'en aller bien loin, bien loin, quelque part où l'on ne pense pas. Mais n'en parlons plus. A quoi bon nous rappeler des choses si tristes? J'aime mieux me réjouir de t'avoir près de moi.

Elle lui parla de leur enfant et lui apprit qu'elle l'avait confié à M. de Verton. Norbert lui répondit que peut-être avait-elle eu raison d'en agir ainsi, pour le punir de l'avoir abandonné; mais que maintenant tout était

changé, car elle avait renoncé à la vie religieuse. Il supposait donc qu'elle avait écrit à M. de Verton pour qu'il le leur rendît.

Harlette, à ces paroles, lui sourit faiblement.

— Rien n'est changé, répondit-elle. Tu te fais sans doute illusion sur mon état. Je n'en ai pas pour longtemps, Norbert!

— C'est impossible ce que tu dis là! s'écria-t-il; ne t'épouvante pas, je t'en supplie. Tu vivras, tu guériras pour sûr. Ce soir même, ou demain, au plus tard, tu sortiras d'ici. Je me suis déjà occupé de ton installation. Tu seras soignée par les premiers médecins de Paris. Nous te sauverons.

— Pour me sauver, Norbert, lui dit-elle doucement il faudrait un miracle, et il n'y a que Dieu qui en ait le pouvoir; mais il s'est détourné de nous. Te rappelles-tu, lorsque j'étais en danger de mort, tu avais fait un vœu pour qu'il me conservât à ta tendresse. Il t'a exaucé alors; mais ce vœu, tu y as failli. Maintenant il ne t'écoutera plus. Tu vois donc que je suis perdue.

Il avait beau tâcher de la rassurer, de lui donner de l'espoir, il n'y réussissait point. Il lui parlait du joli appartement qu'il venait de louer pour elle et du mobilier coquet qu'il y avait fait porter, de la vie heureuse qu'ils allaient mener ensemble; elle ne lui répondait que par le même sourire triste et incrédule. Alors, la voyant si sûre de sa fin prochaine, il commença, lui aussi, à désespérer.

Elle lui avait pris la main, la tenait dans la sienne et la serrait faiblement.

— Norbert, lui dit-elle enfin, je suis heureuse de sentir que tu m'aimes; mais, vois-tu, tous les rêves que

tu fais en ce moment sont insensés. En supposant même l'impossible, en supposant qu'on réussisse à me sauver, crois-tu donc que je consente jamais à recommencer notre belle existence d'autrefois? Tu ne me connais donc guère. Je suis une honnête femme, mon ami, et j'aurais beau t'aimer de toute mon âme, que je ne te détournerais pas de tes devoirs. Plutôt que de tomber dans la honte et dans le crime, je préférerais cent fois ne pas t'avoir revu.

Elle continua quelque temps sur ce ton, lui parlant tantôt avec calme, tantôt avec feu, comme une inspirée. Elle voulait lui faire promettre de vivre en homme d'honneur, de se conduire vis-à-vis de sa femme en bon mari; enfin elle le suppliait de ne pas trop se désoler du seul chagrin que, dans toute sa vie, elle lui aurait causé. Elle serait heureuse là-haut, Dieu aurait pitié d'elle, car elle avait assez souffert en ce monde pour avoir expié ses fautes. Elle espérait qu'il la recevrait dans son sein, et alors Norbert aurait au ciel une amie pour le bénir et le protéger.

Il la regardait de tous ses yeux. Elle avait le teint animé, le regard brillant; son exaltation croissait toujours. Elle était ravissante à voir avec sa cornette de malade dont sa chevelure luxuriante, qu'on ne lui avait pas coupée au couvent, s'échappait en longues tresses. Jamais encore il ne l'avait trouvée si jolie.

L'amaigrissement de ses joues, dont la pâleur avait disparu, faisait encore mieux valoir l'éclat de ses grands yeux. Sa beauté s'était poétisée, pour ainsi dire. Il la regardait avec amour, et sentait s'agiter dans son cœur les mêmes sentiments qu'autrefois; seulement il s'y joignait la pitié et une crainte affreuse de la perdre. Il tâ-

chait pourtant de reprendre courage et de se persuader qu'il avait tort de désespérer, car elle ne ressemblait nullement à une mourante, et, dans certains moments, quand elle s'abandonnait à son enthousiasme, elle paraissait au contraire pleine de vie.

Cependant, l'heure se passait, et l'on vint bientôt avertir Norbert que les règlements de la maison ne lui permettaient pas de rester davantage. Il fallut donc se séparer.

— Mon plus grand désir est satisfait, lui dit-elle. Je voulais te voir, et je t'ai vu. Peut-être est-ce pour la dernière fois. — Adieu, embrasse-moi.

— Je viendrai te chercher demain de bonne heure, lui répondit Norbert en l'embrassant. Tâche d'ici là de rester calme, c'est surtout du calme qu'il te faut.

Et il partit. Une demi-heure après, Harlette, épuisée par tant d'émotions, rendait le dernier soupir.

Tout le reste de la journée, Norbert fut occupé à surveiller les ouvriers qui posaient les rideaux et les tapis dans l'appartement qu'il venait de louer. Il les pressait, les aidait à mettre les meubles en place. Il tenait à ce que tout fût prêt pour le lendemain, et qu'en arrivant là Harlette n'eût pas l'impression d'entrer dans une maison étrangère, qu'au contraire elle se sentît tout de suite chez elle. C'est à huit heures du matin qu'il devait aller la chercher à l'hôpital. Le temps pressait, car il manquait encore bien des choses. Elle lui avait parlé de son goût pour les fleurs, qui s'était surtout développé au couvent, où les premiers temps elle avait été occupée aux travaux du jardin ; aussi s'en procura-t-il de fort belles, qu'il disposa au salon en massifs, de fa-

çon qu'il ressemblât à un parterre. C'étaient des touffes de marguerites, de fleurs rouges et de beaux buissons de camélias. Puis il apporta de chez lui quelques objets d'art : une marine, un sous-bois et deux beaux vases d'argent, ciselés par un maître italien. Le reste de l'ameublement n'avait rien de remarquable. Il était en palissandre, imitation Louis XV, à sculptures modernes et capitonné de soie rouge. Mais cela était harmonieux et plaisait à l'œil. Le goût, ce sixième sens, avait présidé à tout cet arrangement, et l'on devinait, aux soins avec lesquels étaient traités les moindres détails, que c'était bien l'œuvre d'un amoureux.

Norbert passa presque toute la nuit avec les ouvriers, et lorsque, le lendemain à sept heures du matin, il y donna un dernier coup d'œil, il parut fort satisfait de l'ensemble :

— Elle se plaira ici, se dit-il.

Et il s'en fut à la Charité, impatient de la revoir. Il s'imaginait d'avance avec quelle joie elle s'installerait dans ce petit nid si coquet ; et comme elle le remercierait de s'être tant occupé d'elle, car toujours elle s'était montrée reconnaissante de la moindre des choses ! Ce fut donc le cœur léger et le visage souriant qu'il arriva à l'hôpital. Toutes ses dispositions étaient prises pour la faire transporter chez elle.

Il était entré dans la cour et allait déjà monter les escaliers, quand le concierge, qui l'avait vu la veille, le reconnut et l'arrêta.

— Où allez-vous ? lui demanda-t-il.

Norbert nomma la salle où il croyait trouver Harlette.

— La personne que vous cherchez n'est plus là, lui dit le concierge.

— Comment!

— Elle n'est plus là, vous dis je; elle est morte hier. Si vous voulez la voir, venez avec moi.

Mais Norbert ne bougeait pas; il restait là comme pétrifié. Le coup qui le frappait était tellement inattendu, qu'il ne put pas, tout d'abord, comprendre le sens des terribles paroles qui avaient frappé son oreille. Il regardait le concierge avec des yeux stupides. Harlette morte! Il n'y pouvait croire. Que les autres meurent, c'est dans la loi de la nature; mais Harlette, ce n'était pas possible. Il l'aimait de toute son âme, et un si grand malheur ne pouvait le frapper, comme cela, à l'improviste! Que pareilles choses arrivent aux autres, il le comprenait; mais il ne concevait pas qu'elles pussent lui arriver à lui.

Cependant le concierge l'emmena dans une salle basse voûtée, éclairée par un jour de souffrance. Là, sur une dalle, gisait le corps de la jeune femme, recouvert d'un drap grossier.

Quand il la vit, il ne douta plus; mais le saisissement qu'il en éprouva fut tel qu'il sentit ses jambes se dérober sous lui, et il serait tombé, si on ne l'eût soutenu.

Alors il s'approcha de la morte et s'agenouilla auprès d'elle. Il contempla longtemps ce doux visage qui avait pris une expression de calme et de suprême sérénité, puis il souleva le drap, mais le laissa retomber aussitôt, car le corps était nu; il n'osa le regarder, c'eût été profaner la majesté de la mort.

Son œil était sec, sa gorge serrée, et, par mo

ments, sa respiration s'arrêtait. Il continuait à contempler ces traits chéris avec avidité, comme s'il avait voulu les fixer d'une façon ineffaçable sur la rétine de ses yeux; puis, tout à coup, mû par un sentiment de tendresse, il se pencha sur elle, et, passionnément, l'embrassa sur la bouche : mais le contact de ses lèvres froides, qui hier encore avaient eu des paroles amoureuses, lui fut tellement douloureux que sa tête s'égara, et il perdit connaissance.

On le fit revenir à lui, mais il fut lent à reprendre ses esprits et à se bien rendre compte de ce qui s'était passé. Enfin il se rappela qu'Harlette était morte, qu'il venait de la voir et de l'embrasser. Alors il se demanda ce qu'il avait à faire. Il avait à réclamer le corps, il le ferait transporter dans ce petit appartement qu'il venait d'orner pour elle avec tant de soins, il la coucherait parmi les fleurs et resterait là près d'elle tant qu'on ne viendrait pas la lui enlever pour la mettre en terre.

Il n'avait personne pour l'aider dans l'accomplissement de ces tristes devoirs. Il se rendit donc lui-même à la mairie, à l'église, aux pompes funèbres et au Père-Lachaise pour y acheter un terrain à perpétuité, et ce ne fut que sur les sept heures du soir qu'il retourna près de sa chère morte pour la veiller.

Dans le salon tout rempli de fleurs, on avait arrangé un petit catafalque, autour duquel, ainsi que dans les coins de la pièce et sur la cheminée, étaient disposés de grands candélabres garnis de cierges allumés. Harlette était dans son cercueil, vêtue d'un peignoir en mousseline blanche, avec des fleurs de lauriers-roses dans les cheveux et un grand bouquet de lauriers-roses à

son corsage. C'était lui-même qui l'avait parée avec tant de coquetterie, en souvenir de leur première rencontre. De petits cheveux follets, rebelles au peigne, voltigeaient comme autrefois autour de son front, maintenant glacé, et le couronnaient comme d'une auréole. Il était seul auprès d'elle, et il serait seul demain pour la conduire à sa dernière demeure, car elle n'avait pas d'autres amis que lui et M. de Verton, qui était loin. Il se tenait près d'elle, sans presque bouger, tantôt en proie à un désespoir silencieux, tantôt s'attendrissant sur le sort de cette infortunée et lui parlant comme si elle avait pu l'entendre. Il lui reprochait de l'avoir abandonné au moment même où il allait renaître au bonheur; puis, se rappelant que ce matin encore il s'était réjoui à la pensée qu'elle viendrait prendre possession de son joli appartement, il lui reprochait de n'y être entrée que morte. « A qui as-tu jamais fait du mal? lui demandait-il ; qui donc gênais-tu sur terre? Ce sont les autres qui ont été méchants pour toi. Et maintenant, que t'importe leur amitié ou leur haine? Maintenant, personne ne pourra plus te causer, ni joie, ni chagrin. Tu as trouvé la paix, et ce n'est que la mort qui a pu te la donner. Dors donc en paix, ma pauvre résignée, ma douce Harlette! »

Et se rappelant alors que de tous les méchants qui avaient fait du mal à sa douce Harlette, c'était encore lui qui l'avait le plus cruellement fait souffrir, il reconnaissait avoir mérité tous les châtiments, toutes les malédictions. Ce fut ainsi qu'il passa cette nuit lugubre en tête à tête avec sa bien-aimée, — et s'il est vrai que par la douleur on expie ses fautes passées, certes il

expia les siennes, en s'abreuvant, pendant ces mortelles heures, à la coupe de toutes les angoisses.

Lorsque le lendemain, à neuf heures du matin, l'ordonnateur des pompes funèbres se présenta pour la levée du corps, il ne croyait pas qu'il fût si tard.

On porta Harlette à l'église en grande pompe, car il avait dépensé beaucoup d'argent; aussi rien de plus étrange que cette église somptueusement décorée, que toutes ces voitures de deuil, et rien que lui seul pour assister à la cérémonie et pour suivre le convoi. A l'église, il écouta la messe avec ferveur; mais ce ne fut pas Dieu qu'il pria pour le repos de cette âme, que, sans doute, il avait déjà reçue dans son saint paradis; ce fut à cette âme qu'il s'adressait, la suppliant de ne pas l'oublier et de le soutenir dans les luttes de la vie. Il se rappelait ses dernières paroles : « Tu auras au ciel une amie pour te protéger et te bénir. »

On arriva au cimetière, et là seulement, lorsqu'on commença à descendre la bière dans la fosse béante, nouvellement creusée, le pauvre jeune homme trouva des larmes pour pleurer; et lorsque tout fut fini, il voulut encore rester près de cette fosse; — il n'avait pas le courage de s'en éloigner. Enfin, voyant le soleil descendre vers l'horizon brumeux de la grande ville, il se demanda, pour la première fois depuis deux jours, ce qu'il allait devenir. Il sentait qu'il lui serait impossible de rester à Paris, il voulait le quitter le soir même; aussi, après s'être fait conduire chez lui pour y prendre quelques objets indispensables, se rendit-il à la gare de Lyon, et, sans trop savoir ce qu'il faisait, machinalement, par habitude, il prit un billet pour la station voisine de la Renède.

XXX

Il était donc parti pour la Renède, sans bien se rendre compte pourquoi c'était là plutôt qu'ailleurs qu'il se sentait attiré. Il éprouvait le besoin de quitter Paris, où Harlette était morte; il voulait fuir ces lieux où il avait tant souffert; il craignait d'y devenir fou; mais peu lui importait le but de son voyage. Revoir ses parents, sa mère surtout, lui était infiniment pénible. Qu'avait-il à lui dire, sinon que c'était elle qui avait brisé sa vie? Mais lorsque sa voiture entra dans la belle avenue des Chênes-Verts, il comprit tout à coup que c'était là, et non ailleurs, qu'il devait se rendre, car là tout lui parlait d'elle; c'était là qu'il l'avait connue et qu'ils s'étaient aimés. Puis il reverrait son enfant, qui maintenant lui devenait plus cher que jamais, car c'était tout ce qui lui restait d'elle. M. de Verton n'aurait certainement pas la cruauté de lui refuser la seule consolation qu'il pût attendre en cette vie. Aussi, à peine arrivé, lui écrivit-il. Il lui annonçait la fin d'Harlette et lui demandait à revoir son fils, non comme on réclame un droit, mais comme on implore

une grâce, lui promettant, du reste, de se conformer en tous points aux volontés de la défunte.

Le baron fut si vivement affecté de cette triste nouvelle, à laquelle il avait pourtant été préparé par la lettre que cette malheureuse femme lui avait écrite de la Charité, que, malgré la fermeté de son caractère et toute son énergie, il fut complètement vaincu par la douleur et pleura comme un enfant. Il ne pouvait assez s'apitoyer sur cette chère créature qui avait traversé la vie sans jamais se plaindre, sans maudire les rigueurs de la destinée, sans un mot de révolte contre ses injustices, toujours aimante et bonne, malgré la trahison de l'homme en qui elle avait mis toute sa confiance. Mais cet homme était là, à sa portée. Pouvait-il le laisser aller en paix ? Ce serait vraiment montrer trop de longanimité que de tarder davantage à lui demander compte de sa perfidie et de la mort de cette infortunée, car c'est lui qui l'avait tuée. Or, pour le punir, il ne suffisait pas de l'abandonner à ses remords, de pareilles gens n'ont pas de remords. Il fallait le punir comme on punit les assassins, en lui ôtant la vie, et ce serait lui, de Verton, qui ferait l'office du bourreau, qui le tuerait de sa propre main.

Cette résolution une fois prise, il voulut l'exécuter incontinent ; aussi, tout d'un trait, écrivit-il à notre héros en ces termes :

« Vous demandez à voir votre enfant, vous ne le verrez pas ; — c'est votre pauvre cousine qui vous en a jugé indigne. Peut-être vous êtes-vous figuré que j'en jugerais autrement ; mais vous ne savez donc pas ce que je pense de vous ? Il est vrai que vous pouvez l'ignorer ;

car je lui avais promis que, de son vivant, je ne vous injurierais ni ne vous provoquerais. Me voilà délié de ma promesse. Or donc, voici ce que j'ai à vous dire : Vous vous êtes conduit à son égard comme un homme sans foi. Rappelez-vous mes paroles le jour que vous m'aviez prié de la demander pour vous à vos parents ; je vous ai dit que si jamais vous l'abandonniez, vous seriez le dernier des misérables. Eh bien, je vous tiens pour tel, et je vous le crierai à toute occasion, je vous le crierai en public, si vous êtes encore assez lâche pour ne pas relever le gant que je vous jette au visage.

« Baron de Verton. »

Norbert était au salon, avec sa mère, lorsqu'on lui remit cette lettre. La comtesse, qui, depuis la veille, avait été frappée de son air sombre, avait insisté pour savoir ce qui pouvait l'affecter à ce point. Alors il lui avait annoncé la triste mort d'Harlette à l'hôpital de la Charité. La comtesse en l'apprenant s'était signée dévotement en murmurant : « Dieu ait son âme ! » et ce fut tout ; elle ne dit pas un mot de plus ; alors il sembla à Norbert qu'elle avait accueilli cette affreuse nouvelle presque avec indifférence, et il s'en affligea infiniment. Il ne pouvait lui pardonner de se montrer si peu sensible à son chagrin. C'était pourtant elle qui avait fait tout le mal, en le séparant de sa bien-aimée. D'ailleurs, elle savait qu'il était malheureux ; elle savait jusqu'à quel point la femme qu'elle lui avait donnée lui était odieuse. Mais peu lui importait, elle venait d'en recevoir une lettre de Biarritz, où celle-ci avait passé un mois aux bains de mer, et dans laquelle elle lui annonçait

son retour à la Renède pour ce soir même. Or, cette nouvelle paraissait impressionner la comtesse plus vivement que ne l'avait fait la mort d'Harlette. Madame de Vabran s'était beaucoup ennuyée ces derniers temps toute seule et était enchantée que cette chère Kitty se fût enfin décidée à venir passer chez elle un mois ou deux, pour lui tenir compagnie. Aussi en parlait-elle gaiement à Norbert, comme si elle avait oublié qu'il avait de la peine. Ce fut en un tel moment qu'il reçut la réponse de M. de Verton.

Il la lut d'un coup d'œil, pâlit extrêmement et courut s'enfermer dans sa chambre. Là il la relut. Son premier mouvement fut de décrocher du mur deux épées de combat et de courir chez le baron, mais une réflexion l'arrêta. C'était lui qu'Harlette avait chargé d'élever leur enfant. Or, que deviendrait ce pauvre petit être s'ils se battaient ensemble et si l'issue du combat était fatale à Norbert ? Pourrait-il rester avec le meurtrier de son père ? Et, d'autre part, comment supporter un si sanglant outrage ? Ce serait mentir à sa race ; Norbert ne pouvait le laisser impuni ! Rien que d'y penser, il sentait tout son sang se retirer de son cœur et la rougeur lui monter au front.

Cependant il fit un grand effort sur lui-même et réussit à se calmer. Alors il se répéta derechef qu'il ne pouvait se battre avec le baron. Quelque grave que fût l'offense, il n'oserait pas attenter à la vie de son ancien ami, qui était resté à ses yeux l'homme de cœur par excellence. L'outrage était sanglant, mais il l'avait mérité. Il s'était en effet conduit vis-à-vis d'Harlette comme un homme sans honneur, comme le dernier des misérables. Combien de fois ne se l'était-il pas dit à lui-

même ! Puis, pensant à la pauvre morte, il se demanda s'il ne devait pas à sa mémoire de pardonner à un homme qui toujours avait été un ami pour elle ? et il se rappela en même temps que pendant toute sa vie elle avait prêché d'exemple le pardon des injures.

Son cœur se remplissait de tristesse, il pensa à tout ce qui l'environnait : à sa mère, à sa femme qui devait arriver ce soir même et qu'il aurait infiniment de répugnance à revoir, et il se sentit navré de la froideur de ceux qui l'entouraient. Personne ne l'aimait. Il était inutile, il était de trop en ce monde. Il aurait pu se dévouer à son enfant, mais son enfant, on le cachait de lui. Il pensa ensuite à la vie qu'il avait menée depuis deux ans, et il ne se sentait pas le courage de la recommencer. A l'ennui profond qu'il en avait éprouvé, allait se joindre cette douleur profonde, ce chagrin que jamais rien ne pourrait calmer : d'avoir perdu sa seule amie. Elle lui avait pardonné, mais ce pardon pouvait-il empêcher le remords de vivre toujours à ses côtés et de le suivre partout où il irait ? Enfin il se dit que si le seul homme qui eût eu jamais toute son amitié le haïssait au point d'en vouloir à ses jours, ce n'était certainement que pour venger Harlette ; c'était pour le punir de sa mauvaise action. Il méritait donc d'en être puni : eh bien, s'il en était ainsi, il n'en laisserait le soin à personne, — il se ferait justice lui-même.

Sa tristesse augmentait toujours. Le sentiment de son isolement lui était peut-être encore plus pénible que le reste. Rien ne lui souriait plus dans la vie. Elle lui paraissait déserte et désolée. Qu'allait-il donc y faire, et pourquoi s'y attarder davantage ? Mieux valait en finir tout de suite. Cependant il n'eut pas le courage, le pauvre gar-

çon, de mourir sans se plaindre ; ce fut donc avec tout son cœur qu'il écrivit à M. de Verton la lettre suivante :

« Je ne veux pas, monsieur le baron, vous demander raison des choses cruelles, mais justes, que vous me dites dans votre lettre, et quoique je ne sois pas un lâche, je ne relèverai pas le gant que vous m'avez jeté. Il ne serait pas juste qu'un homme de bien comme vous, un homme que depuis mon enfance j'ai aimé et estimé comme la personnification de l'honneur jouât sa vie contre celle d'un malheureux comme moi. Il vaut donc mieux que ce soit moi-même qui me fasse justice, car en effet je suis un grand coupable. Ne vous accusez donc pas de ma mort, — ce n'est pas votre lettre qui m'aura poussé au suicide ; ce qui m'y pousse, c'est que j'ai été trop malheureux ; c'est sous le poids de mon chagrin que je succombe. Pardonnez-moi si je vous en ai jamais causé à vous que j'aime, pardonnez-moi du fond de votre noble cœur, et Dieu me pardonnera sans doute, quoique le crime que je vais commettre soit le plus abominable de tous.

« NORBERT DE VABRAN.

« *P. S.* Je viens de faire mon testament. Je laisse tout mon bien à mon fils, et, pour me conformer à la volonté d'Harlette, qui est aussi la mienne, c'est vous que je nomme son tuteur et mon exécuteur testamentaire. Si mes parents, qui vont rester seuls au monde, car madame de Vabran ne pourra pas longtemps s'accorder avec ma mère ; si mes parents désirent voir l'enfant, j'y consens ; mais je veux que ce soit vous, et non pas eux, qui soyez chargé de son éducation. Vous leur direz aussi

qu'avant de mourir je leur ai pardonné, ainsi qu'à ma femme, quoiqu'ils eussent été mes seuls cruels ennemis. »

Après avoir cacheté cette lettre et son testament, il les posa bien en évidence sur sa table à écrire, prit son fusil de chasse, sortit de sa chambre, ferma sa porte et en mit la clef dans sa poche. Il était calme, comme un homme qui vient de prendre une grande résolution.

C'était le dernier jour de l'été. Il faisait un temps lourd et orageux. Depuis plusieurs mois il n'était pas tombé une goutte d'eau ; aussi les pelouses et même plusieurs arbustes à feuilles persistantes avaient-ils été brûlés par le soleil impitoyable et paraissaient étouffés par le manque d'air. Les dernières fleurs de lauriers-roses brillaient encore, par-ci, par-là, toutes fraîches, car de toutes les plantes de Provence ce sont encore elles qui supportent le mieux la sécheresse et les ardeurs de l'été. Il était quatre heures du soir. Norbert, en sortant de la maison, s'était dirigé vers l'allée des chênes et s'était assis sur le banc où, pour la première fois, il avait vu Harlette. Il y resta près d'un quart d'heure à évoquer ses souvenirs ; puis il se leva et sortit du parc. A le voir marcher devant lui, calme, presque souriant, nul ne se serait douté du projet sinistre qu'il allait accomplir. Il avait plutôt l'air d'un homme qui vient d'être débarrassé d'un grand souci. Il suivait un chemin étroit et peu fréquenté, bordé d'aubépines et de genêts d'Espagne. Le Rhône étincelant coulait à sa gauche ; ses eaux étaient basses et peu profondes. Ce n'était plus ce fleuve plein de majesté qui, comme un gouffre, vous attire et où l'on peut se précipiter pour disparaître sans

retour. D'ailleurs ce genre de mort lui aurait répugné. Il voulait mourir au grand air, au sein de la nature, et dormir son éternel sommeil dans la terre natale où dormaient ses aïeux.

Le soleil descendait vers l'horizon. Norbert le fixa un moment et se dit que c'était le dernier soleil qu'il voyait. Il avait résolu de se tuer au moment même qu'il le verrait se coucher derrière la montagne. Ce n'était plus qu'une demi-heure qu'il lui restait à vivre. Alors il éleva son âme à Dieu et se mit à rêver à la vie d'outre-tombe si redoutable pour la plupart des humains. Il y croyait, lui ; aussi ses pensées s'étaient-elles détachées des choses de la terre. Le grand mystère dont aucun être vivant n'a jamais pu soulever les voiles allait donc lui être révélé.

Il n'avait pas peur de l'éternité, il avait confiance dans la miséricorde divine. Il se persuadait que ce n'était pas un suicide qu'il allait commettre ; c'était un châtiment qu'il allait s'infliger : il n'enfreignait donc pas la loi de Dieu.

Cependant le soleil baissait toujours ; encore cinq minutes, et il allait disparaître. Norbert arma son fusil, fit passer une branche d'osier sur la gachette et dirigea le canon contre son cœur ; puis, aux derniers rayons de l'astre, il appuya avec le pied gauche sur la branche pour lâcher la détente. Le coup partit, et il tomba à la renverse.

Un paysan, qui ne le connaissait pas, passa par là une heure après. En voyant le cadavre, il prit peur et s'en retourna sur ses pas en courant, pour prévenir le

maire du village voisin. A huit heures du soir, le maire, le garde champêtre et la gendarmerie étaient sur les lieux.

Le mort gisait au beau milieu du chemin, la bouche et les yeux ouverts, la main gauche serrée sur son cœur et l'autre crispée. Ses jambes étaient écartées, son gilet était ouvert et une grosse tache de sang caillé était plaquée sur le côté gauche de sa poitrine. Il y avait là beaucoup de curieux, et, comme les gens du Midi aiment à trouver en toute chose prétexte à plaisanterie, surtout aux choses lugubres, pour faire accroire qu'ils n'ont pas peur, on entendait les propos les plus étranges.

— Ce que c'est pourtant que ces riches ! disait l'un ; n'entendez-vous pas un son de cloches à la ville, — c'est peut-être le glas qu'on sonne pour lui.

Et tout le monde de rire.

— Allons ! disait le garde champêtre, voyez comme il est tombé, juste au milieu du chemin.

— C'est pour embarrasser le pauvre monde ; le chemin est étroit, on ne pourrait y passer maintenant avec sa charrette.

— Tiens ! mais je le connais ; c'est le vicomte de Vabran, fit un troisième. S'il s'est tué, c'est qu'il était probablement fatigué de s'amuser.

— Ces riches ! ils ont trop de bonheur ! ils s'en donnent des indigestions, puis ils en crèvent.

— Et ses parents ? ils l'attendent peut-être pour dîner !

— Bah ! on ne l'attend pas tous les soirs ; on se dira qu'il est allé s'amuser avec des amis.

— Aujourd'hui il rentrera plus régulièrement que d'habitude, mais les pieds en avant. Il faut que ces gens-là soient bien morts pour ne plus faire la noce.

— Peut-être faudrait-il aller prévenir sa femme...

— Ah oui ! elle te donnerait un fameux pourboire.

— C'est une veuve à consoler, fit en se dandinant un élève de dentiste mieux vêtu que les autres. Allons ! j'en fais mon affaire !

Il n'y avait dans tout ce groupe que les gendarmes dont l'attitude fût correcte et qui montrassent le respect de la mort. Ils dressaient en silence leur procès-verbal et donnaient à voix basse quelques ordres, tandis que les gens de la foule sifflotaient des airs d'Offenbach et se promenaient autour du cadavre en plaisantant sans pitié.

CONCLUSION

La mort de Norbert fit une grande impression sur sa veuve, en ce sens qu'elle se vit tout à coup, sans raison aucune, privée de la position brillante qu'elle avait conquise dans le monde, de cette vie de luxe à laquelle elle s'était déjà faite, enfin, et c'était là l'important, de tous ces millions qu'elle croyait à elle. Naturellement, elle prit le deuil ; mais naturellement aussi elle intenta un procès à ses beaux-parents, dans l'espoir d'attraper une part de l'héritage. Le contrat renfermait un point obscur, qu'on pouvait expliquer de différentes manières. Ce procès, qu'elle n'est pas du tout sûre de gagner, lui coûte un argent fou, ce qui met au désespoir la marquise sa mère.

Quant aux parents de Norbert, ils font peine à voir. Les cheveux de la comtesse sont devenus tout blancs en quelques mois, et personne ne reconnaîtrait plus dans cette pauvre vieille un peu courbée, à la tête branlante, la femme impérieuse et hautaine d'autrefois.

M. de Verton vient quelquefois au château avec l'enfant de Norbert, et ce sont les seuls moments de

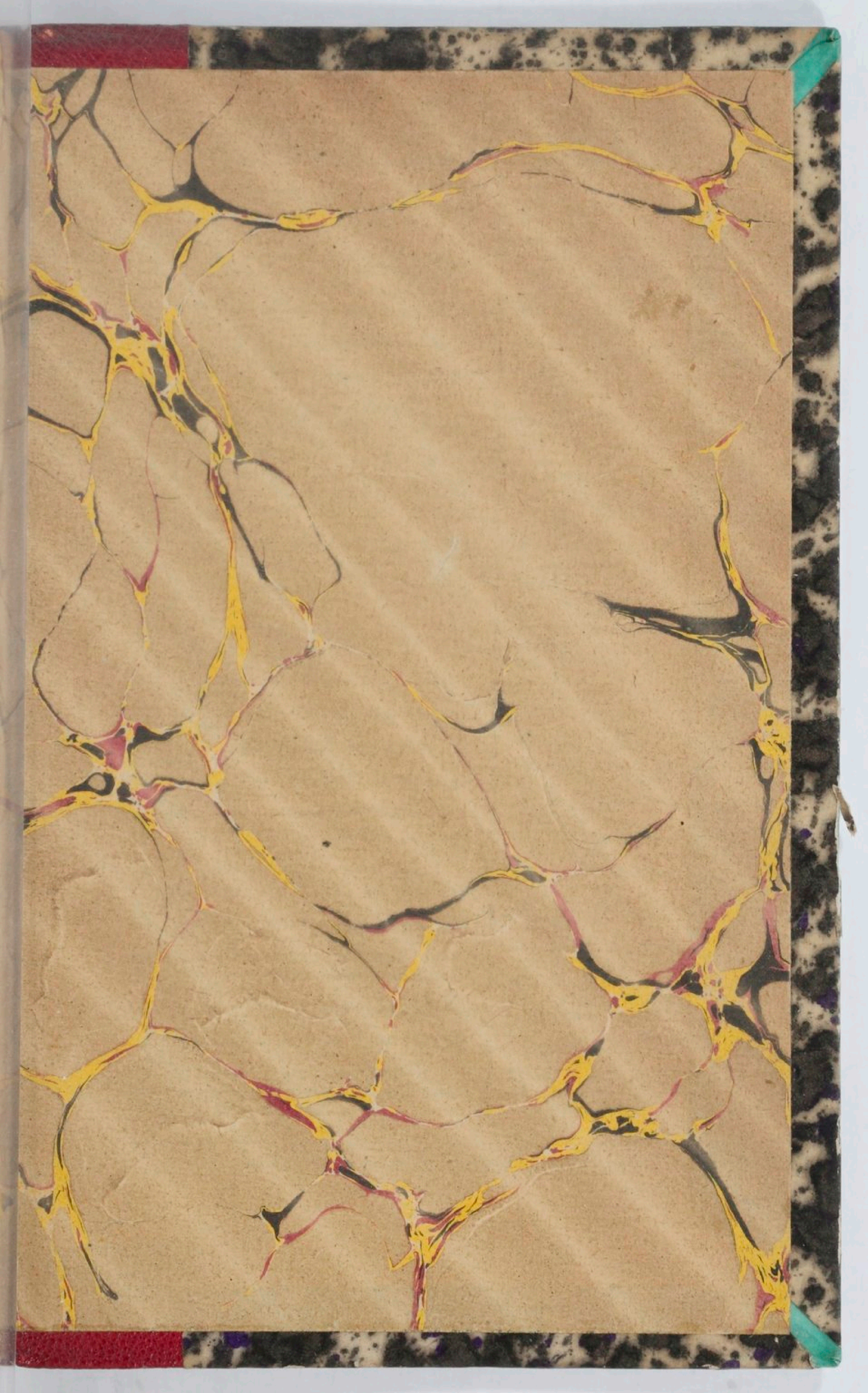
joie que connaissent ces malheureux. Ils adorent leur petit-fils et le dévorent de caresses. Mais quand ils se retrouvent seuls, au coin du feu, ils retombent de nouveau dans leur tristesse infinie. Ils restent, paraît-il, des heures entières à se regarder avec des larmes dans les yeux, sans se dire une parole. On nous assure qu'une fois qu'ils étaient ainsi, encore plus mélancoliques et plus silencieux que de coutume, la comtesse interrompit ce silence pour dire doucement à son mar : « Si pourtant nous lui avions donné Harlette ! »

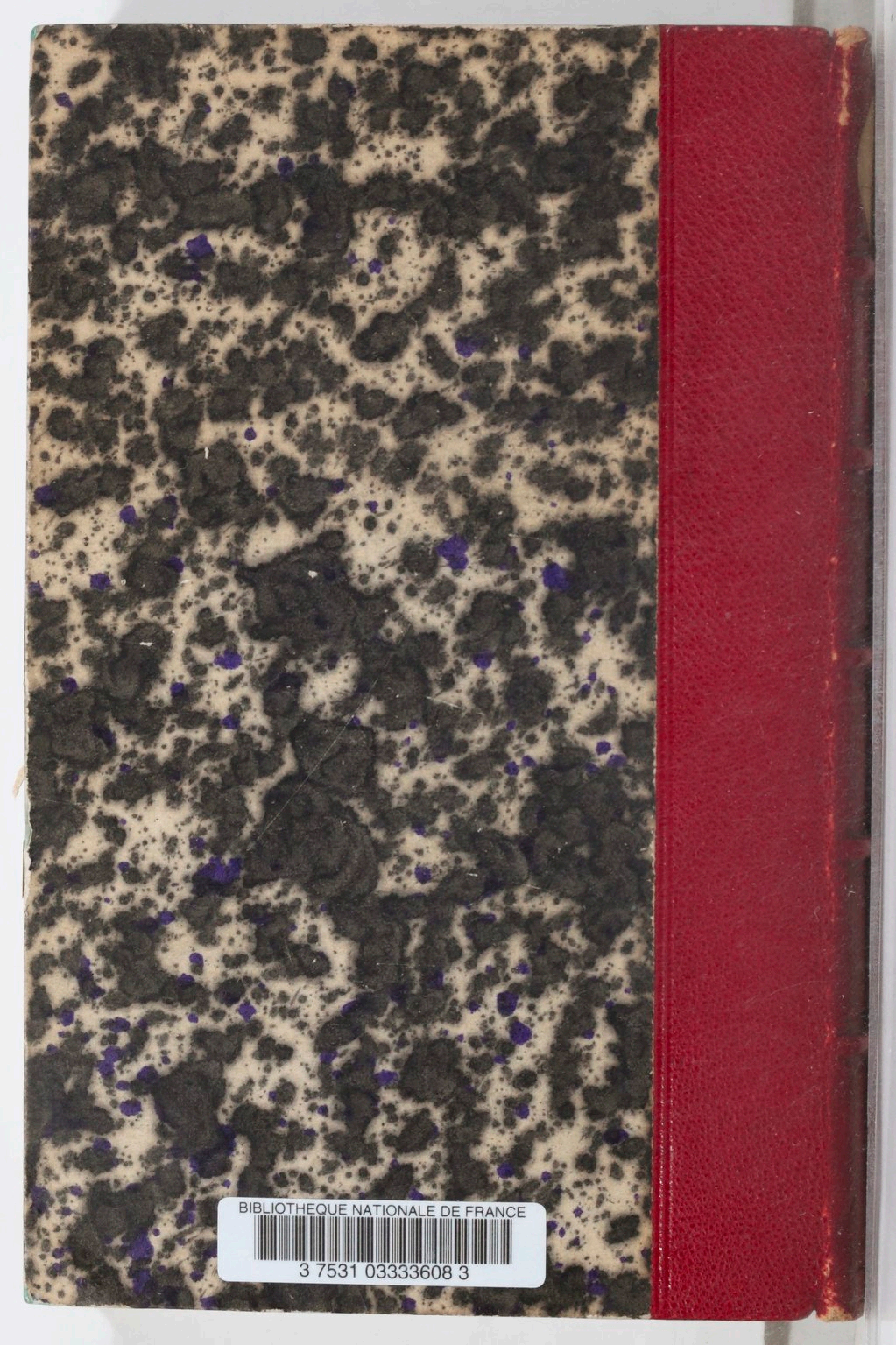
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FIN

2147-83. — Imprimerie D. BARDIN et Cie, à Saint-Germain.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03333608 3